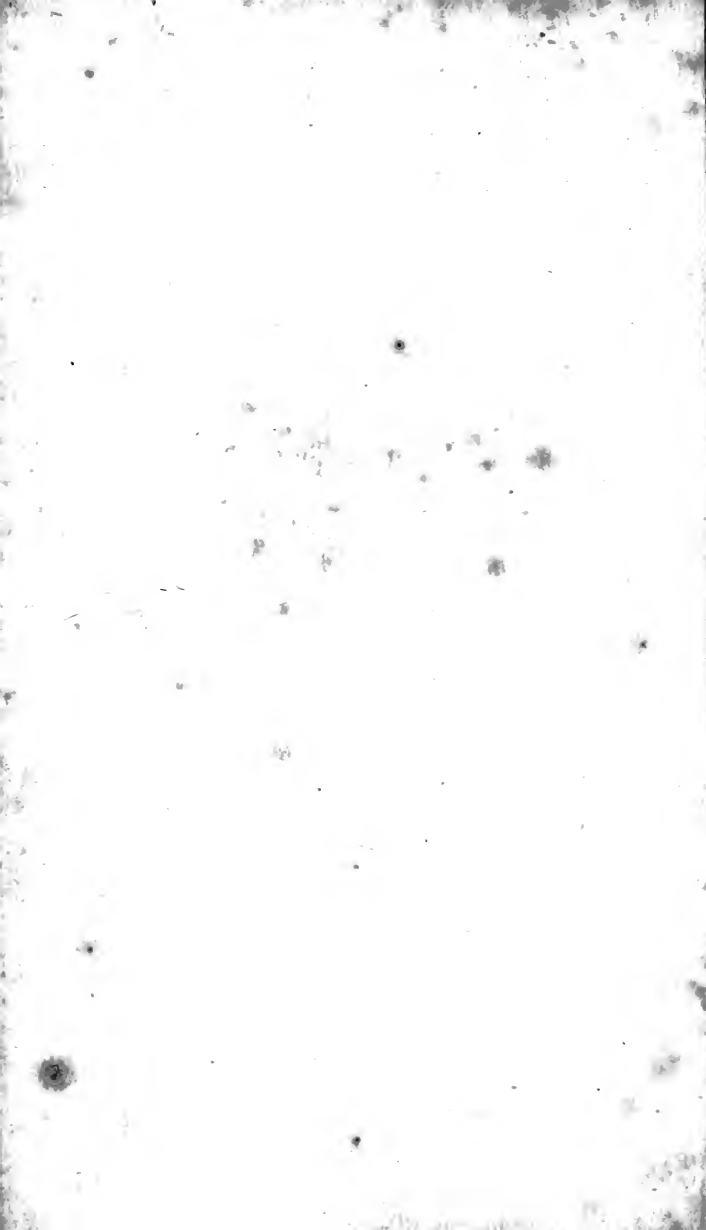


Calligraphy



CAUSES CELEBRES

ET

INTERESSANTES

AVEC

L E S J U G E M E N S

qui les ont décidées,

T O M E II,

CAUSES CELESTIAL

THE

PHILOSOPHY

AND

THE HISTORY

OF THE

UNIVERSE

CAUSES CELEBRES

ET

INTERESSANTES

AVEC

LES JUGEMENTS
qui les ont décidées.

RECUEILLIES

Par M. GAYOT DE PITAVAL, Avocat au
Parlement.

TOME II.



A PARIS,

Chez la Veuve DELAULNE, rue S. Jacques,
à l'Empereur.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



STUDIES OF

HV
62115

1754

W. 2

1754

1754

1754



CAUSES CELEBRES

ET

INTERESSANTES;
AVEC LES JUGEMENS
qui les ont décidées.

Pierre Mège , Soldat de Marine reconnu par le Parlement de Provence pour être le Sieur de Caille Gentilhomme , & pour être Pierre Mège par le Parlement de Paris.

R IEN n'est plus propre que le succès de l'imposture de Pierre Mège, pour nous faire voir que Dieu qui livre les hommes à la dispute où ils s'exercent les uns contre les autres, *mundum tra-*

Tome II.

A

Ecclesiaste
Ch. 3.v.11.

didit disputationi eorum, se jouë de leurs lumieres. Il permet quelquefois que les gens les plus éclairés, ceux qu'on appelle les Sages de la terre, malgré leur pénétration & leur application à chercher la verité prennent pour elle le mensonge, & soient les duppes des plus foibles génies; cet exemple nous fait bien sentir combien sont courtes les vûes des hommes.

Jusqu'ici, un Imposteur à l'aide d'une ressemblance parfaite, d'une conformité de caracteres, d'une memoire heureuse chargée de ce toutes les circonstances de l'histoire de celui qu'il vouloit représenter a imposé au Public. Mais on voit dans l'histoire de Pierre Mège un Imposteur, qui avec une figure entierement differente, un caractere tout opposé, une ignorance des principaux points de l'histoire de celui pour qui il se donne, non seulement séduit le public; mais entraîne en sa faveur la plus grande partie des suffrages d'un Parlement.

En faisant le tissu de l'Histoire du Soldat, & le récit des moyens de droit & de fait qu'on a employés, je suis soutenu par les Memoires de célèbres

Avocats , & j'ai de grands avantages en travaillant sur une matiere si bien préparée. Cependant comme dans les meilleures causes , il y a des endroits foibles , & que l'art de l'Avocat est de ne pas les presenter sous une face qui puisse révolter les esprits , & faire tort au fonds ; je dois m'éloigner de cette méthode ; parceque ie suis obligé de ne rien dissimuler , & parler en Historien , & non en Orateur. Ainsi je puiserai dans les Memoires de l'Imposteur , aussi-bien que dans ceux de les Adversaires , afin d'habiller la verité de ses livrées , & de ne rien déguiser. En rapportant les faits , j'employerai , principalement & par préférence ceux dont toutes les Parties sont convenües. On ne doit pas exiger de moi que je mette en œuvre une infinité de faits qui ne sont pas essentiels , & qui ne serviroient qu'à fatiguer le Lecteur , quoiqu'ils ayent été racontés par les Avocats qui font usage de tout , & qui ne sont pas obligés de les sacrifier à la brieveté ; & si je suis un peu long , & un peu étendu , c'est parceque la curiosité & l'instruction du Lecteur en auroient souffert , si je l'eusse été moins dans un procès si vaste jugé dans trois

Tribunaux souverains , où on n'a rien oublié pour éclaircir la religion des Juges , sur un grand nombre de questions de droit & de fait.

Scipion de Brun de Castelane , Seigneur de Caille & de Rougon , épousa en 1655. Demoiselle Judith le Gouche , ils faisoient tous deux profession de la Religion Calviniste , & le sieur de Caille en étoit un des plus zélés Sectateurs. Leur séjour ordinaire étoit à Manosque , petite Ville de Provence. Ils eurent cinq enfans de leur mariage , trois garçons & deux filles , l'aîné fut nommé Isaac , & les deux autres fils moururent en bas âge. C'est cet Isaac qui mourut à 32. ans , dont un Soldat entreprit de jouer le rolle pendant la vie du pere.

Comme on perdit les Registres Baptistaires des Calvinistes après la révocation de l'Edit de Nantes , on ne sçauroit prouver la datte de la naissance d'Isaac par cette voye , on suppléa à cette preuve par le Journal domestique du sieur Bourdin son ayeul maternel , chez qui le sieur de Caille & son épouse demeuroient. Ce Journal qui a été vérifié nous apprend qu'Isaac est né le 19 Novembre 1664. la Dame de Caille

mourut en 1679. par son testament elle institua son fils héritier, fit des legs à ses filles, & donna l'usufruit de tous ses biens à son époux.

Le sieur de Caille s'attacha à donner à son fils une éducation qui convient à un enfant de condition dont on doit former le cœur par préférence à l'esprit.

Le Roy ayant révoqué l'Edit de Nantes en 1685. le sieur de Caille sortit du Royaume avec sa famille, elle étoit composée de sa mere, de son fils, & de ses deux filles. Cette famille fugitive s'alla établir à Lauzanne en Suisse, petite Ville du Canton de Berne. Une des filles du sieur de Caille y décéda en 1686. & l'ayeule y mourut aussi en 1690.

Le Roy fit un Edit au mois de Décembre 1689. où il donne aux plus proches parens les biens de ceux qui étoient sortis du Royaume pour cause du Calvinisme. Le faux zèle du sieur de Caille ne fut point ébranlé par cet Edit, il immola ses biens à sa religion avec une fermeté digne d'une meilleure cause.

Dame Anne le Gouche, sœur de la Dame de Caille, & épouse de Monsieur Rolland, Avocat Général au Parlement

de Daupiné, prétendit comme la plus proche parente avoir tous les biens du sieur de Caille. Il intervint un Arrêt contradictoire au Parlement de Provence, qui dans cette occasion renversa l'ordre des successions établi dans les Pays de droit Ecrit, tels que la Provence, pour suivre l'ordre des successions qui regne dans le Pays Coutumier. Les biens paternels qui montoient à dix ou douze mille livres de rente furent adjugés à la Dame Tardivi parente paternelle, & les biens maternels à la Dame Rolland, dont la portion fut la moins considérable, elle n'eut que deux mille cinq cens livres de rente.

Nous verrons pourtant que le sieur Rolland son mari, quoique sa femme fut la moins intéressée, parut sur la scène comme le principal personnage, jusqu'à effacer les autres héritiers, aussi a-t'il été seul en butte à tous les traits de l'Imposteur.

Le fils du sieur de Caille qu'on appelloit le sieur Rougon, étoit entraîné par le penchant qu'il avoit de s'appliquer aux belles Lettres, & aux Sciences, il tomba dans une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau à Veray, où il s'étoit retiré pour y res-

pirer un air plus pur , il y expira entre les bras de son pere, le 15 Fevrier 1696.

Madame Rolland après le decès de son neveu n'ayant point d'enfant donna en 1698. entre vifs aux pauvres de la Charité de Manosque la maison du sieur de Caille, & un domaine de 7 à 800. livres de rente ; la mort du fils du sieur de Caille est mise dans l'acte comme un motif de cette donation.

Au mois de Mars 1699. Pierre Mège Soldat de Marine, parut devant Monsieur de Vauvray Intendant de la Marine à Toulon, il lui dit qu'il étoit fils du sieur de Caille. Voici l'histoire qu'il lui raconta, il dit qu'il avoit eu le malheur d'être l'objet de l'averfion de son pere à cause du peu de disposition qu'il avoit à l'étude, & du penchant qu'il avoit toujours eu pour la Religion Catholique; que son pere lui avoit donné des marques de haine dans tous les tems; qu'à Lauzanne où il s'étoit retiré il avoit recommencé à le maltraiter; que pour se soustraire à ses violences, il s'étoit échappé plusieurs fois de la maison, & y avoit été autant de fois ramené par des parens qu'il avoit rencontrés dans son chemin; que

tant de suites réitérées avoient obligé son pere à le tenir enfermé plus exactement ; mais qu'à l'aide d'une Servante au mois de Decembre 1690. il avoit trouvé le moyen de sortir de prison , & que pour n'être plus exposé à y rentrer , & pour satisfaire le desir ardent qu'il avoit d'embrasser la Religion Catholique ; il avoit formé le dessein de revenir en Provence ; qu'il avoit été arrêté sur la route par des Troupes de Savoye qui l'avoient enrollé ; qu'un Parti de l'Armée de France l'avoit fait ensuite prisonnier ; que Monsieur de Catinat qui commandoit cette Armée , & à qui il fut présenté sous le nom du fils du sieur de Caille , lui donna un Passe-port pour venir en France , qu'il arriva à Nice , & s'engagea dans la Milice de Provence ; qu'un jour qu'il étoit de garde chez le Gouverneur , il vit porter un bassin d'argent qui étoit aux armes de sa famille , & que son pere avoit vendu avec le reste de sa vaisselle en passant par Nice pour aller en Suisse : cet objet le toucha , il ne put retenir ses larmes , quand on lui en demanda le sujet, *j'ai bien sujet de pleurer*, dit-il , en montrant son cachet où étoient les mêmes armes , qui indi-

quoient qu'il touchoit de fort près à celui à qui le bassin avoit appartenu ; que le Chevalier de la Fare qui commandoit dans Nice, à qui on rapporta ce fait, le fit venir & lui fit dire son Histoire, & le traita ensuite avec distinction. Ce sont-là de ces traits où il entre du merveilleux, qui font sûrement leur impression. Il y a apparence que le Soldat de Marine ne raconta pas à Monsieur de Vauvray tout ce qu'il a dit qu'il avoit fait depuis ce tems-là, avant qu'il se manifestât. Il lui dit sans doute comme il l'a allegué au Procès, que la crainte d'être puni comme un espion des Huguenots avoit été le motif de ce long silence qu'il avoit gardé en Provence, pendant plusieurs années sur son état, n'ayant selon lui, trahi le mystere de sa naissance, que dans quelques confidences qu'il avoit faites.

Comme dans son Histoire qu'il a donnée dans son Procès, il a voulu remplir le vuide depuis son aventure à Nice, jusqu'à ce qu'il ait paru sur la scene, comme le fils du sieur de Caille. Il faut quitter M. de Vauvray pour suivre le fil de l'histoire que le Soldat a faite. La Milice ayant été congediée, il se rendit à Marseille, où il connut

la femme de Pierre Mège, nommée Honorade de Venelle, qui avoit avec elle la mere & ses deux belles-sœurs. Ces femmes, suivant la peinture qu'il en fait, étoient du nombre de celles qui réveillent en les voyant, l'idée d'une occasion prochaine, & qui n'ont pas même les apparences de la pudeur ; il a dû les dépeindre ainsi, pour rendre sa fable vraisemblable. La mere, les sœurs de Pierre Mège, ainsi que le Soldat l'a dit, avoient d'ailleurs un motif qui les portoit à recevoir agréablement le fils du sieur de Caille ; elles étoient nées dans la religion Calviniste, elles l'avoient abjurée par la contrainte des Edits. Cette abjuration forcée, elles la trahissoient volontiers en voyant ceux qui étoient de la religion qu'elles receloient en Public.

Le prétendu de Caille n'étoit pas en situation de choisir ses compagnies, c'étoit beaucoup de trouver un asile. Honorade Venelle avoit pour lui des dehors si prévenans, qu'elle meritoit bien qu'il l'instruisit de son état & de ses aventures. Elle le confirma dans le dessein de n'en pas informer le Public, de peur d'encourir les peines prononcées contre les Religioneux François,

qui revenoient dans le Royaume sans avoir abjuré leur religion. La complaisance de cette femme fut très-grande , puisqu'afin de faire , comme dit un célèbre Auteur * *un commerce d'amour* * Moliere *sans scandale, & de goûter un plaisir sans* dans le *Tartare* , elle consentit à la proposition russe. que lui fit le Soldat de représenter son mari qui étoit absent , & elle ne mit point de difference entre le mari supposé & le véritable. Il reçut quelque argent des débiteurs de Pierre Mège , & leur passa des quittances. On a dit qu'ils ne connoissent que le nom de Pierre Mège. Voilà un fait qui a besoin pour être crû d'une docilité aveugle. Il fit une reconnaissance dotale de 100. liv. à Honorade Venelle. Il s'enrolla sous le nom de Mège en 1695. sur la Galere *la Fidelle* qui étoit la même où le véritable Pierre Mège avoit été Soldat de Marine ; dès l'année 1676. il servit près de trois ans sur cette Galere , après quoi y ayant eu une reforme il fut congédié.

Comme l'état de simple Soldat ne fournissoit pas largement à sa subsistance, il y suppléa à l'aide d'un certain baume dont on dit que la Dame Caille sa

grand-mere , lui avoit appris la composition. Il avoit déjà débité ce même remede sur les Galeres. Cette ressource d'industrie lui produisant peu , il fut obligé de s'enroller à Toulon en 1697. sur les Vaisseaux , toujours sous le nom de Pierre Mège auquel il ajouta l'épithete , Grenadiere , *sans regret* , caractère distinctif de ses enrôlemens , d'avec ceux du veritable Mège. Telle est l'histoire que le Soldat a faite. Le vuide des années écoulées depuis le départ de Suisse étant ainsi rempli nous ramene naturellement à M. de Vauvray que nous avons quitté. Celui qui lui presenta le Soldat s'appelloit *la Violette* , Menuisier , qui avoit été autrefois Laquais du sieur de Caille pere ; ils concerterent ensemble les mesures qu'ils devoient prendre ; pour serrer plus fortement les nœuds de leur union , le Soldat devoit épouser la fille d'un Cordonier , belle sœur de la Violette. Les bans furent publiés. Cette mésalliance si indigne d'un fils du sieur de Caille étoit un grand préjugé contre le Soldat , aussi toute reflexion faite , il s'en tint au projet de ce mariage.

Monsieur de Vauvray crut qu'il devoit faire rentrer dans le sein de l'Egli-

se un Calviniste qui tenoit si peu à sa Religion. S'il avoit voulu pénétrer davantage, il auroit vû qu'il ne tenoit à aucune. Il l'envoya aux Jesuites pour être instruit, & trois semaines après, c'est-à-dire, le 10. Juin 1699. il assista à l'abjuration du Soldat qui se fit dans la Cathedrale de Toulon entre les mains du Grand-Vicaire.

Dans son acte d'abjuration il prend le nom d'André d'Entrevergues, fils de Scipion d'Entrevergues Sieur de Caille, & de feuë Dame Susanne de Caille. Il se dit âgé de 23. ans, & il dit qu'il ne sçait point écrire. On relève dans cet acte cinq faussetés. Le fils du sieur de Caille s'appelloit Isaac & non André; le Soldat prend le nom d'Entrevergues, & le donne au sieur de Caille pere, le nom de la famille, est Brun de Castelane, il nomme la mere, Susanne de Caille, & elle s'appelle Judith le Gouche. Il se dit âgé de 23. ans & le fils du sieur de Caille né le 19. novembre 1664. devoit avoir 35. ans le jour de l'abjuration 10. Juin 1699. Voilà douze ans de difference, il déclare qu'il ne sçait point écrire. On a produit des actes signés du fils du sieur de Caille. Ne peut-on pas dire que voilà un Acteur

qui jouë bien mal son roïlle dès le commencement de la piece.

M. de Vauvray qui signa l'acte comme témoin, dit dès qu'il entendit que le Soldat avoit déclaré qu'il ne sçavoit pas écrire, *nous sommes pris pour dupes*, ne pouvant comprendre que le fils d'un homme riche & de condition n'eut pas appris à écrire. Ce fait auroit été croyable dans ces siècles pleins d'ignorance, dont l'on rapporte des actes où des Prêtres qui avoient été presens avoient déclaré qu'ils ne sçavoient pas écrire. On a même dit qu'on ajoutoit dans les actes, attendu leur qualité de Prêtre; parceque dans ces tems-là le Clergé étoit dans une grande ignorance.

Le bruit de cette abjuration se répandit, on l'écrivit au sieur de Caille à Lauzanne, il manda que son fils étoit mort le 15. Fevrier 1696. il en envoya le certificat qui fut remis à M. de Vauvray qui fit arrêter le Soldat. M. d'Infreville qui commandoit les troupes à Toulon prétendit que l'Intendant n'avoit pas d'autorité pour faire arrêter ses Soldats. Ils écrivirent à la Cour, Monsieur de Ponchartrain Ministre d'Etat, qui fut depuis Chancelier, en parla au Roy. Voici la réponse qu'il fit ensuite:

Le Roy a approuvé que M. de Vauvray ait fait arrêter, & mettre à l' Arsenal le Soldat de la Compagnie de Ligondés qui se dit fils du sieur de Caille. L'intention de Sa Majesté est que vous le fassiez remettre aux Juges ordinaires, pour instruire son procès, & lui faire subir la peine que son imposture merite, vous leur remettres en même-tems les attestations qui ont été envoyées à M. de Vauvray de la mort du veritable de Caille.

Cette Lettre fut adressée au sieur le Vasseur Ordonnateur de la Marine. On traduisit le Soldat dans la prison de Toulon. M. de Vauvray mit au Greffe les attestations & les Lettres qui lui avoient été adressées, concernant l'état du fils du sieur de Caille. L'imposteur requit d'être interrogé, il a voulu tirer avantage de ce qu'il ne le fut qu'au bout de neuf jours, il répondit qu'il n'avoit jamais sçu son veritable nom, que son pere ne l'avoit jamais appelé que d'Entrevergues de Rougon de Caille, qu'il croyoit avoir vingt-cinq ans, quoiqu'il s'en fut donné vingt-trois dans son acte d'abjuration deux mois auparavant, qu'il n'avoit jamais sçu le nom de sa mere, qu'il n'avoit jamais connu son

Parrain & sa Marraine , qu'il n'avoit que dix ans , lorsqu'il sortit de Manosque. Cependant le fils du sieur de Caille en avoit 21. à s'en rapporter au Journal qu'on a cité.

Il répondit qu'il ne sçavoit ni lire ni écrire , qu'il n'avoit jamais appris à cause de l'incommodité de sa vûë, qu'il ne sçavoit ni le nom de la ruë , ni du Quartier à Manosque, où étoit la maison de son pere, qu'il n'en sçavoit point les appartemens, il en décrivit fort bien les dehors, que son pere n'avoit eu que trois enfans ; le sieur de Caille pere en avoit eu cinq. Il fit dans ses réponses toute l'histoire de ce qu'il avoit fait depuis son départ de Suisse à l'aventure près qu'il a dit avoir euë avec Honora-de Venelle, qu'il omit. Il dit qu'il ne sçavoit ni l'air, ni la taille de sa sœur Lisette, ni la couleur de ses cheveux, que son pere avoit les cheveux & la barbe noire, le visage brun la taille basse & courte , qu'il étoit replet ; le sieur de Caille pere avoit les cheveux chatains, la barbe rousse & le visage blanc, il ne sçavoit ni la taille, ni la couleur des cheveux de la Dame Lignon sa tante , ni la forme de ses traits de visage. Elle demeurait à Lauzane avec le fils du sieur de Caille.

Il ne se ressouvint pas de la couleur des cheveux, ni de la taille, ni des traits du visage de la grand-mere du sieur de Caille le fils, elle s'étoit réfugiée à Lauzanne. Il ne se souvint pas si dans la maison où il logeoit à Lauzanne, il y avoit d'autres locataires que son pere, il ne se souvint point encore si à Manosque, à Lauzanne, ou à Geneve, il avoit fréquenté, connu quelqu'un de ses parens & amis.

Cet interrogatoire est le plus mauvais début qu'un homme qui prend le nom d'un autre ait jamais fait, tous ses deffenseurs en sont convenus, ils se sont retranchés à dire qu'il falloit toujours revenir à la verité, qu'il n'avoit pas pu nuire à son état par sa bêtise, qu'il avoit dit qu'il ignoroit des faits dont il avoit une parfaite connoissance, comme on prétendit le prouver par des dépositions. On verra dans la suite le Jugement qu'on doit porter de l'esprit de ce Soldat.

Le Lieutenant Criminel ordonna que l'interrogatoire, les reponses du Soldat & sa requisition seroient signifiées au sieur de Caille, à ses plus proches parens & aux possesseurs des biens pour débattre les demandes du Soldat, on y consentir.

le tout communiqué au Procureur du Roy, pour être ordonné ce que de raison.

Le Soldat leva l'interrogatoire & l'envoya signifier à la Dame Rolland, au sieur Tardivi & même à des personnes qui ne possédoient aucun des biens de la famille de Caille. La Dame Rolland y répondit en envoyant des procédures faites en Suisse à la Requête du père, qui justifioient que son fils y avoit toujours demeuré depuis 1685. & qu'il y étoit décédé le 15. Février 1696. elle protesta en même-tems de poursuivre criminellement le Soldat comme un imposteur.

Le Lieutenant Criminel ordonna le 16. Juin 1699. que le Soldat seroit traduit à Manosque & ailleurs pour y être confronté avec tous ceux qui le voudroient reconnoître ou désavouer. Alors M. Rolland qui vint à Toulon agissant au nom de sa femme, appella de cette Sentence, & il obtint la permission d'informer contre le Soldat de la supposition de nom & de sa qualité de Pierre Mège. Vingt témoins furent entendus dans l'information, plusieurs attestèrent qu'il étoit Pierre Mège fils d'un Forçat de Galere, qu'ils connoissoient depuis 20. ans. Les autres affirmèrent qu'ils n'étoit

point le fils du sieur de Caille avec qui ils avoient étudié les Humanités. Ce qui étoit de singulier, c'étoit la contenance ferme du Soldat qui ne se démentit point; on ne remarqua jamais dans lui que la crainte de succomber dans ce procès se fut emparée de son ame. C'est peu de former le projet d'usurper un nom, de se faire un plan, un système suivi, si l'on ne fait pas une provision de courage pour soutenir tous les assauts auxquels on s'expose. Il faut dans une pareille entreprise que l'esprit & le cœur concourent & encore plus le cœur que l'esprit, parceque c'est la fermeté, la hardiesse, disons plutôt, l'audace qui impose le plus, & qui repare les fautes de l'esprit. Le Soldat comme on a vû, avoit mal débuté, mais il fut attentif à fermer les brèches par lesquelles on pouvoit le forcer. Sa tranquillité, son assurance firent revenir, sur tout parmi le peuple, les personnes qui s'étoient déclarées contre lui. Cette conduite efface les impressions qu'on peut avoir prises sur le tableau que ses deffenseurs ont faites de son esprit.

Il demanda d'être confronté avec M. Rolland en présence des Juges. Il soutint que depuis l'Abjuration de ce Ma-

gistrat il étoit venu avec lui à Geneve; qu'il l'y avoit vû faire la Cène dans le grand Temple, il lui fit la description de son habit, de son cheval, & de tout son équipage. Le Soldat sçavoit que le mensonge doit être circonstancié, & qu'on doit le soutenir avec un front serein, si on veut persuader. Il dit dans la suite qu'il avoit eu dans la prison une maladie qu'il attribua au poison, qu'il recourut à des vomitifs, & il ne voulut point qu'il y eut un autre auteur de l'empoisonnement que M. Rolland. Il n'accusa pas le S^r Tardivi, quoiqu'il fut plus intéressé dans le procès; parcequ'il n'étoit pas à portée de commettre le crime. C'est le grand art des imposteurs de sçavoir à propos noircir leurs adversaires en leur imputant d'avoir tenté de leur ravir la vie, par là on excite la compassion, surtout dans les cœurs du peuple qui saisit sans examen la premiere idée qui se presente.

Le Soldat demanda l'exécution de la Sentence du 16. Juin 1699. Le Lieutenant Criminel ordonna que la *Requête seroit jointe à la procédure criminelle*. L'imposteur interjeta alors appel de cette procédure, il obtint un Arrêt de défense, il se fit traduire à Aix. Il allegua que dans

le chemin Sylvi , Cleron , Carbonel ses confidens lui avoient mis le pistolet sur la gorge, pour l'obliger à s'enfuir, en prenant quelques pistoles qu'ils lui offrirent. On juge bien que cet incident suivant l'intention du Soldat doit conduire à l'opinion , que ces gens-là avoient été gagnés par Monsieur Rolland pour faire ce coup de partie. Le Concierge témoin unique déposa qu'il vint au secours du Soldat. Mais ce point d'histoire ne fut ni creusé , ni approfondi , & il fut mis à profit habilement par le Soldat.

Le Sr de Caille donna sa procuration le 6. Janvier 1700. qui confirmoit celles qu'il avoit données auparavant. Il affirma dans cet acte que son fils étoit mort le 15. Fevrier 1696. qu'il ne s'étoit point dépouillé des sentimens d'humanité, & encore moins de ceux de paternité ; que s'il pouvoit douter de la mort de son fils, il auroit prié ses parens d'examiner l'affaire, bien loin de faire des poursuites. Il donna un plein pouvoir à un Procureur au Parlement de Provence de poursuivre l'Imposteur pour le faire punir d'une peine capitale.

Le Parlement de Provence rendit un Arrêt le 13. Janvier 1700. par lequel

il ordonna que l'Accusé seroit ramené à Toulon, pour lui être son procès fait & parfait jusqu'à Sentence définitive, sauf à être fait droit sur sa Requête, si le cas l'exigeoit.

Cet Arrêt le devoit déconcerter, mais il ne perdit rien de son assurance, & montra toujours un front sur lequel ceux qui n'aiment pas à approfondir, lisoient qu'il n'imposoit point, tant il sçut bien se composer.

Le Lieutenant Criminel de Toulon continua la procédure. L'Accusé ne voulut point répondre. On instruisit son procès, comme celui d'un muet volontaire. A moins que ce silence d'un Accusé ne soit gardé devant des Juges incompetens, c'est un grand préjugé contre un criminel. Le Procureur du Roy donna des conclusions qui tendoient à déclarer l'Accusé convaincu du crime de supposition de nom, & de personne, pour réparation dequoi il requeroit qu'il fut condamné à une peine capitale, ce coup ne l'ébranla point, il sembloit qu'il prévoyoit la revolution du procès qui devoit lui être favorable. Le Lieutenant Criminel rendit le 8. Mars 1700. une Sentence interlocutoire qui ordonnoit qu'avant faire droit les parties se-

voient juger les appellations respectivement interjettées. M. Rolland interjeta appel de ce Jugement. L'Accusé qui étoit appellant de toute la procedure criminelle, demanda au Parlement de Provence de faire la preuve de son état. Après plusieurs Audiences solennelles, Arrêt intervint le 18. Juin 1700. par lequel l'Accusé est admis à prouver qu'il est fils du sieur de Caille, sauf à ses parties de faire preuve du contraire, si bon leur semble, sans préjudice des preuves du proces.

Toutes les parties font leur enquête, le Soldat fut conduit à Manosque, à Caille & à Rougon. Plusieurs personnes le reconnurent pour le fils du sieur de Caille. Ces voyages avoient pour lui l'air d'un triomphe, & il eût dans son enquête plus de cent témoins qui dépolerent en faveur de l'état qu'il s'étoit donné. D'un autre côté M. Rolland fit sa preuve, elle avoit trois parties, par la premiere, il faisoit voir que le fils du sieur de Caille étoit mort à Vevay le 15. Fevrier 1696. par la seconde, que l'Accusé n'étoit point de Caille, & par la troisiéme, qu'il étoit le veritable Pierre Mège de Joucas.

M. Rolland presenta une Requête

par laquelle il demanda qu'au cas que les preuves du séjour du fils du sieur de Caille en Suisse , jusqu'à sa mort & les preuves de son décès ne fussent pas jugées suffisantes , attendu qu'elles n'avoient pas été ordonnées par un Juge de France , il plut au Parlement de commettre un Magistrat *in partibus* , pour faire la preuve de ces faits qui ne pouvoient être établis que dans le lieu du séjour , & de la mort du sieur de Caille fils. Le Soldat fit tous ses efforts pour s'opposer aux conclusions de cette requête , il ne put pas écarter les soupçons qu'il fit naître dans les esprits de plusieurs personnes , qu'il avoit intérêt d'empêcher qu'on n'éclaircît la vérité. La Requête fut jointe au procès par Arrêt du 28. Juin pour y être fait droit si le cas l'exigeoit ; ce Jugement sembloit annoncer que l'Arrêt définitif seroit favorable au Soldat ; comme nous croyons facilement ce que nous souhaitons ardemment , il crut voir qu'il enlevait les suffrages de ses Juges , & son triomphe en idée prévint le véritable.

Cependant il devoit avant que d'être victorieux dans ce Parlement essuyer quelques disgraces. Déjà M. le Procureur Général ayant assemblé les trois

Avocats

Avocats Generaux avoit donné lieu de croire que ses conclusions ne seroient pas favorables à l'Accusé , & le Parlement avoit ordonné le 16. Juin 1604. que sans attendre ses défenses on le Jugeroit. Le Jugement fut néanmoins différé, & le Soldat acheva ses défenses par le Ministère d'un nouvel Avocat , dont l'ouvrage fit sur l'esprit des Juges des impressions avantageuses à sa partie. Le Soldat accusa le sieur Roland de cinq crimes capitaux , il demanda de vérifier par experts que les alterations des revelations de Joucas qui avoient été faites en vertu d'un Monitoire , étoient l'ouvrage du sieur Rolland. Les Experts en comparant ces alterations avec des pieces produites au procès écrites de sa main , estimerent qu'il étoit l'auteur de ces faussetés, le Jugement des Experts est conjectural , incertain & peut servir de passe-port au mensonge aussi-bien qu'à la verité.

Le Soldat l'accusa aussi d'avoir voulu avec une eau corrosive détruire dans le Greffe des extraits de ses enrollemens qu'il avoit falsifiés. Le Soldat s'étoit mis en possession d'attribuer à M Roland tous les cas fortuits qui lui pouvoient nuire , & il avoit une logique

qui étoit faite exprès pour soutenir ces accusations, elles trouverent beaucoup de créance dans les esprits.

Ce fut dans cette conjoncture heureuse au Soldat qu'après cinquante séances, le Parlement s'assembla pour juger le procès définitivement après que M. le Procureur General qui avoit pris l'avis des trois Avocats Generaux, eut donné des conclusions qui tendoient à un interlocutoire qui avoit pour objet une preuve plus juridique du séjour du sieur de Caille en Suisse, & de sa mort à Vevay.

L'Accusé subit sur la Sellere un dernier interrogatoire, où il fit plusieurs réponses qui n'avoient pas beaucoup de justesse.

La Cour embrassa différentes opinions, il y eut quelques voix qui se déterminoient pour un interlocutoire. Il y en eut pour le déclarer imposteur. Enfin de vingt-un Juges, il y en eut douze après qu'on eut opiné pendant huit heures, qui prononcèrent que le Soldat étoit fils du sieur de Caille. Voici le dispositif de l'Arrêt.

Arrêt définitif du Parlement de Provence.

Tout considéré, Dit a été que la Cour faisant droit sur toutes les fins & conclusions des Parties, a mis & met l'ap-

pellation d'André d'Entrevergues de Rougon de Caille, ci-devant Isaac, de la procédure contre lui faite à la Requête d'Anne le Gouche Tardivi & consors, & ce dont est appel au néant, & par nouveau Jugement a déclaré & déclare ladite procédure, & tout ce qui s'en est ensuivi, nuls & comme tels les a cassés & casse, comme aussi a mis & met les autres appellations tant dudit Entrevergues que de ladite le Gouche, Tardivi & Consors, des Sentences, Ordonnances & Decrets & ce dont est appel au néant, & par nouveau Jugement, sans s'arrêter aux Lettres Royaux, ni aux demandes ni Requêtes de lad. le Gouche, Tardivi & Consors des 13. 15. Septembre, premier & 8. Octobre, 15. & 20. Novembre 1699. 20. Mai, 25. Juin & 17. Decembre 1700. dont les a demis & déboutés, a déclaré & déclare ledit Entrevergues être le veritable Isaac de Brun de Castellane fils de Scipion le Brun de Castellane sieur de Caille & de Rougon & de Judith le Gouche ses pere & mere, & au moyen de ce son écroné sera barré par le Greffier Criminel de la Cour, ou son Commis, & faisant droit à sa Requête d'opposition du 16. Decembre 1699. sans s'arrêter à l'Arrêt du

30. Juin 1690. lui a adjugé & adjuge tous les biens & heritages de ses pere & mere, avec restitution de fruits depuis le 16. Decembre 1702. dommages interêts, le tout à connoissance d'Experts, accordés, ou pris d'Office par le Commissaire Rapporteur du present Arrêt, & à ces fins, enjoint aux détenteurs d'icels biens de les lui vuider, leur faisant inhibitions & defenses de l'y troubler à peine d'en être informé, & en ce qui est des Requetes dudit Isaac le Brun de Castellane des 5. Mai 1700. & 17. Fevrier 1701. 12. Juillet & 7. Mai 1704. 4. Janvier 1706. tendantes à faire informer contre le sieur Rolland Avocat General au Parlement de Grenoble & Consors en subornation des témoins, calomnie, corruption des Domestiques, faussetés, empoisonnement & en dommages interêts, ordonne qu'il en poursuivra les fins aux Chambres assemblées, ainsi qu'il appartiendra, & sur les autres fins & conclusions des parties les a reciproquement mises hors de Cour & de procès; condamne lad. le Gonche, Tardivi & Consors à tous les dépens des instances & Arrêts. Ordonne en outre que Joseph Fauque du Colombier, Prêtre & Prieur de Sainte Anne & Curé de Roussillon,

Joseph Perier Notaire de Rougon, Antoine Audibert Meunier dudit lieu, Louis Roy de S. Martin, de la Brasque Cabaretier résident à Manosque, seront pris & saisis au corps, menés & conduit à bonne & sûre garde aux Prisons Royaux de ce Palais, pour y être détenus jusqu'à ce qu'autrement soit dit & ordonné, & ne pouvant être apprehendés seront assignés & criés à la forme de l'Ordonnance, audit cas, leurs biens immeubles seront saisis & annotés sous la main du Roy par description & inventaire, & les autres regis par Sequestres & Commissaires à la maniere accoutumée. Claude Funel, & la femme d'Antoine Audibert seront adjournés en personne, & Croiser ci-devant Commissaire General des Galeres, & son Commis qui a écrit l'extrait de deux enrollemens de Pierre Mège du 23. Avril 1683. & 5. Mars 1695. couchés dans une même feuille, signés Croiset, expédiés le 27. Novembre 1699. Lardeirete Notaire de Manosque, & Jacques Coulet Notaire de Martignes seront assignés pour répondre par devant le Commissaire à la diligence de Procureur General du Roy, demeurant la Partie civile en qualité, si bon luy semble, pour ce fait communiqué audit Procu-

reur General , être ordonné ce qu'il appartiendra, & pour cet effet les sacs & pieces des Parties resteront au Greffe criminel de la Cour, jusqu'à ce qu'autrement soit dit & ordonné.

*Délibéré à Aix le 14. Juillet 1706.
Signé, de Coriolis Président, & de Boyer,
Rapporteur.*

On ne sçauroit concevoir la joye que témoigna le peuple qui dès six heures du matin avoit rempli les Sales du Palais, toutes les ruës & les Places d'alentour, les Marchands, & les Ouvriers, ayant quitté ce jour-là leur travail & leurs boutiques. Les Juges furent reconduits chez eux par la foule avec des acclamations extraordinaires, le peuple voulut malgré Monsieur le Rapporteur le porter comme en triomphe dans sa Chaise, jusqu'à sa maison. Les habiles gens n'ont garde de prendre ces cris populaires pour les échos de la verité. On sçait que le peuple est susceptible d'impressions violentes qu'il adopte sans discernement. Aussi passe-t-il rapidement d'une extrémité à l'autre. Quand le peuple de Paris alluma des feux de joye pendant la minorité de Louis XIV. lorsqu'on donna la liberté à M. le Prince qu'on avoit mis en prison, on dit

que les fagots qu'il brûloit étoient les restes de ceux qu'il avoit allumés pour témoigner la joye qu'il ressentit , lorsqu'on arrêta ce grand Prince. Le fameux Cromvel ne fut pas la duppe des applaudissemens du peuple , lorsqu'il fit son entrée dans Londres , ce même peuple , qui m'applaudit , dit-il , à une personne qui le felicitoit là-dessus , convertiroit ses acclamations en huées , si on me conduisoit au dernier supplice.

Que devoit penser le Soldat de tous ces témoignages de joye & des louanges qu'on donnoit à la pénétration des Juges ? Il érigeoit un trône à sa vanité dans le fonds de son cœur pour avoir fait illusion aux sages de la terre.

Trois semaines après que l'Arrêt fut rendu , le Soldat épousa la fille du sieur Serri Medecin qui avoit fourni en secret les frais du procès. La Dame de Villeneuve mere de cette fille étoit cousine germaine de M. de Villeneuve l'un des Juges , & cousine issuë de germain du Président de Malhiverni gendre de M. Boyer Rapporteur. Ces trois Magistrats furent du nombre de ceux dont l'avis prévalut. Ce mariage projeté , préparé interessoit ces Juges pour le Soldat qui

devoit entrer dans leur alliance & a pû être une grande tentation pour leur intégrité. Le Soldat se mit en possession des biens du sieur de Caille, & ne prévint pas le revers qu'il devoit avoir, il chassa à Manosque les Pauvres de la maison que la Dame Rolland leur avoit donnée, & gâta par cette action le mérite de la saillie pieuse qu'il avoit eue en leur faveur lorsqu'étant conduit à Manosque, il avoit dit en les voyant aux fenêtres de cette maison, *vous êtes dedans, & moi qui suis le fils de la maison je suis dehors, je ne vous en chasserai pas.*

Honorade Venelle femme de Pierre Mège, qui avoit gardé un profond silence pendant tout le procès, éclata alors, & fit sa déclaration à Aix pardevant Notaire par laquelle elle dit *qu'ayant appris que Pierre Mège a été reconnu pour être Fils du sieur de Caille par Arrêt du Parlement de Provence, & qu'il a épousé une seconde femme, elle affirme avec serment pour la décharge de sa conscience & le soutien de son honneur, que Pierre Mège est son véritable mari avec lequel elle a passé un contrat de mariage reçu par Me. Coulet Notaire de la Ville de Martignes en l'année 1685.*

ensuite duquel ils s'épousèrent en face de notre Mere sainte Eglise, & ils ont ensuite cohabité ensemble jusqu'en 1699. Que le second mariage est illicite & prohibé, qu'il trouble l'état du sien, que Pierre Mége n'a pu elle vivante épouser une autre femme, & qu'elle pretend se pourvoir.

Une pareille déclaration qui donnoit un démenti à l'Arrêt ne pouvoit pas manquer de réveiller des Juges jaloux de leur ouvrage; aussi s'assemblerent-ils, & rendirent une Ordonnance qui portoit qu'Honorade Venelle seroit arrêtée & mise dans la prison de la Conciergerie d'Aix. Elle n'eut garde de s'exposer; elle auroit été infailliblement la victime de la jalousie que les Juges avoient de l'autorité de leur Arrêt.

M. Rolland ruiné & deshonoré n'eut d'autre ressource que d'embrasser la voye épineuse de la cassation, voye dans laquelle tant de plaideurs échoient.

Il parvint à faire recevoir la Requête au Bureau des cassations; on lui permit de faire assigner le Soldat. Voici les Parties engagées dans un nouveau combat, où le vaincu pour reparer la perte qu'il a faite est obligé de remporter deux victoires; l'une au Conseil & l'autre

tre au Parlement, où il sera renvoyé : au lieu que le victorieux n'a plus besoin que d'une victoire au Conseil pour être un possesseur imperturbable.

Messieurs de Berne crurent que l'Arrêt du Parlement de Provence qui n'avoit eu aucun égard aux actes que leurs Magistrats de Lauzane & de Vevay avoient délivré pour certifier le séjour & la mort du fils du sieur de Caille en Suisse, donnoit atteinte à leur droiture & à leur probité, ils en porterent leur plainte au Roy. Voici la Lettre qu'ils écrivirent à Sa Majesté, le 10. Septembre 1706.

S I R E,

Lettre de Messieurs de Berne au Roy. *Il y a eu depuis quelques années un procès considérable au Parlement de Provence entre les parens de Scipion Brun de Castelane sieur de Caille natif de Provence qui demeure dans notre Jurisdiction, & une personne qui doit être Soldat de Marine à Toulon, mais qui se dit fils unique de Caille.*

Le véritable fils étant mort dans ce pays où il étoit réfugié avec son pere & ayant été enterré à Vevay qui est de notre Jurisdiction, plusieurs personnes de

nos deux Villes de Lauzanne & de Vevay, ont pour rendre témoignage de la vérité donné en forme & par serment des déclarations du décès du jeune de Caille, lesquelles pour plus grande autorité ont été reconnues par les Magistrats de ces deux Villes, & enfin legalisées par nous leurs Souverains, & remises au pere de Caille pour ses parens en France.

Notre pensée n'est pas de représenter à Votre Majesté Royale, le peu de cas que nos attestations & déclarations véritables, aussi-bien que celles de nos sujets ont trouvé au Parlement d'Aix, puisque nous apprenons que l'affaire a été portée au Conseil Royal de Votre Majesté. Mais comme nous apprenons avec douleur que dans la procédure faite à ce Parlement, on a attaqué au suprême degré notre honneur, & celui des nôtres ; Ainsi que Son Eminence M. le Marquis de Puyzieux, l'Ambassadeur aura l'honneur d'en informer plus amplement Votre Majesté ; nous nous sommes trouvés indispensablement contraints pour sauver notre honneur qui a été injurié, de nous adresser très-respectueusement à Votre Majesté Royale & de la prier très-humblement qu'il lui plaise d'ordonner très-bénignement que l'on donne la satisfacti^on

due à notre état qui a particulièrement l'honneur d'être allié avec Votre Majesté, & que l'on défere aussi à nos certificats dans les Tribunaux qui sont en France de même que dans tous les autres.

Nous ne manquerons pas de mériter dans toutes les occasions qui se présenteront, par tous les services qui seront en notre pouvoir, cette faveur que nous espérons de Votre Majesté & nous prions Dieu qu'il conserve sa personne Royale dans une constante santé & qu'il verse ses bénédictions sur son regne.

Les plaintes du Canton de Berne ne sont pas justes à l'égard du Parlement de Provence, il ne paroît point qu'il ait reconnu fausses les attestations de leurs Magistrats : mais il a crû que malgré ces témoignages, il avoit des preuves suffisantes de la filiation du Soldat. Si le deffenseur de ce Soldat a prétendu que ces certificats étoient faux, on ne peut pas dire que le Parlement ait épousé cette opinion dans son Jugement. L'injure que peut leur avoir faite l'Avocat, n'est pas l'ouvrage du Parlement, comme l'ont cru Messieurs du Canton de Berne. Ainsi leur délicatesse est excessive.

A l'égard des moyens de cassation

M. de la Bliniere à present Conseiller au Grand-Conseil, alors Avocat du sieur Rolland , négligeant ceux qui étoient fondés sur de prétendues contraventions aux Ordonnances, mit toute sa confiance dans l'iniquité évidente de l'Arrêt du Parlement de Provence. Voilà son unique moyen de cassation qu'il fit valoir avec cette éloquence solide qui l'avoit mis en possession dans les causes qu'il soutenoit d'enlever les suffrages des Juges & du public.

M^e Sylvain Avocat du Parlement de Provence défendit le Soldat au Conseil ; son grand zele étoit secondé par les talens de l'esprit , il avoit persuadé le Parlement , où il avoit déployé sa science ; son imagination vive lui avoit fait trouver des tours si heureux qu'il avoit fait aux Juges une espece de violence. On voit dans ses écrits qu'il parle en homme qui est convaincu que sa cause est juste & infallible , tous les mouvemens auxquels il s'abandonne ne laissent pas là-dessus le moindre doute. Rien n'est plus pathétique que la peroraison de la defense qu'il fit au Parlement de Provence. Je crois faire plaisir au public de rapporter ce morceau éloquent ; comme dans le cours de son ouvrage, il a

percé M. Rolland de mille traits , loin de lâcher prise , il redouble encore ses efforts contre lui , il l'accuse d'avoir acheté sa charge du bien du sieur de Caille.

Si les Juges , dit M^e Sylvain , considèrent que M. Rolland est Magistrat , ne considereront-ils pas davantage que le prisonnier est innocent ? Ne reflechiront-ils pas plus sur ses crimes que sur sa charge , persuadés que ce n'est pas respecter les dignités que de laisser impunis ceux qui les deshonnorent ? Ces traits sont bien émouffés par l'Arrêt du Parlement de Paris qui a déclaré le Soldat imposteur. Comme les causes de plusieurs Conseillers du Parlement de Provence étoient alors évoquées au Parlement de Grenoble, M^e Sylvain continuë en s'écriant : Plût au Ciel que M. Rolland eut encore plus de pouvoir à Grenoble ! La Cour jalouse de sa reputation qu'elle ne voudroit pas laisser flétrir par des soupçons , seroit encore plus portée à nous rendre justice. M. Rolland se trompe , s'il croit que ceux qui composent cette Compagnie, fondent le succès de leur procès , plutôt sur le crédit & les sollicitations que sur la probité de leurs Juges & l'équité de leurs demandes. L'exemple d'intégrité qu'ils

vent donner leur servira de recommandation par tout , & la Justice de l'Arrêt qu'ils rendront en faveur du Prisonnier répondra à Grenoble de la justice de leurs prétentions. Jamais une affaire ne mérita plus d'attention & plus d'intégrité de la part des Juges. Il s'agit de la vie d'un innocent, & de l'état d'un homme de condition. Tous les droits du sang, de l'alliance, des successions, des familles, de la nature, de la Religion sont remis entre les mains des Juges dans cette cause. L'Accusé est un dépôt que Dieu leur a confié & dont ils doivent répondre à Dieu même. Qu'ils considèrent donc les suites de l'Arrêt qu'ils vont rendre, ils y sont presque autant intéressés que le prisonnier, les Jugemens que les Magistrats rendent pour les autres sont souvent des Arrêts pour eux-mêmes, & pour leur postérité, ils ne peuvent rétablir un innocent dans son état & dans son bien, sans assurer la possession des leurs à leurs descendans, & c'est mettre son innocence à couvert que de venger celle des autres. Cette cause est d'ailleurs trop grande & trop illustre pour faillir impunément, ou pour bien juger sans gloire. Les enquêtes & les mémoires des Parties sont publics. Toute la France examinera

la justice de l'Arrêt par les pieces mêmes sur lesquelles il aura été rendu. Ainsi la Cour jugera de la cause & tous les hommes jugeront de la Cour. Il n'y a point ici matiere de distinction, ou d'équivoque. Tout est clair & décisif; Tout presente la verité aux yeux mêmes qui voudroient la fuir; tout dépose, tout crie que l'Accusé est le fils du sieur de Caille, sa presence, ses témoins, des peuples entiers, les témoins, & les pieces de ses parties, ses parties mêmes le justifient; & puisqu'il faut enfin parler avec cette hardiesse permise à l'innocence & agréable à de si bons Juges, son Arrêt ne sauroit être douteux. Et cependant M. Rolland dans ses entretiens, dans ses écrits le condamne à une mort infâme, comme s'il en avoit déjà l'Arrêt a la main. Est-ce donc de tels Juges qu'il doit attendre une telle inhumanité? Et n'est-ce pas une audace punissable qu'il ose même s'en vanter en public? C'est peu pour l'Accusé que ses plus proches veuillent lui arracher la vie, ils annoncent eux-mêmes d'avance son supplice, & se le promettent hardiment aux yeux de tout le monde. Si leurs discours avoient quelque fondement, il auroit bien mieux valu qu'il eût péri par le poison de son oncle, ou par

les mains de Cléron & de Carbonel & de Sylvi. Hélas ! lorsque les siens lui ravissoient le bien , l'honneur , la naissance , sa patrie , & son pere , il esperoit de retrouver tout dans ses fuges , par combien de malheurs est-il arrivé au point où il est réduit ? Il y a six ans entiers qu'il souffre sans soulagement , & sans relâche ; jetté d'abord dans un horrible cachot , vivant dans la nécessité , dans la douleur , tourmenté , assassiné , empoisonné , moqué , trahi par ses amis , par des Prêtres , par des premiers Juges , par tous ceux dont il devoit attendre du secours , son pere le persecute cruellement , & son oncle non moins cruel ose dire à ses yeux avec une fausse douceur qu'il souhaiteroit qu'il fut son neveu , pour le combler de biens. Ainsi il a tout à craindre de la nature , soit qu'elle s'irrite dans son pere , ou qu'elle le flatte dans son oncle. Les plus criminels adoucissent souvent leurs Juges , & leur peine même par la consideration & la pitié qu'on a de leurs parens , & il a besoin de la pitié de ses Juges pour dérober son innocence à la cruauté des siens. Il vit dans la misere , tandis que ses persecuteurs vivent à ses dépens & à ses yeux dans l'abondance , & ce qui est de plus pitoyable ; on le veut

exterminer par le pouvoir d'une Charge achetée de son propre bien. Accablé par la haine des Heretiques, & par la prévention des Catholiques, & devenu le rebut des uns & des autres, il ne trouve point d'asile. Quel si grand crime a-t-il commis en rentrant dans l'Eglise pour s'attirer tant de malheurs? car c'est là jusqu'ici la seule cause de ses perils & de ses disgraces. Mais s'il y doit succomber, laquelle des deux Religions fera-t-on servir à sa perte? Sera-ce celle qu'il a abandonnée, ou celle qu'il a embrassée? Encore s'il avoit des dehors prévenans, mais pour comble de malheur il n'a rien pour toucher que sa misere & son innocence d'autant plus digne de pitié néanmoins qu'il semble moins la meriter. Et il y a même un grand avantage pour la Cour d'avoir dans une telle cause un Accusé sans fortune & sans mérite. C'est le bonheur & la gloire des Juges de ne trouver dans un homme d'autre raison de lui faire justice que la justice même. Enfin si l'Accusé est compable, il ne refuse pas de mourir, & s'il est déclaré innocent comme il espere, il ne fera point entendre ces cris funestes de ses parties, & ne demandera point leur mort, comme ils demandent la sienne. Qu'ils vivent, l'on

n'a jamais tant de besoin de vivre que lorsqu'on a voulu ôter injustement la vie aux autres. Pour lui plus tranquille mille fois que ses persecuteurs , malgré son impuissance & leur pouvoir , sûr de ses juges & de lui même , il ne demande à Dieu qu'un prompt Arrêt. En vain ses parties se flattent d'un grand crédit. En vain ils regardent d'un côté leur force & de l'autre côté la foiblesse du prisonnier , il n'en a pas moins sujet d'espérer ni eux moins sujet de craindre , puisqu'il y a un Dieu qui préside au Jugement des hommes. Qu'y a-t-il en apparence de plus foible que la vie & l'innocence , & de plus fort que la calomnie & la violence qui les attaquent ? Il ne faut quelquefois qu'un mot , un soupçon pour ternir l'innocence , il ne faut qu'une vapeur , un mouvement de douleur , & de jure pour ôter la vie ; cependant tôt ou tard les plus noires couleurs de la calomnie servent de lustre à l'innocence ; elle peut bien succomber pour un tems , mais elle ne scauroit périr & les avantages passagers de la calomnie ne font qu'ajouter une vertu à l'innocence opprimée qui est la constance. De même ce corps si frêle qu'un souffle abbat , quand c'est Dieu qui le frappe , résiste aux plus

cruels supplices , quand ce sont les hommes qui l'attaquent. On diroit que l'ame de ceux qu'on tourmente est retenue dans leurs corps par une main invisible. C'est cette main qui a agi jusqu'ici, & l'Accusé dont la vie si foible a résisté au fer & au poison, doit croire que son innocence résistera bien à de fausses preuves littérales & testimoniales.

Certainement ce discours étoit très-propre à faire mouvoir les ressorts de la compassion dans le cœur des Juges , & à y exciter de l'indignation contre les Adversaires du Soldat. J'ai choisi ce morceau pour donner une idée des talens du défenseur de cet Accusé. Quel dommage que toutes ces belles figures qui avoient d'abord si bien réussi aient été ensuite en pure perte pour la cause ! Il combattit avec le même zèle & les mêmes armes au Conseil, & non pas avec le même succès.

Il opposa d'abord deux grandes fin de non recevoir.

Moyens
que le Sol-
dat de Ma-
rine propo-
sa au Con-
seil du Roy.

La première est qu'il s'agit ici d'un procès criminel, & qu'on ne peut jamais toucher sur aucun prétexte à ce qui a été jugé en matière criminelle; cela n'est pas seulement fondé sur ce principe du droit qui décide *que dès qu'un*

homme est renvoyé absous , il ne peut plus être accusé du même crime , (a) mais encore sur les maximes du Royaume, & la raison en est qu'il est contre l'humanité & la justice de mettre un homme deux fois dans le péril de mort , quand il seroit coupable , le péril qu'il a couru lui tiendrait lieu de châtiment. Mais cette affaire n'est pas seulement une affaire criminelle, c'est encore une question d'état. Or ces sortes de causes ne se jugent jamais deux fois. S'il doit y avoir quelque chose d'assuré parmi les hommes, c'est sans doute leur condition. Il seroit bien cruel après avoir essuyé des contestations sur ce point au péril de son honneur , & de sa vie, d'y être rejeté de nouveau sous quelques prétextes de formalités. Les Arrêts qui assurent l'état d'un homme font en lui ce qu'avoit déjà fait la nature , & ils doivent être fixes & immuables comme elle qui ne nous fait qu'une fois ce que nous sommes. Autrement si on n'étoit pas sûr de sa condition sur la foi d'un Arrêt & qu'on pût être troublé là dessus sur le fondement de quelque subtilité de chicane , dans quelles inquietudes ne

(a) *L. 9. 10. c. Accus.*

jetteroit-on pas les familles ? Et ce trouble n'altereroit-il pas la tranquillité publique qui a un si grand intérêt dans ces sortes de raisons ? Si le sieur de Caille avoit été condamné, auroit-on pû se pourvoir contre l'Accusateur ? Non sans doute. Il faut donc que les choses soient égales de part & d'autre, les mêmes Loix Romaines qui ont introduit la fin de non-recevoir dans les matieres criminelles qui ont été jugées décident qu'elle a lieu dans les questions d'état sur lesquelles on a prononcé, & que lorsque la condition d'un homme a été établie par un jugement rendu avec connoissance de cause même contre une partie absente, il ne peut plus estre inquieté de nouveau. (a) Une autre Loi dit précisément que si celui dont l'état est contesté a été décidé & a été déclaré libre par le Juge, ses Accusateurs vaincus par un premier jugement, ne peuvent pas l'attaquer une seconde fois (b). Et les Auteurs & les Cours Superieures ont décidé de même : Que les jugemens rendus sur les questions d'état forment une fin de non-recevoir contre l'Accusateur non seulement devant le même Ju-

(a) L. 7. § 39. c. de libert. & caus.

(b) L. 27. ibidem.

ge où l'affaire a été jugée, mais encore dans tout autre Tribunal (a). Ce qui est précisément l'espèce du procès. Ainsi l'affaire du sieur de Caille étant tout ensemble une affaire criminelle & une cause d'Etat, renferme une double fin de non recevoir qui doit le mettre à l'abri, après huit années de perils & d'inquiétude. L'équité, l'humanité, l'usage qui est le legitime interprète de la Loy, sont des obstacles invincibles contre la prétention de les Adversaires.

La seconde ou la troisième fin de non-recevoir est fondée sur les acquiescemens du sieur Rolland aux procédures, aux Jugemens dont il relève les prétendues nullités qui forment les moyens de cassation. L'Ordonnance de 1667. titre 27. Article 5. décide que *les Sentences & Jugemens doivent passer en force de chose jugée, lorsque les parties y ont formellement acquiescé.* On prouve que le sieur Rolland a acquiescé aux procédures & aux Jugemens dont il se plaint, puisqu'il s'y est conformé en les exécutant.

L'Avocat se joit ensuite de la foiblesse des moyens de cassation du sieur Rolland, fondés sur les prétendues con-

(a) *Faber. in Codic. de Re judicatâ defm. 7.*

traventions à l'Ordonnance , qui s'évanouissent dès qu'on les considère de près. On ne les rapporte point , parcequ'ils ne seroient d'aucun usage pour l'instruction du Lecteur. Ce sont de ces moyens frivoles qui ne meritent pas le nom de moyens. Aussi M. de la Bleniere ne voulut pas judicieusement les employer , & laissa ces vaines subtilités , ces pointilleries de Palais à déchiffrer à l'Avocat au Conseil chargé de la formalité.

M^e Sylvain vient au moyen de cassation fondé sur l'iniquité évidente , il se défend d'entrer dans le fond , parceque suivant les maximes & les reglemens le Conseil n'y doit pas entrer , ce Tribunal souverain ne juge pas de la justice , mais de la regularité des Arrêts ; non , poursuit-il qu'il ait de la défiance du fonds de sa cause ; mais il craint la longueur & les frais d'un tel examen. Il déclare qu'il ne veut point donner dans le piège du sieur Rolland & de ses Protecteurs, qui publient par tout que l'iniquité évidente de l'Arrêt est un moyen de cassation , afin que le sieur de Caille se défendant sur le fond , le Conseil se trouvant insensiblement engagé à y entrer par les contestations

testations respectives des Parties, elles se jettent dans un procès sans fin, ce n'est pas qu'on ne puisse détruire d'un seul mot ce moyen impertinent ; car où peut être ici l'iniquité évidente ? Après que l'Accusé a été reconnu par les habitans de Caille, de Rougon & de Manosque par cent trente témoins oculaires qui ont juré à la damnation de leurs ames qu'il étoit le fils du sieur de Caille, & qui se trouvent soutenus par près de trois cens autres témoins, dont les dépositions aident à sa reconnaissance, & trois peuples entiers. Certainement ce seroit une chose extraordinaire qu'il fut dit dans les Pays étrangers où cette affaire n'est pas inconnüe que le Conseil d'un Roy si sage a crû voir une iniquité évidente dans une cause de reconnaissance où l'Accusé a été reconnu par dix mille témoins oculaires contre lesquels l'Accusateur n'a pû donner aucun soupçon. N'est-ce pas faire injure à de tels Juges que d'en oser attendre un tel jugement ? Mais s'il étoit vrai comme on le prétend que l'iniquité évidente fut un moyen de cassation des Arrêts, ce seroit la loi la plus étendue & de la plus grande consé-

quence qui se puisse imaginer , parcequ'elle feroit du Conseil l'unique Parlement du Royaume, qu'elle mettroit les biens , la fortune , l'honneur de tous les peuples de France dans ses mains , & qu'elle réduiroit tous les Parlemens au rang de simple Bailliage. Il faut qu'une loi si importante soit quelque part. Qu'on montre où elle est , quand a-t'elle été publiée ? Où est l'Ordonnance , l'Edit , le reglement qui la contiennent ? il n'y en a aucuns , cette loi n'est nulle part. Quoi l'on jettera le S^r de Caille dans un nouveau danger de la vie sur le fondement d'une loi qui n'a point été faite , & qui n'est que dans la tête de ceux qui pour leurs intérêts , & pour éviter la peine de leurs attentats par des chicanes , voudroient que les Arrêts fussent des Sentences ! Mais , dit-on , est-ce que le Roy n'est pas assez puissant pour faire casser par son Conseil un Arrêt dont l'injustice sera visible ? C'est sortir de la question. Il ne s'agit pas ici si le Roy le peut faire , nous en convenons. Il s'agit de sçavoir s'il l'a fait , parceque nous ne devons point être jugés sur les Loix qu'il peut faire un jour , mais sur celles qu'il a faites , & puisque celle-ci

ne l'a point été, on ne peut ni on ne doit nous juger sur une maxime qui ne fut jamais.

Et comment un Prince si juste, si éclairé auroit-il établi par ses Loix une maxime si extraordinaire, & on l'ose dire, si contraire au bien de son Etat, & à l'institution des Parlemens qui ont été créés pour juger les differens de ses sujets. Ce seroit, comme nous avons dit, les reduire en simples Bailliages contre la nature & les conditions de leur établissement, ce seroit leur faire perdre le respect que les peuples ont pour eux, & ouvrir la porte à mille désordres qui ont besoin d'être arrêtés sur le champ par une autorité présente & supérieure. Ce seroit enfin jeter le trouble dans toutes les familles dont l'état & le repos sont fondés sur les Jugemens irrévocables. Il faut être assuré une fois de son sort, & cette liberté de courir de Tribunal en Tribunal, de laquelle l'homme ne peut s'empêcher d'user, est plus funeste mille fois aux particuliers, & au public qu'une condamnation prompt & sans retour. C'est par cette raison que les Parlemens ont été établis pour juger le peuple en dernier ressort. On sçait bien qu'il ne se peut

qu'il n'y ait des Arrêts injustes, parceque les Magistrats sont des hommes. Mais le tort que ces injustices assés rares feroient à des particuliers est recompensée par le bien de l'état & celui des familles que les Arrêts irrévocables mettent en repos. Aussi parmi les Athéniens, les Romains, en un mot, dans tous les Etats bien policés les jugemens ont toujours été fermes & immuables, on ne les a jamais changés que par violence, dans les guerres civiles, où les Loix & la raison n'étoient point écoutées. Auguste étant devenu le Maître de la Republique refusa le Titre de Dictateur perpetuel, parceque la Dictature ayant été abolie par un Arrêt du Peuple & du Senat, après la mort de César, il n'étoit plus permis de toucher à ce Jugement. On en avoit vû un autre exemple bien remarquable quelques années auparavant. Cicéron pour avoir sauvé l'Etat avoit été banni de son Pais par un Jugement du peuple rendu par faction & sans attendre la défense de l'Accusé. Il n'y eut jamais un Jugement si irrégulier & si évidemment injuste. Lorsque dans la suite on proposa son rétablissement, quelques-uns de ses amis étoient d'avis de le faire revenir par un

simple decret du Senat, sans s'arrêter à ce Jugement. Mais les autres plus éclairés dirent qu'à la verité l'exil de ce grand homme étoit *les funerailles de Rome, mais des funerailles faites par un Jugement souverain*, & qu'il falloit que le peuple même qui l'avoit prononcé lui fit grace & le rappellât de son exil, c'est ce qu'il fit par une Loy particuliere qui laissoit subsister l'Arrêt, puisqu'une grace confirme le Jugement dont elle remet la peine. Voilà quelles étoient les maximes de ces peuples encore plus capables de conduire, & de conserver les Empires, que de les conquerir; ils croyoient que c'étoit ébranler l'état que d'ébranler sous pretexte d'injustice l'autorité de la chose jugée. Il faut donc qu'il y ait deux choses dans un Royaume, des Juges souverains qui jugent sans appel, & que leurs Jugemens soient stables & certains. Le Roy peut bien révoquer les Parlemens, mais tant qu'ils subsisteront, on ne peut donner atteinte à leurs Arrêts, & si le pretexte de l'injustice étoit une raison pour le faire, il n'y en a presque pas un seul qui pût subsister. Car la diversité des esprits, & des Jugemens est si grande, & les hommes ont des idées si diffé-

rentes de la Justice qu'il arrive presque toujours que ce qui a paru très-juste aux uns, paroît très-injuste aux autres. Il ne faut pas croire, comme s'imaginent quelques personnes, que cette autorité des Magistrats donne atteinte à l'autorité du Prince, puisque c'est celle du Prince même. Car les Parlemens ne sont rien d'eux-mêmes. Qui est-ce qui parle dans leurs Arrêts, n'est-ce pas le Roy, dont les Juges ne sont que les organes ? Quoi, on fera considérer l'autorité du Prince à se combattre & à se détruire d'elle-même ! Est-ce que le Roy est moins Roy dans le Parlement d'Aix que dans son Conseil privé ? c'est en cela que la puissance est grande, & vraiment souveraine, qu'elle peut se communiquer à plusieurs sans se perdre ni s'affoiblir, & qu'elle peut s'étendre au de-là de sa personne, sans qu'il soit moins présent dans les Tribunaux que sur son Trône. De même que dans l'homme, l'ame est toute entière dans chaque partie du corps, & n'agit pas moins puissamment dans tous les autres membres que dans la tête. Loin donc que le prétexte de l'autorité du Roy soit une raison pour détruire à un Jugement, c'est ce qui le

doit rendre inviolable , puisque cette autorité ne doit pas être contraire à elle-même. La maxime qui veut que les Arrêts puissent être cassés pour des contraventions à l'Ordonnance sur la procédure , nous montre que le Roy ne veut point qu'ils soient cassés sous d'autres prétextes. Lorsqu'on les casse pour ces contraventions , c'est qu'étant destitués des formalités , ils ne sont plus regardés comme des Jugemens , car si on les regardoit comme tels , il faudroit nécessairement les laisser subsister. Ainsi cette maxime touchant l'iniquité évidente n'étant établie par aucune Ordonnance , ni aucun Reglement , & étant dailleurs contraire au bien de l'Etat , au repos des familles , à l'institution des Parlemens , & à l'autorité du Roy qu'ils ont en dépôt , on ne doit point admettre un pareil moyen de cassation.

M^e Sylvain entre ensuite dans le détail des inconveniens & des longueurs où l'on jetteroit dans ce procès sa partie , si en admettant ce moyen on passoit à l'examen du fonds & de toutes les pieces qui ont été produites , dont la discussion a coûté cinquante séances au Parlement d'Aix. Et il prétend toucher

les Juges , parcequ'il s'agit à present non seulement de l'état de sa partie , mais de celui de sa nouvelle épouse & de l'enfant qu'elle porte.

M^e Sylvain voyoit bien qu'il avoit un grand intérêt à empêcher qu'on n'admit ce moyen de cassation qui cominetoit la fortune de son client , & soumettoit le procès à un nouvel examen ; aussi n'oublia-t-il rien pour combattre ce moyen de cassation & le détruire : mais il ne prit pas garde qu'il suppose que tous les moyens de cassation se reduisent aux contraventions aux ordonnances sur la procedure , ils sont aussi fondés sur la contravention aux Coutumes & aux Loix qui sont en usage. Dailleurs , puisqu'il prétend qu'un Arrêt n'est point Arrêt , lorsqu'il est dénué des formalités ; pourquoi veut-il qu'il soit Arrêt , lorsqu'il est contraire à l'équité naturelle , à cette équité gravée dans tous les cœurs par la main de Dieu même ?

M. de Sacy qui a uni les talens d'un Academicien à ceux d'un Avocat est un de ceux qui a le plus fait valoir le moyen de cassation fondé sur l'iniquité évidente. Voici ce qu'il dit dans un de ses Factums :

On ne croit pas qu'il y ait personne qui doute que l'iniquité évidente ne soit un moyen très-legitime dans un Tribunal où se rencontrent ensemble, la source de la justice, & la plénitude de la puissance.

Les Romains ces peuples qui ont fait gemir la Justice sous le joug de la formalité si impitoyablement qu'ils ont donné lieu de leur reprocher *que leurs Loix tendoient plus de pieges aux gens de bien qu'elles ne leur procuroient du secours* (a) ; croyoient cependant qu'il étoit du devoir de leurs premiers Magistrats *de se prêter à l'équité évidente contre la tyrannie de la formalité la plus solennelle* (b). Il faut pourtant convenir que ce moyen qui frappe d'abord causeroit de grands désordres bien exprimés par M^e. Sylvain, s'il étoit admis facilement. Aussi voyons nous qu'à présent au Conseil on a épousé la maxime qui veut que le mal jugé ne soit pas un moyen de cassation. M. de la Bliniere si éclairé sentit bien que l'introduction de ce moyen étoit d'une conséquence dan-

(a) *Aucupio syllabarum insidiantes.*

(b) *Et si nihil facile mutandum est ex solennibus, tamen ubi aequitas poscit subveniendum est. l. 1. ff. de in integr. restit.*

gereuse , il ne s'arrêta pas à combattre les raisons de M^e Sylvain contre ce moyen en general , mais il crut que la cause qu'il soutenoit devoit être tirée de la regle & qu'il falloit tout d'un coup entrer dans le fond & faire sentir les caracteres de l'injustice de l'Arrêt qu'il combattoit , & que ce tableau qu'il feroit entraîneroit les Juges , & les feroit passer par dessus la regle. C'est ce qu'il executa avec le succès qu'il s'étoit promis , & l'Arrêt qui fut rendu prouve qu'il embrassa la voye qu'il falloit suivre pour réussir ; on en sera parfaitement convaincu lorsqu'on rapportera dans la suite les moyens qu'il a mis en œuvre. L'interêt que les Suisses qui croyoient leur honneur blessé prirent à ce procès ne nuisit point à la cause du Sieur Rolland. Il faut convenir au fonds que dans les questions d'état le moyen de cassation fondé sur l'iniquité évidente est très-favorable.

Voici l'Arrêt que le Conseil rendit à Fontainebleau le 12. Juillet 1708.

Arrêt du Conseil qui a cassé l'Arrêt du Parlement de Provence. *Le Roy en son Conseil, faisant droit sur l'instance & ayant aucunement égard à la demande en cassation d'Anne le Gouche & de Tardivi a cassé & casse l'Arrêt du Parlement d'Aix du 14. Juillet*

1706. Et tout ce qui s'est ensuiui contre Anne le Gouche, Tardivi, Et pour le deffendeur, ce faisant les a renvoyés Et renvoye au Parlement de Paris pour y proceder à fins civiles sur leurs procès Et differens dont est question, circonstances Et dépendances comme auparavant l'Arrest, sans que la voye extraordinaire puisse estre reprise contre le deffendeur, pour raison de ce qui concerne l'accusation intentée contre lui. A ces fins a converti Sa Majesté les informations faites avant l'Arrest du 14. Juillet 1706. en enquestes. Ordonne que le procès apporté du Greffe du Parlement d'Aix en celuy du Conseil sera porté au Greffe du Parlement de Paris par le Greffier Garde-Sac du Conseil, quoi faisant, il en demeurera bien Et valablement déchargé, condamne le deffendeur aux dépens de la presente instance envers Anne le Gouche Et Tardivi. Et pour faire droit sur les procedures extraordinaires faites en execution de l'Arrest du Parlement d'Aix du 16. Juillet 1706. contre le sieur Rolland Avocat General au Parlement de Grenoble, Antoine Audibert, Louis Roi Et autres; Sa Majesté les a évoquées à Elle Et à son Conseil, Et icelle s'en l'état qu'elles sont, a renvoyées

Ça renvoye au Parlement de Paris , pour y être fait droit , ainsi qu'il appartiendra.

Cet Arrêt fut rendu après trente-trois séances de Messieurs les Commissaires , & huit séances pour le rapport au Conseil. Onze de ces Messieurs du nombre desquels étoit M. d'Imbercourt Rapporteur furent d'avis de débouter la Dame Rolland & le sieur Tardivi de leur demande en cassation avec amende & dépens , vingt-quatre furent d'avis de casser l'Arrêt & tout ce qui s'en étoit ensuivi , un seul fut du sentiment qu'en cassant l'Arrêt on ne civilisât point la matiere , & six avec M. le Chancelier opinèrent qu'on renvoyât en cassant l'Arrêt , le Soldat à fins civiles , sans que l'extraordinaire put être repris. A ce dernier avis vinrent les onze du premier , & trois du second , & celui qui étoit du troisième. Tel fut le sentiment des Juges du Conseil. Il y eut dix Maîtres des Requêtes qui n'opinerent pas.

Voilà un Arrêt qui change de face à la fortune du Soldat , le voilà dépouillé des biens qui lui avoient été adjugés , il faut qu'il combatte de nouveau pour les avoir , à la verité il ne court

plus le même risque, les trantes violentes qu'il a éprouvées ont fait son supplice, & ont expié son imposture. Telles sont les loix que l'humanité a introduites en faveur des Criminels. Ils ne peuvent jamais être jugés deux fois, ni courir une seconde fois le risque de la mort, le bonheur d'être absous injustement, n'est jamais vain, & le Magistrat animé de la Justice qui veut la punition du crime, a des entrailles de compassion pour le Criminel, dès que son forfait est expié.

Le champ de bataille s'ouvre aux Parties, au Parlement de Paris. J'ai cru qu'il falloit me réserver à exposer les moyens du fond lorsque mon recit m'auroit conduit à ce dernier Tribunal, parceque ce fut alors que le sieur Roland & le Soldat ramassèrent toute leur force & qu'ils mirent leurs raisons dans leur plus grand jour, devenus plus sçavants par l'expérience qu'ils avoient faites dans les deux Tribunaux où ils avoient plaidé, ils s'attaquèrent & se défendirent comme des gens aguerris qui ne connoissent plus la crainte, & n'ont d'autre passion que le desir de vaincre.

Voici l'Analyse des moyens qu'on a

Moyens mis en œuvre pour le Soldat. Je n'en-
 que le Sol- trerai point dans l'Apologie de M^e Syl-
 dat de Ma- vain à qui le sieur Rolland a reproché
 rine propo- au Conseil d'avoir soutenu une impos-
 sa au Parle- ture évidente. Il est tout justifié, puis-
 ment.

qu'il a bien pû penser ce qu'à pense le
 Parlement d'Aix. Il y a des erreurs si
 précieuses qu'elles peuvent faire illusion
 aux gens les plus éclairés, & comme
 des gens sages ne taxeront pas un Par-
 lement de corruption & de mauvaise
 foi, parcequ'il s'est déclaré pour le Sol-
 dat; ses défenseurs seront également à
 l'abri de ces reproches injurieux. Un
 Avocat dont la fonction n'est pas de
 juger, peut même soutenir une cause
 dont les raisons le fraperoient moins
 que celles de son Adversaire. La vérité
 est quelquefois si cachée qu'elle paroît
 moins certaine que l'erreur qui lui est
 opposée; quelquefois aussi la vérité &
 l'erreur ont chacune pour elle des rai-
 sons qui partagent les suffrages des Ju-
 ges. On dit alors que les voix sont mi-
 parties. M^e Terrasson Avocat au Par-
 lement, dont la justesse d'esprit égale la
 droiture du cœur, a travaillé sur la fin
 du procès pour la défense du Soldat.
 Rien ne persuade mieux l'injustice des
 reproches du sieur Rolland, que cet

exemple. Je ferai des Memoires de M^e Sylvain & de M^e Terrasson , un seul corps d'ouvrage.

M^e Terrasson employe d'abord des présomptions, il tire la premiere du caractere de son client & de la continuité uniforme de ses démarches. Comment , dit-il, un homme sans talent, sans esprit, sans argent , sans appui, en un mot , sans ressource, oseroit-il entreprendre d'usurper le nom & l'état d'autrui? Les paroles, les actions , les mouvemens, tout doit être mesuré, étudié, il faut de la pénétration , de la memoire, du jugement & de la presence d'esprit , il n'y a pas de rolle plus difficile à jouer. Or le Soldat n'a pas les talens de l'esprit en partage , il est lui-même la meilleure réponse qu'on puisse donner aux idées contraires que veut insinuer M. Rolland. De-là il conclut que le Soldat ayant soutenu heureusement le personnage qu'il a représenté, il n'y a que la verité seule qui ait pû être la cause de ce succès.

Le Soldat n'a point été déconcerté de tous les revers qu'il a eus, il s'est toujours soutenu, & s'est toujours présenté avec le même front dans les diverses revolutions de ce procès. Il n'y

a que la vérité qui puisse ainsi se soutenir.

Le mariage que le Soldat contracta avec la Demoiselle de Serry, est encore une presumption qui parle en sa faveur. Si ç'eût été Pierre Mège, auroit-il épousé une seconde femme, tandis que la première vivoit, sorti à peine d'un procès se seroit-il commis à un nouveau danger ?

La seconde presumption paroît être d'une grande force, aussi M^e Terrasson se reproche-t-il de ne l'avoir pas mise au rang des preuves.

Nul imposteur n'a encore entrepris de passer pour un autre, qu'il n'ait eu quelque rapport avec cet homme qu'il vouloit représenter. On peut même dire qu'il n'ait eu un parfait rapport. Si quelqu'un étoit capable d'une idée aussi bizarre, aussi insensée que de se donner pour un homme à qui non seulement il ne ressembleroit point, mais dont il seroit entièrement différent, il faudroit le plaindre, & l'enfermer comme un fou, plutôt que de le poursuivre comme un homme coupable, parceque d'un côté l'extravagance seroit certaine, & que de l'autre il n'y auroit pas à craindre que personne en fut la dupe.

Or suivant le portrait que M. Roland fait du sieur de Caille, il avoit la taille petite, la tête longue, les cheveux chatains, le nez aquilain, il sçavoit les belles Lettres, les Mathematiques; le Soldat a la taille haute, la tête ronde, les cheveux noirs, & le nez court, il ne sçait ni lire ni écrire. Voilà deux portraits diamétralement opposés. Tombe-t-il sous le sens que le Soldat qui ne ressemble en rien par l'esprit & par le corps au fils du sieur de Caille, ait entrepris de passer pour lui ? Supposons qu'il ait eu cette extravagance. Tombe-t-il sous le sens qu'il ait pû imposer, jusqu'à faire croire qu'avec un nez court, des cheveux chatains, une taille haute, une tête ronde, il étoit celui qui avoit la taille petite, le nez aquilin, les cheveux chatains & la tête ronde ; & ce qui est de plus étrange, c'est qu'avec une ignorance crasse jusqu'à ne sçavoir pas lire, il fut ce bel esprit & ce subtil Mathématicien.

Il faut se rendre à une pareille preuve, nul esprit qu'elle ne persuade, & qui ne conduise de là que le soldat est le fils du sieur de Caille.

La troisième présomption est fondée sur ce que le soldat s'est dit fils du

sieur de Caille dans le temps que le sieur de Caille le pere vivoit. Il a choisi son Champ de Bataille dans la Provence où le pere & le fils étoient parfaitement connus, où il s'exposoit à être démenti par une infinité de gens, s'il eût été imposteur, le pere a vécu durant le cours du premier procès & de l'instance au Conseil, le soldat lui a fait des défis respectueux de paroître devant lui, sûr qu'il recueilleroit la tendresse de son pere, s'il le voyoit. Toutes ces circonstances ne prouvent-elles pas que la verité parloit pour le soldat.

La quatrième présomption se tire des faussetés que le sieur Rolland a faites dans ce procès; s'il eût eu la verité pour lui, que craignoit-il? La grossièreté de l'imposture en eût fait la preuve. Pouvoit-il apprehender qu'un imposteur si différent par le corps & par l'esprit de celui qu'il représentoit pût réussir. Il avoit d'ailleurs pour lui toutes les facilités que donnent le rang, le crédit, l'argent, la science du Palais contre un homme dénué de tous les secours, si on excepte le dernier que la charité lui a fourni.

Cependant M. Rolland altère des pièces secrètes, il change dans les révélations

suivant le besoin de sa cause, l'âge des témoins, & les dattes qu'il avoit données à certains faits importans, il efface les circonstances dont on auroit pû prouver par écrit la fausseté. On verra dans la suite qu'il a suborné les témoins. N'entrevoit-on pas le procédé d'un homme qui effrayé du succès que la vérité a lieu d'attendre, saisit évidemment & sans choix tous les moyens que la passion lui suggere pour empêcher que cette vérité n'éclatte? Qu'on dise tout ce qu'on voudra, un homme qui use d'alterations, de faussetés, est présumé avoir une cause injuste, puisqu'il se sert des armes dont l'on deffend l'injustice.

Cinquième présomption, si l'on en croit Monsieur Rolland, le Soldat est Pierre Mège & Honorade Venelle est sa femme. Elle a gardé le silence pendant que le Procès a été poursuivi au Parlement de Provence. Il s'ensuit que dans le système de Monsieur Rolland, elle auroit scû le danger où étoit son état, elle l'auroit dissimulé, elle auroit vû tranquillement le soldat pendant sept ans travailler à n'être plus regardé comme son mari, elle y auroit acquiescé par une lâche complaisance, elle au-

roit agi de concert avec lui pour rompre les liens sacrés qu'elle prétend qu'ils étoient entr'eux.

Il est évident que si elle n'a rien dit pendant ce temps-là, c'est qu'elle n'y étoit pas intéressée, elle sçavoit bien qu'étant femme de Pierre Mège, elle n'avoit nul droit sur le fils du sieur de Caille, & si elle a parlé dans l'instance du Conseil, c'est qu'elle a été subornée par Monsieur Rolland. Son silence au Parlement de Provence prouve la subornation, & il la faut regarder comme un écho fidele, qui repete ce que Monsieur Rolland lui a suggeré. Voilà les présomptions que M^e Terrasson fait valoir.

M^e Sylvain ne s'est point attaché à rassembler toutes ces présomptions. Il avoit soutenu au Conseil que dans cette cause qui est criminelle, les présomptions ne faisoient point de preuve: mais il faut qu'il convienne qu'elles servent du moins à la décharge d'un accusé, si elles ne font pas de preuve contre lui. Il a voulu écarter ce corps de présomptions qu'on lui oppose. Voici comme il s'y est pris.

C'est une maxime indubitable, que dans les affaires criminelles les présom-

ptions criminelles n'y peuvent avoir lieu. Il est vrai qu'il y a quelques Loix (a) qui semblent dire le contraire; mais voici dans quel sens on doit les prendre. Comme parmi les Romains il étoit permis à chacun d'accuser les autres; pour éviter les abus, ceux qui succomboient dans leurs accusations étoient punis de la peine des calomnieux, s'ils ne montroient qu'ils les avoient entreprises sur un juste fondement (b). Or ces Loix décident que ces indices certains étoient une raison suffisante pour accuser & pour éviter la peine de calomnie, elles doivent donc absolument être bornées à ce cas-là, & pour ce qui est des accusés, il est décidé formellement qu'ils ne peuvent être jugés sur des présomptions (c); Cujas (d) disant même sur cette Loy que le mot *suspicionibus* est bien plus fort que ce qu'on appelle indices & présomptions. Et la raison naturelle dicte cette

(a) L. 19. c. de rei vind. d'Argentré sur la Coutume de Bretagne, art. 41.

(b) L. ultim. c. de prob. l. 3. c. de calumn.

(c) Nec de suspicionibus quenquam damnari oportet l. 5. ff. de potest.

(d) Cujas ad cap. licet ex universis extr. testi.

verité, car enfin quand il s'agit de la vie & de l'état d'une personne, il faut bien que le fondement surquoy est appuyé une condamnation soit certain, & qu'y a-t'il de si incertain que des présomptions & des conjectures? Les présomptions n'étant autre chose que de certains effets & de certaines actions qui peuvent être attribués à différens motifs & à diverses causes, les unes innocentes & les autres criminelles; Il n'y a pas plus de raison de les rapporter aux uns qu'aux autres. Ainsi ces signes étant équivoques, on ne peut être que dans l'incertitude. N'est-ce donc pas une horrible cruauté d'asseoir une condamnation sur des présomptions qui de leur nature ne peuvent produire que des doutes; c'est-à-dire de l'obscurité? C'est ce malheureux panchant à décider sur des conjectures qui causent tous les faux jugemens & toutes les fausses démarches dans la vie civile, & qui a fait périr une infinité d'innocens dans les Cours des Princes. Aussi plusieurs Auteurs ont-il exclus les présomptions mêmes en matiere civile du nombre des preuves. Cujas, dit, *ce qui n'est pas une pleine verité, c'est une pleine fausseté. Ainsi.*

ce qui ne fait une preuve pleine est une preuve nulle (a). Un autre grand Jurisconsulte n'admet (b) que les pièces & les témoignages. Les Universités entières ont décidé qu'en matiere criminelle, nul ne pouvoit être condamné sur des indices mêmes qui paroissent indubitables. Enfin un de nos plus grands Rois dont l'Ordonnance subsiste, deffend aux Juges de juger sur des présomptions, & regarde un pareil jugement comme une action injuste & de dangereuse conséquence. Charlemagne. Capi. 1. 7. c. 86. Tout le genre humain n'a-t'il pas intérêt de s'opposer à cette maxime pernicieuse qui livreroit nos biens & nos vies au caprice de ceux qui prendroient leurs soupçons pour des preuves claires. M^e. Sylvain cite une exemple d'un Jugement rendu contre la verité sur des présomptions, (c) & il dit que ce qui

(a) *Qua non est plena veritas est plena falsitas, sic quod non est plena probatio planè nulla est probatio.* Cujas. in tit. c. ad leg. Fuli Mai.

(b) *Perez. ad Titul. c. de prob. Colomb. part. titul. de fide instrument. v Cuj. in paratit. ff. ad tit. de prob. Boer. qu. 164. Tiraqueau de pœn. l. 27.*

(c) *Arrêt de Papon. l. 24. tit. 28.*

fait qu'on aime à donner ainsi aux indices la force de preuve, c'est que les conjectures sont notre production & notre ouvrage, & qu'il y a une espece d'indépendance à juger sur ses propres pensées. Mais les bons Juges ne se croient jamais plus libres que lorsqu'ils s'assujettissent aux Loix & aux preuves. C'est ce qui fait que le Parlement de Paris au rapport de Mornac (a) ne condamne jamais sur les indices qui paroissent les plus certains & les plus indubitable. M^e. Sylvain cite encore un autre exemple d'un Jugement injuste rendu sur des présomptions qui sembloient convaincantes. (b)

Aussi, poursuit-il, ces grands hommes qui semblent n'avoir conquis la terre que pour l'éclairer, ont eu tant d'horreur pour ces jugemens rendus sur des indices, qu'ils ont décidé dans leurs Loix *qu'un pere* que ces mêmes Loix, ont rendu Juge Souverain dans les désordres de sa fille, *ne doit la punir comme coupable d'adultère, que lorsqu'il la trouve dans une telle situation qu'il peut tuer son Amant & elle d'un*

(a) In l. 6. c. de Rei vind.

(b) Carendas resp. lib. 9. c. 1.

seul coup (a), parceque tout autre indice que la vûë même de l'action n'est point une preuve. Et d'Argentré citant cette Loi, dit que si on trouve un jeune homme, dans un même lit avec une belle femme quoique ce soit un violent indice d'adultere, ce n'est pourtant pas une preuve certaine pour pouvoir condamner, parcequ'il se peut faire qu'il n'y ait point de crime, ainsi qu'il est arrivé souvent (b).

Ce Jurisconsulte fait voir en cet endroit par une infinité d'exemples combien les indices les plus apparens sont trompeurs, & il parle de cet homme qui fut condamné comme coupable de conspiration, sur ce qu'on avoit trouvé chez lui des armes qu'on y avoit jettées, il s'élève contre ces Juges qui se contentent du probable, quand il s'agit du vrai & du sûr. Si l'on ne doit point juger sur les indices les plus forts, quand ils sont seuls & nullement affoiblis par une preuve contraire; combien à plus forte raison ne doit-on pas s'y arrêter lorsqu'ils sont détruits par une preuve opposée?

(a) *Quod ait lex ff. de adul.*

(b) *Et accidit adeo frequenter.* Sur la Coutume de Bretagne art. 41.

puisque même dans les affaires civiles, s'il y a des présomptions d'un côté & une preuve contraire d'un autre, les présomptions doivent céder à la preuve. Ainsi conclut M^e Sylvain, cette maxime étant établie, par les Loix, par les Auteurs, par les exemples, par l'équité, & par la raison naturelle, je serai assez hardi pour dire qu'il n'y a que les Juges fort ignorans, ou fort injustes, ou qui veulent s'établir un pouvoir tyrannique sur les hommes, qui puissent croire que les indices soient une preuve dans une affaire criminelle, où il s'agit de l'Etat, & de la vie.

M^e Sylvain prétend exclure les preuves littérales dans le procès dont il s'agit, parce qu'il est question de la reconnaissance & de la distinction d'une personne, ce qui dépend uniquement des yeux.

D'ailleurs les Loix & les Auteurs (a) qui disent que les voisins prouvent la filiation, ne disent-ils pas que la filiation se prouve par témoins? Les autres Auteurs ne confirment-ils pas cette vérité en disant : *Que la filiation se prouve réellement & véritablement, sur tout*

(a) L. 9. c. de Nupt. & Godfr. ibidem. l. 29. ff. de Prob.

à l'égard de la mere par le témoignage de ceux qui ont reçu l'enfant au moment de sa naissance (a) ?

Afin de concilier les Loix qui paroissent dire le contraire, il faut faire une distinction.

Si l'on oppose à l'Accusé que celui dont il se dit le fils, n'a jamais été pere, & n'a point eu d'enfans, alors les Registres Baptistaires, les livres des peres & meres, & autres preuves litterales servent plutôt de preuves que les témoins; parcequ'étant impossible de sçavoir avec certitude de qui on est né, & un homme ne pouvant sçavoir lui-même l'instant où il devient pere, il a fallu se contenter de ces preuves imparfaites, pour assurer le repos & l'état des familles.

Il ne faut pas s'étonner que les témoins ne prouvent pas nécessairement en ce cas, car l'instant de la conception, qui est celui qui décide de la naissance, n'étant connu que de Dieu seul, & ne tombant point sous les sens, les témoins qui ne font foi que de ce qu'ils connoissent par les sens, ne peuvent point faire la preuve d'un tel fait.

Le second cas, c'est lorsqu'après être

(2) *Mascard. de Prob. concl.* 782. n. 80.

convenu qu'il y a eu un fils , on soutient que celui qui se présente n'est pas ce fils, mais un homme tout différent , alors il n'y a absolument que les seuls témoins oculaires qui puissent faire preuve. L'Extrait Baptistaire qu'on pourroit produire , prouve seulement qu'on est le porteur de cet Acte , mais ne prouve pas qu'on est la personne qui y est énoncée.

Il prétend après cela anéantir toutes les inductions qu'on tire de la tendresse paternelle , des réponses de l'Accusé , du long intervalle de tems où il a été dans le silence sur son état , parceque ces inductions n'étant que des présomptions , ne sont point dans le rang des preuves.

Il ne laisse pas d'attaquer en détail toutes ces inductions.

Il commence par le désaveu du pere : il dit que toutes les Loix décident précisément , que *les déclarations des peres & des meres ne nuisent point à leurs enfans , soit qu'elles soient faites devant les Juges dans des Testamens, ou des Transactions ; que ces déclarations laissent toujours place à la verité qui pourroit être contraire , quand même les déclarations contre l'état des enfans , se-*

voient faites de concert avec eux (a).

Il ne sert de rien de dire qu'il n'est pas naturel qu'un pere dësavouë son fils. Quand un pere oublie sa tendresse, il lui fait succéder une haine violente : on ne hait point un fils à demi. Dailleurs les exemples des peres qui ont haï leurs enfans , jusqu'à les tuer de leur propre main , ne sont que trop fréquens dans l'Histoire. L'ambition , la haine , ou d'autres passions dësordonnées ont étouffé la nature. M^e Sylvain fait là-dessus cette réflexion: En vérité les hommes s'en font bien accroire de s'estimer naturellement incapables de ces actions, tandis que leur nature corrompue les y porte: Ce qui les trompe , c'est une certaine horreur de ces crimes, qui n'est que dans leur raison; au lieu que les méchantes actions partent de la corruption de leur cœur. Mais c'est cette horreur , c'est cette opposition de la raison qui prouve combien il est naturel de les commettre , puisque nous les commettons malgré ce Juge intérieur qui les condamne. Rien ne prouve mieux que le Sr Caille le pere est enproye

(a) L. 29. ff. §. 1. de prob. l. 27. ff. de inoff. test. l. 26 c. de transf. l. 9. c. de patr. potest. l. 14. §. 2. ff. de lib. & posth.

aux remords de sa conscience , que la honte qu'il ressent : il n'a point osé venir en Provence soutenir son désaveu , quoiqu'on lui ait dit dans un Factum , qu'il seroit dèshonoré dans l'esprit de tout le monde , au cas que l'Accusé fût déclaré son fils. Quoi ! le sieur de Caille est dans le plus grand péril où puisse être un homme d'honneur , & de condition : il tient plutôt la conduite d'un paisible spectateur , que d'un homme intéressé. Rien ne rend plus suspect le grand éloge qu'on a fait de sa délicatesse sur l'honneur.

Dailleurs son fils est Catholique , & son pere est Calviniste ; il n'en faut pas davantage pour concevoir que sa fausseté Religion a pû le porter à cet excès de désavouer son fils. Plusieurs témoins ont même déposé que cette aversion qu'il avoit pour son fils , a toujours régné dans son cœur. Me^e Sylvain vient ensuite à l'abjuration du Soldat , où il a fait plusieurs faussetés , & à son interrogatoire , où il a fait des réponses fausses & erronées. Il dit d'abord qu'il n'y a rien de l'Accusé dans cette abjuration , qu'il n'eut point de part à cet acte qu'on fit pour en conserver la mémoire , & qui fut dressé au hazard par un Clerc

au milieu du bruit & du tumulte d'une infinité de gens qui étoient accourus à cette cérémonie : il faut convenir que c'est se tirer habilement d'affaire.

Venons à l'interrogatoire. C'est un principe certain en Droit, (a) que dans les affaires criminelles, les confessions fausses & erronées des Accusés ne leur nuisent point, parceque ce ne sont point des preuves, ils peuvent les réparer en tout état de cause. *Les confessions des Accusés*, dit excellemment une Loy, *ne sont point des crimes averés* (b). Les Loix présentent en ce cas leur secours non seulement à ceux qui errent, mais à ceux qui mentent. *Si vous avez fait une fausse réponse en Justice par une erreur involontaire*, dit une autre Loy, *on ne doit pas vous condamner, même si vous l'avez fait volontairement* (c). Et Du Moulin parlant par le même esprit, assure que *si quelqu'un par dol & par pure malice a fait de fausses réponses, soit en cédant ce qui est, ou en disant ce qui n'est pas, il ne doit point être condamné là-dessus, s'il peut faire con-*

(a) L. 2. ff. de conf. & Godef. ibidem. l. 7. de cust. reor. l. 20. ff. de interr.

(b) L. 5. §. 17. ff. de pœn.

(c) L. 11. §. 8. ff. de interr.

noître la vérité du fait avant le Jugement (a), ou, comme le dit la Loy, si le Juge vient à la connoître lui-même (b).

Et ces maximes ont lieu principalement dans les questions d'Etat, où les Loix ont décidé que les réponses fausses d'un Accusé, par lesquelles il donne atteinte à son état & à sa condition, *ne lui font aucun tort, si elles sont fausses, & il peut prouver le contraire de ce qu'il a déclaré [c].* Il n'est pas difficile d'en deviner la raison : c'est que nous ne sommes pas plus maîtres de notre innocence & de notre vie, que de celle d'autrui, c'est que l'état des personnes ne dépend point de leur confession, mais de leur naissance & de la vérité ; & comme nous ne nous faisons pas nous-mêmes, & qu'il n'est pas à notre choix d'être ce que nous voulons, il n'est pas non plus à notre choix de ne pas être ce que nous sommes. Aussi les Auteurs disent après les Loix, *qu'on ne peut préjudicier à son état par de fausses déclarations, soit qu'on le fasse par erreur ou par dol ; & que quand même*

(a) *In l. 5. & 7. de jur. & fact. ignor.*

(b) *L. 7. ff. de conf.*

(c) *L. 6. & 24. c. de liber. caus.*

un homme auroit voulu qu'on écrivit dans un Acte authentique qu'il est esclave, cela ne le feroit pas cesser d'être libre [a]. Ainsi, comme les réponses du Soldat, qui paroîtroient justes & raisonnables, ne le feroient pas devenir le sieur de Caille, s'il ne l'étoit pas, elle ne peuvent pas non plus étant fausses & erronées, le faire cesser d'être le sieur de Caille, s'il l'est véritablement. Dailleurs ses réponses erronées n'ont-elles pas été réparées dans toute la suite du procès par ses discours, ses défenses, ses écrits, les déclarations? Enfin la question est décidée nettement par la Loy, qui dit, que *si celui de l'état duquel il s'agit, fait de fausses déclarations de son âge, cela ne lui doit pas nuire, qu'il faut chercher la vérité du fait dans des témoignages, ou dans des livres publics* [b].

Voyons à présent ce que le Parlement a décidé en pareil cas. En la cause de S. Geran, il y avoit d'étranges variations dans les interrogatoires de la Sage femme qui confessa son crime; néanmoins elles ne donnerent aucune attein-

(a) *Cuj. in l. 8. ff. de stat. hom. Molin. conf. 16. n. 17.*

(b) *L. 13. ff. de prob. & Godef. ibidem.*

te à la vérité qui fut prouvée dailleur.
Dans l'affaire du Gueux de Vernon ,
désavoué par Jeanne Vacherot, femme
de Lancelot le Moine, où il s'agissoit
de sçavoir si Louis Monrousséau étoit
coupable du crime de Plagiat , pour
avoir dérobé cet enfant , ou s'il en étoit
veritablement le pere , combien y avoit-
il de faussetés & de contradictions dans
ses réponses ? Il y en avoit sur des faits
très-importans & décisifs, au rapport de
M. Bignon Avocat General; il y en avoit
sur la naissance des enfans de Monrou-
sséau ayant varié trois fois, lorsqu'on lui
demanda de quelle couche étoit né ce-
lui-ci. Tantôt il avoit dit que c'étoit de
la premiere, tantôt que c'étoit de la se-
conde, puis il s'étoit repris, & avoit
dit que c'étoit de la premiere. Dans le
premier interrogatoire, il dit qu'il n'a-
voit eu que deux enfans, & dans le se-
cond, qu'il en avoit eu quatre. Il n'a-
voit pas moins varié sur les voyages de
Paris, où l'on disoit qu'il avoit volé
cet enfant, ayant dit d'abord qu'il n'y
avoit été qu'une fois, ensuite deux, en-
fin qu'il y avoit été jusqu'à trois fois.
*Cette variété sur les voyages, dit M.
Bignon, fait douter qu'il ne se soit pas-
sé quelque chose dont il appréhende la*

conviction. Et d'autant plus qu'il y avoit plusieurs témoins à Vernon, qui assu- roient que ce petit garçon n'étoit pas son fils : néanmoins comme la vérité du fait fut prouvée à Paris par des té- moins irréprochables, qui disoient que cet enfant n'étoit pas Jacques le Moine qu'ils avoient connu, & que Monrouf- seau justifioit par des pieces, qu'il en étoit le pere, il fut reconnu tel par Ar- rêt. Marie Cognot avoit toujours vé- cu sous le nom de Marie Croissant ; Marguerite Pichard avoit pris le nom de Marguerite du Bois, même depuis qu'elle avoit été désavouée par son pe- re & par sa mere. Néanmoins ces deux filles furent rétablies dans leur état par Arrêt ; tant il est vrai que ces déclara- tions, quand on en fait voir la fausseté, nuisent peu à la naissance des per- sonnes.

Combien de fausses réponses Mail- lard ne fit-il point sur des faits essen- tiels ? Cependant, quoique son Avo- cat fût convenu de ses égaremens, il ne laissa pas, à cause de sa preuve par témoins, d'être déclaré Maillard, mê- me après sa mort, & confirmé dans la qualité de mari. Il doit donc demeu- rer pour constant que les réponses des

Accusés ne sont point une preuve, & n^e préjudicient point à leur état.

Au reste, cette présomption qu'on tire de l'interrogatoire, & à laquelle on ne doit point avoir égard, parcequ'elle est parfaitement détruite par l'Enquête du Soldat, ne pourroit pas même subsister, quand elle n'auroit pas été anéantie par cette preuve, parceque le Soldat est dans la classe des personnes stupides, & sujettes à des faillies d'extravagance; l'interrogatoire dont on se fait des armes contre lui, prouve sa stupidité, puisqu'en le supposant imposteur, il ne pouvoit pas ignorer le nom de Caille, & n'auroit eu garde, s'il eût eu du sens, sachant son nom, de le cacher au peril de sa vie.

Me Sylvain prétend encore que Carbonel & les autres gens d'affaires du Soldat lui ont suggéré ses fausses réponses, étant subornés par M. Rolland. Il soutient que l'Enquête prouve cette subornation, & cette suggestion. Et qu'avant l'interrogatoire le Soldat savoit les faits importants qu'il paroît avoir ignorés dans ses réponses. Après avoir répondu à la présomption fondée sur l'interrogatoire, il répond aux autres présomptions, je ne le suivrai pas

dans toutes ses réponses , je n'en rapporterai qu'une, parceque les autres présomptions qu'il combat ne peuvent pas faire une grande impression. On a été surpris que le Soldat qui dit qu'il a quitté son pere, a été huit ans depuis son retour en Provence sans se déclarer. Il répond que la crainte qu'il avoit de la mort, s'il étoit reconnu, parcequ'il étoit Religioneux, lui fit garder le silence sur son état; comme on oppose que sa crainte étoit mal fondée; Me Sylvain dit que les craintes mal fondées sont les plus grandes, & produisent de plus étranges effets, parcequ'elles viennent d'une grande foiblesse d'esprit. Il cite les terreurs paniques, & rapporte qu'après la levée du siege de Valenciennes, un Lièvre donna l'alarme à l'armée de M. de Turenne. Combien de personnes, poursuit-il, ont été plus long-tems sans se déclarer en public, sans que leur silence leur ait nui. La Dame de Saint Geran a été neuf ans sans dire qu'elle eut un fils, Bardes n'a-t-il pas été long-tems sans se déclarer, quoiqu'il put retourner dans la maison de son pere, dont il ne s'étoit absenté que par un trait d'Ecolier, s'étant montré ensuite & voyant des témoins contre

lui ne prit-il pas la fuite ? Ne fut-il pas dix ans sans revenir , & quand il parut ne voyoit-on pas qu'il étoit poussé par sa belle mere qui étoit irritée contre les autres enfans du premier lit ? Maillard avoit été caché quarante ans sans nécessité, & sans raison. Sa Femme s'étoit remariée pendant ce tems là à un homme de qualité dont elle avoit des enfans à qui il falloit ôter le bien, l'honneur & la naissance, si on reconnoissoit Maillard. Il s'efforce de justifier la verité de l'aventure à Nice du Bassin où étoient les Armes du sieur de Caille, qui lui firent verser des larmes , parce-qu'il compara sa situation presente à celle qu'il avoit eue.

Si l'on doit juger sur des présomptions c'est sur celles que M. Rolland fournit contre lui. Il s'est opposé à la descente que le Lieutenant Criminel de Toulon avoit ordonnée pour confronter l'Accusé dans Manosque à tous ceux qui voudroient le désavouer ou le reconnoître , il n'a rien oublié pour empêcher que l'Accusé ne fût reçu à prouver son état, il retorque contre M. de la Bli niere ces paroles qu'il avoit employées.

A quelles marques reconnoit-on un calomniateur , si ce n'est , lorsqu'on le voit

*fuir la lumiere , craindre le grand jour
& éviter les éclaircissemens ?*

Il employe encore comme des présomptions non seulement les subornations des témoins, dont il accuse M. Rolland ; mais sa négligence à se justifier de cinq crimes capitaux dont il est prévenu : il n'a point , dit-il, d'autre ressource que d'empêcher qu'on n'approfondisse ses crimes , & il s'écrie : Qu'est-ce que cela cache , ou plutôt, qu'est-ce que cela ne découvre point ? D'où vient enfin que ni en Provence , ni au Conseil , on n'a pas fait venir le sieur de Caille le pere , pour le confronter à l'Accusé , comme celui-ci l'a demandé si justement. Voilà des présomptions bien plus propres à faire impression que celles qu'on employe contre l'Accusé. On voit par-là que Me. Sylvain admet les présomptions lorsqu'elles vont à la décharge de l'Accusé. Il dit ensuite que toutes les présomptions qu'on lui oppose étant inutiles & détruites au procès , on ne peut décider que par les témoins oculaires.

Mais, continue-t-il , il y a ici des témoins oculaires des deux côtés en fort grand nombre dont les uns affirment que l'Accusé est de Caille , & dont les autres affirment qu'il ne l'est pas ; le fait

contesté est donc respectivement prouvé de part & d'autre, car, poursuit-il, j'ai toujours avoué, & je le déclare à tout l'Univers que la preuve de M. Rolland est une preuve des plus claires, des plus fortes, des plus authentiques, des plus complètes, des plus convaincantes : Mais il faut qu'avec la même équité l'on convienne que la preuve de l'Accusé est sans comparaison supérieure par plusieurs endroits. Car si on regarde le nombre des témoins & la vérité, M. Rolland en a deux cens pour lui, l'Accusé en a quatre cens qui aident à sa reconnoissance, dont il y en a six vingt qui le reconnoissent pour le fils du sieur de Caille à la *damnation de leur ame*. Mais à cela, il faut joindre les trois peuples de Manosque de Caille & de Rougon qui ont reconnu hautement l'Accusé.

Et qu'on ne vienne point nous dire que les peuples sont aveugles en cette occasion, & qu'ils se sont déclarés dans tous les tems pour des imposteurs. Car il est vrai que lorsque des peuples qui n'ont jamais connu un homme reconnoissent quelqu'un pour ce même homme, attirés par un grand nom, ou trompés par un faux bruit, alors leur juge-

ment est très-suspect d'erreur. Mais lorsque des peuples ont connu très-particulièrement une personne, & qu'ils la reconnoissent après l'avoir examinée, ce n'est plus un transport aveugle, ni une erreur populaire, c'est un jugement solide rendu avec connoissance de cause. Il seroit ridicule d'appliquer à ce cas-là ce que les gens de bon sens ont dit des sottises populaires. Un misérable suscité par les ennemis d'Henri VII. se fait passer pour Edoïard Duc d'Yorc, & il est reconnu pour tel par les Irlandois qui n'avoient jamais vû ce Prince. Le Roy ne fit autre chose que d'ordonner que le veritable Edouard sortit de la Tour où il le tenoit enfermé & de le montrer à toute la Ville de Londres assemblée pour une cérémonie, & tout le peuple reconnoissant ce jeune Prince qu'ils avoient vû & connu dès l'enfance, découvrit l'imposture. Cet exemple fait voir tout à la fois qu'on ne doit point de créance aux peuples qui reconnoissent tumultuairement quelques aventuriers pour des personnes qu'ils ne connoissent point, mais que leur jugement est au contraire décisif, lorsqu'ils ont connu ceux pour qui ils se déclarent.

Les circonstances qui accompagnèrent la reconnoissance des peuples de Manosque de Caille & de Rougon , justifient parfaitement cette verité. Car outre que l'Accusé est un de ces hommes dont la figure extraordinaire frappe d'abord , & dont l'idée se conserve longtems , tous les Bourgeois de Manosque l'examinèrent quand il entra dans leur Ville. Ils allèrent après le voir en foule au Château où il étoit logé , & toutes les fois qu'il alloit de là au Palais , pour assister au serment des témoins , il y avoit une grande multitude de gens rangés en haye sur son passage pour le regarder. Là on le voyoit nommant les uns par leurs noms , reconnoissant les autres dans la foule , rappelant à quelques uns les particularités de leur enfance , remarquant les lieux , demandant la raison à d'autres de quelques changemens qui s'étoient faits en certains endroits. Tout le monde le reconnut , tout le monde le déclara hautement le véritable Caille , avec qui ils avoient vécu depuis son enfance jusqu'à sa sortie du Royaume. Et comme le peuple est impétueux dans ses mouvemens , leur horreur pour M. Rolland fut si grande qu'il auroit été en danger de la per-

sonne, sans la présence & l'autorité de M. d'Aguilles, le Rapporteur.

Me. Sylvain compare ensuite la qualité des témoins de l'Accusé avec celle des témoins de M. Rolland, & prétend par le détail qu'il en fait que sa preuve testimoniale est supérieure à celle de M. Rolland. Il avoit au Parlement de Provence établi qu'on ne devoit pas rejeter dans cette affaire le témoignage même des gens du peuple, & il avoit dit que dans les reconnoissances, il falloit juger par le nombre des témoins & avoit cité la Loy qui dit :

Que toutes sortes de preuves & de témoins, ne conviennent point à toutes sortes d'affaires, dans les unes c'est par le merite, & par le nombre des témoins qu'il faut juger, & dans les autres par le nombre (a). Il avoit prétendu que le Soldat étoit dans ce cas, qu'il s'agissoit d'une affaire publique & presque populaire, où la vérité ne peut être connue & prouvée que par plusieurs témoins, & c'est cette multitude qui forme ce consentement uniforme qui doit décider en ces sortes de causes.

Il avoit ajouté qu'il ne falloit point confondre dans le nombre des pauvres.

(a) L. 21. ff. de Testibus.

dont le témoignage est suspect, suivant la Loy, les Artisans qui gagnent leur vie par leur travail, parcequ'ils ont des ressources contre la misere. Il avoit soutenu qu'il ne falloit mettre dans cette classe que les gueux de profession qui courent le pays, qui n'ont ni feu ni lieu, & ces gueux dont la mendicité a sa source dans la fainéantise ; qu'à l'égard des estropiés, loin d'être notés par la Loy, il y avoit un titre au Code (a), & au Code Theodosien (b), où l'on fait une extrême difference entre les Mendians invalides, & ceux qui sont sains & entiers. Car les Loix traitent les derniers d'Esclaves, & elles regardent les autres comme des personnes de probité. Et l'Empereur Justinien dans sa Nouvelle, 80. c. 5. après avoir livré au bras des Juges ceux qui mendient par lâcheté & par libertinage traite avec douceur, & même avec estime ceux qui ne mendient que parcequ'ils y sont forcés par l'âge, par l'état de leurs corps (c). Cet Empereur rejetteroit-il le témoignage

(a) *Mendicantibus validis.*

(b) *Mendicantibus invalidis.*

(c) *Lejos autem corpore, aut canitie gravatos sine molestia esse jubemus in nostrâ civitate, & pie agere valentibus adscribendos.*

de tels pauvres quoique mendiants , lui qui les regarde comme une portion de ceux qui font honneur à la Religion ; ils font même partie du peuple dont la voix dans les reconnoissances est celle de Dieu. Ainsi le témoignage de l'aveugle qui a déposé dans l'Enquête du Soldat ne doit point être rejeté. Du Moulin sur le titre du Code *des témoins* (a), après avoir dit qu'il falloit rejeter ces Mendians errans , qui promènent par tout leur misere & leur faineantise , dit qu'il n'exclut point ceux qui ne sont point de ce caractère (b). M^e Sylvain n'a appelé à son secours toutes ces autorités que pour sauver la déposition d'un Aveugle qui revele la turpitude du Soldat , & la hienne , turpitude dont les Avocats n'ont pas cru qu'ils dussent donner la connoissance.

M^e Sylvain observe que dans l'Enquête du Soldat elle a un grand avantage sur celle de M. Rolland , parceque

(a) *De Testibus.*

(b) *Quod verum intelligo de eo , quod nonnulla alia circumstantia gravant , ut quia est circumferraneus , erro , potat totos dies & ludit , talem putamus debere repelli ; caterum si quis sit pauper , honestus debet admitti.*

parmi les témoins, il y en a douze qui étoient voisins ou camarades, ou compagnons d'Ecole du fils du sieur de Caille, vingt-un Domestiques & quatre Nourrices qui l'avoient toujours vû & fréquenté depuis sa naissance jusqu'à sa retraite en Suisse. Or ces sortes de témoins ont des idées plus vives que les autres du fils du sieur de Caille. Ce portrait à force de s'être gravé à tout moment dans le cerveau y a laissé une empreinte ineffaçable, ce qu'il faut particulièrement remarquer est la maniere dont ils ont reconnu l'Accusé. On a trouvé dans leur air, dans leur discours dans leurs mouvemens, dans leurs larmes de pitié, ou de tendresse tant de marques d'une ancienne habitude qu'il étoit impossible de n'en être pas pénétré. Me Terrasson pour faire une impression vive sur les esprits a rapporté entierement les dépositions des quatre nourrices du fils du sieur de Caille.

Esprit Martine dépose qu'elle a nourri pendant onze mois le fils du sieur de Caille & qu'elle l'a sevré ensuite. Elle fait le portrait de ce fils parfaitement conforme au soldat pour le corps & pour l'esprit, & détaille toutes les

cicatrices du soldat dont elle raconte les causes, & après avoir chargé sa déposition de plusieurs circonstances, elle assûra à la damnation de son ame que le soldat étoit le veritable fils du sieur de Caille; elle lui fit dépoüiller un de ses genoux, & y reconnut la cicatrice d'une playe qu'elle y avoit vû panser.

Catherine Reyniere dépose avoir nourri le fils du sieur de Caille quelques jours, & dit qu'elle ne continua point, parcequ'il lui mordit la mamelle, elle fait aussi du fils du sieur de Caille un portrait parfaitement semblable à celui du soldat, elle dit que dès qu'elle l'a vû, elle n'a pû retenir ses larmes, qu'il lui a parlé au cœur au moment qu'il a paru, elle fait aussi le détail de cicatrices causées par les blessures qu'il a euës, enfin elle le reconnoît pour être le veritable fils du sieur de Caille.

Anne Reine dit qu'elle a donné du lait au fils du sieur de Caille, elle le reconnoît particulièrement à ses jambes menuës, & dit qu'elle est prête à mettre la main au feu que le soldat est le veritable fils du sieur de Caille qu'elle a allaité, & qu'elle dépose ce fait comme si elle étoit devant Dieu.

Catherine Pierron dépose qu'elle a nourri sept mois le fils du sieur de Caille, elle reconnoît le soldat pour être ce fils, à ses yeux chassieux, ses jambes menuës & ses cheveux à méche.

Ce témoignage uniforme de ces quatre nourrices est d'un grand poids, parcequ'une nourrice est une seconde mere dont la tendresse dépeint les traits de son nourison dans son cerveau si profondément que le temps ne peut avoir aucune prise sur un pareil tableau.

Louïse Mondette chez qui le fils du sieur de Caille après avoir été sevré fut mis par sa grande mere, raconte l'histoire de toutes les blessures qu'il a eues, en reconnoît toutes les cicatrices sur le soldat, déclare qu'il est le véritable fils du sieur de Caille, qu'il a le menton & les os des jouës de sa mere, elle ajoute qu'elle n'a qu'une ame à sauver, qu'elle ne la voudroit pas hasarder en trahissant la verité. M^e. Terrasson rapporte encore le témoignage du sieur de Monjustin gentilhomme qui après avoir fait plusieurs questions capcieuses au soldat qui le satisfait entièrement, dit qu'il le reconnoît plutôt pour le fils du sieur de Caille que pour un imposteur. Il y a un grand nombre

nombre de témoins qui déclarent positivement que l'Accusé est fils du sieur de Caille. Il y en a quelques-uns qui sans le dire si formellement font du fils du sieur de Caille un portrait tout semblable à l'Accusé. Il y en a d'autres enfin qui instruits de certaines particularités que le fils du sieur de Caille seul pouvoit sçavoir n'ont point douté que l'Accusé ne fût le véritable fils après lui avoir entendu raconter son histoire. Ce sont différentes manieres de le reconnoître qui se fortifient les unes les autres, & qui forment la plus parfaite de toutes les preuves.

Cependant, M^e. Sylvain dit que si on regarde le nombre des témoins, leur qualité, ou leur manière de s'expliquer, il est certain qu'il y a des deux côtés une preuve très-claire, très-forte, une preuve complete & convaincante. Quelle est donc la fonction des Jugés, poursuit-il, dans cette rencontre ? il ne leur reste qu'à décider laquelle de ces deux preuves contraires doit l'emporter & à déclarer l'Accusé, le fils du sieur de Caille, ou un imposteur selon qu'ils choisiront, car il ne peuvent pas être indécis.

Mais pour faire ce choix, il ne faut

pas envisager chacune de ces preuves à part. C'est ce qui a fait jusqu'ici l'erreur des jugemens populaires. Quand M. Rolland a étalé sa preuve, elle a fait son effet, quand on a exposé celle de l'Accusé elle a fait le sien. Il faut donc les regarder, les balancer toutes deux à la fois, & décider entr'elles par des principes supérieurs à l'une & à l'autre. Il ne faut préférer que celle des deux que les Loix préfèrent elles-mêmes. Comme les Loix veulent que les Juges suivent la vérité, & qu'il faut nécessairement que de ces deux preuves contraires, il y en ait une qui soit fautive, c'est celle-là qu'il faut compter pour rien dès que la fausseté qui y domine sera prouvée. Or les deux parties s'accusent respectivement. Il faut examiner l'accusation. M^e Sylvain s'attache à justifier sa preuve, à montrer que quelques-uns de ses témoins sont innocens des faussetés que M. Rolland leur impute. Après que M^e Sylvain a cru avoir mis sa preuve à l'abri de tout reproche, il fonde sur celle de M. Rolland, il prétend que le Curé de Joucas qui a reçu les révélations des Habitans de ce lieu, a été suborné par M. Rolland. Il dit que ce Curé a fabriqué plus de 200.

revelations à l'instu même des témoins, les Experts ont rapporté qu'elles avoient été écrites tout de suite & dans le même jour. Or il n'est pas possible qu'on puisse écrire tant de revelations dans un jour, plusieurs revelans les ont désavouées pardevant M. le Rapporteur, comme fausses & fabriquées sans leur participation. On y voit des alterations, des changemens de datte après coup, il est évident que ce Curé s'est vendu à M. Rolland. Les revelans ont été subornés, ceux qui ont désavoué les revelations se sont repentis de la subornation, les autres y ont persisté & se sont contentés de dire qu'ils s'en rapportoient à leurs revelations, ils se sont tous présentés d'eux-mêmes, lorsqu'il a fallu recevoir & confirmer leurs revelations, plusieurs avoient été compris par M. Rolland dans le rolle des bons témoins, il relève ensuite les faussetés qu'il attribué aux dépositions de ces témoins. Il conclut qu'elles sont fausses dans leur entier, parceque suivant les Loix, *une déposition qui est fausse dans un point est censée fausse en tout le reste* & que dailleurs *un témoin convaincu de faux est dès-là convaincu de corruption*, parceque, comme dit DuMoulin, *le faux*



dans un témoignage renferme nécessairement le dol & le parjure (a). Il fait voir que toutes ces faussetés qu'il remarque quadrent aux besoins & aux vûes de M. Rolland. Il fait encore observer ces corrections subtiles que des Païsans ont faites à leurs revelations en déposant sur une datte & sur un mot. D'où il conclut, la suggestion de ces corrections ; les Loix n'ont elles pas décidé que si des Paysans & des idiots disent des choses qui ne puissent vrai-semblablement partir que de gens d'esprit, on doit croire qu'ils ont été instruits & subornés (b).

Il conclut ensuite par un raisonnement très-subtil que les témoins de Joucas ayant été subornés sont présumés avoir déposé faux, lorsqu'ils ont déclaré l'Accusé Pierre Mège, & cette déclaration étant fausse dans la bouche de ces témoins, l'est par conséquent dans la bouche des témoins de Marseille, quoiqu'on ne prouve pas leur suborna-

(a) *Jul. Clar. pract. crim. quest. 53. n. 8. & §. falsum n. 41. 42. 44. Menoch. de presumpt. c. 22. Molin. in l. 1. §. sed & si mihi, ff. de V. ob. n. 43. Falsum implicat dolum & perjurium.*

(b) *Guy Pap. cons. 75.*

tion. Il se fonde sur ce principe , *que lorsqu'une partie a voulu corrompre quelques témoins , on doit croire que tous ceux qui ont déposé pour elle sont corrompus* (a). Il prétend dailleurs prouver la subornation des témoins de Marseille par quelques discours qu'ils ont tenus après leur déposition , par la critique qu'il fait de quelques témoignages dont il veut insinuer la fausseté. Il vient à des dépositions qui sont , dit-il , conformes aux besoins & aux vûes de M. Rolland. Il prétend qu'en subornant des témoins il a travaillé à surmonter les difficultés qu'il y avoit à faire passer l'Accusé pour Pierre Mêge. Il falloit, l'Accusé n'ayant point le mal caduc , l'ôter à Mêge qui en étoit atteint, il falloit donner à l'Accusé l'âge qu'avoit Pierre Mêge plus âgé que lui de plus de dix ans. M^c Sylvain s'efforce de prouver que ces faussetés ont été pratiquées , dans des réponses suggerées aux témoins.

Il dit qu'il y a trois preuves de subornation communes à tous les témoins. La premiere est qu'ils ont fait un faux portrait de Pierre Mêge tout semblable à l'Accusé , tandis qu'il est prouvé par

(a) *Guy Pap. conf. 75. n. 3. s.*

L'Enquête que Pierre Mège étoit tout différent de ce portrait ; ils l'ont peint grand , délié , maigre , le visage long , les yeux chassieux , sans barbe , la voix féminine , & les cheveux plats. L'Enquête de l'Accusé prouve que Pierre Mège avoit les cheveux noirs & crépus , le visage plein , les jouës arrondies , une barbe épaisse & noire , la voix mâle , la taille médiocre & renforcée , le corps vêlu , extraordinairement noir.

La seconde prouve de subornation est que l'Accusé n'a point les qualités de Mège , donc les témoins qui l'ont reconnu pour Mège , ont été subornés. L'Accusé a trois choses essentielles qui ne sont point dans Mège , 1°. Des cicatrices & des marques des écrouelles. 2°. Le corps délicat , la peau douce & blanche , Mège Marinier , rameur , exposé au soleil , avoit le corps noir. 3°. L'accent de Manosque bien différent de celui de Joucas dont étoit Mège.

Suivant l'Enquête de M. Rolland Mège avoit les paupières tombantes , & qui lui tiroient en bas , l'Accusé n'a point cette difformité. Mège avoit la voix cassée & enrrouée , l'Accusé l'a claire & féminine. Mège avoit le teint pâle

& jaunâtre, l'Accusé l'a blanc & assez vif. Mège avoit la machoire relevée , l'Accusé l'a plate. Mège avoit les jambes traînantes & contrefaites , l'une desquelles étoit courbée en demi cercle , l'Accusé les a droites & unies. Mège étoit courbé comme un homme qui porte de grands fardeaux , nul homme plus droit que l'Accusé. Mège avoit les dents séparées & écartées l'une de l'autre, & l'Accusé les a serrées. Mège avoit aux mains & aux doigts des durillons & des calus, puisqu'il avoit été Cardeur, l'Accusé a les mains douces, sans calus, ni dureté.

Mège avoit le mal caduc , l'Accusé ne l'a point; ce mal est incurable surtout après l'âge de quarante ans. Dailleurs les témoins de M. Rolland , qui disent que Mège s'étoit guéri , donnent un démenti à ceux qui disent qu'il feignoit d'avoir ce mal. Car la guérison suppose un mal véritable, à qui s'en rapporter ?

L'âge met encore une grande différence entre l'Accusé qui ne paroît pas avoir quarante ans, & Mège en doit avoir plus de cinquante cinq. M^e Sylvain cite plusieurs témoins qui rapportent des époques qui prouvent ce fait.

De tout cela , il résulte que l'Accusé n'étant point Mège les témoins qui l'ont déclaré tels sont de faux témoins qui ont été subornés.

La troisième preuve de subornation consiste en ce qu'il s'ensuivroit de la déposition des témoins du sieur Rolland , que Mège & l'Accusé ont été en même-tems en deux endroits differens à cinquante lieues l'un de l'autre. Mège suivant les dépositions de plusieurs témoins a toujours été à Marseille en 1691. & suivant l'une & l'autre Enquête , l'Accusé a été cette année-là à Turin , & à Nice , d'où il s'ensuit qu'il est évident que les témoins qui ont déclaré que l'Accusé est Mège , sont des témoins faux & corrompus. Que doit-on conclure ? Que puisque dans le procès il y a une preuve qui tend à établir que l'Accusé est Mège , & une autre preuve qui tend à établir que l'Accusé est fils du sieur de Caille , & les Juges étant obligés de toute nécessité à se déterminer pour l'une ou l'autre de ces preuves , dès que la première est fautive & anéantie , la seconde est la seule véritable , & par une conséquence nécessaire , l'Accusé n'étant pas Mège , est le fils du sieur de Caille ; ceux qui l'ont

reconnu pour Mège sont donc de faux témoins. Ainsi voilà d'un seul article cent cinquante témoins qui sont subornés. Suivant les principes, les trente-six qui restent sont détruits ; sçavoir, vingt-cinq de Provence, qui ont assuré dans les enquêtes, dans les informations, que l'Accusé n'étoit pas le fils du sieur de Caille, & onze de Suisse, qui ont déposé à Vevay que le fils étoit mort.

M^e Sylvain prétend prouver une subornation generale des témoins par leurs discours. Les uns ont oüi dire aux Parties interessées, que quand l'Accusé seroit de Caille, il seroit toujours pendu, qu'on lui feroit la guerre avec les ressources que son propre bien fourniroit. D'autres disent que M. Rolland faisoit fort vivement la description du fils du sieur de Caille aux témoins, & qu'il s'étudioit à la leur apprendre.

Il rapporte ensuite plusieurs exemples, qu'il donne comme des preuves des subornations particulieres.

Il conclut en disant, que puisqu'il a prouvé qu'il y a eu une subornation generale, & qu'il a apporté plusieurs exemples des subornations particulieres, la preuve de M. Rolland est fausse,

parceque dès qu'un témoin est suborné, il est indubitable qu'il a déposé faux, suivant les Loix & les Jurisconsultes [a]. Ainsi la preuve de l'Accusateur étant entièrement fausse, on doit décider par la preuve contraire.

M^e Sylvain vient ensuite à la fausseté qu'il trouve dans les pieces de M. Rolland.

Il commence par combattre l'objection qu'on lui peut faire sur ce qu'il n'a point formé d'inscription en faux, il répond que l'Ordonnance prescrit bien la forme de l'inscription en faux, mais qu'elle n'en fait pas une nécessité; qu'en tout cas l'inscription ne seroit nécessaire à la rigueur, que lorsqu'il s'agit du faux dans le caractère & dans l'exterieur de l'Acte; parcequ'alors le Juge ne peut pas toujours en juger par lui-même, & il s'en rapporte à des Experts qui en décident par les regles de leur art. Mais quand le faux est dans les choses mêmes, alors le ministère des Experts, & la nécessité de l'inscription cessent; parceque le Juge voit le faux par ses propres lumieres, & par les ob-

(a) *Statim commisit falsum*, Bartol. ad l. 33. ff. de re judicatâ, & ad l. 3. de Testib. Mascardus concl. 68. n. 1. & 6.

servations que les Parties lui font faire sur la fausseté, l'absurdité, la contradiction, & l'impossibilité des faits; c'est ce qui a fait dire à un Jurisconsulte, qu'il n'est pas besoin de prouver le faux, lorsqu'il paroît par la piece, parcequ'il n'y a point de preuve plus certaine & plus forte que celle qui vient de l'évidence du fait, & quand la chose parle d'elle-même [a]. Il ne faut ni témoins, ni inscription, dit Mornac, lorsque la fausseté paroît clairement dans des piéces du procès (b).

Or dans cette cause, le faux n'est point dans les caracteres, il est dans les choses, & dans le contenu des piéces, on n'a pas besoin du ministere des Experts, mais de celui de Juges pénétrants, remplis de maximes, de Juges appliqués & parfaitement instruits du détail de cette grande affaire. Il n'y a que de petits esprits asservis à l'écorce des Ordonnances, qui puissent croi-

[a] *Faber in Cod. lib. 7. tit. 13. de fin. §. 5. & n. 7.*

[b] *Cum in lite comperisset adversarius instrumentum, cujus falsitatem omnes totius litis tabula detegebant adeo clarè, ut ambigi de eo amplius non posset, non ad testimonia sex ex solis iis que prolata & producta fuissent, fides falsi luce meridiana clarior facta est. Mornac ad leg. 42. c. de transact.*

re que l'inscription en faux soit ici absolument nécessaire.

M^e Sylvain parle ensuite des alterations qui ont été faites dans l'original des révélations de Joucas; il dit qu'elles ont été averées par un rapport d'Experts, qui ont jugé qu'elles étoient de la main de M. Rolland.

M^e Terrasson en traitant le même sujet, dit que M. Rolland a fait des changemens de mots, que son défenseur appelle des corrections d'orthographe. M. Rolland est un Grammairien exact, qui n'a pû souffrir la plus petite irregularité dans le langage des simples Payfans. Mais, poursuit M^e Terrasson, qu'il nous dise de quel droit il avoit les révélations des témoins entre ses mains? Un Officier chargé du ministère public dans un Parlement du Royaume ignoroit-il que c'étoient des pieces secretes? Non seulement il se fait remettre un dépôt qui ne devoit être envoyé qu'aux Juges, il a encore la hardiesse d'en abuser, en y faisant tous les changemens qui convenoient à ses vûes; & après cela il viendra dire froidement que ce sont des minuties, & que les révélations ne font pas partie de ce procès. Quelle défense

pour un Magistrat ! Elle est aussi honteuse que la fausseté même. Si les révélations sont inutiles, pourquoi l'Ordonnance permet-elle de publier des Monitoires ? La répétition des témoins qui ont révélé, est nécessaire pour assurer la vérité des révélations ; mais s'ensuit-il que les révélations sont des pièces indifférentes ? C'est comme si l'on disoit : Il faut que dans les accusations de faux les Experts soient répétés devant les Juges ; donc leur rapport est inutile au procès, & l'Accusé y peut faire les changemens dont il a besoin. On rougit d'avoir à relever de tels moyens. Me Terrasson dit ensuite : On sçait qu'absolument parlant, il ne seroit pas impossible qu'un homme employât de mauvaises voyes dans la défense d'une bonne cause ; mais il faut convenir aussi, qu'il donne lieu de présumer qu'il n'a pas la vérité de son côté, quand il a recours aux alterations & aux faussetés pour se défendre. Me Sylvain attaque des certificats que M. Rolland a produits. Il prétend qu'il y a des absurditez dans deux lettres attribuées au fils du sieur de Caille, & il soutient qu'elles ne sont pas de lui, parcequ'elles ne sont pas conformes aux

caracteres & à la maniere dont les témoins ont dit qu'il écrivoit. Les témoins du sieur Rolland disent que le fils du sieur de Caille écrivoit d'un mauvais caractère, & les lettres sont bien écrites, aussi-bien que les signatures de ce jeune homme au bas des actes qu'on a produits.

Enfin , M^e Sylvain vient aux lettres, aux déclarations, aux quittances, & aux procédures de Suisse : c'est ici un des points capitaux qu'il a le plus d'intérêt de bien traiter, parceque ces pièces établissent la mort du sieur de Caille, qui renverse tout le système du Soldat.

Il commence par la lettre de la Dame de Caille la grand-mere. Il ne combat cette lettre que par de prétendues absurdités, qui ne paroissent l'être, que parcequ'il les grossit, & les exagere.

Les Enquêtes de Lauzanne & de Vevay, qui prouvent précisément la mort du fils du sieur de Caille, sont fausses, dit-il, parcequ'elles le dépeignent beau, bien fait, quoique petit, qu'elles lui donnent les yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc mêlé de rouge : l'Enquête du Soldat, & même celle

de M. Rolland prouvent que ce portrait est une pure invention. Il prétend qu'il y a eu une addition après coup à un original de l'Enquête de Lauzanne.

Il trouve une contradiction entre l'Enquête de Lauzanne & celle de Vevay. Il est dit dans la première, que le fils du sieur de Caille avoit demeuré à Lauzanne sans discontinuation jusqu'en 1695. & il est dit dans la seconde, qu'il avoit demeuré à Vevay l'espace de cinq ans avant 1696. & il s'attache à faire voir que les explications qu'on donne pour concilier cette contradiction, ne peuvent pas se soutenir, & il conclut que cette contradiction détruit ces deux procédures. Il apporte ensuite un conflit de deux preuves employées par M. Rolland, dont l'une établit que le fils du sieur de Caille a toujours été malade pendant son séjour de dix ans à Lauzanne. L'autre preuve établit qu'il a étudié pendant ce tems-là les sciences les plus abstraites, qu'il a toujours joui d'une parfaite santé. Que dirons-nous, poursuit-il, de deux choses si bien prouvées? Laquelle croirons-nous véritable? Sera-ce la maladie? Sera-ce la santé? Le

seront-elles toutes deux, puisqu'elles sont toutes deux également bien prouvées ? Et puis s'abandonnant à son feu, il s'écrie : Ne fera-t-on pas saisi d'horreur & de pitié à la vûe de tant d'impostures jointes à tant de cruautés ? car voilà sur quel fondement on veut faire perir un homme de condition ? ce sont-là toutes les pieces qui prouvent la mort du fils du sieur de Caille. C'est ce que l'on oppose avec tant de confiance ; c'est ce que l'on préfère à toute autre preuve à la honte de la raison. Je ne dirai point que des témoins du sieur Rolland, directement contraires sur des points si décisifs, sont des faux témoins & des parjures, selon les Loix : tout le monde le verra assez.

Il prétend ensuite faire voir la fausseté de la maladie, parcequ'il dit que suivant les témoins, le fils du sieur de Caille étant arrivé au dernier degré de phtysie en 1690. il s'ensuit qu'il n'a pu vivre six ans, comme on veut qu'il ait vécu. On pourroit soupçonner que M. Serri, Medecin, auroit communiqué sa science à M^e Sylvain, qui raisonne ici en maître de l'Art sur les progrès de la phtysie. M^e Terrasson a

négligé ce moyen, il n'a pas cru qu'il dût parler Médecine.

M^e Sylvain fait voir que l'étude profonde où s'abîmoit le fils du sieur de Caille, étoit incompatible avec la phtysie.

M. de Caille le pere a assuré que son fils étoit mort sous ses yeux & entre ses bras: cependant on prouve par les dépositions de plusieurs témoins, qu'il n'a point assisté à la mort de son fils. On rapporte deux témoignages uniques, singuliers. Suivant le premier, on a publié sa mort dans le tems qu'on veut qu'il vécût encore; & suivant le second, on le fait vivant après le tems où l'on a placé sa mort, & il rejette ces artifices sur la famille du sieur de Caille.

Mais ce qui prouve la fausseté de la mort du fils du sieur de Caille, c'est qu'on établit par l'Enquête du Soldat, par la Dame Rolland, par le sieur de Caille le pere, que ce fils l'avoit quitté & vivoit encore. Dans l'Enquête de Lauzanne, on voit qu'il est dit qu'il s'étoit dérobé, on rapporte les témoignages où ce fait est énoncé.

M^e Sylvain attaque ensuite les quittances & les déclarations de Geneve & de Saumur, qui prouvent que le fils de

M. de Caille a été à Geneve depuis 1680. jusqu'en 1684. que pendant ce tems-là il a fait sa Rhetorique, son cours de Philosophie, qu'il y a appris à monter à Cheval & à faire des Armes. Tout cela est attesté par les Regens, les Precepteurs, les Maîtres d'Armes, & ceux chez qui ce jeune Gentilhomme a été en pension. Ces pieces sont en grand nombre, outre la preuve des études à Geneve, on y voit que le fils de M. de Caille a fait un voyage à Saumur & à Paris, durant le cours de ces quatre années; on y trouve aussi son portrait en beau, son application aux Mathematiques, sa phytie, sa mort. M^e Sylvain entre dans un grand détail & montre qu'il paroît par les pieces que le fils se trouve pendant six mois à Geneve & à Saumur tout à la fois, qu'il se trouve après à Paris, & à Geneve tout ensemble, & que son pere est à Paris. & en Provence à la même heure, parcequ'on joint à ces pieces un acte authentique, que le pere a passé à Manosque. Dailleurs la Dame de Lignon parente du sieur de Caille, a attesté que le sieur de Caille fils n'a jamais été à Paris. Le sieur de Caille le pere dans ses procurations dit qu'il ne mena son fils à Geneve

qu'en 1681 ou 1682. donc ce ne fut pas en 1680. & on prouve par des témoins des deux Enquêtes que le fils du sieur de Caille avoit toujours été à Manosque en 1680. 1681. 1682. 1683. 1684. Or ce qui est attesté de part & d'autre doit être cru indubitable. Voilà ce que c'est, s'écrie M^e Sylvain, que les certificats des Turtins, des Virets, de ces grands Professeurs de Geneve, dont on vante tant la probité. Voilà ce que c'est que cette grande preuve des études du fils à Geneve pendant quatre ans, qui a séduit tant de personnes. Quel tissu de mensonges, de faussetés, mais en même-tems quel miracle de la Providence que la vérité se soit tirée des détours de ce labyrinthe ! Toutes nos parties, toutes leurs pieces s'élèvent les unes contre les autres, & au lieu de faire succomber l'innocence, elles succombent elles-mêmes sous leurs propres impostures. Tant il est vrai que l'iniquité dépose contre elle-même, *iniquitas mentita est sibi*. Je defie M. Rolland de se tirer de ce pas, il faut qu'il y perisse. Ce n'est pas nos témoins que je lui oppose, c'est lui-même, c'est sa preuve litterale, & sa preuve testimoniale. Qui ne seroit ému à la vûe d'une fable si odieuse & d'une

supposition si manifeste qui merite l'indignation de toute la terre. Il faut convenir que jamais Avocat n'a plaidé avec plus de confiance que M^e Sylvain : Il se presente à son Lecteur comme un homme persuadé jusqu'au fond de l'ame de toutes les propositions qu'il fait , & il a l'art de revêtir ses idées de tours & d'expressions qui frappent.

Il vient enfin aux enrollemens de Pierre Mège, qu'il prétend avoir été falsifiés dans le portrait & dans l'âge qu'on lui donne. Il dit que les enrollemens que l'Accusé a faits sous le nom de Pierre Mège ont aussi été falsifiés. Il met tout cela sur le compte de M. Rolland. Après quoi il dit que c'est une chose honteuse à notre siècle & à notre nation qu'il s'y soit vû tant de gens qui aient trouvé dans leur cœur & dans leur esprit des principes si contraires à la raison , à la justice & à l'humanité. Il est vrai , disent-ils , les témoins de M. Rolland sont subornés , ses pieces sont fausses , mais tout cela n'empêche pas qu'il n'ait raison ; il a gâté son affaire , c'est un homme qui a soutenu une bonne cause par de mauvaises voyes , & l'Accusé ne laisse pas d'être un imposteur. Voilà le fondement sur lequel une infi-

nité de gens crient contre un innocent opprimé qui seroit bien à plaindre, s'il avoit de tels Juges. C'est le bel air presentement de le croire imposteur malgré la preuve. C'est une marque de supériorité d'esprit, cela sert de titre à ceux dont la noblesse est suspecte. Ils écoutent avec un sourire dédaigneux & moqueur ceux qui s'écrient, *Quoi l'on croira que la vérité est du côté de celui qui n'a employé que l'imposture, l'Accusateur convaincu d'être faussaire, sera cru véritable & l'Accusé contre qui il a fait des faussetés sera cru un frippon ?* les Loix disent que les erreurs où peuvent jetter certaines circonstances de fait, ne doivent point nuire à la vérité dans l'esprit des Juges, & qu'ils sont obligés de juger sur des preuves (a). Et l'on voudra juger ici non pas sur des faits équivoques qui peuvent jetter dans l'erreur, ce qui seroit déjà très-criminel, mais sur des visions, & malgré des faussetés averées, qui frappent les plus aveugles. Prenant ensuite un ton ironique, il dit: Mais ce ne sont là que des puerilités, & des discours en l'air auprès des grands hommes dont je parle. En effet, voilà une grande merveille de juger sur une

[a] L. 6. §. 1. ff. de off. pres.

preuve claire & non suspecte & de croire qu'on ne peut trouver la vérité dans une preuve composée de faux témoins & de pieces faussés. Cela étoit bon à Athenes & à Rome , cela seroit bon tout au plus au Cabinet du Roy, ou dans la bouche de quelques Princes que je nommerois volontiers, & qui jugeront sur les regles comme le peuple. Mais de se mettre au dessus de ces regles, ou d'en faire de son autorité, appercevoir la vérité dans le mensonge même, de tirer l'innocence d'un homme de son propre crime, c'est ce qui n'appartient qu'à des esprits supérieurs, capables de gouverner des Etats, qu'à ces sublimes intelligences, qui voyent si fort au dessus d'elles tout le reste des hommes. Mais oserois-je bien adresser ma voix à ces grands personnages.

Pour décider que l'Accusé est un imposteur malgré sa justification, & les faussetés de ses parties, il faut que vous sçachiez le fait par vous-mêmes, ou par les preuves du procès. Vous n'avez jamais vu le fils de M. de Caille, vous ne sçavez donc pas par vous-même que l'Accusé n'est pas ce fils. Vous ne pouvez donc sçavoir le bon droit de M. Rolland que

par sa preuve. Mais sa preuve est fausse, vous le confessés : surquoi donc croyés, vous sa cause bonne, & l'Accusé imposteur ? Sur des visions, sur des chimères, sur des imaginations, car c'est tout ce qui vous reste ? Mais je me trompe, il y en a qui ont une raison admirable de le croire un imposteur, c'est qu'il est mal-fait, impertinent, désagréable. Il ne s'est fait jamais des raisonnemens si extravagans & si ridicules. Il semble que l'Accusé ait communiqué son esprit à mille gens, & que mille nouveaux de Caille s'élevent pour accabler le véritable. Et ce qui est de plus détestable ; il y a même de malhonêtes gens qui au lieu d'examiner avec un esprit d'équité s'il est innocent, ne lisent & n'entendent rien que dans l'intention de le trouver coupable. Que toutes ces personnes reviennent enfin à eux-mêmes, aux Loix & à la Justice ; qu'ils considèrent les conséquences de leur action qui peut porter un coup mortel à l'innocence, & retomber sur eux-mêmes. Car enfin ils ne possèdent leurs biens, leur vie, leur honneur qu'à l'abri des Loix que je reclame, & si on doit juger sur des preuves qu'elles condamnent, tout ce qu'ils ont au monde & tout ce

qu'ils font , ne dépendent plus que d'un homme hardi & de Juges à qui ils auront appris à raisonner , comme ils raisonnent aujourd'hui sur le sujet de l'Accusé , & peut-être qu'ils réclameront en vain un jour ces Loix qu'ils trahissent aux dépens de la vie d'un innocent. Il ne s'agit ici que d'un fait unique & indivisible , qui est de sçavoir si l'Accusé est de Caille, ou non. Des deux preuves contraires qui sont sur ce point , il faut que l'une soit véritable , & l'autre fautive. Celle de l'Accusé est au dessus de tout soupçon , celle de l'Accusateur n'est absolument composée que de pièces fabriquées & de témoins corrompus.

Il y a certainement beaucoup d'art dans toutes ces figures. M^e Sylvain se tourne de tous côtés pour persuader , il conclut de-là que la preuve de l'Accusé étant supérieure à celle de M. Rolland, les témoins déposans que le fils de M. de Caille ne sçavoit pas écrire, étant incapable d'apprendre l'écriture à cause de son génie & de sa fluxion sur les yeux, on ne doit point s'arrêter aux témoins de M. Rolland, qui déposent que le fils de M. de Caille sçavoit écrire. Il dit de même qu'on doit juger sur son Enquête, que la preuve de la mort du fils de
Caille

Caille est faulx , parcequ'il a cent vingt témoins soutenus des peuples de Manosque , Caille & Rougon , qui attestent que ce fils est vivant dans la personne de l'Accusé. Au lieu que dans l'Enquête de Suisse , il n'y en a que quinze de Vevay oculaires , qui attestent la mort ; les trente autres de Lauzanne étant auriculaires. Dailleurs la preuve de l'existence doit l'emporter sur celle de la mort.

Ici il attaque le systême de M. de la Bliniere qui soutient que la preuve de la mort dans les circonstances de ce procès , doit l'emporter sur la preuve de l'existence. Voici ce que M^e Terrasson a dit là-dessus en peu de mots.

La verité ne scauroit jamais perdre ses droits dans les questions d'état. Supposons que d'un côté , il y ait un extrait mortuaire qui déclare la mort d'une certaine personne , & que de l'autre il y ait une *nuée de témoins* qui soutiennent avec les sermens les plus solennels que la personne qui a été déclarée morte sur les Registres , est néanmoins actuellement en vie , qu'elle est présente à leurs yeux & qu'ils la reconnoissent ; fera-t-on perdre à cette personne son état , tous les droits de la société civile , parcequ'il aura plu à certaines gens de

faire enterrer quelqu'autre personne sous son nom ? L'Ordonnance veut qu'il y ait des Registres qui contiennent les preuves de l'âge des mariages & du tems du décès, ces termes *du tems du décès*, marquent bien qu'il faut que la personne soit decedée ; car si elle ne l'étoit pas, la fausse énonciation ne lui enleveroit pas son état, cela la mettroit dans la nécessité de le prouver, & de se faire reconnoître. Cela obligeroit aussi les Juges à user de plus de discernement dans l'examen des reconnoissances, & à en demander un plus grand nombre. Mais si toute une Ville reconnoissoit pour vivant le même homme, que les Registres auroient déclaré mort, si par la qualité & le merite des témoins on avoit lieu de s'assurer de la sincerité de leurs témoignages, y auroit-il de la raison, y auroit-il de l'humanité à vouloir qu'une fausse énonciation triomphât de ce qu'il y a de plus important dans la société civile, & que cet homme par une cause inconnue, où il n'auroit aucune part, cessât d'être ce qu'il est pour devenir ce qu'il n'est point ? La proposition revolte. Voilà où conduiroit le principe que les preuves de la mort doivent l'emporter sur les preuves de

l'existence. Dailleurs les preuves de la mort sont irrégulières, on n'apporte aucun extrait mortuaire. Tout se réduit de part & d'autre à une preuve testimoniale, avec cette différence que les Enquêtes qui prouvent l'existence actuelle du fils du sieur de Caille, sont régulières & ont été ordonnées par un Arrêt contradictoire qui n'a reçu aucune atteinte: au lieu que les preuves qui vont à établir sa mort sont irrégulières dans la forme, & infectées dailleurs de tous les vices dont ces sortes d'actes sont capables.

M^e Sylvain, dit, qu'en supposant les deux preuves égales, la sienne l'emporteroit à cause de deux maximes établies par les Loix. La première qu'il faut plutôt ajouter foi à un témoin qui affirme qu'à mille qui nient. La seconde, que dans les affaires criminelles, les témoins qui déposent pour l'Accusé doivent l'emporter sur ceux qui sont contre lui, & qui le chargent.

La raison du premier principe est que celui qui affirme a une connoissance certaine & qui tombe sur un objet précis dont il a une idée distincte, au lieu que celui qui nie parle d'une ma-

niere vague & indefinie (a).

La Loi décide que la preuve de la negative des faits est naturellement impossible (b). Et Speculator se conformant à la Loi décide que la negative d'un fait ne peut pas s'établir, & qu'on ne doit pas écouter le témoin qui s'efforce de la prouver (c).

La raison de la seconde maxime est que dans le concours de témoins & de preuves contraires, où l'on n'a pas plus de sujet de se déterminer pour les uns que pour les autres, où il faut pourtant prendre un parti, les Loix qui ont toujours favorisé l'Accusé, veulent que dans ce doute les Juges prononcent en sa faveur, surtout lorsqu'il s'agit de la vie; parcequ'alors l'opinion la plus douce doit être crüe la plus juste, & que les témoins qui justifient sont estimés les plus veritables. Et ce parti est tout ensemble le plus raisonnable, & le plus sûr. Car la malignité naturelle aux hommes leur inspire tant d'adresse pour prou-

[a] Godef. sur la Loi, ff. de recept. Arbit. Accurs. sur la Loi in diem proferre §. 6. si plures, ff. de ard. l. 1. §. de re judic. & manum. l. Arrianus ff. de oblig. & act. c. ex litteris extra. de prob.

[b] Cum per rerum naturam factum negantis probation nulla sit, l. 23. c. de prob.

[c] De prob. & seq.

ver les crimes qu'on peut dire qu'un Accusé qui n'est pas convaincu n'est pas coupable. En tout cas dans l'incertitude, comme dit admirablement une de nos Loix, *il vaut mieux laisser un criminel impuni, que de s'exposer à perdre un innocent* (a). Non seulement on doit décider pour l'Accusé, lorsque des témoins produits de part & d'autre sont égaux en nombre, en dignité, parceque, dit un Jurisconsulte, *nous devons être plus prompts à absoudre qu'à condamner* (b). Mais on doit faire la même chose quand même les témoins de l'Accusé seroient moins considerables, par le nombre & par la qualité que ceux de l'Accusateur, parceque selon la doctrine de Speculator, de Mascardus & de Menochius, les témoins *sans naissance qui déposent pour l'Accusé doivent toujours l'emporter sur des témoins de qualité qui déposent pour l'Accusateur* (c). Et M. Coras qui a si bien traité toute cette matiere, dit aussi

(a) C. l. 5. ff. de poenis, & l. ultim. de Episcop. audien.

(b) Speculator de Teste §. postquam de Testibus, n. 7.

(c) Speculator ibidem, n. 7. Mascardus de prob. concl. 1001. & n. 15.

Menochus de arbit. casu 98. n. 4. & 5.

qu'il faut toujours se déterminer en faveur de l'Accusé dans les crimes publics & capitaux, tels que la supposition de nom, quoique les preuves de l'Accusateur surmontassent de quelque degré les preuves de l'Accusé [a]. Voilà comme les Loix & les Jurisconsultes savent décider malgré le doute & l'incertitude, & trouver la vérité dans l'obscurité même, causée par cette opposition de témoins & de preuves.

De ces deux principes que nous venons d'établir, il s'en forme un troisième fondé sur les deux premiers, qui est que dans la question d'état & de filiation les témoins qui reconnoissent, doivent seuls décider, & être crûs préférentiellement à ceux qui désavouent. Ce principe est fondé sur la décision expresse d'une Loi. *Si dans une question d'état, dit cette Loi, il y a autant de témoins pour la liberté, qu'il y en a contre, il faut prononcer pour la liberté, ainsi qu'il a été jugé très-souvent* [b]. Ces dernières paroles font voir que cette décision est appuyée non seulement sur la raison & sur l'équité; mais encore sur une infinité d'exemples & de Jugemens. Aussi

(a) Coras annot. 50.

(b) L. 24. ff. §. 1. de manumissionibus.

quand M. Coras dit que les témoins du Défendeur & de l'Accusé doivent être préférés à ceux de l'Accusateur, il le dit dans une affaire où il s'agissoit d'une reconnoissance : & ce principe est si véritable, qu'un Auteur qu'on a déjà cité, dit que quoique la maxime qui préfere les témoins du Défendeur & de l'Accusé soit inviolable, elle souffre pourtant une seule exception ; sçavoir, lorsqu'il s'agit de l'état d'une personne, comme de sa légitimation ; car alors, quoiqu'un tel homme soit demandeur, les témoins qui déposent pour lui, doivent l'emporter sur ceux du Défendeur, parceque la Cause d'un tel Demandeur est infiniment favorable. [a]. De sorte que si celui dont la question de l'état est agitée, est Défendeur & Accusé, il a une double faveur qui doit indubitablement donner la préférence à ses témoins sur ceux de l'Accusateur. Telle est l'espece de la cause.

Cette Jurisprudence est confirmée par les Arrêts de tous les Tribunaux du Royaume, comme il a paru dans les affaires de Cognot, de Bardes, de Maillard, de la Pivardiere, de S. Ge-

(a) *Speculator de Test. §. postquam de Testib. n. 7.*

ran, de Pichard, & d'une infinité d'autres. Ainsi quand l'égalité se trouveroit entre les preuves, il faudroit décider en faveur de l'Accusé. Une des trois maximes le devroit sauver; elles se réunissent toutes trois en sa faveur. Ses témoins affirment, il est Accusé, & il s'agit d'une reconnoissance; nous les réclamons, s'écrie M^e Sylvain, ces maximes si équitables, comme nous avons fait à Aix, & nous prenons encore Dieu & les hommes à témoins, que c'est par elles que nous voulons & que nous devons être jugés.

Enfin M^e Sylvain vient à sa preuve, qu'il regarde comme un bouclier invincible : il dit que dans cette cause il n'y a qu'un seul chef, c'est-à-dire, une question fort simple, si l'Accusé est fils du sieur de Caille, & qu'il n'y a qu'un point décisif, le voici. Il faut comparer celui qu'on voit avec celui qu'on a vû, ou plutôt avec l'idée qu'on en conserve, & cette idée n'est que l'image des traits, c'est-à-dire le portrait de la personne; c'est donc le portrait qui décide en fait de reconnoissance.

M^e Terrasson veut que la reconnoissance accompagne le portrait; voici

comme il a parlé. Ce n'est pas que l'on prétende qu'en general la seule application du portrait, s'il n'y avoit point de reconnoissance précise, fût toujours une regle sûre pour décider, ce seroit trop donner au bonheur de la ressemblance, & au jeu de la nature. M: Roland peut s'assurer que ce n'est point là notre prétention ; il est bon de l'en avertir, afin qu'il ne soit point tenté de prendre le change, & de le faire prendre au public.

Reprenons le raisonnement de M^e Sylvain. En effet, dit-il, quand quelqu'un se présente, & qu'on lui conteste son état, on ne peut lui objecter que l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il ressemble à la personne, ou qu'il abuse de la ressemblance, ou qu'il est un homme tout different.

Quand on lui oppose qu'il ressemble, si la ressemblance étoit si parfaite, que l'œil n'y pût appercevoir de différence, les Juges seroient contraints de le reconnoître. Car enfin il n'y a que Dieu seul qui juge de ce qui est, les hommes ne peuvent juger que de ce qui paroît. Or la nature n'ayant point d'autres marques pour connoître & distinguer les hommes, que l'air & les

traits de leurs personnes, dès qu'on voit dans quelqu'un l'air & les traits d'un homme, on est forcé de conclure que c'est lui, jusqu'à ce que Dieu ait revelé qu'il ne l'est pas, ou que le véritable se soit présenté, comme il arriva dans l'affaire de Martin Guerre; autrement il n'y auroit pas un homme qui ne pût être désavoué, parceque n'y ayant personne qui ressemble plus à soi que soi-même, il n'y auroit qu'à traiter sa figure & ses traits de ressemblance, & non de verité, pour mettre son état en peril, ce qui seroit odieux & absurde. Or la ressemblance n'étant autre chose que la rencontre des mêmes traits, lesquels font le portrait de la personne, il s'ensuit que c'est le portrait qui décide dans le cas où l'on oppose la ressemblance.

Mais si on oppose à un Accusé qu'il est tout différent de la personne, & qu'on lui soutienne au contraire qu'il est fait tout de même, il est clair que toute la question consistera à sçavoir comment cette personne étoit faite, & à trouver son véritable portrait, pour juger par le rapport, ou de la difference qu'il y aura entre ce portrait, & celui qui se presente, s'il est le même homme, ou

s'il ne l'est pas. Nous sommes précisément dans ce cas-là; car M. Rolland & ses témoins disent, que l'Accusé est si différent du fils du sieur de Caille, qu'il faudroit un miracle pour y trouver le moindre rapport, & l'Accusé dit au contraire qu'il est fait tout de même. Il faut donc trouver le portrait du fils du sieur de Caille, afin de juger ou que l'Accusé est le même homme, s'il en a tous les traits, ou qu'il est un imposteur, s'il en a de tout différens. Le portrait est donc le point décisif de cette cause.

Il n'est donc plus question que de trouver le véritable portrait de ce fils, il y en a ici deux tout contraires, l'un rapporté par nos témoins, & l'autre rapporté par les témoins de M. Rolland. Je vais faire voir que notre portrait doit seul être crû véritable. Je me fonde sur ce grand principe : *Qu'un même fait qui est rapporté par des témoins de part & d'autre, est indubitable.* Notre portrait se trouve non seulement dans les dépositions des témoins de notre Enquête, qui reconnoissent l'Accusé, & même dans les témoignages de ceux qui ne le reconnoissent pas; mais il est encore tout entier, &

mot à mot , & trait pour trait dans les Enquêtes de nos Parties : donc notre portrait doit être crû indubitable. Mais c'est ce qu'il faut prouver en détail , après avoir rapporté auparavant le faux portrait que nos Parties & leurs témoins ont fait , afin qu'on puisse le comparer avec le nôtre.

Le fils de M. de Caille , disent-ils , avoit les yeux beaux , le nez bienfait , la bouche petite & de belle couleur , la forme du visage charmante , le teint admirable , la taille petite , mais jolie ; l'air noble & aisé , la physionomie agréable , les manieres engageantes , l'esprit doux , élevé , pénétrant , universel ; il sçavoit tout , il étoit plein de feu & de vivacité , & avec cela sage & modeste ; il parloit bien François , il aimoit les sciences & les exercices du corps avec beaucoup de passion , jusqu'à faire des livres de Mathématiques dans la phytisie , & à courre la bague avec la fièvre. Dans les sciences , il traitoit de bagatelles les questions ordinaires , & ne s'attachoit qu'aux matieres subtiles & curieuses. Ainsi dans la Theologie , il se jettoit dans les disputes du libre arbitre , & lisoit le Traité de la Grace de Jurieu ; il avoit du

zèle pour sa Religion ; il étoit dévot. Dans les maladies, il avoit recours aux Ministres aussi-tôt qu'aux Medecins. Ses mœurs étoient pures ; il étoit d'un commerce aisé ; il avoit beaucoup de delicateffe & d'agrément dans l'entretien ; il avoit l'ame grande & ferme, & étoit également capable de faire un livre, & de se consoler des rebuts d'un Libraire.

Voilà un beau portrait , on diroit qu'il a été fait pour un Roman, il en a été fait la moitié en Suisse, & l'autre moitié en Provence. Aussi n'étoit-ce pas trop de deux nations pour faire un si joli homme ; notre portrait n'est pas si beau assurément, mais il n'est pas si flatté, le voici tel qu'il se trouve dans les dépositions des témoins de notre Enquête qui reconnoissent l'Accusé.

Isaac de Brun de Castlane avoit dès son enfance de la disposition à devenir grand, il avoit la taille déliée, de grosses épaules, dont les os paroissoient extrêmement, l'estomach avancé, le corps blanc, les mains longues & sèches, les genoux un peu en dedans, les jambes par tout également menuës, il étoit fort maigre, d'une complexion foible & delicate : mais la necessité & les fati-

gues l'endurcirent, & lui firent trouver des ressources de santé, il étoit laid & désagréable, il avoit la tête enfoncée dans les épaules, de grands cheveux noirs & abbattus, le visage long & le front avancé & inégal, les yeux petits, enfoncés, chassieux & presque toujours remplis d'eau, l'os des temples & des jouës fort gros, & les jouës creuses & le nés camard, le menton pointu, la bouche grande, les dents noires & vilaines. Naturellement il avoit le teint assés blanc; & il auroit été pâle, si on ne lui avoit mis du rouge; il avoit la voix d'une femme, la mine basse, la physionomie sotte, l'air d'un Païsan & la démarche d'un fou. Il avoit une cicatrice au dessus du sourcil gauche, d'un coup de pierre qu'il avoit reçu en cet endroit. Il avoit des cicatrices au dessous des yeux de deux coups de lancette qu'on lui avoit donnés pour étancher sa fluxion. En naissant il avoit les oreilles attachées par le bout à la tête, de sorte que pour les en séparer, il fallut faire une incision tout autour avec le rasoir, il avoit eu les écrouëlles au cou & à la jambe. Il lui étoit venu une tumeur au genou gauche, où on lui avoit donné trois coups de lancette.

Ayant eu dans son enfance une grande inflammation au gros doigt du pied causée par l'ongle entré dans la chair vive, il y fallut mettre la lancette. Sa nourrice lui avoit fait un cautere à la jambe gauche. Il avoit au derriere de la tête un gros os pointu qui avançoit extrêmement. Son pere, son ayeul, son oncle des Muges ont un os presque tout semblable; c'est un signe particulier & héréditaire dans cette famille. Enfin le fils du sieur de Caille ressembloit à sa mere principalement par le nez & le bas du visage. Il ressembloit aux Demoiselles le Gouche & de Saint Erienne ses cousines germaines. Mais sur tout il ressembloit à la Dame de Lignon sa tante, & à Mademoiselle la Coulete sa cousine, c'étoit leur véritable portrait. On les voyoit, on les reconnoissoit en sa personne, il avoit même beaucoup de ressemblance avec sa grand-mere, comme il paroît par un portrait de cette Dame produit au procès. Voilà pour le corps. Voici comment les témoins disent qu'il étoit pour l'esprit. On ne vit jamais un homme plus stupide que lui, & il avoit hérité en cela de quelques-uns de ses Ancêtres. Sa mine ne trompoit personne là-dessus,

il ne parloit que pour dire des sottises , & il agissoit comme il parloit. On ne put jamais lui apprendre à lire & à écrire , il étoit sans solidité, sans jugement, égaré ; nous n'oserions en dire davantage , il n'est peut-être pas honnête à nous de parler de lui , comme les témoins qui le traitent d'hebeté, de fat, & de butor, & moins encore comme son pere qui l'appelloit dogue & le menaçoit de lui faire balayer les ruës.

Ses mœurs répondoient à son esprit, l'un suit l'autre pour l'ordinaire, il étoit brutal, emporté, querelleur, extravagant, sans égards, battant tous les enfans de son âge , & les autres quand il pouvoit , il avoit l'ame basse, & les manieres d'un Laquais, il fuyoit les honnêtes gens & ne se plaisoit qu'avec la canaille.

Le portrait que font du fils du sieur de Caille les témoins qui ne le reconnoissent pas, est à peu près conforme à celui qu'on vient de voir , & ce même portrait est repeté dans les témoignages de l'Enquête de M. Rolland. M^e Sylvain pour appuyer ce qu'il dit, cite les témoins de l'une & l'autre Enquête & rapporte leurs dépositions.

Notre portrait est donc le véritable.

Et que devient après cela ce beau portrait, ce portrait d'un homme divin & seul semblable à soi ? Que deviennent les témoins, ou plutôt les imposteurs qui l'ont imaginé ? Car enfin le fils du sieur de Caille n'avoit pas deux nés, deux bouches, deux esprits, deux visages. Il falloit qu'il fut comme il est dépeint dans le laid portrait, ou comme il est dépeint dans le beau. Il n'y a point de milieu ; cependant on lui donne tout ce qui est dans ces deux tableaux si différens. On trouve dans la même Enquête de nos parties deux portraits, deux hommes, deux de Caille qui n'ont aucun rapport, l'un beau, blond, plein d'esprit, l'autre laid, noir & fort stupide. Ou les témoins connoissoient le fils du sieur de Caille, & en ce cas s'il étoit fait comme dans le beau portrait, ce sont des imposteurs de lui avoir donné des traits si difformes, & s'il étoit fait comme dans le laid portrait, ce sont des imposteurs de lui avoir donné des traits si beaux : ou ils ne connoissoient pas ce fils, & en ce cas ce sont encore des imposteurs d'avoir juré que l'Accusé n'étoit pas le S^r de Caille, & d'avoir fait le portrait d'un homme qu'ils n'avoient point vû. Quelque parti qu'on prenne,

ils sont convaincus d'être faux témoins. Mais on voit bien la raison de tout ceci. Comme la description fautive & empruntée que M. Rolland s'étudioit à leur apprendre, étoit détruite par l'idée véritable & intérieure qu'ils avoient de ce jeune homme, & qui leur étoit présente, ils en ont laissé échapper divers traits, qui étant rassemblés, forment un portrait tout semblable à celui de nos témoins. Ainsi rappelons nos principes, puisque d'un côté le portrait est le point décisif de la cause, & que de l'autre un même fait attesté par les témoins des deux parties est incontestable, il est clair que le portrait que font nos témoins du fils du sieur de Caille, & qui se trouve trait pour trait dans les Enquêtes de nos parties est véritable. D'où il s'ensuit que l'Accusé qui est l'original de ce véritable portrait & qui a été déclaré Caille par dix mille personnes est incontestablement le véritable de Caille. Cette conclusion est juste, nécessaire, infaillible; on la tirera sans doute s'il y a de la raison, des principes, & de l'équité dans le monde; & pour moi je me serois crû le plus insensé, le plus stupide, ou le plus méchant de tous les hommes, si j'avois douté de l'innocence

de ma partie après tant de preuves, & si je ne l'avois deffendu avec autant d'ardeur que je voudrois qu'on me deffendit moi-même en pareil cas. Nul défenseur plus zélé & plus intimement persuadé que sa cause est excellente, & plus propre à le persuader aux autres que M^e Sylvain. Les idées des imaginations vives sont ordinairement contagieuses ; & il a eu raison de dire que l'esprit de persuasion s'est souvent répandu dans ses écrits, & s'est infinué dans l'esprit de ses Lecteurs. Comment se deffendre de M^e Sylvain ? il donne sa cause comme infaillible, il s'offre à nous comme un homme qui en est convaincu jusqu'au fond du cœur ; & il met en usage à propos les grandes figures ; il unit aux talens de l'esprit un grand fonds de probité & de religion. Tel est son caractère, jamais on n'a mieux mis en œuvre ce precepte d'Horace : *Si vous voulez me faire pleurer, pleurez le premier*. Comment ne nous toucheroit pas un homme qui est si touché, si pénétré ? M. de la Bliniere a eu besoin de tout son art pour lever les impressions séduisantes de M^e Sylvain, de toute la force naturelle de la verité & de celle qu'il lui a donnée. On a lieu de croire

que si celui-ci eut eu un pareil Adversaire au Parlement d'Aix, il n'auroit pas été victorieux. Après tout, quoi qu'en ait dit M. Rolland, M^e Terrasson a eu raison de dire que les écrits de M^e Sylvain lui ont fait honneur. M^e Sylvain finit en faisant la recapitulation de son ouvrage, a l'art d'y joindre son Apologie. M. Rolland, dit-il, a-t-il dû m'accuser d'avoir trahi ma conscience en soutenant une telle cause? Tant de preuves qui font la justification de ma Partie, ne me justifient-elles pas de ce cruel reproche? Ne devois-je pas juger de cette affaire suivant les Loix & suivant des preuves qu'elles autorisent? Devois-je croire l'Accusé imposteur, sur son interrogatoire, sur le désaveu de son pere, & sur d'autres présomptions, lorsque toutes les Loix disent que les indices les plus forts ne font point de preuve dans les affaires criminelles? Comment aurois-je jugé sur ces présomptions frivoles, moi qui les vois si bien détruites au procès, que je suis persuadé qu'il n'y a désormais que des esprits qui se mettent au dessus des regles qui puissent en être touchés. Je ne pouvois pas regarder les pieces qu'on apporte comme des preuves de l'iden-

tité de la personne, puisque les Loix & la raison naturelle me le deffendoient. Que me restoit-il donc pour connoître la verité, que des témoins oculaires qui sont l'unique preuve que le droit & la nature présentent dans ces sortes de causes ? Or je me croirois dépourvû de raison, si je ne jugeois que plus de six vingt témoins composés pour la plupart de domestiques, de voisins, de nourrices, de camarades du fils du S^r de Caille, qui jurent sur la damnation de leur ame, que l'Accusé est ce fils, & qui étoient soutenus par les trois peuples de Caille, de Rougon, & de Manosque, ne faisoient pas la preuve la plus claire, la plus forte & la plus parfaite qui se puisse imaginer. Je devois donc nécessairement le croire le fils du sieur de Caille, puisque selon les Loix, *ce qui est prouvé, & ce qui est, est la même chose*. Qui est-ce qui auroit affoibli dans moi cette créance ? Seroient-ce les subornations & les faussetés de nos témoins ? Je défie toute la terre de trouver dans leurs témoignages des traits essentiels qui puissent donner de justes soupçons contr'eux. Seroient-ce donc les témoins de M. Rolland ? Mais quand je les aurois trouvés à l'abri de tout re-

proche , pouvois - je en honneur , en conscience me deffendre d'en croire plutôt les nôtres ? Moi Avocat qui ai juré d'observer les Loix qui l'ordonnoient ainsi. Moi qui suis pénétré que l'on ne peut sans violer la raison , l'humanité , tout droit divin & humain , préférer dans une reconnoissance , dans le doute, les témoins qui nient qui sont pour l'Accusateur à ceux qui affirment qui sont pour l'Accusé. Comment donc à plus forte raison aurois-je eu quelque égard à l'Enquête de M. Rolland ? Tandis que je voyois une preuve de la subornation de cent cinquante témoins qui ont l'effronterie de reconnoître pour Mège un homme qui n'a ni les traits , ni les qualités qu'ils donnent eux-mêmes à Mège , que je voyois encore la preuve d'une subornation generale & plusieurs exemples de subornations particulieres , que les Loix m'obligeoient de regarder comme la conviction de l'imposture , ou de l'erreur de tous les autres témoins ; tandis que je voyois une preuve de la mort , preuve infectée de tant de faussetés ; & la description de la personne qui est le point décisif , visiblement fausse dans les témoins de M. Rolland , & veritable

dans les nôtres , & l'Accusé qui est l'original de ce portrait ; enfin toutes ces preuves fortifiées par tant de présomptions , par le caractère de l'Accusé absolument incapable de concevoir & de soutenir un dessein d'imposture qui demande tant d'esprit ; par la maniere dont il a été reconnu , où l'on voit briller la vérité & la nature , & qui est aussi forte que les reconnoissances mêmes ; par le nombre prodigieux de faits qu'il a rapportés de lui-même , qui ne pouvoient être scûs que du fils du sieur de Caille ; & par les crimes de ses Accusateurs qui ne se seroient pas rendus coupables de subornations , s'ils avoient eu la vérité & la justice de leur côté.

Il dit en finissant, qu'il souhaite que l'Arrêt qui sera rendu soit conforme à l'opinion qu'il a de la cause.

Il ne s'en est pas tenu-là , il a encore fait deux écrits , l'un sur l'écriture & la science qu'on attribue au fils du sieur de Caille , & l'autre sur la préférence des preuves.

Dans le premier qu'il a donné , parceque tout le monde ne pouvoit se persuader que le fils du sieur de Caille ne sçût ni lire ni écrire , il tourne & retourne ses preuves , & les expose dans le jour le plus favorable , nous n'usurons

point de redites , nous rapporterons seulement les faits qu'il employe pour persuader qu'il n'est pas étrange que le fils d'un Gentilhomme ne sçache ni lire ni écrire. Il cite le Connétable du Guesclin, qui malgré les Maîtres ne sçavoit ni lire ni écrire , l'Empereur Licinius ne le sçavoit point non plus , & donnoit à toute la terre des Loix qu'il ne pouvoit pas signer. Heraclide de Licie (a), homme de naissance, d'ailleurs très-bien élevé, ne put jamais apprendre à écrire son nom. Britannion ce fameux rebelle qui disputa l'Empire à Constance ne connoissoit pas les lettres (b). Enfin un celebre Orateur d'A-

(a) *Coelius Rhodiginus.*

(b) Il devoit citer Charlemagne. Voici ce que dit M. Fleury dans son Histoire de l'Eglise , Tom. IX. Charlemagne étant à Rome , le Pape Adrien vint conferer avec lui à S. Pierre , & le pria de confirmer la donation qu'il avoit faite avec le Roi Pepin son pere , & Carloman son frere. Le Roi la fit lire , & l'ayant approuvée avec tous les Seigneurs , il en fit dresser une pareille par Etherius ou Itier son Chapelain , & son Notaire , & la signa de sa main ; c'est-à-dire , qu'il y mit une Croix ou un Monogramme : car quoique sçavant d'ailleurs , il ne sçavoit pas écrire. On appelle Monogramme , un chiffre composé des lettres du nom , & Char-

thenes

thenes (a) eut un fils qui malgré tous les soins qu'on prit de son éducation ne put jamais parvenir à lire ni à écrire. Il cite deux Chevaliers de Malthe de la Maison de Grasse, servant actuellement sur les Vaisseaux à Toulon, qui quelques soins qu'on ait pris de les instruire n'ont jamais rien appris, l'un desquels, homme d'ailleurs de courage & d'un très-grand sens, ayant été fait Major du Regiment de la Marine, refusa cet emploi, parcequ'il ne sçavoit pas seulement écrire son nom. De-là il conclut qu'il n'est pas impossible qu'un homme de condition qui a eu des Maîtres ne sçache ni lire ni écrire, & suivant les témoignages qu'il rapporte, le fils du sieur de Caille n'avoit point de docilité, & étoit incapable de s'appliquer, & il avoit une fluxion continue aux yeux qui ne lui permettoit pas d'apprendre à lire. A l'égard des lettres du sieur de Caille qu'on rapporte, il cite toutes les dépositions des témoins

lemagne est le premier de nos Rois qui en introduisit l'usage ordinaire. Les Evêques & les Seigneurs souscrivirent aussi la donation.

(a) *Herodes Atticus n. apud Philostratem in ejus vitâ.*

qui attestent que le fils du sieur de Cail-
le ne sçavoit ni lire, ni écrire ; & comme
il soutient que la preuve contraire doit
céder à la sienne, il conclut que les
lettres sont fausses, & que ce n'est point
le cas de les faire vérifier ; parcequ'on
ne peut apporter aucunes pieces de
comparaison d'un homme qui ne sçait
pas écrire ; par une conséquence né-
cessaire les seuls témoins oculaires sont
capables de décider cette difficulté.

Il dit en finissant cet écrit : Quels
que soient les protecteurs de M. Rol-
land , fussent-ils des Maréchaux de
France , des Ducs , des Princes , la
Cour les considere assez , & fait assez
de cas d'eux , pour ne pas leur re-
fuser une injustice ; & si tant de gens
sont capables de se deshonorer en pro-
stituant leur crédit & leur protection
en faveur d'un Accusateur si indigne ,
la Cour sçait qu'elle a sa gloire à sou-
tenir, celle de la Nation, & de l'Etat
même. La triste situation de l'Accusé
& de sa femme, seuls sans secours ,
sans appui , abandonnés , persécutés ,
l'attendrira. C'est un objet bien tou-
chant pour des Juges Chrétiens , qu'un
innocent opprimé , qui n'a pour lui
que son innocence ; & lorsqu'elle se

présente toute nuë , & dépouillée de tout cet appareil de sollicitations & de secours étrangers, qui offusquent plutôt les Juges qu'ils ne les éclairent, jamais la justice ne doit être plus redoutable aux oppresseurs. Quelles bénédictions un Jugement favorable à l'Accusé, & qu'il a lieu d'attendre, n'attirera-t-elle pas à la Cour, dans Caille, dans Rougon, dans Manosque, où il a été reconnu fils du sieur de Caille? Elle éprouvera que dans un Jugement équitable, le véritable gain de la Cause est pour les Juges qui l'ont rendu.

Ainsi les Parties qui doivent succomber, se flattent-elles à la veille du Jugement, & couronnent l'équité de la Cour qui les doit confondre.

Dans le second Ecrit, M^e Sylvain présente les mêmes moyens qu'il a employés sous une autre face: il les serre davantage, afin qu'ils fassent plus d'impression. Il prétend que tous les Arrêts qui ont été rendus dans des Causes de cette espece, sont des préjugés pour lui. Il dit que l'Arrêt du dix-huit Juin 1700. qui permet à l'Accusé de prouver sa naissance, est un préjugé en sa faveur. Cet Arrêt sub-

siste ; le Conseil loin de lui donner aucune atteinte , l'a confirmé , puisque le procès est renvoyé à la Cour pour être jugé sur l'Enquête faite en vertu de cet Arrêt. M^e Rolland soutenoit alors que l'Accusé ne devoit point être admis à cette preuve , puisqu'il étoit constant par des pieces convaincantes , décisives , & par l'information , qu'il étoit un imposteur , & qu'après cela , ceux qui le reconnoîtroient pour fils du sieur de Caille , ne pouvoient être que de faux témoins. On ne s'arrêta point à ce moyen , parcequ'on fut persuadé que dans le concours des preuves , si l'Accusé avoit des témoins qui le reconnoissoient, les témoins qui affirmeroient pour lui , seroient préférés à ceux qui s'élevant contre lui , nieroient son état. On défie , dit-il , de pouvoir alleguer aucun autre motif de cet Arrêt.

Il veut encore que l'Arrêt définitif du Parlement d'Aix , quoiqu'il ait été cassé , & que l'Arrêt du Conseil qui l'a détruit , servent de préjugés pour lui. Ici il s'épuise en des raisonnemens trop subtils , & entraîné par son zèle , & la grande opinion qu'il a de la bonté de sa cause , il ne peut point se distraire de cet objet , & croit que ce qui lui nuit,

doit le servir , & que ce qui ne subsiste plus , subsiste encore.

Comme l'usage du Parlement de Paris est de n'ajouter point de foi aux pieces sous seing privé, que lorsqu'elles sont vérifiées , ou reconnues par toutes les Parties, M. Rolland demanda que pour vérifier des lettres du sieur de Caille pere, & de la Dame de Caille ayeule, elles fussent vérifiées sur celles qui avoient été produites par le Soldat. Celui-ci soutenoit qu'elles ne pouvoient pas servir de pieces de comparaison. M. Rolland demanda aussi que les autres pieces sous seing privé qu'il avoit produites , fussent vérifiées.

M. de la Bliniere convient que l'Ordonnance n'avoit point prévu ce cas , qu'elle portoit simplement que les écritures privées seroient vérifiées sur *des pieces publiques, ou authentiques* ; elle se sert de ce terme alternatif , d'où il résulte qu'il suffit que les pieces soient publiques, ou authentiques.

Mais la Nouvelle de Justinien , a prévu & décidé formellement l'espece dont il s'agit ; elle répute & déclare les pieces privées , produites par la Partie Adverse, être des pieces authentiques, pour servir de comparaison à la véri-

fication des écritures privées, produites par l'autre Partie (a). L'Empereur en donne la raison ; c'est parceque la Partie a bien été convaincuë de la vérité des pieces qu'elle a produites, & dont elle a tiré des inductions (b).

Rien n'est plus formel & plus décisif. Cette Loy semble avoir été faite pour cette Cause. Quoique l'Accusé alléguât que ne sçachant ni lire ni écrire, il ne pouvoit pas reconnoître si les lettres dont il s'agissoit étoient du sieur de Caille le pere, & de la Dame sa mere : Cependant parcequ'il s'en étoit servi pendant huit ans, & en avoit tiré des inductions, la Cour ordonna qu'elles serviroient de pieces de comparaison. Voici l'Arrêt du 10. Mars 1710.

Arrêt du
Parlement,
qui ordonne
la verification
de
plusieurs
lettres, &
d'un livre
Journal.

Notre Cour ordonne qu'il sera procédé à la verification des cinq lettres de

(a) *Si quando aliquid tale contigerit ut quispiam voluerit, secundum eas quæ ab adversario prolata sunt fieri examinationem, non accusetur hoc tanquam non rectè factum.*

(b) *Si contra quem & ex quo suas affirmat allegationes, hoc non accuset neque prohibeat comparisonem litterarum ad eum fieri, licet contingat esse documentum manu cujuscumque conscriptum, neque enim sibi resistit, & quæ affirmavit hac accusavit n. 49. §. illud.*

Caille le pere des 13. Septembre 1693.
 5. Avril 1694. 17. Septembre 1695.
 20. Fevrier & 26. Mars 1696. produites par Anne le Gouche & Tardivi ,
 sur la lettre missive de Caille le pere du
 19. Septembre 1699. produite par le
 Soldat de Marine, se prétendant fils
 dudit de Caille , & sur les actes authentiques transcrits sur le Protocolle de
 Langier. Sera pareillement procedé à
 la verification de la lettre de la Dame de
 Caille Doñairiere du 12. Mars 1690.
 aussi produite par lesdits le Gouche &
 Tardivi , tant sur la lettre missive de
 ladite de Caille du 13. Janvier 1686.
 produite par ledit Soldat de Marine, que
 sur les actes & signatures authentiques
 transcrits dans ledit Protocolle. Sera
 aussi procedé à la verification de deux
 lettres signées de Rougon du 1. Fevrier
 1686. produites par lesdits le Gouche &
 Tardivi sur la signature d'Antreverges,
 de Rougon, apposée au bas des articles
 du mariage d'entre Louis Duchesne &
 Susanne Guimon du 22. Janvier 1679.
 & sur la signature Rougon, apposée au
 bas du contrat de mariage desdits Du-
 chesne & Guimon, transcrite au Proto-
 colle dudit Langier. Et sera encore pro-
 cedé à la verification de la lettre mis-

sive de Bourdin du 3. Decembre 1664. & livre Journal dudit Bourdin, & aussi produits par lesdits le Gouche & Tardivi ès articles concernant la naissance du fils de Caille, & les nourrices qu'il a eues, mentionnées audit livre Journal sur la minute du Testament solennel dudit Bourdin, écrit & signé de lui du 2. Juillet 1655. & sur l'acte de suscription, & sur la carte dudit Testament, faits pardevant Notaire, signé par ledit Bourdin & Notaire. A cet effet permis ausdits le Gouche & Tardivi de faire apporter la minute dudit Testament, si aucun se trouve, & les Protocolles dudit Laugier & Mela, dans lesquels lesdits Bourdin a signé des actes publics ès années 1664. & 1665. A ce faire, les Notaires & Dépositaires contrainsts : Quoi faisant déchargés ; le tout par Olivier François Sauvage & Edme Bruant, Experts Ecrivains convenus par les Parties, aux frais desdits le Gouche & Tardivi, sauf au Soldat de Marine de faire faire telle verification que bon lui semblera.

Ce qui déterminâ la Cour à faire servir de pieces de comparaison les pieces produites par l'Accusé, c'est qu'il est bien plus sûr & plus facile de verifier

l'uniformité de l'écriture sur un corps entier de lettres, que sur de simples signatures, qui sont dans des actes publics.

Rien n'est plus sage que cet Arrêt, puisque cette preuve littéraire étant constatée, étoit très-propre à faire connoître la vérité; & le Parlement en montrant l'attention qu'il avoit à embrasser les voyes les plus propres à éclaircir sa religion, faisoit en même tems, sans le vouloir, une leçon, disons-le, au Parlement de Provence, qui avoit négligé cette vérification si propre à l'instruire. Quand M. Rolland ne l'auroit pas demandée, elle auroit été requise par le Ministère public.

La Dame Rolland demanda que l'Accusé ne prit point dans ses procédures & ses écritures, d'autre qualité que celle de *Soldat de Marine, se prétendant fils de Caille*, & cela fut ordonné par Arrêt du 28. Juillet 1711. L'Accusé tenta vainement d'obtenir que les biens du sieur de Caille & de la Dame son épouse fussent séquestrés. La Dame Rolland & le sieur Tardivi qui étoient rentrés en possession depuis l'Arrêt de cassation, représentèrent que si la prétention de l'Accusé avoit lieu,

tout aventurier seroit en droit de troubler des heritiers légitimes qui sont dans une juste possession , & que ne pouvant s'emparer de leurs biens , il auroit du moins la faculté de les dépouiller de la jouissance , pendant le cours du procès ; que le Soldat n'avoit pû réussir dans cette demande au Parlement de Provence avant l'Arrêt définitif ; qu'il n'y avoit pû obtenir aucune provision ; que pendant tout le cours du procès , on n'avoit donné aucune atteinte à la possession de Madame Rolland ; que d'abord après l'Arrêt de cassation , il avoit présenté au Conseil une Requête pour faire ordonner la sequestration des biens ; que M. le Rapporteur n'avoit pas voulu s'en charger ; que M. le Chancelier à qui l'Accusé présenta la même Requête refusa de l'entendre ; que pendant qu'il avoit joui , il avoit fait une dépredation extraordinaire ; qu'il avoit tout enlevé ou vendu jusqu'aux ruches à miel ; qu'il avoit fait des transports sur les débiteurs , & avoit cédé au Sr Serri son beupere , près de 18000 livres , sans préjudice d'autres sommes , ce qui prouvoit que ce beupere dans

la vûë de marier sa fille à l'Accusé, fournissoit à la dépense.

Que le sort de la Dame Rolland étoit déplorable ! puisqu'ayant déjà dépensé plus de 80000. livres, sans avoir aucune ressource contre l'Accusé naturalisé dans la misère, avec qui il n'a jamais pû faire divorce, on vouloit la dépouiller d'une possession paisible qu'elle avoit toujours eüe jusqu'à l'Arrêt définitif du Parlement de Provence, possession où elle est rentrée depuis que cet Arrêt ne subsiste plus, & que les choses sont dans le même état où elles étoient avant qu'il fut rendu.

Ces raisons fermerent les oreilles des Juges à la demande de l'Accusé, il ne fut pas plus heureux dans sa demande de 15000. livres à prendre sur les mêmes biens, pour fournir aux frais du jugement.

Tous ces incidens jugés à son désavantage étoient d'un mauvais augure pour lui. Mais le cœur d'un imposteur ne s'abat pas par de pareils revers, c'est tout ce que peuvent faire les plus grands coups que de l'accabler.

Une Adversaire domestique s'éleva hautement au Parlement contre l'Accusé, ce fut Honorade Venelle qui re-

clama son état en qualité de sa femme; la déclaration qu'elle avoit faite à Aix d'abord après l'Arrêt définitif annonçoit qu'elle paroîtroit bien-tôt sur la Scene. Elle avoit essayé au Conseil d'entrer en lice, mais comme elle n'avoit pas été partie au Parlement de Provence, elle n'avoit pû faire recevoir son intervention, elle avoit seulement plaidé dans sa cause ayant été confrontée à l'Accusé, pardevant M. le Rapporteur: mais la hardiesse de l'un & de l'autre qui parut égale, ne permit pas de discerner celle qui soutenoit la vérité d'avec celui qui soutenoit l'imposture.

Honorade Venelle fut formidable pour l'Accusé au Parlement, sans doute le coup qu'elle lui porta ne contribua pas peu à le renverser. Elle fut reçue partie intervenante au procès & sa demande fut appointée & jointe à l'instance.

Moyens
d'Honora-
de Venelle,
qui se di-
soit femme
du Soldat
de Marine

Elle commence son Factum, en disant qu'elle est demeurée dans le silence tant que Pierre Mêge son mari qui se prétend fils du sieur de Caille, n'a point attaqué son état directement, retenuë par une double crainte également bien fondée, elle a évité de paroître au Parlement de Provence, lorsqu'il y

Soutenoit le personnage d'Accusé. Si elle se fut présentée pour le justifier, elle devenoit complice de son crime, si elle s'étoit jointe à ceux qui l'accusoient d'imposture, elle assuroit son supplice. Etrange situation ! Une femme ne peut sans blesser sa conscience s'employer pour sauver la vie à son mari, elle ne peut s'opposer à son injustice sans lui causer la mort : qu'elle le reclame, ou qu'elle le désavoüe, des deux côtés soit pour lui soit pour elle-même, le péril est inévitable. Fut-il jamais un état plus violent, une conjoncture plus extraordinaire !

Au milieu de ces extrémités affreuses, elle voyoit avec douleur l'injuste, l'audacieuse entreprise de Pierre Mége qui de fils de Cardeur, Cardeur lui-même, & Soldat de Marine, vouloit s'élever à la condition de fils d'un Gentilhomme distingué, usurper son nom, & s'enrichir de son bien, elle étoit réduite à attendre en tremblant la décision de son sort. La vérité dont elle étoit pénétrée le lui représentoit funeste. Plus elle envisageoit l'équité des Juges, moins elle avoit lieu d'espérer pour son mari, cependant l'événement a été plus heureux, si on peut regarder com-

me un bonheur le succès d'une imposture.

Elle dit ensuite qu'elle l'auroit laissé recueillir le fruit de son bonheur, s'il ne lui avoit pas ravi son état par un second mariage. Ce second forfait fut la récompense du premier. A qui a commis une imposture, il n'en coûte gueres de devenir Bigame, il ne balança point à accepter Magdeleine Serri pour femme, quoiqu'Honorade Venelle fut vivante; la foi qu'il lui avoit donnée aux pieds des Autels, il y renonça publiquement, les Autels mêmes furent témoins du parjure. L'état dont elle est en possession depuis plus de vingt ans, il le lui ôte. Elle ne peut plus être honorée de la qualité de femme, il faut qu'elle passe désormais pour la concubine de son propre mari. Etoit-ce là la récompense des pleurs qu'elle avoit versés sur lui dans l'incertitude de sa téméraire entreprise?

Cette injure la toucha d'autant plus vivement, que son mari sembla après l'Arrêt qu'il obtint, n'avoir pas voulu perdre un moment de tems pour répondre aux empressements de Magdeleine Serri, qui à l'ombre d'un mariage sacrilège vouloit se hâter de patta-

ger les dépouilles de la Maison de Caille, c'étoit le prix de ses sollicitations qu'elle demanda. Il y a eu dispense de deux Bans, on publia le premier le jour de la ceremonie, il n'y avoit pas quinze jours que l'Arrêt étoit rendu, il n'étoit pas encore expédié. A-t-on jamais mieux profité de la conjoncture du tems? Elle vient à la déclaration authentique qu'elle a faite à Aix, qui donna lieu au Parlement de la décréter. Elle craignit que l'Arrêt rendu au profit de son mari ne servit de titre de condamnation contre elle. Si l'Accusé est Pierre Mège, s'il est le mari d'Honorade Venelle, il ne peut pas être le fils du sieur de Caille; les Juges auroient-ils retracté leur Arrêt? il auroit cependant fallu qu'ils en fussent venus-là. Sans quoi Honorade Venelle étoit exposée au dernier supplice. Qu'on ne lui reproche donc point sa fuite précipitée.

Honorade Venelle est femme de Pierre Mège Soldat de Marine; c'est Honorade Venelle qui poursuit ce procès; elle a habité avec Pierre Mège depuis la celebration de son mariage en 1686. dans la maison de Marie Gardiole mere de Pierre Mège. Ainsi elle a titre & possession de son état, sa possession est

fondée sur une cohabitation publique.

Ce Pierre Mège qui n'est point un fantôme qui a épousé Honorade Venelle, qu'est-il devenu ? Est-il mort ? Est-il vivant ? Où est-ce qu'il habite ? L'Accusé dit qu'il n'en sçait rien, & pour ne pas demeurer court sur une chose si importante, il ajoute que ce Pierre Mège qu'on lui demande avec tant de soin & de curiosité, est disparu en 1690. il ne va pas plus loin, il s'en tient-là, cela est dit avec une sécheresse infinie, il sent bien pour peu qu'il s'avancât qu'il donneroit prise sur lui, & qu'il nous montreroit celui que nous cherchons. Voilà une fable nue, dépourvue de circonstances qu'on oppose à des questions simples & décisives.

On demande encore à l'Accusé, n'auriez-vous jamais connu Honorade Venelle, la femme de cet homme que vous dites être disparu ? N'avez-vous point bû, couché, cohabité avec elle dans sa maison, à sa table, dans son lit en présence de Marie Gardiole mere de Pierre Mège, sous les yeux & en présence de ses sœurs ? Ne portiez-vous point son nom ? N'avez-vous point fait des actes, donné des procurations & des quittances pour recevoir le bien

d'Honorade Venelle ? Ces actes , ces quittances , ne les avez-vous point passés en qualité de mari ? Ne lui avez-vous pas donné à elle-même une reconnoissance dotale de 100. livres en execution d'une clause de son contrat de mariage ? Ne vous êtes-vous point enrolé sous le nom de Pierre Mêge mari d'Honorade Venelle ? N'avez-vous pas été connu sous ce même nom dans les Troupes ? N'est-ce point vous qui allâtes un jour dans la Ville de Roussillon conjointement avec le nommé Mesnil beau-frere de Pierre Mêge pour exiger des droits que vous prétendiez être dûs à Marie Gardiole ? N'y parutes-vous pas comme fils de Marie Gardiole , & comme beau-frere de Mesnil ? Ne fites-vous pas une insulte au Prieur dans le tems qu'il étoit revêtu des habits Sacerdotaux ? Ne vous donna-t-on pas deux louis pour arrêter votre fureur & empêcher vos violences ? L'Accusé répond que tous ces faits sont veritables , qu'il en est l'auteur , qu'il a vécu , agi , contracté , disposé sous le nom & dans la qualité de Pierre Mêge fils de Marie Gardiole , & mari d'Honorade Venelle.

Mais vous étiez donc son mari ? non,

dit-il, je n'étois alors qu'une personne supposée, & le véritable mari avoit disparu.

Ne craigniez-vous point que ce mari que vous remplaciez d'une manière si parfaite, que vous représentiez dans toutes les actions qui n'appartenoient qu'à lui seul ne revint, & qu'il ne vous trouvât en possession de sa femme & de son bien ? N'appréhendiez-vous point la sévérité de la Justice ? Aucun des parens, des voisins, des amis de Pierre Mège n'a-t-il murmuré ? Comment les débiteurs ont-ils pû vous payer avec tant de facilité. Comment le Notaire qui avoit reçu le contrat de mariage du véritable Pierre Mège, s'est-il mépris, lorsqu'il a reçu la quittance dotale que vous avez donnée à Honorade Venelle sous le nom de Pierre Mège ? Comment les débiteurs qui vous ont payé ont-ils pû vous confondre avec lui ? Vous qui prétendés en être si différent pour la figure ? Tout le monde s'est-il mépris ? Avez-vous fasciné les yeux de ceux avec qui vous viviez ? Ces questions sont fâcheuses, importunes, vous n'y répondez point.

Ainsi donc vous viendrés avec une effronterie sans exemple, vous donner

liberalement à la face de la Justice les titres criminels , & les noms odieux d'imposteur , de voleur , de faussaire , & d'adultere public ? Vous prétendrez sur ces suppositions outrées en alleguant en l'air une disparition chimerique du mari veritable , faire passer votre femme pour une concubine , votre mere , & vos sœurs pour les complices de la débauche , vos parens & vos alliés pour les fauteurs d'une supposition de nom & de personne. Vous prétendrez qu'on s'en rapportera uniquement à la parole d'un homme qui se donne pour un scelerat. Des titres authentiques, une possession d'état suivie , une reconnoissance unanime devront ceder selon vous à une fable extravagante , scandaleuse , qui n'a ni fondement , ni apparence. A la faveur de cette fable , votre femme cessera d'être votre femme ; elle vivante , vous aurez la liberté d'en épouser un autre , de commettre un sacrilege , une bigamie , de lui enlever son état , & de la couvrir d'opprobre ? C'en est trop pour elle d'avoir un mari aussi méchant que vous l'êtes , elle ne veut pas être confonduë dans les crimes dont vous vous parés.

Honorade Venelle prouve ensuite

que Pierre Mège & l'Accusée sont une seule & même personne , nous renvoyons cette preuve à l'Analyse que nous ferons des moyens de M. Rolland.

Après qu'Honorade Venelle a démontré sa proposition , elle dit qu'elle n'a pas besoin pour gagner sa cause , d'emprunter les moyens de M. Rolland. Elle établit la vraie qualité de Pierre Mège par des preuves spécifiques & individuelles de son état, un contrat, une celebration de mariage dans un tems non suspect, où celui dont il s'agit a pris le nom & la qualité qu'on soutient devoir lui appartenir ; des Actes faits au milieu d'une famille , où il a agi , disposé , donné des quittances comme étant de cette même famille , c'est à ces marques , à ces caracteres qu'on reconnoît l'état d'une personne , & qu'on en doit juger.

A la verité , s'il n'y avoit pour ou contre , ni titre ni preuve par écrit , il faudroit alors s'en tenir à la possession , parceque l'on doit présumer que l'état dont un homme jouit est celui-là qui lui appartient.

Or en prenant les choses dans cette seconde vûë, Honorade Venelle a en-

core tout l'avantage possible. Femme de Pierre Mège, l'Accusé a vécu & cohabité avec elle, comme son mari véritable, il en a fait publiquement toutes les fonctions au milieu de leurs deux familles & dans la propre maison de la mere; cette mere l'appelloit mon fils, les sœurs de Pierre Mège le nommoient leur frère, la femme l'appelloit mon mari, elle buvoit, mangeoit, couchoit avec l'Accusé, il jouïssoit d'elle, & il avoit la disposition de son bien sous le nom & la qualité de Pierre Mège fils de Marie Gardiole mari & maître des droits d'Honorade Venelle, c'est ainsi qu'il vivoit, & qu'il étoit connu, lorsqu'il s'est avisé de prendre le nom du fils du sieur de Caille.

Honorade Venelle a donc constamment titre & possession de son état, il est donc juste de le lui conserver

Si elle prétendoit que l'Accusé ne fut point son mari, & qu'il soutint qu'elle est sa femme, comment pourroit-elle s'en deffendre? Resisteroit-elle à une multitude de preuves litterales, à une reconnoissance publique, à une possession d'état suivie & non contestée? Serroit-elle écoutée, lorsqu'elle viendrait alleguer en l'air une disparition chime-

rique , de Pierre Mège son mari ? Lorsqu'elle viendrait annoncer impudemment que celui qui en a fait toutes les fonctions n'étoit que son adultère. Elle passeroit plutôt pour folle que pour infame , & on la devoit releguer aux Petites-Maisons. Elle ne pourroit donc point réussir dans sa prétention , & il faut lui rendre la même justice qu'on rendroit alors à son mari.

Qu'il repete mille fois qu'il a des témoins qu'il est le fils du sieur de Caille, cela ne peut venir que de l'erreur des témoins ou de leur mauvaise foi , leur témoignage ne sçauroit balancer la preuve par écrit, la Loy est expresse (a).

Qu'au nombre des témoins qu'il peut avoir, il ajoute encore 10000. il n'en sera pas plus avancé. Ce n'est point par des témoins qu'on prouve son état , surtout quand on n'en a pas la possession. Telle est la disposition de la Loy seconde du même titre (b).

Une autre Loi décide encore en ter-

(a) *Contra scriptum testimonium, non scriptum testimonium non fertur. C. L. 1. de Testib.*

(b) *Si tibi controversia ingenuitatis fiat, tuam causam deffende instrumentis & argumentis, soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt.*

mes formels que les témoins seuls ne peuvent établir la filiation (a).

La vérité , les regles , & les principes sont donc entierement pour Honorade Venelle. Elle a titre & possession de l'état de femme de Pierre Mège, il a titre & possession de l'état de Pierre Mège mari d'Honorade Venelle, il n'a titre ni possession , ni même quasi possession de l'état du fils de Caille. Toute la famille de Caille , le rejette comme un étranger , la femme de Mège l'avoüe & le reclame comme son mari , les parens de la Venelle le reconnoissent pour leur allié , la vie qu'il a menée , la conduite qu'il a tenuë , le métier de Cardeur qu'il sçait , qu'il a exercé , & qu'il tient de François Mège son pere , & de François Mège son frere aîné ; Tout prouve , tout publie qu'il est Pierre Mège mari d'Honorade Venelle ; & par une conséquence necessaire & absoluë que le prétendu mariage qu'il a contracté avec Magdeleine Serri , est nul & abusif. Honorade Venelle reproche à Magdeleine Serri , que depuis que l'Arrêt du Parlement de Provence est cassé , &

(a) *Probationes quæ de filiis dantur non in solâ affirmatione consistunt. L. 9. ff. de prob.*

depuis l'appel comme d'abus interjeté de la célébration du second mariage, elle n'a pas cessé de cohabiter avec l'Accusé. Quand on supposeroit qu'il n'y a que des doutes, cela devroit lui suffire, une fille jalouse de son honneur & qui auroit la conscience délicate n'auroit pas voulu risquer de vivre dans un libertinage continuel, & ne se seroit point étourdie là-dessus.

Honorade Venelle finit ainsi. Jamais cause ne fut plus célèbre par sa singularité, ni plus digne de la majesté du Tribunal qui doit la décider. Tout ce qui peut intéresser la société civile s'y rencontre, le nom, le bien, l'honneur des familles, l'état des personnes, la sûreté publique, l'abus & la profanation d'un grand Sacrement, font le sujet de l'Arrêt qui sera rendu. Ces motifs si puissans réclament tous en faveur d'Honorade Venelle. Elle borne ses sollicitations à mettre dans leur jour ces moyens décisifs. Ils feront plus sur l'esprit des Juges que les tours, les souplesses, & les intrigues de l'Accusé, de Magdelaine Serry, & de leurs émissaires.

Il faut convenir qu'un homme éloquent qui a la vérité pour lui, a de
grands

grands avantages. Toutes les fausses couleurs qu'on lui oppose s'évanoüissent à la lumière qu'il répand par tout; les préjugés se dissipent; tout plie sous le joug de ses moyens. Telle est l'éloquence que M. de la Bliniere fit servir à la Cause d'Honorade Venelle, & de Madame Rolland.

Je ne vois pas qu'on ait fait une réponse bien précise à Honorade Venelle. M^e Terrasson s'est seulement attaché à combattre l'excuse qu'elle a apporté de son silence; on a vû ce qu'il a dit la-dessus. Pour moi, je crois que la vraie raison qui a fait rompre le silence à Honorade Venelle, c'est le second mariage. Jusques-là elle s'étoit peut-être flattée de partager la fortune de son mari, s'il réussissoit; mais une premiere femme n'a sçû jamais souffrir une seconde, même à un mari qu'elle n'aime pas; son amour propre est trop offensé.

Afin de ne rien oublier de ce que l'Accusé a dit pour prouver qu'il étoit fils du sieur de Caille, il faut rapporter encore ce qu'a dit M^e Terrasson sur les marques qu'on a trouvées dans l'Accusé. Il a donné à son raisonne-

ment une force qui paroît d'abord invincible.

On ne prétendra pas , dit-il , que les yeux chassieux , & toujours humides de l'Accusé puissent continuellement paroître tels par le seul effet de l'artifice ; on croira encore moins que l'os pointu qu'il a derrière la tête , chose dont il y a si peu d'exemples , y ait été placé par art à l'endroit où il se trouve ; on ne s'imaginera pas que la circonstance rare & peut-être unique d'une oreille collée à la tête en naissant , & séparée depuis par le moyen d'une incision , se soit trouvée fortuitement dans deux hommes , ou qu'elle ait été imitée par l'un pour ressembler à l'autre : la cicatrice au-dessus des yeux , & celle qui est au-dessous , que les témoins disent être dans le fils du sieur de Caille , & qu'on trouve dans l'Accusé , qui a encore des marques des écrouelles , telles que les avoit le S^r de Caille , que peut-on opposer à cela ? Quelques-unes de ces cicatrices sont dans des endroits , où il ne seroit pas possible de se les faire soi-même à dessein. Il faudroit un secours étranger , & la main qui les auroit faites , n'auroit pas échappé aux recherches de M.

Rolland. Rien ne peut donc sauver l'induction sensible qui se tire des cicatrices , & des autres marques personnelles : car du moment que les témoins les ont vûës sur le corps du sieur de Caille , & que la plûpart reconnoissent le fils du sieur de Caille en la personne de l'Accusé , il s'ensuit que ces cicatrices & ces marques , jointes aux reconnoissances expresses , prouvent invinciblement que l'Accusé est le fils du sieur de Caille.

Ces marques sont des indices fixes & invariables , des témoins muets , incorruptibles , qui déclarent sans cesse la vérité.

Forçons, s'il se peut, M. Rolland à expliquer sa pensée, & pour cela faisons-lui une demande bien simple. Croit-il que les marques dont nous parlons soient naturelles à l'Accusé , ou les croit-il faites exprès pour servir à la prétenduë imposture ? Si ces marques sont naturelles, comment se peut-il qu'une multitude prodigieuse de témoins les ait vûës sur la personne du sieur de Caille, & que l'Accusé qui les a certainement sur son corps, ne soit pas ce fils, pendant que les mêmes témoins le reconnoissent pour

tel. Si ces marques sont l'ouvrage de l'artifice, l'Accusé auroit donc voulu se les donner pour ressembler au fils du sieur de Caille; de-là il s'ensuivroit que le fils du sieur de Caille les avoit, cependant, à s'en tenir au portrait qu'a fait M. Rolland, il n'avoit rien de semblable.

Dira-t'il que le fils du sieur de Caille n'avoit point ces marques? Mais quel intérêt pouvoient avoir tant de temoins à les lui supposer? Il faudroit en tout cas qu'il fût prouvé bien clairement qu'ils eussent été subornés, & il n'y a pas contre eux dans tout le procès la plus legere preuve de subornation. On trouve même plusieurs temoins de M. Rolland, qui conviennent d'une partie des mêmes marques. Or un fait qui est rapporté également par les temoins des deux Enquêtes contraires, est indubitable.

Attestations contre le Soldat de Marine.

Le sieur de Caille pere mourut dans le cours du procès qu'on poursuivoit au Parlement de Paris, & étant au lit de la mort, il déclara en présence des Magistrats de Lauzane, que son véritable & unique fils étoit mort à Vevay au pays de Vaud, & que celui qui avoit osé soutenir en France qu'il étoit son

filz, ne l'étoit absolument point ; mais qu'il étoit un insigne imposteur, digne d'être puni comme tel, & que tout ce qu'il avoit dit dans le procès sur ce sujet, étoit très-certain & très-vrai, & qu'il soutiendrait sans varier cette vérité jusqu'au dernier soupir, comme il souhaitoit que Dieu lui fit miséricorde. Cette déclaration qu'il n'a point signée, est munie de la signature du Secrétaire du Bourguemestre, & du sceau de la ville de Lauzanne, elle est legalisée par les Souverains de Berne, & par le Comte du Luc Ambassadeur de Sa Majesté en Suisse.

Le Bourguemestre donna outre cela une attestation des vie & mœurs du sieur de Caille. Il certifie qu'il a vécu à Lauzanne pendant vingt-trois ans d'une manière fort exemplaire & fort édifiante ; que sa vie a toujours été celle d'un homme de probité, de charité & de piété jusqu'au moment de sa mort.

La Demoiselle de Caille, fille du sieur de Caille, a aussi donné sa déclaration pardevant le Magistrat de Lauzanne, où elle dit que si elle ne l'a pas fait plutôt sur la mort de son frere, c'est qu'elle a cru que le certificat de

son pere étoit fuffifant. Elle atteste qu'étant fort jeune, son pere la mena avec son frere unique en Suisse, qu'elle l'a toujours vû demeurer dans la maison de son pere à Lauzanne, où sça qu'il étoit à Vevay, où il alloit de tems en tems changer d'air, & y logeoit chez le sieur Second, sans qu'il se soit jamais dérobé pour s'en retourner en France, ou aller dans un autre pays; qu'elle l'a vû s'appliquer fortement aux Mathématiques à Lauzanne; qu'environ l'année 1693. elle l'y avoit vû malade; qu'elle se souvient d'y avoir vû le sieur Berard Apoticaire de Genève, qui y vint en 1695. pour traiter son frere de sa maladie; que son pere lui paya trois cens livres pour les frais de son voyage, & ses médicamens; que son frere alla ensuite à Vevay; que son pere ayant sçu que la maladie empirait, il se rendit à Vevay, & qu'elle s'y rendit aussi, pour l'aller joindre, & donner ses soins à son frere; qu'elle s'en acquitta du mieux qu'elle put; quelques jours après elle eut la douleur de le voir expirer entre les bras de son pere & les siens, le 15. Fevrier 1696. de sorte qu'après son enterrement, elle s'en re

tourna avec son pere à Lauzane , où ils furent visités par les principaux de la Ville. Elle prit le deuil , que ces faits sont si certains , & d'une notoriété si publique , qu'il est étrange que le Soldat , qui prend le nom du fils du sieur de Caille , ait eu le front de se qualifier tel ; que c'est le plus grand imposteur qui fût jamais , ainsi que l'a déclaré le sieur de Caille au lit de la mort en présence de cette Demoiselle , & de plusieurs autres personnes ; que c'est le témoignage qu'elle rend à la verité pour la décharge de sa conscience.

Dame Honorade le Brun de Castellane , veuve du sieur Jacques Bibaud du Lignon , déclara qu'ayant appris que l'Arrêt du Parlement de Provence , qui avoit donné à un Soldat de Marine l'état du fils du sieur de Caille , avoit été cassé , & que le Jugement du procès avoit été renvoyé au Parlement de Paris , elle confirmoit & ratifioit de nouveau la déclaration judiciaire qu'elle avoit faite le 3. Septembre 1700. suivant les Loix de sa conscience , sur la vie & la mort de son neveu , fils du sieur de Caille son frere : d'où il résultoit que le Soldat de

Marine qui suppose qu'il est ce fils qui est mort à Vevay le 15. Fevrier 1696. est un imposteur ; qu'elle sçait à n'en pouvoir douter , que le fils du sieur de Caille ne s'est jamais échappé pour s'en retourner en France , ni en aucun autre pays. Elle atteste enfin , qu'elle a été présente à la déclaration que son frere a faite au lit de la mort.

Demoiselle Marie le Gouche de S. Estienne , belle-sœur du sieur de Caille le pere , fait précisément la même déclaration que la Dame de Lignon. Tous ces trois derniers actes sont légalisés par les Souverains de Berne , & par M. le Comte du Luc.

Quelle douleur continuelle n'a pas dû avoir le sieur de Caille le pere , pendant que le Soldat poursuivoit ce procès ! Quel redoublement d'affliction ne lui a pas dû causer le succès du Soldat , qui se mit en possession de ses biens d'abord après l'Arrêt ! Devoit-il s'attendre à un pareil revers ? Il fut sans doute un peu consolé en apprenant la cassation de l'Arrêt ; mais quand la verité a échoué une fois dans un Parlement , on peut craindre qu'elle ait encore dans un autre la même disgrâce. Ainsi on ne peut être tranquille

qu'après un événement heureux. Il n'eut pas le bonheur de le voir , & il y a lieu de croire que ce procès inopiné, dont l'idée le déchiroit perpétuellement , avança ses jours.

Les déclarations du sieur de Caille & de sa fille , & de ses proches parentes n'ébranlerent point le Soldat. Voici comme M^e Terrasson les combattit. La déclaration du sieur de Caille dans l'état où elle est , & dans les circonstances dont elle est accompagnée , ne mérite aucune foi ; il ne l'a point signée , quoiqu'il l'ait dictée , s'il a été capable de la faire dans les termes les plus forts , les plus expressifs , il pouvoit bien signer. On ne fait point mention d'une impuissance de signer. On ne doit pas croire qu'en rejetant un acte passé pardevant un Bourguemestre Suisse , on blesse l'honneur des Suisses , & les alliances faites avec eux , ils sont sans doute trop raisonnables pour prétendre qu'un acte nul par lui-même , & qui dans les regles seroit déclaré tel chez eux , comme par tout ailleurs , acquiere en France une autorité qu'il ne doit avoir nulle part. La vérité de toute sorte d'actes ne s'établit que par la signature des Parties , lors-

qu'elles sçavent signer, & qu'elles le peuvent. Enfin, le pouvoir le plus étendu qu'ayent les Officiers publics en cette matiere, c'est de suppléer la signature, en déclarant que la Partie n'a pû signer. Ici point de déclaration semblable : l'acte est nul par conséquent. Dailleurs, supposons que cette déclaration du sieur de Caille eût été signée, seroit-elle plus forte que celle qu'il a déjà donnée à peu près du même stile ? Qu'on ne fasse point valoir les mouvemens de la nature, ils ont toujours été trop foibles dans ce pere, trop combattus par l'aversion & par la haine, pour en attendre l'effet ordinaire, & quand ils auroient été plus forts, le seul motif de la Religion les auroit étouffés. Le sieur de Caille n'avoit pas plus d'attachement pour son fils qu'il en avoit pour sa patrie, & pour les grands biens qu'il y possédoit. Il a abandonné son pays & ses richesses pour sa Religion, & on ne veut pas qu'il ait été capable d'abandonner aussi son fils, qui avoit renoncé à cette Religion, pour laquelle il avoit tout sacrifié.

Mais, dit-on, le tems de la mort est un tems où les ressentimens cessent.

sent, & où la nature reprend ses droits.

Ce changement est naturel, quand la colere est fondée sur des motifs purement humains que la Religion fait surmonter; mais lorsque c'est une colere formée ou soutenue par la Religion même, bien loin de s'éteindre aux approches de la mort, elle prend de nouvelles forces. On se fait un merite devant Dieu d'un abandonnement qu'on rapporte au soutien de sa cause & de son culte; & on combat alors avec d'autant plus de force, que les Ministres, les parens, tous les objets présens y excitent, & qu'on s'imagine être proche de la récompense.

Dailleurs, disons-le, les témoignages que donnent des Protestans, où leur Religion paroît intéressée dans un fait, sont suspects, il ne seroit pas sûr de les en croire. Un François qui avoit quitté son pays pour se réfugier chez des Suisses en faveur de leur Religion, leur a semblé digne de protection & de reconnaissance, & son fils qui après l'avoir accompagné dans sa retraite, étoit retourné secrètement dans le pays, & y avoit embrassé la Religion Catholique, leur a paru mériter son

indignation & la leur. C'est une victime qu'on s'est cru en droit d'immoler avec d'autant moins de scrupule, que le glaive en apparence étoit pris sur l'autel.

Les déclarations que l'on attribué à la Demoiselle de Caille, à la Dame de Lignon, & à la Demoiselle de S. Estienne, doivent être rejettées par ce seul endroit. Il n'est pas étrange que toute la famille établie dans le même lieu où étoit le pere, animée par le même esprit, & conduite par les mêmes conseils, ait parlé le même langage.

Voilà ce que répondit M^e Terrasson, il auroit pû ajouter qu'on avoit prouvé qu'il n'étoit pas au pouvoir du pere d'ôter l'état à son fils suivant les Loix, & que les parens, par conséquent sur tous ceux qui pouvoient être le plus intéressés à le lui ravir, devoient encore moins être écoutés.

La Cour pour éclaircir encore mieux sa religion, ordonna qu'on fit un rapport & une visite de la personne de l'Accusé. Comme ce Rapport qui a été imprimé, a aidé à faire connoître l'imposture, j'ai cru que je devois ici insérer cette piece, quelques termes n'y doi-

vent point bleſſer la délicateſſe du Lecteur, c'eſt un ouvrage neceſſaire, ouvrage de l'art, où les Experts n'ont travaillé que pour faire connoître la vérité, ouvrage qui a d'ailleurs le ſceau reſpectable de la Juſtice.

Rapport & viſite fait de la perſonne du Soldat de Marine, ſe diſant Fils du Sieur de Caille.

NOUS Medecin & Chirurgiens ordinaires de la Cour, en vertu d'un Arrêt de la ſuſdite Cour du 16. Fevrier 1712. nous nous ſommes aſſemblés aujourd'hui 26. Fevrier de ladite année, huit heures du matin au Greſſe de la Grand-Chambre pour viſiter un Particulier qui ſ'eſt préſenté à nous, & a dit ſe nommer de Caille, à laquelle viſite procédant, nous avons obſervé ce qui ſuit. La hauteur de ſon corps méſurée par derrière à commencer du ſommet de la tête juſqu'aux talons, eſt cinq pieds quatre pouces & demi, & méſurée pardevant à commencer de la partie ſuperieure du front juſqu'à la pointe du pouce du pied eſt de cinq pieds quatre pouces. Les deux

bras sont d'une même longueur, chaque bras mesuré depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité du doigt du milieu de la main, est de deux pieds quatre pouces dix lignes. Les extrémités inférieures du corps y comprenant les cuisses, jambes & pieds sont pareilles en longueur, & chacune mesurée depuis le milieu du ply de l'aîne jusqu'à la pointe du pouce du pied, est de deux pieds onze pouces; Et mesurée par derrière depuis la fesse parallèlement au croupion jusqu'à fleur du talon, est de deux pieds sept pouces. La grosseur de la tête mesurée circulairement y comprise l'épaisseur des cheveux, est d'un pied huit pouces mesurée en longueur depuis la racine du nez jusqu'à la fossette du col, est d'un pied deux pouces mesurée transversalement d'une oreille à l'autre, passant par dessus le sommet de la tête, est de dix pouces huit lignes. La longueur de la face mesurée depuis la partie supérieure du front où finissent les cheveux, jusqu'à la base du menton, est de sept pouces & demi. La longueur du col mesurée par derrière depuis la fossette du col jusqu'à la partie de l'épine qui est parallèle aux épaules, est de cinq pouces & demi; & mesurée par devant depuis le commencement du nœud de la

gorge jusqu'au commencement du sternum, est de trois poulces une ligne. La hauteur du front mesurée depuis la partie supérieure jusqu'à la racine du nez est de quatre poulces, sa largeur mesurée depuis le bord d'une tempe à l'autre est de quatre poulces huit lignes. La longueur du nez depuis sa racine jusqu'à son extrémité est d'un poulce dix lignes, les tempes très-applaties, leurs bords du côté du front aigus. Le front grand élevé par en bas, applati par le haut faisant une espece de talus, le sommet de la tête éminent au dessus de laquelle élévation, la tête est un peu applatie & un peu plus bas l'os occiput, forme une éminence transversale qui fait saillie dans son milieu; le tout ensemble compose une tête de figure ovale qui est élevée par derrière, & applatie par devant & par les côtés, la tête rasée au front & aux tempes, le reste assez garni de cheveux qui sont bruns tirans sur le noir, quelques-uns d'iceux blancs, les uns & les autres plats, longs & finissant en mèche, les sourcils bien séparés l'un de l'autre, longs étroits, fort garnis, de la même longueur que les cheveux. La barbe fraîchement passée, & néanmoins il nous a paru en avoir très-peu. L'aisselle gauche garnie de

poils moitié moins que la droite, lesquels poils & ceux des parties naturelles sont de même couleur que les cheveux. L'ouverture des paupieres mediocre, la paupiere superieure de l'œil droit assez garnie de fils, ou poils, l'inferieure du même œil en a beaucoup moins, la paupiere superieure de l'œil gauche a des fils ou poils moitié moins que la paupiere superieure de l'œil droit; la paupiere inferieure de l'œil gauche est presque sans poils; les deux yeux larmoyans, ternes, & approchans de la couleur olivatre plus que de toute autre. Le nez enfoncé dans son milieu, large par en bas, & par les côtés, ce qui fait un nez épatté & camus, la narine gauche plus ouverte que la droite. Les pommettes des joues éminentes, toutefois la droite plus que la gauche; le bas des joues enfoncé. Et après avoir vagué jusqu'à midi & demi, nous avons remis le reste de la visite même jour deux heures de relevée, à laquelle heure nous avons continué ladite visite, ainsi qu'il s'ensuit. L'ouverture de la bouche est longue de deux pouces neuf lignes, les bords des levres peu ourlées, & pîles, la levre superieure platte, la levre inferieure fait une petite saillie sur la levre superieure. Le teint est un peu bazaré

avec quelques nuances d'un rouge obscur. Le côté gauche du visage fort ridé, le côté droit beaucoup moins. La figure du menton plus pointue que ronde. Les dents sont bonnes, petites, bien rangées portant exactement les unes sur les autres en fermant les mâchoires, elles sont très-serrées à l'exception de trois dents de devant de la mâchoire supérieure qui sont un peu écartées, l'émail des dents est un peu jaune, les gencives pâles ; une dent molaire du côté droit de la mâchoire supérieure est sans couronne, il n'en reste que les racines, il manque trois molaires en la mâchoire inférieure, une du côté droit, & deux du côté gauche. L'habitude du corps assez délicate, & plus maigre que grasse. Le ton de la voix grêle, l'air du visage un peu effeminé, la peau d'un blanc terne & sans poil, si ce n'est aux aisselles. & aux parties naturelles, l'allure & le marcher n'ont rien d'extraordinaire. Une cicatrice unie de figure un peu demi circulaire située à deux lignes au dessous du grand coin de l'œil gauche, ayant huit lignes de longueur, & étant un peu plus large par en haut que par en bas. Une autre cicatrice de la figure & de la longueur d'un petit grain d'orge situé fort près du côté

droit du nez , & au dessous de l'œil droit d'environ huit lignes , lesquelles cicatrices nous paroissent être les suites de quelques coups de lancette donnés pour l'ouverture de quelques petits abscess. Une autre cicatrice occupant en partie le derrière de l'aileron de l'oreille gauche , & en partie la peau de la tête couverte & cachée par ledit aileron, laquelle cicatrice compose un ovale de la longueur d'un pouce huit lignes , & de la largeur d'un pouce , & en quelques endroits de l'aire ou milieu de ladite ovale , il paroît quelques legers vestiges de cicatrices , séparés les uns des autres ; le tout uni sans inégalité , & sans perte de substance : six taillades entamées & cicatrisées , & situées sur l'épine entre les deux épaules , & six autres taillades de la même espece situées sur l'épine , environ à six travers de doigt , au dessous des précédentes , lesquelles taillades ont été faites par coup de lancettes à la suite des ventouses appliquées sur ces endroits. La circonstance des ventouses scarifiées sur les endroits énoncés nous donne lieu de presumer que la cicatrice ovale de l'oreille gauche est la suite d'un fort vesicatoire appliqué dans cet endroit apparemment pour remédier aux fluxions des yeux , mais principale-

ment pour l'œil gauche qui nous paroît plus foible, & plus susceptible de fluxions, comme le marque assez la dépilation des paupieres dudit œil. Cette présomption est encore fondée sur ce que la cicatrice de ladite oreille est unie, superficielle & sans perte de substance. Plusieurs macules naturelles blanches, éparfes au col, au devant de la poitrine, & derriere les fesses dont la plus grande n'excede pas la grandeur d'une lentille, une verrue noire de la grosseur de la tête d'une petite épingle située au côté gauche des lombes, & distante de l'épine de quatre travers de doigt. Les deux mammelons situés trois travers de doigt plus bas qu'ils ne devoient être naturellement. La verge très-petite, dailleurs dans sa conformation naturelle, sans tache, ni protuberance contre nature; le testicule droit est situé dans la bourse très-petit & fané, le testicule gauche retenu dans le pli de l'aîne plus gros & mieux conditionné. Le vestige d'une brulure superficielle & guerie, située à la partie interne & supérieure du genouil gauche de la longueur & de la figure d'une mediocre feuille d'oranger. Et enfin une cicatrice à la partie interne & supérieure de la jambe gauche, & une autre sur le même genouil, toutes

deux petites superficielles faites par quelques coups de lancette donnés pour l'ouverture de quelques petits abcès. Fait & fini le present Rapport audit Greffe, à sept heures du soir ; Signé, VERNAGE, BESSIER & ARNAUD.

Collationné à l'original & annexé à la minute de l'Arrêt du 17. Mars 1712.

Je suis surpris que la description des mains ait échapé aux Médecin & Chirurgiens, puisqu'il étoit important de voir si l'Accusé avoit des calus & dartillons aux mains que ne devoit pas avoir, comme on l'a dit, le sieur de Caille, & que devoit avoir Pierre Mège Cardeur de profession.

Il est tems de faire l'Analyse des memoires que M. de la Bliniere a consacrés à la défense de la Dame Rolland & du sieur Tardivi. Je recüeillerai dans les divers Memoires qu'il a fait tout ce qui concerne un même objet, que je dirai tout de suite, & dans sa place naturelle, afin de presenter la verité qui dissipe tous les nuages, & de rassembler toutes les parties d'un ouvrage, qui puissent ne rien laisser à désirer.

Un Avocat dans un premier Memoire ne peut pas prévoir toutes les ob-

jections qu'on peut lui faire, ainsi dans une replique, il dit des choses nouvelles, & quand il a la verité pour lui, ce sont de nouveaux rayons qu'il y ajoute, il faut donc réunir tous ces rayons pour en faire un corps de lumiere dans un seul ouvrage. L'Avocat ne doit rien négliger. On met dans la balance de la Justice jusqu'aux plus petits moyens, mais un Historien d'un procès doit les supprimer. L'Avocat songe moins à plaire à son Lecteur qu'à gagner son procès, l'Historien doit se proposer également l'agrément & l'instruction.

Je ne parlerai que d'après M. de la Bliniere, & on sera convaincu que la verité la plus cachée a de grandes ressources de lumieres dans un genie tel que le sien.

Quoique je me sois fait une Loi d'abreger, l'exorde de M. de la Bliniere, est trop frappant pour ne le pas rapporter tout entier.

Une fiction ingenieuse surprend la créance des peuples, une entreprise hardie & bien concertée enleve facilement leurs suffrages. Le charme de la nouveauté, l'amour du merveilleux previennent le cœur & seduisent l'esprit. L'homme jugeant des choses par les sentimens

Moyens
que M. Rol-
land propo-
se au Parle-
ment.

que les passions lui inspirent, s'écarte tous les jours des lumieres que la raison & la Justice lui presentent.

C'est à la faveur de ces prestiges qu'on a vû paroître dans tous les siècles des scelerats audacieux qui ont ébloüi le public, usurpé le nom & le bien des familles, arraché même le sceptre de la main des Souverains. L'incertitude de la mort de ceux qu'ils vouloient représenter, une connoissance parfaite des détails de leur vie, & de leur famille, des recits fabuleux, mais circonstanciés de leurs aventures depuis qu'ils étoient disparus, une conformité étudiée dans les manieres, des traits de ressemblance, une memoire heureuse, une presence d'esprit admirable favorisoient l'illusion & causoient l'enchantement. Il y avoit au moins dans ces impostures quelque apparence de verité, quelque couleur de vrai-semblance : ici il semble qu'on ne nous produise l'impertinente fable du faux de Caille, que pour montrer à quel point on peut se jouer de la crédulité des hommes.

Quel rapport y a-t-il entre ce nouvel imposteur, & l'original qu'il veut représenter, il n'a ni l'air, ni les qualités ni les mœurs d'un gentilhomme, nulle

teinture des sciences, nulle connoissance de la famille dont il veut usurper le bien ; il ne sçait ni le nom du vrai de Caille , ni celui de ses pere & mere ? L'Histoire qu'il débite est-elle soutenüe de circonstances plausibles ? On y trouve des faussetés , des contradictions , des impossibilités physiques.

La mort de celui dont il vient jouïr le personnage, est-elle incertaine ? Nous rapportons pour la prouver les témoignages les plus surs & les plus authentiques. Qu'est-ce donc qui pourroit entraîner les suffrages en sa faveur ? Seroit-ce la maniere dont il a vécu ? Comme un nouveau Protée , il paroît tantôt Soldat de Milice, tantôt Valet d'un Confiturier , aujourd'hui Recors d'un Sergent, demain vendeur de mithridate, Ouvrier en soye, gueux , mendiant , Soldat de Marine, toujours inconstant par caprice, ou par libertinage, il n'a jamais exercé que des métiers convenables à la bassesse de sa naissance.

Seroit-ce un zèle de religion excité au moins par les apparences d'une pieté hypocrite ? Le scelerat se donne lui-même au public pour un homme scandaleux, un adultere , un perfide, un faussaire , il ne peut jouer le rôle d'impos-

teur, qu'en s'avoüant coupable d'une imposture de même espece, suivant les preuves du procès, il est tout à la fois relaps & bigame, il a voulu assassiner un Prêtre prêt à célébrer les saints Mystères, il a été mis plusieurs fois à la chaîne pour les vols & ses friponeries.

Voilà cependant l'objet qui par un prodige inouï a surpris la créance de quelques personnes qui se piquent d'avoir du jugement & de la probité. Tel est l'homme à qui le crime & le mensonge ont attiré des protecteurs, dont le credit a été employé pour jeter dans la consternation deux familles honorables & les reduire à la mendicité, pour enfoncer le poignard dans le cœur d'un malheureux pere, dans le tems qu'il pleuroit la mort de son fils unique, & qui n'ayant pu tarir ses larmes à cause de cette imposture, est enfin entré dans le tombeau.

M. de la Bliniere narre ensuite le fait & la procedure dont nous avons fait le recit; comme il est persuadé que la méthode dans une affaire si vaste est la seule voye qui la puisse éclaircir, il divise son Memoire en sept parties.

Dans la premiere, il rapporte les
preuves

preuves de l'éducation du fils du sieur de Caille, il montre qu'il sçavoit non seulement lire & écrire, mais encore qu'il avoit fait ses Humanités, sa Rhétorique, son cours de Philosophie, & qu'il s'étoit appliqué aux Mathématiques; l'imposteur au contraire ne sçait ni lire ni écrire & dit qu'il ne l'a jamais appris.

La deuxième partie, renferme les preuves de la mort du fils du sieur de Caille arrivée à Vevay le 15. Février 1696.

Dans la troisième, on examine l'acte d'abjuration de l'imposteur & l'interrogatoire qu'il a subi devant le Juge de Toulon; après s'être déclaré fils du sieur de Caille.

Dans la quatrième, il fait voir que dans le Factum de M^e Sylvain, il y a un tissu de faussetés, de contradictions, d'impossibilités physiques.

La cinquième partie, contient la discussion des deux Enquêtes.

La sixième, embrasse la refutation des motifs de l'Arrêt & des propositions qu'on a avancées pour le soutenir.

Dans la septième partie, on justifie Monsieur & Madame Rolland des calo-

l'omnies atroces dont on les a chargés.

C'est en établissant toutes ces propositions que M. de la Bliniere, prétend démontrer l'iniquité évidente de l'Arrêt du Parlement de Provence. Ainsi son ouvrage a été également utile au Conseil & au Parlement, où l'affaire a été renvoyée, parceque le moyen de cassation qu'il a mis en œuvre au Conseil, est formé du fond même du procès.

PREMIERE PARTIE.

Preuves de l'éducation du fils du sieur de Caille.

L'Imposteur ne sçait ni lire, ni écrire & déclare qu'il ne l'a jamais appris à cause de l'incommodité de sa vue, & qu'il n'avoit point eu de Précepteurs, cependant les témoins de son Enquête soit ceux qui le reconnoissent, soit ceux qui ne le reconnoissent pas, disent que le fils du sieur de Caille, alloit au College, qu'il sçavoit écrire, qu'il avoit des Précepteurs. On nomme les quatre qu'il a eu. Dailleurs M^e Sylvain convient qu'il a eu des Précepteurs, mais, dit-il, il n'a jamais rien pû apprendre,

l'impositeur a donc trahi la vérité, quand il a dit qu'il n'avoit point eu de Précepteurs.

Les témoins de l'Enquête de la Dame Rolland déposent que le fils du sieur de Caille sçavoit lire & écrire, & qu'il a fait ses humanités. L'information faite à Toulon, prouve la même vérité.

On rapporte deux certificats dûment légalisés, par notre Résident de Geneve & par les Syndics de cette Ville, & scellés du sceau de la République; des Professeurs de Rhétorique & de Philosophie, qui font foi qu'à Geneve le fils du sieur de Caille a étudié la Rhétorique, la Philosophie en 1681. 1682. 1683. qu'il étoit en 1683. âgé de dix-sept ans; on y joint encore deux autres certificats d'un Professeur de Théologie, & d'un Professeur de Belles-Lettres. On prouve qu'il s'est inscrit lui-même comme Ecolier, sur les Régistres des Ecoles de Geneve.

A l'égard des Mathématiques auxquelles il s'est appliqué, cela est prouvé par une Enquête faite à Lauzanne, & par une lettre de son ayeule, & par un extrait tiré du Registre du Professeur des Mathématiques à Lauzanne, extrait délivré par Ordonnance des Ma-

gistrats, & soutenu de l'attestation du Professeur même.

On prouve d'ailleurs que le fils du sieur de Caille sçavoit écrire, par un Contrat de mariage d'une Domestique de son pere, reçu par un Notaire, où ce fils a signé en 1679. & par deux lettres qu'il a écrites entièrement à Lauzanne en 1686. On a vû que ces lettres ont été vérifiées en vertu d'un Arrêt de la Cour. Enfin le sieur d'Hyberville Resident à Geneve a certifié Messieurs les Ministres d'Estat qu'en 1693. 1694. il avoit été en relation de lettres avec le fils du sieur de Caille.

L'imposteur oppose une troupe de Païsans qui disent dans son Enquête que le fils du sieur de Caille écrivoit comme un chat : des Païsans qui ne sçavent eux-mêmes ni lire, ni écrire, peuvent-ils balancer le témoignage de tant d'honnêtes gens qui déposent qu'il sçavoit écrire. D'ailleurs on n'apprend à écrire que lorsqu'on sçait lire, puisqu'il écrivoit il sçavoit donc lire, & l'imposteur dit qu'il ne sçait point lire.

Il dit encore qu'il ne pouvoit point s'appliquer à cause de l'incommodité de sa vue, & il a des témoins qui attribuent la même incommodité au fils

du sieur de Caille : Mais la vérité elle-même ne s'éleve-elle pas contre ces témoignages ? Si le fils du sieur de Caille eût été tel , auroit-il eu quatre Précepteurs successivement ? L'auroit-on envoyé au College ? Auroit-il pû faire du progrès dans ses études ? Auroit-on voulu par-là lui affoiblir la vûë ?

M^e Sylvain a voulu trouver des faussetés de datte dans les certificats des Professeurs , & dans les quittances des pensions : Mais le Calendrier Gregorien qu'on ne suivoit pas alors à Geneve , & l'ancien stile qu'on y suivoit est cause de la méprise de M^e Sylvain. Un Anachronisme qui n'est point extraordinaire dans un certificat où l'on rappelle un fait arrivé il y a vingt ans , lui a donné lieu de s'étendre fort au long. Dailleurs ce fait est rectifié par toutes les quittances qui s'accordent parfaitement.

Toutes les objections qu'on a faites contre les signatures du sieur de Caille le fils , s'évanouissent dès qu'elles ont été vérifiées , & c'est une pitoyable raison pour combattre ces signatures que de dire qu'il y a des témoins qui ont déposé que le fils du sieur de Caille écrivoit comme un chat. L'écriture d'un

homme rapportée dans un acte authentique justifie mieux s'il écrit bien ou mal que tous les témoignages du monde. Pour combattre les lettres du sieur de Caille fils , où il témoigne une grande inclination pour sa Religion ; on oppose, dit-on, cent témoins qui disent qu'il avoit une grande envie d'être Catholique , ces cent témoins se reduisent à cinq ou six , qui sont gens de la lie du peuple.

On a dit que l'imposteur a pû oublier d'écrire par le défaut d'usage , & on cite là-dessus plusieurs exemples des personnes de l'antiquité. Mais il s'ensuit qu'il a sçu écrire , & il dit qu'il n'a jamais pû rien apprendre. S'il a sçu écrire , il a donc sçu lire , cela ne s'oublie pas faute d'usage , puisque cet usage s'observe sans cesse , & il dit pourtant qu'il n'a jamais sçu lire. Voilà les écueils où donne l'imposture.

Enfin il dit que dans le doute il faut se déterminer en sa faveur , parcequ'il s'agit de son état , & que quand on a trouvé la personne , il est inutile de s'informer si elle sçavoit écrire.

C'est une grande erreur de donner pour regle de la décision ce qui fait la matiere du procès. C'est une fausse pro-

position de dire, l'état de l'imposteur, est d'être fils du sieur de Caille. Dailleurs il n'y a point ici de doute, l'imposteur ne peut point être le fils du sieur de Caille, s'il n'a les talens propres, les qualités particulieres, & inhérentes à ce fils.

A l'égard des certificats des cinq Professeurs de l'Academie de Geneve, & de l'extrait du Registre dans lequel le fils du sieur de Caille s'est inscrit de sa propre main pour étudier en Rhétorique, on dira que Geneve est le centre du Calvinisme, on a même insinué qu'il ne faut pas s'étonner de voir cette République d'accord avec le Canton de Berne, pour faire périr un homme qui a voulu embrasser la Religion Catholique, il n'a point de plus specieux raisonnement. Mais peut-on penser que l'imposteur de la maniere dont il se presente, soit un sujet assez important pour animer deux Républiques à sa perte? Peut-on s'imaginer qu'il y ait une Religion au monde dont les maximes soient assez corrompuës, pour être offensé d'en voir sortir un adultere public, un faussaire, un imposteur? L'infame ne fait-il pas l'opprobre de la religion dans laquelle il demeure? Si étant

Calviniste, il étoit reconnu pour être aussi vicieux, & aussi criminel qu'il dit l'être, on le priveroit de la Cène, on le chasseroit de l'Assemblée; & on prétendra qu'ils sacrifient leur honneur & leur conscience au plaisir de se venger de sa désertion. Il faut avoir l'esprit bien foible pour se laisser surprendre par de pareils discours.

Il doit donc demeurer pour constant que le fils du sieur de Caille a été bien élevé, qu'il a fait toutes ses études. Le Soldat de Marine ne sçait pas lire. Il est donc un imposteur ?

SECONDE PARTIE.

*Contenant les preuves de la mort
du fils du sieur de Caille.*

Le sieur de Caille le pere ayant appris qu'un Soldat de Marine s'étoit déclaré son fils dans un acte d'abjuration faite à Toulon au mois d'Avril 1699. c'est-à-dire, plus de trois ans après le décès de son fils unique, se fit délivrer par les Magistrats de Vevay, un certificat de la mort d'Isaac de Brun son fils; & pour rendre cette preuve plus complète, plus

authentique, il fit faire dans la Ville de Vevay la procedure qui y est en usage, pour établir la mort de ceux qui y sont décedés. Il fit entendre devant le Juge le Ministre qui avoit assisté Isaac de Brun à la mort, le sieur Second chez lequel il demouroit, le Medecin, l'Apoticaire, le Chirurgien qui l'avoient vû pendant sa derniere maladie, la Garde qui avoit été auprès de lui & qui l'avoit lavé & enseveli, le Ménuisier qui avoit enfermé son corps dans le cercueil; & plusieurs autres témoins qui avoient assisté à ses obseques. Ils déclarerent qu'ils connoissoient Isaac de Brun fils du sieur de Caille, qu'ils l'avoient vû, & fréquenté pendant son séjour à Vevay, qu'ils l'avoient assisté pendant sa maladie, & qu'ils avoient accompagné son corps à la sepulture. Cette procedure a été legalisée par les Souverains de Berne, & par le Marquis de Puyfieux Ambassadeur pour le Roy en Suisse. Le sieur de Caille a fait faire une semblable procedure à Lauzanne, vingt-neuf témoins y ont été entendus, ils ont déposé avoir vû, connu & fréquenté Isaac de Brun fils du sieur de Caille, ils attestent qu'il a toujours demeuré à Lauzanne, où à Vevay depuis 1685.

jusqu'en 1696. tems auquel il est décedé. Ils expliquent la cause & la qualité de sa maladie, ils disent qu'ils s'étoit fortement attaché aux Mathématiques, ils le dépeignent d'une taille médiocre, plus petite que celle de son pere, le teint blanc, les cheveux châtains, la voix bonne, ils ajoutent qu'il alloit de tems en tems à Vevay, où ils ont appris qu'il est mort en 1696. Tout y est circonscié d'une maniere uniforme. Le Bourguemestre & le Conseil de Lauzanne, attestent ces mêmes verités, cette procedure est legalisée ainsi que l'autre.

Trois tantes du sieur de Caille le fils, l'une paternelle, les autres maternelles, ont donné les mêmes attestations, le sieur Caille le pere a envoyé une déclaration, & une procuration qui a été renouvelée plusieurs fois, où il donne pouvoir de poursuivre l'imposteur. On rapporte des rémoignages en forme de deux Apoticaire, une lettre du 26. May 1696. où le sieur Caille apprend la mort de son fils à un de ses amis, un témoin a produit une lettre où on mandoit de Lauzanne cette mort.

Un Curé de la Paroisse S. Louïs à Grenoble, a attesté qu'il étoit présent

lorsque Madame Rolland reçut la nouvelle de cette mort en 1696.

Dans cette donation qu'elle fait aux pauvres de Manotque d'une maison & d'un domaine qui faisoient partie des biens de la maison de Caille, elle exprime le décès du sieur de Caille fils, comme un motif de sa libéralité.

Après cela, former des doutes sur la certitude de cette mort, c'est attaquer ce qu'il y a au monde de plus certain & de mieux établi.

Nulle preuve plus forte que la reconnaissance, ou le désaveu d'un pere; mais on ne se lasse point de repeter, il est Calviniste, c'est un homme entêté de sa Secte. De quoi n'est pas capable un pere contre un fils qui abandonne des sentimens dans lesquels il l'a élevé? C'est par ces discours qu'on seduit des esprits foibles & superstitieux. Il étoit hérétique, il est vrai, il paroïssoit même qu'il auroit plutôt souffert la mort que de changer de Religion. Que lui ordonnoit cette Religion qu'il professoit? Le vol & l'homicide y sont-ils permis & autorisés? La charité en est-elle bannie? Les principes de la Loy naturelle y sont-ils effacés? Les Protestans ne sont-ils pas Chrétiens? Le

Décatalogue n'est-il pas leur Loy? Ont-ils un autre morale que celle de l'Evangile? Qu'on juge donc de lui sur les principes & les maximes de la Religion qu'il a professée, puisque c'est la seule objection qu'on lui a faite. Il a abandonné tout ce qu'il avoit de plus cher au monde, plutôt que de renoncer à sa secte; c'est une prévention malheureuse: mais on doit conclurre qu'il suit toutes les maximes de la Religion qui est le motif de son sacrifice; par conséquent on doit juger qu'il est incapable de demander la mort de son fils unique, une mort ignominieuse qui le chargeroit du reproche le plus cruel, qui déshonoreroit toute sa famille, & qui lui feroit, selon lui-même, perdre le fruit de tout ce qu'il a crû faire pour Dieu; car il faut juger de nos actions par les principes & les sentimens qui nous animent.

Quel pourroit être le motif du sieur de Caille en sacrifiant son fils au dernier supplice, puisque la nature s'y oppose, & que la Religion le lui défend? Ne seroit-il pas plus doux pour lui de voir ses biens entre les mains de son fils, que de les voir possédés par un parent éloigné, & par une alliée

Ne seroit-il pas touché du désir naturel de voir perpetuer son nom, de se voir revivre dans ses descendans? Il faut renoncer à tout sentiment humain, pour s'imaginer que le sieur de Caille se rend parjure, imposteur, parricide, en désavouant le Soldat de Marine pour son fils.

En 1606. le faux Demetrius fut couronné Grand Duc de Moscovie : il agissoit en Souverain ; le peuple qui l'avoit reconnu crioit : *Vive Demetrius vrai heritier de l'Etat, & meurent tous ses ennemis.* Un grand Seigneur de Moscovie s'adresse à la mere de Demetrius, lui dit de jurer si celui qui paroît étoit son fils. La mere répond que non, qu'elle n'avoit eu qu'un seul fils qui avoit été assassiné. Sur sa parole l'imposteur fut livré à la fureur du peuple qui le massacra, tant la voix de la nature a paru puissante aux peuples mêmes, les moins policés. On découvrit ensuite que cet imposteur étoit Moine de S. Basile, & qu'il s'appelloit Grisca.

Le sieur de Caille le pere a perseveré dans ce désaveu, jusqu'à la mort, dans ces derniers momens où il étoit prêt de comparoître au Tribunal de Dieu, il a confirmé authentiquement le même té-

moignage. L'imposteur voudroit faire passer cette dernière déclaration pour une supposition, parcequ'elle n'est pas signée, quoiqu'on rapporte l'attestation de quatre Cantons qui certifient qu'à l'égard des déclarations judiciaires, *ce n'est pas l'usage de les signer*. Mais, dit-on, cet usage est contre le bon sens. A cela que peut-on répondre ? si ce n'est que celui qui s'exprime de la sorte, peut faire ses remontrances, sur lesquelles on pourra réformer l'usage du pays, jusques-là on ajoutera foi à une pareille déclaration faite devant des Magistrats & légalisée par le Comte du Luc Ambassadeur en Suisse.

Si au désaveu des peres on joint tant de preuves litterales, un concours de tant de témoignages unanimes, peut-on refuser sa créance à une verité si autentique ? Tout ce monde a-t-il été corrompu, tant d'honnêtes gens sont-ils corruptibles, leur a-t-on fasciné les yeux, les oreilles ? Y a-t-il ici du prestige & de l'enchantement ? Quelle utilité peuvent-il esperer de la mort de l'imposteur ? Quel préjudice ont-ils à craindre, s'il est déclaré fils du sieur de Caille.

Est-il permis de soupçonner d'une si

noire conjuration ; un peuple , chez qui la valeur & la sincérité sont des vertus héréditaires , & dont les paroles ne sont pas moins sûres que les traités , un peuple composé de Cantons Catholiques & Protestans , où la différence de Religion ne fut jamais un prétexte d'injustice ? Mais n'est ce point offenser les Suisses que d'en faire l'éloge pour persuader leur bonne foi ?

Il faut convenir que ce bel éloge des Suisses est bien encaissé dans le Factum de M. de la Bliniere , & qu'il le tourne fort ingénieusement en moyen.

Il dit ensuite que les preuves qu'il emploie , ne sont point fondées ni sur un bruit commun , ni sur des présomptions. Le fils du sieur de Caille n'est point mort en fraude , ce n'est point un homme qui ait disparu , qui ait fait naufrage , qu'on ait cru submergé , ou tué dans un combat , enlevé par une mine , ou enseveli sous les ruines d'une Place assiégée. Il est mort au milieu d'une Ville où il demouroit , au milieu d'un pais où il vivoit depuis onze années , il a été enterré publiquement. On rapporte la cause , le commencement , la fin de sa maladie , le jour de son décès. Si l'on n'ajoute pas foi à tant de cer-

tificat, si solennels, il faut douter des verités les plus évidentes, il faut renoncer à toute communication avec les étrangers. On ne peut raisonnablement exiger d'eux qu'ils comptent sur la vérité des certificats, des procédures, des Actes de notoriété qui leur seront envoyés de France, cela entraîne des conséquences infinies, cela donne atteinte aux traités d'alliance, & va contre le droit des gens qui ne s'observe, & ne s'entretient point sans un retour de confiance mutuelle & reciproque.

M. de la Bliniere répond aux objections qu'on lui fait, il n'en néglige aucune, c'étoit son devoir, le nôtre n'est que de parler de celles qui paroissent essentielles.

L'Ordonnance de 1667. titre des faits qui gisent en preuve vocale ou littéraire, Article VII. décide, que les preuves de l'âge du mariage, & du tems du décès seront reçues par des Registres en bonne forme qui feront foi & preuve en Justice. La Dame Rolland ne rapporte point d'extrait d'un Registre mortuaire, donc sa preuve est fautive.

La Dame Rolland a rapporté un certificat autentique des Magistrats de la Ville de Vevay qui fait foi qu'ils ne

sont point dans l'usage de tenir des Registres mortuaires. Après cela l'article XIV. du même titre, forme une réponse décisive à l'objection. Il porte en termes exprès que *si les Registres sont perdus, s'il n'y en a jamais eu; la preuve en sera reçue tant par titres que par témoins, & qu'en l'un & l'autre cas, les Baptêmes, Mariages & sepultures pourront être justifiés tant par les Registres & papiers domestiques des peres & meres décédés que par témoins.* Ici on supplée le défaut du Registre par le certificat des Magistrats de la Ville, par les dépositions de quarante témoins, par le suffrage d'une nation entiere, par des deüils publics, par des lettres écrites en tems non suspect. Quand même cet article XIV. ne seroit pas aussi formel, on avoueroit sans peine que cette foule de témoignages vaut tout au moins l'extrait d'un Registre.

M. de la Bliniere remarque que les trois témoignages qui ont donné lieu à l'Accusé de dire que le sieur de Caille le pere avoit fait courir le bruit de la mort de son fils avant 1696. sont des oui dire vagues, & que l'un de ces témoins qui est le Vicaire de Rougon, fut surpris dans un adultere en flagrant.

délit par le mari qui voulant couper la racine du mal , & de son déshonneur , fut pourtant plus intéressé que sensible à la honte , puisqu'il se laissa fléchir par le billet de 400. liv. du Vicaire , où celui-ci interivit la cause déshonorante de son engagement.

Un autre témoin qui a déposé avoir oui dire au Marquis de Montmort que le sieur de Caille le pere n'avoit pas été présent à la mort de son fils , a été désavoué par ce Marquis.

M. de la Bliniere triomphe en répondant à l'objection qu'on fait , en disant que les procédures faites en Suisse sur la mort du fils du sieur de Caille , ne sont pas dans les formes établies par les Ordonnances.

Il remarque d'abord qu'il seroit fort extraordinaire que lorsqu'il se fait dans les païs étrangers des procédures pour être envoyées , on fut obligé de suivre des Ordonnances du Roy qui n'y sont pas en usage. Cela n'a jamais été pratiqué , ce seroit reduire les François à l'impossibilité de se servir de ces procédures. Il suffit tout au plus qu'elles soient certifiées par l'Ambassadeur, l'Envoyé ou le Resident. On n'a jamais vu que lorsqu'on envoie de France des

Actes dans les pais étrangers, les Officiers du Royaume ayent suivi un autre usage que celui qui est prescrit par les Ordonnances, il y a parité de raison. M. Puyfieux Ambassadeur, dans son certificat, dit positivement qu'aux termes des Traités & des Alliances faits entre le Roy & les Cantons, ces procédures doivent être reçûes dans tous les Tribunaux du Royaume.

Dailleurs la Dame Rolland pour ôter aux Juges tout scrupule, tout soupçon, tant sur la verité que sur l'authenticité des pieces qu'elle rapportoit, donna une Requête au Parlement de Provence, où elle demanda que cette Cour donnât une commission *in partibus*, pour faire en Suisse les preuves de la mort du fils du sieur de Caille, pour montrer que ce fils avoit toujours demeuré à Lauzanne, ou à Vevay jusqu'à son décès.

Si le Soldat n'eût pas été un imposteur, il auroit donné les mains à cette procedure, il auroit demandé aux Juges qu'on le conduisit en Suisse, comme il avoit été conduit à Manosque, à Rougon, à Caille, & à Jocas, il auroit été en état de convaincre son pere, sa mere, sa sœur, & ses

tantes ; il auroit forcé les amis , les voisins , les domestiques , deux Villes entieres à le reconnoître. Cependant il s'oppose à la commission rogatoire ; il fuit la lumiere , il craint les éclaircissemens ; il redoute la présence de celui qu'il appelle son pere , & de la famille où il veut entrer. Est-il difficile de ne pas juger que le Soldat est un imposteur ? Le Parlement d'Aix joint la Requête au procès. Ou il croyoit que les procédures & les certificats étoient en bonne forme ; alors il devoit decider sur ces pieces , qui établissoient , à n'en pouvoir douter , la verité de la mort du fils du sieur de Caille ; ou il croyoit que ces procédures n'étoient pas regulieres ; dans cette opinion ne devoit-il pas en réparer les défauts par une commission rogatoire ? Il s'agissoit d'un point décisif : Si le fils du sieur de Caille est mort , le Soldat est un imposteur. C'est ainsi que M. de la Bliniere , pour faire voir l'iniquité évidente de l'Arrêt du Parlement de Provence presse les Juges qui l'ont rendu.

Il ne s'en tient pas-là ; il rapporte encore un autre incident qui arriva dans le cours du procès , & qu'il qualifie de deny de Justice.

Les sieurs de Saint Antonin Gentilshommes de Provence eurent un différend avec un autre Gentilhomme leur voisin , qu'on nomme le Chevalier de Cormis. Celui-ci disparut , sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu : il s'éleva un bruit qu'il avoit été assassiné. Le Substitut de M. le Procureur General à Aix fit informer. Un Berger déposa avoir ouï dire à un autre Berger, qu'il avoit vû tirer un coup de fusil duquel étoit tombé un homme, dont on avoit jetté le corps dans un abîme. Les sieurs de Saint Antonin sont décrétés d'ajournement personnel. Leur mésintelligence avec le Chevalier de Cormis y donna lieu : ils se présentent, & produisent une lettre qu'ils disent avoir été écrite par le Chevalier de Cormis, depuis qu'il avoit disparu. On voyoit par cette lettre que le Chevalier de Cormis étoit dans les Troupes de l'Empereur du côté de Bâle en Suisse. On s'inscrit en faux contre la lettre ; elle est vérifiée, & déclarée fausse. Les sieurs de Saint Antonin sont decretés de prise de corps ; ils se mettent en état, & donnent une Requête , par laquelle ils soutiennent que le Chevalier de Cormis est dans les Troupes de l'Empe-

reur proche Bâle en Suisse ; & ils demandent qu'on commette à leurs dépens deux personnes de la connoissance du sieur de Cormis , pour aller vérifier son existence. On fait droit sur leur Requête. On commet les sieurs Carnet & Gassendis, tous deux d'une probité connuë , pour aller sur les lieux s'instruire de ce fait important , qui interessoit la vie & l'honneur des sieurs de Saint Antonin.

La Dame Rolland instruite de cette commission, presenta une Requête au Parlement de Provence, où elle demanda qu'il plût à la Cour de commettre pareillement les sieurs Carnet & Gassendis, qui devoient passer par Lauzanne & par Vevay , pour dresser leur procès verbal , & faire telles informations qu'ils jugeroient à propos sur le séjour du fils du sieur de Caille en Suisse, & sur sa mort à Vevay : le Jugement du procès , disoit-on , ne pouvoit être retardé ; il n'a été jugé que quinze mois après.

L'imposteur s'oppose de nouveau à cette demande , nonobstant les oppositions , M. le Procureur General donne ses conclusions conformes à la Requête de la Dame Rolland. M. le Rap-

porteur met la Requête dans sa poche & ne la rapporte point. Les sieurs Car-
net & Gassendis reviennent de leur
voyage, les sieurs de S. Antonin sont
justifiés & renvoyés absous. Le respect
dû à un Juge, poursuit M. de la Bli-
niere, ne permet pas de parler contre
lui, sur le fondement d'une présom-
ption; mais tout respect doit céder à
l'amour de la verité, lorsqu'elle éclate.
C'est ici une matiere d'état. Il s'agit de
recevoir dans une famille d'une noblesse
ancienne un vil enfant de la terre, un
Soldat de Marine, le fils d'un Forçat
de Galeres, un malheureux qui ne peut
jouir le personnage d'imposteur qu'en
faisant l'infame récit d'une vie remplie
d'ordures, qu'en s'avoiant coupable
d'un tissu de faussetés. La conduite af-
freuse que le scelerat dit qu'il a tenue,
ne suffisoit-elle pas aux Juges pour être
en garde contre lui, & pour ne rien re-
fuser de ce qui tendoit à éclaircir la ve-
rité? Les efforts qu'il faisoit pour em-
pêcher les éclaircissmens, ne devoient-
ils pas les déterminer à les ordonner?
Que ce soit ici un aveuglement, pré-
vention, erreur, déni de Justice, il est
toujours vrai de dire que dans la for-
me ou dans le fonds, l'Arrêt du Par-

lement de Provence renferme une iniquité évidente.

L'Imposteur peut à présent distribuer les volumes d'éloge qu'il a composés pour les douze Juges qui ont été de l'avis de l'Arrêt, cela prouvera que l'ingratitude est le seul vice qu'il n'a point. Ils lui ont fait présent de la fortune & de la vie, mais ils l'ont fait aux dépens de la Justice & de la vérité, aux dépens de la réputation des Citoyens, des Magistrats, des Souverains d'une République, qui doit être au dessus de tout soupçon, ils l'ont fait aux dépens de l'intégrité d'un Résident, d'un Ambassadeur, dont le nom, le mérite & le caractère sont respectables. Ils ont déclaré parjure, faulxaire, inhumain, un pere dont la probité n'a jamais reçu d'atteinte. Quels Juges voudroient être loués à tel prix ? Voilà où le feu de l'éloquence conduit un Avocat dans une cause juste : mais reconnoissons ici la foiblesse des genies les plus éclairés, & des Juges qui ont les meilleures intentions, ils sont capables avec un cœur droit de faire de grandes injustices, la vérité leur peut échaper, & le mensonge bien coloré peut leur faire illusion.

Tout ce qu'on a rapporté pour prou-
ver

ver la mort du fils du sieur de Caille ,
prouve également son séjour continuel
en Suisse ; ce qui forme une impossibi-
lité physique contre la prétention du
Soldat , parcequ'un homme ne peut pas
être en même-tems & pendant six ans
en Suisse , & en Provence , c'est-à-dire,
depuis 1690. tems de la prétendue éva-
sion , jusqu'en 1696. De cette impossibi-
lité physique , il faut conclure neces-
sairement que le Soldat est un impost-
teur.

TROISIE'ME PARTIE.

*Concernant l'Abjuration faite par
l'imposteur le 10. Avril 1699.
& l'interrogatoire qu'il a subi le
19. Juin de la même année , par
devant le Lieutenant Criminel de
Toulon.*

Il est très-important d'examiner les
premieres démarches d'un homme qui
veut s'attribuer un nom & une qualité
dont il ne jouit point.

Considerons l'Acte d'abjuration du
Soldat , où il se suppose pour la pre-
miere fois fils du sieur de Caille , il

ment sur le nom de baptême, sur le nom propre & sur l'âge du fils du sieur de Caille, il ment sur le nom du pere & de la mere. En trois lignes cinq faussetés, cinq points d'ignorance inexcusable. On ne dit point que cela ait été suggeré; c'est un acte volontaire fait à la face des Autels, Acte qui doit servir de prélude à l'imposteur, à la faveur duquel il doit entrer dans une famille noble, & usurper les biens de cette famille. La premiere démarche qu'il fait dans une Religion, dont l'Auteur est la verité même, est scellée de faussetés essentielles. Oh l'excellent modèle d'un Néophyte! Y a-t-il un pere de famille qui ayant donné la moindre teinture d'éducation à ses enfans les trouve en deffaut, s'il les interroge sur leur nom, s'en trouveroit-il quelqu'un assez stupide pour ignorer le nom de ses pere & mere? A ce premier début ne reconnoit-on pas l'imposture?

A l'égard de l'interrogatoire; il fait cent mensonges essentiels sur des questions auxquelles un enfant de dix ans répondroit juste, s'il étoit véritablement le fils de la maison. Cet homme ignore le nom, la figure & la couleur du pere, de la grand-mere, de la soeur, & des

tantes qu'il se donne avec qui il dit avoir vécu jusqu'à la fin de 1690. il ignore en quels lieux ils habitoient, il ne sçait point s'ils ont été malades, en quel tems quelques-uns d'entre-eux sont morts, s'il y avoit des locataires dans la maison où il demeueroit à Lauzanne, s'il a été à Paris, il ignore le nom du Chirurgien qui a dû le traiter pendant une maladie de huit mois, & les noms de son parrain & de sa marraine. Il ment sur l'âge du fils du sieur de Caille, sur le tems que sa mere est morte, & qu'il est sorti de Manosque. Il se donne dans l'interrogatoire vingt-cinq à vingt-six ans, pour se rapprocher de l'âge du fils du sieur de Caille, parcequ'il ne s'en étoit donné que vingt-trois, deux mois auparavant dans son abjuration. Il ment sur la fonction des Domestiques, sur les meubles dont les appartemens de la maison de Manosque étoient garnis, sur la chambre où le fils du sieur de Caille couchoit, pendant qu'il fait le détail juste des dehors de cette maison. Il dit qu'il n'a point eu de Précepteurs, & qu'il n'a jamais appris à lire, ni à écrire. Il se trouve dans les histoires artificieuses qu'il débite des impossibilités physiques, des vuides de trois années

entieres qui ne peuvent être remplies. Enfin cet homme a une memoire excellente, une facilité admirable à raconter cinquante faits qui se sont passés dans la Provence avant l'année 1685. & il ne peut pas repondre un seul mot sur ce qu'il a fait en Suisse depuis ce tems là. Il ment sur tous ces articles, où il dit qu'il n'en sçait rien, quoique la memoire doive être naturellement plus presente sur des faits nouveaux que sur des faits éloignés; quoiqu'on doive se ressouvenir plutôt de ce qu'on a fait dans l'Adolescence, que pendant qu'on étoit enfant: Quelle en est la raison? C'est qu'il n'a jamais été en Suisse, & qu'il n'a jamais vû le sieur de Caille, ni sa famille.

Et on pourra douter après cela si ce Soldat est un imposteur, lorsqu'il ne peut montrer que la qualité du fils du sieur de Caille lui appartienne, & qu'il ne peut pas se faire reconnoître dans cette qualité. N'est-il pas contre la nature, l'Etat, la Religion de lui donner l'état qu'il veut usurper?

Le faux Bandoüin, qui dans l'état qu'il se donnoit, prenoit la qualité d'Empereur d'Orient, & de Comte de Flandres, soutint ce nom avec

audace & fierté. Il supposa qu'il avoit été fait prisonnier de guerre devant Andrinople , qu'il y avoit demeuré vingt ans ; il ajoutoit qu'il s'étoit sauvé ; que venant en Flandre sa Patrie , il avoit été repris par d'autres Barbares , qu'il fut vendu & conduit en Asie , où il mena la charuë pendant deux ans ; que des Marchands Allemands l'avoient racheté à vil prix. Il faisoit une histoire suivie, à commencer du tems que le véritable Baudoin étoit sorti du pais , il avoit beaucoup de ses traits. La plus grande partie de la noblesse de Flandre , & le peuple reconnurent cet imposteur pour leur Souverain , ils se soumirent à son Empire. Il sçavoit les noms des plus qualifiés , la noblesse de leurs extractions , les actions glorieuses de leurs Ancêtres , les Armes , Blasons , devises de leurs familles & leurs Généalogies. Il connoissoit le pais en perfection , il répondoit à tout , tantôt avec douceur & moderation , lorsqu'il étoit préparé , tantôt avec hauteur & fierté , lorsqu'on lui faisoit des questions difficiles. *Ingrate Patrie , ingrats Sujets & compatriotes , s'écrioit-il , de m'outrager ainsi , par des questions choquantes , après avoir essuyé tant de fatigues & de miseres.*

Tout le monde juroit qu'il étoit le Prince légitime. La Comtesse Jeanne fille du véritable Baudouin fut dépouillée du Comté de Flandre. Elle eut recours à Louis VIII. Roy de France, neveu de l'Empereur Baudouin. Le Roy à la prière de la Comtesse envoya un sauf-conduit au faux Baudouin, & lui donna rendez-vous à Compiègne. L'imposteur s'y trouva à point nommé, étant suivi de la principale Noblesse de Flandre. Il salua fièrement le Roi, qui lui demanda trois choses. Premièrement, en quel lieu il avoit rendu hommage de son Comté de Flandre au Roi Philippe Auguste son pere. Secondement, par qui, & en quel lieu il avoit été fait Chevalier? Troisièmement, quelle femme il avoit épousé en France, en quel lieu, en quel jour, & par la médiation de qui? L'imposteur répondit avec audace; mais ses réponses n'étant pas justes, l'imposture fut découverte. Louis VIII. lui commanda de sortir dans trois jours de son Royaume, & ne le fit point punir, à cause du sauf-conduit qu'il lui avoit donné. Le faux Baudouin chassé se retira à Valenciennes; & comme il se vit abandonné de la Noblesse, il se travestit en Marchand.

Il fut pris, & livré à la Comtesse Jeanne : on le mit à la torture, il fut forcé par les tourmens d'avouer qu'il étoit un imposteur. Il dit qu'il étoit Champenois, & qu'il s'appelloit Bertrand de Rane. Il fut pendu publiquement à Lille en Flandre. Son supplice ne désabusa pas le peuple, qui crut que la fille avoit mieux aimé faire pendre son pere, que de lui remettre la Souveraineté, quoiqu'il fut lui-même convenu de son imposture; tant la prévention étoit grande en sa faveur.

Après cela on nous dira que l'interrogatoire que le Soldat a subi ne conclut rien contre lui, qu'il a réparé les fautes qu'il y a faites, & qu'il faut plutôt s'en rapporter à cent & dix païsans, qui le reconnoissent pour le fils du sieur de Caille, quoiqu'ils n'ayent point vû ce fils depuis seize années. Cependant on voit un celebre imposteur confondu par un grand Roy, malgré la reconnoissance de deux mille Gentilshommes, & d'un peuple entier, parcequ'il n'a pas répondu juste à trois faits qui s'étoient passés il y a plus de trente ans, & qui certainement étoient plus faciles à oublier, que le nom & l'âge du fils du sieur de Caille, le nom

& la figure d'un pere que l'imposteur suppose avoir quitté depuis neuf années.

Qui peut douter malgré les raisonnemens du Soldat, que la conviction d'un imposteur se tire de ses réponses sur les faits qu'il ignore, sur les personnes qu'il ne connoît pas, & qu'il devoit connoître dans la supposition? Qui ne sent pas que l'interrogatoire, qui dans tous les genres de crime est d'une nécessité absolüe pour l'instruction, est encore plus important dans une accusation d'usurpation de nom & d'état?

On ne sçauroit s'empêcher d'être surpris que M. le Rapporteur n'ait pas au Parlement de Provence interrogé plusieurs fois le Soldat. Apprehendoit-il de le trouver coupable?

Dans l'affaire du sieur de la Pivardiere, M. de la Briffe Procureur Général voulut-il se rendre à la reconnaissance de cent trente-huit témoins choisis entre plus de cinq cens, à la tête desquels étoit la famille du sieur de la Pivardiere? Messieurs Bochart de Sarron & Portail ne l'interrogerent-ils pas sur plus de six cens faits différens, qui comprenoient les principales

circonstances de sa vie & de sa famille, auxquelles il répondit juste? Que seroit devenu le sieur de la Pivardiere, si ses réponses sur des faits essentiels, n'eussent pas été plus justes que celles de l'imposteur?

On prétend excuser le Soldat, parceque c'est un homme stupide & sans jugement, qui s'est abandonné à la conduite de ses gens d'affaires, qui lui ont persuadé que le Juge de Toulon n'étoit pas Juge competent d'un Gentilhomme tel que lui, & qu'il falloit seulement faire quelques réponses pour la forme, & réserver ses raisons pour le Parlement.

On appelle cela une excuse forcée & mal imaginée. L'idée qu'on doit prendre de l'esprit de l'imposteur, c'est celle d'un esprit sans culture, qui paroît d'abord grossier, mais qui recèle beaucoup de finesse & d'adresse. L'ignorance d'un homme dans les faits les plus simples, qui concernent une famille, n'exclut point sa qualité d'homme d'esprit. Il n'y a point de païsant qui ne connoisse mieux ses parens, son origine, que le Docteur le plus habile qui n'est pas de cette famille. C'est donc l'argument le plus faux, de dire que

le Soldat est un hebeté , parcequ'il ignore des faits qui regardent le sieur de Caille , son fils , & tous ses parens , il en faut simplement conclurre qu'il est un fripon & un imposteur ; puisqu'il ne sçait ni le nom , ni l'âge de celui qu'il veut représenter , ni la figure de celui qu'il demande pour pere , ni l'état de la famille dans laquelle il veut entrer.

Dès qu'il a de l'esprit , il n'a pû prendre l'idée qu'on dit lui avoir suggerée , lorsqu'il étoit prêt d'être interrogé. Dailleurs , cette suggestion est alleguée sans preuve ; c'est une raison où l'on reconnoît l'effort qu'on a fait pour la trouver.

Vainement oppose-t'on deux maximes en faveur du Soldat. La première , qu'on n'écoute pas un homme qui veut perir , & qu'on n'a point d'égard à sa confession. La seconde , qu'on ne peut donner atteinte à son état par des déclarations. Ces maximes sont ici fort mal appliquées. On n'écoute point un homme qui , le désespoir dans le cœur , s'accuse d'un crime , lorsque sa seule confession est toute la preuve qu'il en rapporte ; mais il décideroit lui-même de sa condamnation par sa confession ,

si elle étoit accompagnée de plusieurs présomptions violentes , ou d'autres preuves qui n'auroient pas le dernier degré d'évidence ; autrement il seroit inutile d'interroger un Accusé.

A l'égard de la seconde maxime , elle n'a son application que lorsque la vérité eclatte d'ailleurs par des preuves invincibles. D'ailleurs on suppose ici que l'état de l'usurpateur , c'est d'être le fils du sieur de Caille ; c'est une petition de principes , parceque c'est la question du procès qu'il ne faut pas supposer toute décidée , quand on la veut établir , ni emprunter de cette décision toute la force de l'argument qu'on employe. Au contraire , dans le doute , & avant la décision , il faut dire que les declarations d'un imposteur contraires à l'état qu'il s'attribuë , sont de grands préjugés contre lui.

QUATRIÈME PARTIE ;

Où l'on démontre que les aventures de l'imposteur sont fabuleuses.

Le Soldat n'a pû rien dire dans son interrogatoire de ce qu'il doit avoir

fait en Suisse pendant cinq années qu'il doit y avoir demeuré, s'il est fils du sieur de Caille. Son Avocat est aussi discret que lui sur ce séjour, il remplit tout d'un coup ces cinq années en disant, que *le pere y tenoit son fils enfermé dans une prison*. La discretion est louable, il vaut mieux se taire que de mentir. Comment parler d'un lieu où l'on n'a jamais demeuré? Comment citer des personnes qui ne nous sont pas connues? Il faut bien nécessairement demeurer court : après tout le Soldat n'est pas forcier.

Pour rendre raison de ce mauvais traitement, on dit que son pere le haïssoit, parcequ'il étoit mal fait de corps & d'esprit, & qu'il avoit des inclinations basses. On a encore allegué que sa naissance ne fit pas beaucoup de plaisir à son pere, qui l'appelloit souvent fils de Capucin. Tel étoit, dit-on, le langage de sa jalousie. On attribué encore au fils du sieur de Caille un desir ardent dès sa plus tendre enfance, de se faire Catholique. Voilà les motifs des mauvais traitemens. Une femme née Huguenotte, morte dans le Calvinisme, seduite par les agrémens d'un Capucin! Oh que cela est joliment ima-

géné! Voilà un imposteur qui veut entrer dans la famille du sieur de Caille par une belle voye, c'est en déshonorant son pere & sa mere; Sont-ce-là les démarches d'un fils?

Il y a des preuves certaines dans les Enquêtes que jamais mariage ne fut plus uni. Le mari donne à sa femme toute sa confiance, il lui passe une procuration generale pour agir & disposer, comme il auroit fait lui-même; elle le nomme en mourant son legataire de l'usufruit de ses biens. Ce pere n'a rien oublié pour l'éducation de son fils. On a vû toutes les dépenses qu'il a faites pour cela: Est-ce à ces traits qu'on reconnoît l'aversion de ce pere?

A l'égard du zèle ardent qui le pressoit d'être Catholique, nous en allons juger. Plein de cette ferveur digne des premiers siecles de l'Eglise, & qui ne peut être arrêtée par aucune consideration humaine, il se dépouille de ses premiers préjugés, il rompt les liens de la nature, il abandonne son pere, il se rend d'abord à Turin, ce sont-là les motifs qui l'ont, dit-il, déterminé à quitter la Suisse.

On s'attend à le voir aussi-tôt aux pieds d'un Prêtre renoncer à l'heresie,

promettre de vivre & de mourir dans la Religion, hors de laquelle il n'y a point de salut. Point du tout, il est neuf ans entiers sans y songer, il n'y pense plus dès qu'il l'a la liberté de le faire ; n'est-ce pas là un système bien suivi ?

Que fait-il pendant ces neuf années ; c'est lui qui va parler, peut-on refuser de le croire ? Il se fait quatre fois Soldat, d'abord dans les Troupes du Duc de Savoye, ensuite dans la Milice de Provence, de-là sur les Galeres, enfin sur les Vaisseaux. Dans les tems intermediaires, il est valet d'un Confiturier, Records, Charlatan, il débauche Honorade Venelle, femme de Pierre Mège, il vit avec elle dans un commerce scandaleux, il rend la belle-mere, & les belles-sœurs de cette femme, complices de l'adultere. Elles trouvent bon qu'il prenne le nom du mari, il reçoit les rentes, il passe des actes, il fait des faussetés ; encore une fois c'est lui-même qui le dit ; ne trouve-t-on pas que ses actions répondent bien à son zèle, que la Grace a operé d'une maniere bien efficace, qu'il est bien pénétré des mystères de notre Religion, qu'il a un amour bien ardent pour la verité ? Tel est ce confesseur de la foi.

Mais afin de nous apprendre pourquoi il a été neuf ans sans faire abjuration, quoique le dessein d'abjurer fut le principal motif de son évasion, il nous dit qu'il apprehenda qu'on ne le punit d'une peine capitale, parcequ'il étoit sorti du Royaume pour la cause du Calvinisme. Ainsi il se cacha avec beaucoup de soin. Mais en abjurant ne se déroboit-il pas à cette peine qu'il craignoit. Voilà donc la plus mauvaise de toutes les raisons. Dailleurs il nous apprend que s'étant évadé, il fut pris par M. le Maréchal de Carinat, & qu'il se déclara à ce Général qui lui donna un Passeport pour revenir en France. Muni de ce Passeport n'étoit-il pas à l'abri du danger ? Suivant l'histoire qu'il fait ensuite de la découverte d'un bassin, où il vit ses armoiries étant à Nice, il fut reconnu par plus de cinq-cens personnes, tous Provençaux. Comment donc pendant huit ans a-t-il pû craindre le dernier supplice, s'il se découvroit, puisque le secret étoit éventé, & qu'il ne lui en étoit arrivé aucune disgrâce.

M. de la Bliniere rapporte une lettre du fils du sieur de Caille, qui démontre qu'il étoit un zélé Huguenot, il étoit

bien éloigné d'être un Néophyte Catholique.

Qui n'admirera l'entrevûë galante du Soldat & d'Honorade Venelle, qui convinrent par une admirable sympathie dans un moment de leurs faits ? elle goûta d'abord la proposition qu'il lui fit de remplacer auprès d'elle le mari absent. La mere & les sœurs y donnent les mains, voilà une famille bien unie ! Un homme qui en leur persuadant un pareil expedient a l'adresse dans la triste situation où il est, de trouver un nid où il se refugie, est-il stupide ? Mais ne doit-on pas soupçonner que cette histoire est fabuleuse, puisqu'aucun témoin n'en parle, & qu'il est évident qu'elle a été imaginée pour servir de fondement au Roman ?

D'ailleurs il supprime la date précise de son évasion de Suisse. Il ne dit point où & quand il fut pris par les Troupes du Duc de Savoye, où & comment il fut fait prisonnier par un parti de l'Armée de France, en quel lieu, en quel tems il reçut un passeport pour revenir dans le Royaume, en quel tems il arriva à Nice, il s'engagea dans la Milice de Provence, en quel tems il eut cette apparition imaginaire d'un bassin d'ar-

gent marqué aux Armes du sieur de Caille; & enfin en quel tems il arriva à Marseille. Il évite même de fixer en quelle année, il prit le nom, le domicile & la femme de Pierre Mêge, parcequ'il n'auroit pû éviter de tomber dans des contradictions, & des impossibilités physiques. De-là il est naturel de conclure que la premiere partie de son histoire, qui est le fondement de tout le reste, ne porte que sur des artifices, & des suppositions. Personne n'ignore qu'une histoire, est aveugle sans la Chronologie, & qu'on est en droit de la traiter de fable.

M. de la Bliniere établit par des pieces les Anacronismes du reste de l'histoire de l'imposteur. Il prouve ensuite que le Soldat est Pierre Mêge fils de François Mêge Cabaretier à Joucas, Forçat de Galeres pour crime de fausse monnoye, & de Marie Gardiole. Il fait voir que toutes les actions que l'imposteur a faites dont on a rapporté la preuve sont les actions du veritable Pierre Mêge.

Il y a cinq faits principaux. Le premier, que Pierre Mêge s'est enrôlé sept fois differentes en 1676. 1683. 1687. 1691. 1694. 1695. 1697. Le

deuxième, qu'il y a eu un Arrêt contre lui à cause des violences qu'il avoit faites au sieur Fauquet Prêtre de Roussillon. Le troisième, qu'il a fait trois abjurations différentes en 1679. en 1681. & en 1699. Le quatrième, qu'il a épousé Honorade Venelle en 1686. passé une procuration en 1687. une autre procuration en 1691. donné cinq quittances de la rente de la maison depuis 1693. inclusivement, jusques & compris l'année 1697. Enfin qu'il a passé une reconnoissance au profit de sa femme le 18. Decembre 1694. Le cinquième fait, est, qu'il a exercé plusieurs métiers vils & sordides.

De tous les cinq enrollemens, l'imposteur n'avouë que ceux de 1695. 1697. Il convient d'avoir exercé tous les métiers excepté celui de Cardeur de filosele, il désavouë les deux premières abjurations. A l'égard des Actes il ne veut mettre sur son compte que la procuration de 1691. la reconnoissance de 1694. & les quittances privées. Il rejette tous les autres actes sur le veritable Pierre Mège, car il prétend être le faux. Dabord la présomption est contre l'imposteur. Tout ce qui a été fait sous le même nom, & la même

qualité a été fait par la même personne. Le suffrage des témoins se joint à l'autorité des actes. La première abjuration est du 23. Mars 1679. elle a été faite entre les mains d'un Jésuite, par Pierre Mège. L'imposteur nie que ce soit lui, des témoins l'ont reconnu pour avoir fait cette abjuration. La seconde a été faite à Apt, le 26. Decembre 1681. entre les mains du Grand-Vicaire. Des témoins ont de même reconnu le Soldat pour avoir fait cette abjuration. Il conteste d'avoir fait la troisième.

A l'égard des deux enrôlemens de 1676. & 1683. son nom, sa taille, sa figure, sa couleur, son métier, sa filiation, le lieu de sa naissance, sont rappelés dans l'acte. La preuve testimoniale se joint encore à la littérale.

Quant aux enrôlemens de 1687. 1691. & 1694. il y est désigné parfaitement, ainsi qu'il l'a été dans les précédens, puisqu'il rejette ces trois enrôlemens sur Pierre Mège, il s'ensuit que Pierre Mège n'a pas disparu comme il le dit, depuis 1690. & puisque par l'enrôlement de 1694. on voit que Pierre Mège étoit à Marseille, il a donc dû s'y rencontrer avec le faux. Ces deux Amphitrions ont dû jouer

ensemble & faire une scene extraordinaire ; cependant on ne nous a rien appris là-dessus.

Le sixième enrôlement sur les Galeres, que le Soldat avouë, est en 1695. il y est désigné comme dans les autres ; donc le veritable Mège & le faux ne sont qu'une même personne. Et le veritable se prétend faux par un jeu qu'il a imaginé pour se dire le fils du sieur de Caille.

L'extrait du Controlle general des Galeres, prouve que l'enrôlement de 1694. ne peut s'attribuer qu'à Pierre Mège, & l'imposteur le met sur le compte du faux Mège.

Ainsi ce que le Soldat avouë lui appartient, ce qu'il désavouë appartient à Pierre Mège, les pieces & les témoins en font l'application à un seul, & il se convainc lui-même par ses propres aveux.

Il s'est depuis enrôlé en 1697. sur les Vaisseaux toujours sous le nom de Pierre Mège, & en 1699. il fit sa troisième abjuration & leva le masque en se disant fils du sieur de Caille.

Il s'étoit marié le 27. Mars 1686. le contrat est produit, les témoins du contrat l'ont reconnu pour être le même Pierre Mège qui a passé cet acte ;

on rapporte l'acte de celebration.

Pierre Coulet qui avoit reçu le contrat & à qui il passa en 1687. comme mari d'Honorade Venelle, une procuration pour vendre une maison, lui a soutenu la même chose.

Il convient qu'il a passé une procuration en 1691. pardevant Notaire à Jeanne Venelle pour recevoir les intérêts du prix de cette maison, ces deux procurations contiennent les mêmes noms, les mêmes qualités de Pierre Mège mari d'Honorade Venelle, le Notaire qui a reçu la première procuration a reçu la quittance.

Il a passé successivement cinq quittances de suite, en présence de deux témoins, il dit qu'il a passé ces actes comme le faux Mège, le débiteur de la rente, & les témoins de ces quittances lui ont soutenu qu'il étoit le véritable.

On produit encore une reconnoissance qu'il a fait à sa femme de 100. l. le 18. Decembre 1694. passée pardevant le même Notaire qui avoit reçu le contrat. Toutes ces preuves littérales sont authentiques, suivies, dépendantes les unes des autres. Le Soldat s'y reconnoît par tout pour être Pierre Mège,

mari d'Honorade Venelle, pas une de ces pieces n'est attaquée par l'inscription de faux. Les témoins nécessaires de ces pieces le reconnoissent.

Joignons à tous ces titres une cohabitation publique avec Honorade Venelle, cohabitation non contestée, cohabitation d'autant moins suspecte que c'étoit dans la propre maison de Marie Gardiole mere de Pierre Mège, c'est-là qu'il a demeuré conjointement avec Honorade Venelle, portant le nom & faisant les fonctions de Pierre Mège son mari, les trois sœurs de Pierre Mège demeuroient aussi dans la même maison avec leur mere, & leur frere, s'appellant reciproquement par ces differens noms, tous faits certains dont le Soldat convient, & dont les pieces font foy.

Honorade Venelle subira-t-elle la peine dûë aux imposteurs, lorsqu'avec des titres si certains, si solennels, elle vient demander qu'on lui conserve son état? Quelle seroit la femme qui ne tremblât, si celle-ci succomboit dans sa prétention? Et combien y en a-t-il, qui, quoique femmes légitimes ne pourroient pas rapporter autant de témoignages en leur faveur? Plusieurs

témoins déposent que Pierre Mège étoit Cardeur ; quelques-uns déposent que depuis cinq , six , sept , à huit ans , il l'ont fait carder de la filoselle ; or c'est dans ce tems-là qu'il s'est dit le fleur de Caille ; qui lui avoit appris ce métier , s'il étoit le fils de ce Gentilhomme ?

Dans les deux enrollemens il s'est donné cette qualité , & dans les quittances sous seing privé , treize de ses plus proches parens l'ont reconnu pour Pierre Mège.

Nul appel d'abus plus juste que celui qu'Honorade Venelle a interjetté de la celebration du second mariage : la Religion y est blessée , on a abusé d'un grand Sacrement pour couvrir une débauche , le droit public y est intéressé. On ne se joue pas impunément des noms , des titres , des qualités qui établissent l'état d'une personne. L'infidélité qu'Honorade Venelle éprouve de la part de son mari est le plus cruel outrage qu'on puisse faire à une femme. Cette injure est telle qu'en jugeant l'appel comme d'abus , la Cour ne peut se dispenser d'ordonner la séparation de corps & de biens. Pierre Mège ne doit pas conserver l'autorité que les Loix lui avoient donnée sur celle qu'il a mépri-

lée, jusqu'au point de la désavouer ; & de soutenir qu'elle a été sa concubine.

On jugera si tant de preuves authentiques peuvent être effacées, parcequ'il a plu à l'imposteur de dire qu'il a voulu jouer le rôle de Pierre Mège. En croirait-on une simple allegation remplie d'impudence & destituée de toute sortes de preuves, au préjudice des actes certains & authentiques qui sont rapportés, au préjudice des témoins qui font l'application de tous les actes à l'imposteur, & contre une possession d'état suivie & justifiée ? C'est insulter à la Justice que de proposer une pareille objection.

Il n'est pas plus heureux, lorsque pour combattre les premiers enrollemens & montrer qu'il ne les a point passés, il fait voir qu'il auroit menti sur son âge si c'étoit lui. Ces mensonges ne concluent rien sinon qu'il est un menteur.

Voici la grande objection du Soldat, il choisit les endroits de quelques dépositions où des témoins disent que Mège est de taille médiocre, gros ou petit, les cheveux crépus, les moustaches noires à la Royale, de grosses jambes, boiteux,

boiteux , les jambes traînantes , les jambes contrefaites , dont l'une tire , & de laquelle il fait comme un demi cercle quand il veut marcher , la démarche extraordinaire , la démarche gênée , il marchoit courbé , les yeux chassieux , bordés , dont les deux , ou l'une des paupières tire en bas , la voix claire , grêle , petite , cassée , enrouée , féminine le teint jaunâtre , les cheveux noirs & plats. De-là il conclut , je ne puis pas être ce même Pierre Mège , il n'y qu'à me voir , je suis un homme tout différent.

On a cousu des lambeaux , on a ramassé des traits particuliers , des dépositions de l'une & de l'autre Enquête , qui pourroient , si on les prenoit à la lettre , servir à faire le portrait de trois ou quatre personnes différentes. On s'est joué sur des équivoques : Pierre Mège avoit trois frères ; sçavoir , Jean , François , Alexandre. Quelques témoins se sont mépris , ils ont donné à Pierre ce qui appartenoit à Jean , qui étoit en effet , gros , petit , qui avoit les jambes grosses , les cheveux crépés , & une grosse moustache à la Royale. Il faut donc d'abord écarter ces différences qui sont les essentielles , parcequ'un

homme gros , petit & barbu , ne peut pas être le même qu'un homme grand , delié , & sans barbe , tel que paroît Pierre Mêge dans les signalemens & enrollemens qui ont été produits , & tel qu'on voit aujourd'hui le Soldat qui est la même personne.

Il faut encore écarter ce défaut d'être boiteux ; c'est une fausseté qu'on a avancée pour surprendre les Juges & le public. Le témoin sur lequel on se fonde ne parle pas de Pierre , mais de son neveu qui est en effet boiteux ; il est honteux & indigne d'imposer ainsi à la Justice.

Les autres traits particuliers appartiennent à Pierre Mêge. Qu'a fait le Soldat ? Il a coupé les dépositions , il a pris un trait ici , un trait là , il a omis les reconnoissances précises que les témoins ont faites , en le déclarant Pierre Mêge.

Voici le portrait en gros que ces témoins , qui sont ceux de Madame Roland , ont fait. Pierre Mêge est de grande taille , au-dessous de la plus haute , & au-dessus de la médiocre , le corps delié , les cheveux noirs , plats , & abbattus , les yeux chassieux , bordés , la face pâle , d'un teint jaunâtre , sans

barbe. Le Prieur de Joucas dit , que Pierre Mège a la face d'un homme qui n'en a que l'apparence.

C'est sur ce portrait d'un homme qu'ils ont vû successivement depuis 15. 20. 25. ans , & sur plusieurs autres faits , qu'ils ont attesté que le Soldat est Pierre Mège. Quiconque l'a vû & le verra, attestera la même chose. Il y a même ici une preuve d'identité peu commune, & qui jointe à l'uniformité de la taille, ne permet pas d'en douter ; c'est le défaut de la barbe.

Quant à la difference qu'on voudroit trouver dans les yeux , c'est encore une preuve d'identité. Il est convenu de l'incommodité de sa vûë , il est chassieux. Il est certain que lorsque les yeux pleurent , les paupieres se relâchent ; le teint pâle & jaunâtre , c'est encore son teint naturel ; les cheveux noirs , il les a ; on n'a qu'à lui faire lever sa perruque ; les cheveux plats & abbattus , c'est ainsi qu'il les avoit avant que d'en avoir d'artificiels. A l'égard des jambes traînantes , dont il fait paroître quelquefois une en demi-cercle , le témoin unique qui dépose ce fait , rapporte plusieurs autres raisons de la reconnoissance qu'il fait de ce Soldat

pour Pierre Mège. Il ne seroit pas étrange qu'un Bateleur tel que Pierre Mège qui fait toutes sortes de gestes & de contorsions, eût affecté cette posture.

A l'égard des témoins qui disent, qu'il marchoit un peu courbé, comme un homme qui portoit un fardeau, les deux témoins qui le déposent, n'en parlent qu'à l'occasion de l'insulte faite au Prieur de Roussillon, & ils le reconnoissent pour être Pierre Mège qui a fait cette insulte. Il en convient lui-même; par conséquent cette posture ne ne scauroit le différencier, puisqu'ils avoient que c'est de lui qu'ils ont parlé.

Enfin, pour ce qui regarde la voix cassée, claire, grêle, & féminine, c'est précisément la même chose dans le sens de tous les témoins. Mille gens appelleront son ton de voix de ces différens noms, qui reviennent tous à marquer une voix particulière, claire, & féminine, telle que celle du Soldat, & c'est encore une très-grande preuve d'identité; car quoique le ton de voix soit très-sujet au changement, il y a cependant ici un caractère de voix si particulier, qu'il est très-propre à désigner une personne.

Les émissaires de l'imposteur ont

trionphé pendant quelques jours à l'occasion de l'Arrêt qui a ordonné, qu'il seroit visité depuis les pieds jusqu'à la tête. Ils ont publié que c'étoit-là le point de la décision, que la Dame Roland alloit perdre son procès, & c'est ce rapport qui confond l'imposteur ; car on y voit qu'il n'a point, comme ses fausses nourrices l'ont dit, de cicatrice au front, que ses oreilles n'ont jamais été collées à la tête, qu'on ne les lui a point détachées, qu'il n'a jamais eu les écrouelles aux jambes, ni dans aucune partie de son corps. Sa taille est la même que celle qui est marquée dans les enrollemens, & les signalements de Pierre Mège. On lui a trouvé une cicatrice derrière l'oreille, à cause des cantarides que Pierre Mège s'y étoit appliquées, pour détourner la fluxion des yeux ; & c'est la même dont parlent plusieurs témoins, qui le reconnoissent pour Pierre Mège ; & voilà pourquoi il avoit les paupieres tombantes. Mais le Medecin & les Chirurgiens ont dit qu'il avoit des défauts beaucoup plus affreux, qui le caractérisent encore mieux. Ses deux mamelles ne sont élevées que de trois doigts au-dessus des hanches. Voilà une

marque bien extraordinaire ; on ne l'a jamais reconnuë dans le fils du sieur de Caille ; les prétenduës nourrices n'en ont jamais parlé, & l'imposteur ne s'en vantoit pas. Mais voici un défaut bien plus énorme, il n'a qu'une moitié très-impairfaite de ce qui fait la difference d'un sexe à l'autre ; il n'est homme qu'à demi : sa disgrâce n'auroit pas échappé à des nourrices ; elle est annoncée par son défaut de barbe, & sa voix féminine. On n'a jamais dit que le fils du sieur de Caille fut ainsi maléficié. Il est donc certain que l'imposteur dans la principale, ou plutôt dans l'unique chose qu'il allègue en sa faveur, qui est sa ressemblance qu'il suppose avec le fils du sieur de Caille, sur le fondement des marques corporelles, est encore convaincu d'imposture.

Mais ce qui démontre l'identité, c'est la preuve litterale des signalemens de Pierre Mège dans les enrollemens ; c'est là ce qui le confond sans ressource. Dans les enrollemens qu'il avouë, & dans ceux qu'il rejette sur Pierre Mège, il est dépeint, signalé, caractérisé de la même maniere, & s'il alloit s'enroller aujourd'hui, on le peindroit & on le signaleroit encore de même. Qu'on

prenne en main tous ces signalemens , anciens & nouveaux ; qu'on les lise , & qu'on le regarde , on verra au naturel Pierre Mêge dans la personne qui voudroit dérober au public la connoissance de lui-même ; mais qui n'a pû changer sa figure. La malignité de son esprit , son audace , sa cupidité , lui suggerent de trahir son nom , sa femme , & son origine. Mais son air , sa taille , sa voix , & son visage le revelent & le trahissent à leur tour , ce qu'il entreprend par la duplicité de son cœur se détruit par l'inspection de son corps ; il voudroit se renoncer ; mais il ne sçauroit ni effacer la nature , ni son origine.

Il a prétendu qu'il n'étoit pas Pierre Mêge , parceque les temoins déposent que Pierre Mêge avoit le mal caduc. Or ce mal est incurable : Depuis huit ans que le Soldat est en prison , il n'a eu aucun accident de ce mal.

Tous les témoins qui ont déposé que Pierre Mêge avoit le mal caduc , ont reconnu que le Soldat étoit Pierre Mêge. Il est prouvé invinciblement au procès que Pierre Mêge faisoit semblant de tomber du mal caduc , pour éviter de s'embarquer , lorsqu'il y avoit quel-

que apparence de combat , ou pour exciter la pitié de ceux dont il vouloit extorquer les aumônes.

Pierre Mège Cardeur a dû avoir des calus aux mains , le Soldat n'en a point il les a très-unies.

Est-il impossible qu'un Cardeur ne contracte point de calus , ou est-il impossible qu'un Charlatan qui en a ne s'en puisse pas guérir. Dailleurs on prouve par pieces & par témoins qu'il étoit Cardeur.

Il est donc bien démontré que le Soldat est Pierre Mège.

On ne nous dit point si Mège a été transformé dans la personne de Caille, ou si Caille a été transformé dans la personne de Mège. Quelque parti qu'on prenne dans cette alternative de métempsychose , il s'élèvera toujours des absurdités & des contradictions que la raison ne pourra surmonter.

Parlons plus sérieusement , peut-on douter qu'on n'ait mis en 1699. le nom de Caille sur la tête de Pierre Mège? C'est ici le mot qui développe l'énigme de cette grande affaire. Il ne faut point être un Oedipe pour en donner la solution , par-là on trouve le dénouement , les convenances , les proportions , les rap-

ports. Si on le rejette , ce n'est plus que tenebres , difficultés , abîmes dont on ne scauroit sortir.

En-admettant cette verité , on n'est point obligé de supposer la resurreccion d'un mort , ou de traiter une nation de parjure , un pere de parricide. On n'est point forcé de feindre la disparition de Pierre Mège , lorsqu'il vit publiquement avec sa femme au milieu de sa famille , faisant la fonction de Soldat exerçant ses métiers ordinaires , passant des Actes , recevant les revenus d'Honorade Venelle. On s'épargne la peine de concevoir comment il est possible qu'un homme plein de zèle & de Religion qui dit avoir quitté son pays pour se convertir ait été neuf ans sans y songer , & qu'il ait croupi dans la débauche la plus honteuse ; que le fils d'un Gentilhomme riche ait été si longtems inconnu dans le Royaume , sans qu'il puisse rendre compte de ce qu'il a fait ; qu'il ait usurpé pendant quatre ans le nom , le lit & la femme du fils d'un Forçat de Galeres ; qu'il ait suivi ses emplois , ses métiers , ses aventures ; qu'il se soit réduit à ce qu'il y a de plus vil & de plus abject parmi les hommes , pendant qu'il pouvoit jouir d'un bien

considérable. On n'a plus besoin de chercher à concilier dans une même personne l'ignorance avec l'habileté , la grossiereté avec la politesse, la piété avec l'adultere, la sincerité avec l'imposture. Enfin on ne regarde plus un faussaire , un voleur , un scelerat comme un martyr de la verité.

Mais , dit-on , il est difficile de présumer qu'un homme ait eu l'audace de s'attribuer l'état du fils du sieur de Caille pendant la vie de son pere , pendant qu'une infinité de témoins qui ont connu l'un & l'autre pouvoient le confondre , s'il est imposteur ; c'est-à-dire, que le Soldat qui a employé cette présomption se fait un titre de son effronterie & de son impudence. Ainsi le faux Adaoust qui fut pendu par Arrêt du Parlement de Provence , devoit réussir parcequ'il eut la témérité, le pere vivant, de soutenir au pere même qu'il étoit son fils. Enfin ce qui vient d'arriver au Parlement de Bordeaux est un exemple tout-à-fait heureux pour le Soldat. Les deux impostures sont nées dans le même-tems. Une fille publique nommée Marie Poupart entreprend dans l'année 1700. de se dire fille du Marquis d'Allemard , elle le soutint pendant trois

années entieres contre le pere & la mere. Le Marquis d'Allemand , & la Dame son épouse très-estimés dans leur Province ont eu la douleur de voir le peuple soulevé contr'eux , il leur en a couté plus de 100000.liv.& enfin après un Arrêt qui déclara qu'elle étoit une supposée , & que son procès lui seroit fait pour crime d'imposture , ses emissaires la firent disparoître. Qu'on juge après cela du merite d'une présomption tirée de l'impudence & de l'effronterie d'un imposteur.

Qu'on nous dise comment il est possible qu'en l'année 1628. une aventuriere , une fille qui paroissoit avoir de l'esprit ait osé entreprendre de se faire passer pour Henriete de Bourbon sœur de Louïs XIII. épouse de Charles I. Roy de la Grande Bretagne. Cette fille se rend à Limoges , elle se dit sœur du Roy , elle se met dans une Maison Religieuse. On court pour la voir , elle parle en Princesse , on la sert en Reine , le peuple est séduit , Louïs XIII. étoit pour lors au Siege de la Rochelle , il en est informé , il envoie une commission extraordinaire au Lieutenant General de Limoges pour faire le procès à cette Fille. Elle est interrogée , elle

fait l'histoire de la Cour d'Angleterre, elle en nomme les principaux Seigneurs, & les Dames qui la servoient. Elle dit qu'elle s'est sauvée, parcequ'elle étoit persécutée à cause de la Religion, elle fait le récit de son voyage, des personnes qui étoient dans ses intérêts. Elle rapporte les tems, les lieux, les circonstances. Tout est suivi dans ses réponses, elle soutient qu'elle est sœur du Roy, elle signe dans son interrogatoire *Henrieta de Bourbon*. Enfin on la condamne à *faire amende honorable, à être foyettée par la main du Bourreau, & à être remise en prison jusqu'à ce qu'autrement en ait été ordonné*. Une fille avoir l'audace de se présenter dans le Royaume comme Henriete de Bourbon sœur du Roy, pendant qu'Henriete de Bourbon se porte bien en Angleterre. Cela passe toute créance, cependant le peuple se laissa surprendre. Il ne faut donc pas présumer que le Soldat n'est pas un imposteur, parcequ'il a formé une entreprise téméraire. Ceux qui l'ont reconnu pour le fils du sieur de Caille sont de la trempe de ceux qui ont reconnu la fille de Limoges pour Henriete de Bourbon.

CINQUIEME PARTIE.

Contenant la discussion des témoins.

Dès qu'on ne scauroit jamais suppléer les qualités personnelles qui manquent à l'imposteur, qu'on ne peut pas rendre vivant un homme dont la mort est certaine, qu'on ne peut reparer les faussetés, & les points d'ignorances dont son interrogatoire est rempli, ni faire cesser des impossibilités physiques qui détruisent l'imposture, peut-on se déterminer par des dépositions qui la favorisent, & s'arrêter à la plus foible & la plus dangereuse des preuves, & la dernière dans l'ordre de la Justice, sur tout dans les causes, où il s'agit de l'état des personnes?

Quelle fatalité pour les imposteurs de n'avoir pas eu des Juges tels que ceux du Parlement de Provence pour décider de leur état. Combien de Princes, de Rois & d'Empereurs auroient été dépossédés de leur Trône, combien de gens de néant, d'aventuriers, de scelerats auroient occupé la place de leurs Souverains? Suivant les maximes de ces Magistrats, auroit-on pû résister non

pas aux témoignages de cent-dix païsans , comme dans l'affaire dont il s'agit , mais à des Villes , à des Provinces , à des Royaumes entiers , dont les peuples témoignoient plus par leurs actions que par leurs discours qu'ils étoient convaincus ; que l'impôsteur qui paroissoit étoit le légitime héritier de la couronne. Ils prenoient les armes pour le seconder , ils formoient des attentats contre leurs Souverains qu'ils regardoient comme un Tyran , & un usurpateur , depuis que le fourbe s'étoit présenté. La Perse , la Macedoine , la Judée , les Romains , les Empires d'Orient & d'Occident , la France , l'Angleterre , le Portugal , le Brandebourg , presque tous les États de la terre ont vû paroître de ces scelerats , qui poussés par une ambition démesurée à la faveur d'une ressemblance trompeuse à l'aide d'une memoire excellente , entraînoient les peuples , dont la crédulité reçoit avidement toutes les fausses opinions & dont l'inquiétude est toujours prête à admettre toute sorte de nouveautés. Tacite rapporte que le faux Drusus ayant paru dans la Grece , il eut une infinité de Grecs pour partisans ; sans connoître sa personne , sans examen attirés seu-

lement par le bruit de son nom, & par un certain penchant à se livrer à tout ce qui leur paroissoit surprenant & nouveau, ils entroient dans ses interêts, ils faisoient des fictions en sa faveur, & croyoient ce qu'ils avoient inventés, leur esprit crédule devenoit la duppe de leur imagination. (a). Il ne parut jamais d'imposteur qui ne fût soutenu de personnes prévenuees pour lui, & attachées à ses interêts. Il est inutile ici d'en faire le détail. On n'a qu'à lire l'histoire des imposteurs infignes, & celle des faux Messies, on verra jusqu'où les peuples ont porté leur fureur; les fictions des particuliers devenoient l'objet de la créance publique. Ils exposoient librement leurs biens & leurs vies, persuadés qu'ils faisoient un sacrifice à la verité dans le tems qu'ils ne sacrifioient qu'à l'imposture, les nuages se dissipoient enfin, & le fourbe abandonné de ses partisans, livré à la Justice éprouvoit l'indignation de ceux dont il avoit causé l'ébloüissement. Honteux d'avoir été séduit, chacun redoubloit ses insultes à proportion du zèle qu'il avoit témoigné pour lui. Effet ordinaire, com-

[a] *Alliciebantur ignari famâ nominis & prompti ad nova mira, fingebantque simul & credebantque.*

me on l'a déjà observé, des mouvemens du peuple. Tout y est extrême, il se livre sans considération & l'excès de l'amour devient ensuite la mesure de la haine & de la vengeance.

Les législateurs connoissant la facilité qu'ont les hommes à se déterminer par les idées qu'on leur présente ont décidé que dans les questions d'état, on ne devoit jamais admettre la preuve par témoins, si elle n'étoit soutenue par des preuves littérales. C'est la disposition de la Loi seconde (a). La Loi 18. du même titre en donne la raison. La facilité des témoins est cause qu'on débite plusieurs histoires fausses (b).

Comment donc l'imposteur pourroit-il faire admettre sa preuve, lui qui n'a titre ni possession d'état, & contre qui on rapporte des titres & une possession suivie qui justifient qu'il a un autre état ?

Sa preuve est d'autant plus suspecte, qu'on a séduit les témoins en leur disant que c'étoit ici une affaire de religion & la cause de Dieu même, que

[a] *Soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt. l. 2. c. de Testibus.*

[b] *Testium facilitate multa veritati contraria perpetrantur. Probationes quæ de filiis dantur non in solâ affirmationem testium consistunt.*

les Huguenots faisoient une brigue terrible, que le sieur de Caille désavouoit son fils pour avoir embrassé la Religion Catholique. Indépendamment de toutes ces observations, faisons l'Analyse de l'Enquête de l'imposteur.

Elle est composée de 394. témoins il y en a de Manosque où le sieur de Caille faisoit sa résidence avant sa sortie du Royaume, de Caille & de Rougon, ce sont deux paroisses dont le sieur de Caille étoit Seigneur ; il y en a de Martelle, de Toulon & d'Aix.

Il y en a cent-dix qui assurent qu'il est fils du sieur de Caille, ou qui croient qu'il l'est ; deux qui affirment qu'il est un imposteur, cinq qui attestent qu'il n'est pas Pierre Mège, qui déclarent qu'ils n'ont point vu depuis seize à dix-huit ans ; quatre qui disent qu'ils ont connu un Mège & que le Soldat ne l'est pas.

Ceux qui attestent qu'il n'est pas Mège, ont confondu Jean Mège avec Pierre Mège, c'étoient deux freres qui ne se ressembloient point. On justifie par le portrait qui est dans les enrôlemens que le soldat est Pierre Mège.

Des cent-dix témoins qui l'ont reconnu pour le fils du sieur de Caille,

il y en a vingt qui disent qu'il ressemble à la Dame Rolland ; cependant il n'y a entr'eux aucune ressemblance ; seize sont convaincus de faussetés par des pièces authentiques produites au procès , par des faits qui sont de notoriété publique, & par leur propre déposition. M. de la Bliniere fait ensuite cette preuve. Il y a vingt de ces témoins qui reçoivent actuellement la charité de l'Hôpital , ou d'une Confrairie de Manosque.

On ne doit pas s'arrêter aux reconnoissances des témoins, si simples & si spécieuses, il n'y en a presque pas un qui ne dise avoir conféré avant sa déposition avec l'imposteur, ainsi ils ont été préparés, & il l'a été lui-même. Il n'a jamais répondu juste aux témoins de la Dame Rolland, lorsqu'il leur a été confronté, parcequ'il n'a pû être prévenu sur ce qu'il devoit répondre.

Ce qui demande toute l'attention de la Cour , c'est que quatre prétendûes nourrices qui ont déposé, sont de faux témoins, on le prouve par le Journal du sieur Bourdin ayeul maternel, qui a été verifié. il y dénomme cinq nourrices que le fils du sieur de Caille a eu successivement. Aucune ne porte le nom de ces quatre nourrices. On prouve

que Martine Esprit, l'une de ces quatre, n'auroit eu que sept ans, suivant l'âge qu'elle se donne, lorsqu'elle nourrit le fils du sieur de Caille. Que deviennent ces reflexions que l'on a faites sur le paralelle des témoignages d'une nourrice avec celui d'une mere, & sur la naïveté frappante qu'on a voulu trouver dans ces dépositions, comme étant le caractère infallible de la vérité. La ressemblance qu'on prétend que les témoins ont trouvée entre le Soldat & le fils du sieur de Caille, supposons-là, ce seroit un jeu de la nature, M. Bignon Avocat General l'appelle une erreur de la nature. Combien d'exemples de ressemblances parfaites. Tous les imposteurs qui ont paru, ont commencé à surprendre les esprits par leur ressemblance avec ceux qu'ils representoient.

Au fond cette ressemblance est fautive, puisque selon les témoins du Soldat, le fils du sieur de Caille avoit la tête longue, de sorte qu'elle déformoit son chapeau, & le nez aquilian, & le Soldat a la tête ronde & le nez camard.

Venons à l'Analyse de l'Enquête de la Dame Rolland. Elle est composée de cent quatre-vingt-deux témoins qui

font d'Aix , de Marseille , de Joucas , d'Apt , de Manosque.

De ces témoins il y en a trente-huit qui affirment que le Soldat n'est point le fils du sieur de Caille ; sept dans l'information de Toulon attestent la même chose. Tous ces témoins s'accordent avec ceux de Lauzanne & de Vevay qui dépeignent le fils du sieur de Caille plus petit que son pere , qui étoit au dessous de la taille médiocre , ils disent que ce fils avoit du Vermillon aux jouës , les cheveux châtains clairs , la voix forte , & la tête longue , les yeux bleux , le nez aquilain , le Soldat est comme on a dit d'une grande taille , il a les yeux & les cheveux noirs , la voix féminine , la tête ronde & le nez camard.

Dans la même Enquête il y a cent trente témoins qui attestent que le Soldat est Pierre Mège , qu'ils connoissent , qu'ils ont vû successivement depuis quinze , vingt & vingt cinq ans. Dans l'information de Toulon neuf disent la même chose , ils racontent son histoire par ses emplois , par ses actions , par ses traits de friponnerie. L'un dit , il m'a servi de Valet , il puisoit de l'eau , il peloit des oranges , je l'ai mené faire une abjuration aux Jesuites à Marseille ,

l'abjuration est rapportée, elle est signée par ce témoin. L'autre dit, je lui ai fait faire une abjuration à Apt, c'est le même Pierre Mège à qui j'ai servi de parrain. L'un dépose, c'est lui-même à qui j'ai donné deux pistoles pour s'enroller en ma place, & un autre affirme le même fait, l'enrollement est de 1691. il est rapporté.

L'un dit, c'est lui qui m'a volé, l'autre, c'est lui à qui j'ai vû vendre des Chasubles. Un grand nombre déclare, que c'est le même Pierre Mège qui enrolloit des Soldats sur de fausses commissions fabriquées par des Galleriens, pour excroquer l'argent de ceux qu'il enrolloit, qui le pistolet à la main voulut un jour assassiner un Prêtre dans la Sacristie, revêtu de ses habits Sacerdotaux.

C'est lui-même, dit-on, qui feignoit de tomber du mal caduc, pour ne pas faire la Campagne; je lui ai donné l'aumône à son retour du Ponant; nous l'avons vû vendre des drogues, se promener un havresac sur le dos, une croix rouge sur la poitrine; il s'arrêtoit devant notre porte, il nous disoit combien il avoit gagné, il chantoit ordinairement une telle chanson Provença-

le. Tous le reconnoissent à ses traits, à sa figure, à sa voix qui est extraordinaire, ils disent que c'est le fils de François Mège Forçat de Galeres & de Marie Gardiole, qu'il est mari d'Honorade Venelle.

Sur son emploi de Soldat, le Capitaine de la Galere, l'Aumonier, le Capitaine d'Armes, l'Ecrivain du Roy, plusieurs Soldats ses camarades assurent qu'il est ce même Pierre Mège. Sur son mariage avec Honorade Venelle, le Notaire qui a passé le contrat, & un témoin instrumentaire de l'acte & trente témoins sur les lieux où il a demeuré, les Propriétaires les Locataires les Voisins le reconnoissent. Sur les actes qu'il a passés comme mari d'Honorade Venelle, ceux qui lui ont payé de l'argent. Sur le métier de Cardeur, ceux qui ont appris ce métier avec lui, qui l'ont fait travailler. Treize proches parens de Pierre Mège un grand nombre attestent qu'il ressemble à ses sœurs. Tous ne forment qu'un seul cri par lequel ils le reconnoissent pour Pierre Mège. Enfin Honorade Venelle le reclame comme son mari.

En comparant les deux Enquêtes, on trouve que dans l'Enquête de l'impos-

teur cent dix témoins qui n'ont point vû le fils du sieur de Caille depuis plus de seize années, disent que le Soldat est ce fils, & de ce nombre il y en a seize convaincus de faussetés.

Dans l'Enquête de la Dame Rolland cent trente témoins qui ont vû successivement Pierre Mège depuis quinze, vingt & vingt-cinq ans, disent que le Soldat est Pierre Mège, & dans l'information il y en a sept qui attestent la même chose. Dans l'Enquête du Soldat cinq témoins assurent positivement qu'il n'est pas Pierre Mège. Dans l'Enquête de la Dame Rolland trente-cinq témoins affirment positivement qu'il n'est pas fils du sieur de Caille. Deux gentils-hommes de l'Enquête du Soldat assurent qu'il est un imposteur. Sept témoins de l'information déposent de même; cela fait quarante-cinq contre sept.

Dans l'Enquête de l'imposteur cinq témoins disent qu'ils ne peuvent le reconnoître pour être Pierre Mège; quatre déposent qu'ils ont ouï dire qu'il n'est pas Pierre Mège. Dans la même Enquête plus de deux cent-cinquante témoins déposent qu'ils ne peuvent reconnoître le Soldat pour être le fils du S^r de Caille. Il faut ajouter que dans

l'Enquête de la Dame Rolland les seuls deux témoins qui connoissent le fils du sieur de Caille & Pierre Mège affirment que l'impositeur est Pierre Mège. Trente-neuf témoins entendus à Lauzanne & à Vevay qui augmentent le nombre des témoins de la Dame Rolland, attestent que le fils du sieur de Caille est mort le 15. Fevrier 1696. il n'y a donc nul paralelle pour la preuve de la Dame Rolland, & celle de l'impositeur à l'égard du nombre des témoins. Il n'y a encore aucune comparaison à l'égard de la qualité des témoins. Deux témoins parens de Pierre Mège disent qu'ils ne le reconnoissent point dans la personne de l'impositeur ; treize témoins parens de Pierre Mège affirment que le Soldat est Pierre Mège ; Honorade Venelle sa femme est à leur tête.

Toute la famille de Caille, le pere à la tête rejettent le Soldat ; un seul parent qui n'avoit jamais vû le fils du Sr de Caille, l'avoit reconnu dans le Soldat, il s'est retracté. Entre les témoins du Soldat, il y en a vingt qui vivent d'aumônes, & soixante ouvriers ou paisans qui ne sçavent pas lire.

Parmi les témoins favorables à la Dame Rolland, plus des deux tiers sont Bourgeois.

Bourgeois, Avocats, Gentilshommes, ou Prêtres dont plusieurs ont étudié les humanités avec le fils du sieur de Caille.

Parmi les témoins favorables à l'impôsteur aucun n'a été en relation avec le fils du sieur de Caille plus de seize ans avant les dépositions ; parmi les témoins favorables à la Dame Rolland , qui assurent que l'impôsteur est Pierre Mêge, ils l'ont vû , pratiqué successivement depuis quinze, vingt , & vingt-cinq ans.

Quand la Dame Rolland n'auroit pas des preuves littérales qui établissent invinciblement que le Soldat n'est pas le fils du sieur de Caille , & qu'il est Pierre Mêge , son Enquête l'emporteroit toujours sans contredit sur celle du Soldat.

SIXIÈME PARTIE.

Contenant la refutation des motifs des douze Juges qui ont rendu l'Arrêt ; Où l'on traitera en même-tems les questions qui conviennent à cette Cause.

C'est un usage, que lorsqu'on se pour-

voit en cassation d'Arrêt, le Conseil demande aux Cours Souveraines les motifs qui les ont déterminés. Voici les motifs que donna le Parlement de Provence.

Premier motif: Il est inutile de s'arrêter aux preuves de la mort du fils du sieur de Caille, quand on a trouvé le Portrait de sa personne. Or, voilà des témoins, qui à la vérité n'ont point vû le fils du sieur de Caille depuis 15. & 20. ans, mais qui ne laissent pas d'en faire un Portrait ressemblant au Soldat; donc le fils du sieur de Caille n'est pas mort; donc le Soldat est fils du sieur de Caille.

Second motif: Dans le doute, il faut se déterminer en faveur de l'état; l'état du Soldat est d'être fils du sieur de Caille; parceque c'est celui qu'il demande, & par conséquent, il faut se déterminer en sa faveur.

Troisième motif: Deux témoins qui affirment, doivent être préférez à mille qui nient: Or le Soldat a des témoins qui affirment qu'il est de Caille, donc ils doivent être préférez aux autres qui disent le contraire.

Quatrième motif: Dans le doute il faut se déterminer en faveur de

l'accusé. Or le Soldat est accusé d'imposture, & ses témoins forment du moins un doute, donc il faut se déterminer en sa faveur & le déclarer Caille.

Monsieur de la Bliniere dit ironiquement, ne sent-on pas la liaison parfaite de tous ces Argumens? n'admire-t-on pas la justesse merveilleuse de ces propositions? il faut avouer qu'elles conduisent à des conséquences bien agréables pour les imposteurs; y a-t-il après cela un Scelerat dans le monde, lequel en suivant ces beaux principes, ne parvienne à tout ce qu'il voudra entreprendre, pourvû qu'il soit aidé de quelques témoins qui parleront à son gré. Je défie maintenant tout ce qu'il y a de familles dans le Royaume, de pouvoir s'assurer d'être à l'abry d'un imposteur: Qu'on lui oppose la certitude de la mort de l'heritier, les différences essentielles dans les qualités personnelles, points d'ignorance inexculpables, contradictions, faussetés, impossibilités phisiques, suffrages de familles, preuves de suggestion, témoins plus considérables par leur nombre & leur qualité, titres, possessions, preuves littérales; tout cela ne fera que

blanchir à la vûë de quelques témoins, on jugera que l'état qu'il demande, est celui qui lui appartient malgré l'indignité de sa personne. Delà je conclus à mon tour, qu'il faut appeller ces belles maximes, le Catechisme des imposteurs, où l'introduction à l'imposture. Monsieur de la Bliniere combat ensuite ces quatre maximes. Il prouve premierement que dans l'espece de la cause, les preuves de la mort doivent l'emporter sur les preuves de l'existence, parceque ces dernieres ne sont fondées que sur le Portrait de la personne contenu dans les dépositions des témoins. La ressemblance est en général la plus trompeuse de toutes les preuves. On a vû que dans l'espece de la cause, il n'y avoit aucune ressemblance entre le fils du sieur de Caille & l'imposteur; indépendamment de ces deux veritez décisives, on montrera ici que les preuves de la mort doivent l'emporter.

On ne peut jamais regarder que comme une opinion sujette à erreur, le témoignage de ceux qui n'ayant point vû le fils du sieur de Caille depuis 15. à 20. ans, disent qu'ils le retrouvent dans la personne de l'im-

posteur : au lieu qu'il y a une espece d'infailibilité dans le témoignage de ceux qui ayant vû le fils du sieur de Caille pendant onze années successives, qui l'ayant pratiqué, ayant bû, mangé, conversé avec lui, l'ont vû mourir en leur présence au bout de ces onze années. Toute la certitude humaine se rencontre dans leurs témoignages, & dans les dépositions d'un Médecin, d'un Chirurgien, d'un Apoticaire qui ont traité ce fils pendant une longue maladie, d'un Ministre qui l'a assisté, d'une Femme qui l'a lavé & cousu dans un Drap, d'un Homme qui l'a mis dans une Biere, tous gens irréprochables qui attestent qu'ils l'ont vû vivant, qu'ils l'ont vû mourir, & qu'ils l'ont touché mort ; qu'on y pense, qu'on y réfléchisse bien, il ne peut y avoir d'erreur dans le concours unanime de tous ces témoignages. Au lieu que dans la déclaration de ceux qui après 15. ans d'absence, disent que celui qu'ils revoient est un tel, l'imagination seule agit, & elle peut être séduite. On travaille de memoire pour se remettre les traits d'un homme, & ses traits sont sujets à s'effacer du cerveau, ses déclarations ne sont fon-

dées que sur une idée : quand on affirme que celui qu'on n'a vû depuis long-tems est un tel ; on ne s'appuye que sur une reminiscence trompeuse , sur une vraisemblance incertaine , sur une connoissance usée , ce n'est point une certitude humaine , c'est tout-au-plus une opinion que l'objet qui se presente , a du rapport avec l'objet qu'on a vû , & que l'image qu'on nous montre ressemble à une image que nous avons autrefois regardée : tout ce qu'on affirme à cet égard , est produit par l'imagination qui reçoit , ou qui se forme des idées différentes , suivant la disposition des fibres du Cerveau ; la complaisance , le désir , la haine , l'amitié , la crainte , l'esperance , toutes les passions , & la prévention que la Religion même peut inspirer , renversent l'imagination , & lui montrent les objets dans un point de vûë souvent contraire à la verité.

Mais lorsque je vois , que je touche un homme vivant , lorsque je vois ce même homme malade , que je le porte au tombeau , l'imagination n'a point de part à ces verités , cela est réel , tous mes sens en sont frappés , c'est la raison & l'entendement qui me dictent

que cet homme est mort. Rendons ce raisonnement sensible.

Dans l'espece de la cause, l'imposeur fait déposer 394. témoins, qui avoient presque tous vû & connu le fils du sieur de Caille avant l'année 1685. De tous ces témoins, il n'y en a que 110. qui reconnoissent l'imposeur pour être le fils du sieur de Caille, plus de 150. déclarent qu'ils ne peuvent le reconnoître, deux assurent qu'il n'est point ce fils, cinq disent qu'ils ne le croient pas Pierre Mège. Cinq déposent qu'il est Pierre Mège : Voilà cinq opinions différentes. D'où vient cette diversité sur un même objet ? c'est que l'imagination seule agit ; c'est que chacun travaille de mémoire ; c'est que les images sont différemment tracées dans le Cerveau, la variété des opinions sur un même sujet, prouve nécessairement qu'il peut y avoir de l'erreur dans l'opinion de ceux qui affirment que l'imposeur est le fils du sieur de Caille. On n'en doutera point, si l'on considère que le plus grand nombre qui ne le reconnoît pas est composé des plus honnêtes gens, au lieu qu'entre les 110. qui le reconnoissent il y en a les trois quarts & demi de mi-

serables, dont l'esprit & la raison ne sont point fortifiés, ni cultivés par l'étude, & qui sont exposés à toutes sortes de préventions par leur misère & la foiblesse de leur génie. Or si ces trois cens quatre-vingt quatorze personnes avoient vû successivement & sans interruption, le fils du sieur de Caille, s'ils l'avoient vû mourir, s'ils avoient assisté à son enterrement, il n'y auroit certainement point de diversité dans leurs avis, ils rendroient compte du décès, ils affirmeroient la mort du fils du sieur de Caille; il n'y auroit aucune différence dans leurs témoignages. On peut juger par-là, lequel doit l'emporter, de la preuve de la mort, qui est appuyée sur des faits certains, ou de l'opinion de l'existence, qui n'est fondée que sur une similitude sujette à l'erreur & à la seduction.

Cherchons encore un autre exemple, il se présentera à nous dans l'affaire de Martin Guerre; il avoit disparu de la Ville d'Artigues, il avoit quitté Bertrande de Rols sa femme & toute sa famille. Huit années après, un nommé Arnaud du Tilh se présente sous le nom de Martin Guerre, l'amour de la femme lui fait voir tous les traits

de son mari dans la personne de l'imposteur, l'affection de quatre sœurs & de quatre beau-freres, cause la même méprise, les parens, les amis, les étrangers y sont également trompés, Arnaud du Tilh est unanimement reconnu il habite pendant trois années avec la femme de Martin Guerre: Elle fait autant d'infidélités à son mari qu'elle croit lui donner de preuves de tendresse, le fourbe vit tranquillement au milieu de la famille de celui qu'il outrage, il contracte, il dispose, il reçoit les revenus comme le véritable mari. Voilà l'erreur la plus prodigieuse qui fût, femmes, freres, sœurs, oncles, tantes, cousins, amis, un Peuple tout entier est abusé; d'où provenoit cette erreur si surprenante & si générale? elle avoit sa source dans une imagination frappée, dans une ressemblance trompeuse, séduite par l'amour de la femme pour son mari, par l'empressement qu'elle avoit de le revoir, la joye de le posséder; dans une imagination abusée par l'affection des parens, la tendresse, l'inquiétude, le désir avoient fait de fortes impressions; toutes ces reconnoissances n'étoient que l'effet de l'imagination éblouye. Si le véritable

Martin Guerre avoit été vû successivement dans le lieu d'Artigues, s'il y étoit décedé, s'il y avoit été enterré, Arnaud du Tilh auroit-il pû réussir dans son entreprise ? on l'auroit certainement traité de fourbe dans le moment qu'il se présenta ; parcequ'on auroit eû une preuve certaine de sa mort, preuve réelle, & qui n'est point sujette à erreur ; il faut donc renverser ces principes, & détruire les lumieres naturelles, ou convenir que la preuve de la mort est infiniment au-dessus de celle de l'existence ; parceque la premiere détruit la seconde ; parceque l'une est fondée sur un fait constant, réel, conçu par l'entendement, à la faveur de tous les sens, & que l'autre n'est qu'un effet de l'imagination qui peut être séduite, altérée & corrompuë par des images fausses & trompeuses ; ce n'est pas ici une proposition que nous soutenions par des raisonnemens douteux & incertains ; c'est une verité établie par des principes incontestables.

A ces raisons & ces exemples, nous joignons l'usage de ce qui se pratique dans ces sortes de causes ; il est certain que l'on ne decrete point comme faux-témoins, ceux qui déposent que

celui qui paroît est un tel , quoiqu'il ne le soit point, on ne les décrete point lorsque leur témoignage contient une simple reconnoissance ; parceque l'on présume qu'ils se sont trompés , qu'il n'y a point eu de malice de leur part , parcequ'il n'y a personne qui ne puisse être également surpris. Or si les Juges ont cette indulgence pour les erreurs de l'imagination , peuvent-ils faire quelque fondement sur un témoignage qui part d'un principe si équivoque.

Mais si ces mêmes témoins à qui on pardonne dans ce cas , avoient avancé dans leurs dépositions , quelque fait positif qui se trovât faux , il est certain qu'alors on leur feroit leur Procès , parceque ce n'est plus une erreur de leur imagination , parceque ce n'est plus une simple reconnoissance ; cet usage est certain , & delà , l'on comprend sans peine , que la preuve de la mort doit l'emporter sur celle de l'existence.

Si l'on vouloit rentrer dans soi-même , & réfléchir avec un peu d'attention , il n'y a peut-être personne qui n'avoüât qu'il lui est arrivé de tomber dans la méprise à l'égard de ceux qu'il a autrefois pratiqués ; nous croyons les

reconnoître , & nous nous trompons , nous les voyons & nous ne les reconnoissons pas ; quelquefois nous cherchons à nous les remettre , nous tâchons de rappeler d'anciennes idées , nous pensons les avoir saisies & elles nous échapent dans l'instant ; nous nous formons des idées nouvelles , nous les confirmons par de nouveaux rapports , & souvent il arrive que nous sommes dans l'erreur ; ces variations , ces incertitudes ces mouvemens se passent dans nôtre imagination , & nous apprennent le peu de fondement que nous devons faire sur ce qui est un effet de l'imagination sur tout quand la passion s'en mêle , quand on est excité par la prévention , du Peuple , & par l'audace d'un imposteur , qui publie hautement qu'il est persécuté à cause de la Religion.

D'une autre part , avons-nous quelquefois reconnu que nous nous soyons trompés sur le fait de la mort d'un de nos amis , que nous avons vû malade , que nous avons vû mourir , à qui nous avons rendu les derniers devoirs ? nous pourrions bien ne pas nous ressouvenir précisément de l'époque de la mort ; mais pour le fait , il ne sortira point de notre memoire ; parce que ce n'est

pas une image, mais un fait positif.

Ces raisons reçoivent une nouvelle force dans l'application à l'espèce présente, ceux qui ont reconnu l'imposteur pour être le fils du sieur de Caille, déclarent eux-mêmes qu'ils ne l'avoient vû que pendant qu'il étoit enfant, & qu'il y avoit plus de seize années qu'ils ne l'avoient vû. Ceux au contraire qui ont attesté le fait de sa mort le voyoient successivement depuis onze années, ils l'ont vû malade, ils l'ont touché mort, ils ont accompagné son corps à la sépulture, ils le certifient trois années après.

M. de la Bliniere fait voir ensuite que les exemples qu'on oppose du sieur de la Pivardiere & de Jean Maillard, ne prouvent point que les preuves de l'existence doivent l'emporter sur les preuves de la mort.

Dans l'affaire du sieur de la Pivardiere on se détermina en sa faveur. 1°. Parceque M. le Procureur General donna six cens faits differens à M. Bochart de Sarron & à M. Portail, pour interroger le sieur de la Pivardiere, sur lesquels il répondit juste, sans se tromper sur aucun.

2°. Il étoit question de poursuivre la

vengeance d'un prétendu assassinat commis en la personne du sieur de la Pivardiere, & il ne se trouvoit point de corps de délit.

3°. Les deux Servantes se dédièrent à la confrontation, elles avouèrent qu'elles avoient été subornées, elles furent condamnées comme faux témoins.

4°. L'on fit la verification de l'écriture du sieur de la Pivardiere, qui se trouva conforme à des pieces écrites en tems non suspect.

5°. On n'objectoit point au sieur de la Pivardiere, qu'il fut une autre personne désignée.

Nulle preuve par conséquent de la mort du sieur de la Pivardiere.

L'exemple de l'affaire de Jean Maillard n'est encore d'aucun usage pour le Soldat, parceque la preuve de la mort de Maillard fut déclarée fausse.

Dailleurs Jean Maillard avoit pour lui des preuves litterales, il fut reconnu par sa famille. Le Soldat n'a aucun de ces avantages. Les preuves de la mort l'emportent tellement sur les preuves de l'existence, qu'il fallut former une inscription de faux contre le certificat de la mort de Maillard L'Arrest qui le reconnut en prononça la

Fausseté comme un préalable nécessaire.

Secondement on applique mal en faveur du Soldat la maxime que dans le doute on doit juger en faveur de l'état. Cette maxime n'est reçue que lorsque celui dont on attaque l'état est en possession (a).

Si un fils quittant la maison de son pere, entre dans une autre famille où il vive & agisse comme le fils de cette famille, l'état où il est forme une présomption contre son premier état, s'il vouloit le reprendre (b). C'est le sentiment de Menochius. Un homme est réputé tel qu'il paroît être, au défaut de titre la possession est la véritable regle pour juger de l'état.

Or quel état donnerons-nous au Soldat? Dans le tems qu'il se presente pour être fils du sieur de Caille, il a pris lui-même le nom de Pierre Mège, il a habité avec la femme de ce Marinier, il a reçu ses rentes, il a disposé de son

[a] *Filius præsumitur qui in filiationis possessione est* Alciat. de præsump. part. 3. prælud. *Quando filius est in possessione habet præsumptionem legis pro se quod filius est, certe nisi fuisset in quasi possessione requirebatur probatio* Alciat. ibidem.

[b] *Quia hoc casu ab illâ primâ quasi possessione recessum dicitur Menochius de præsumpti. lib. 6. præsumpti. § 3. n. 21. 23. 26. 31.*

bien, il appelloit la mere, la femme, les sœurs de Pierre Mège, sa mere, sa femme, ses sœurs, elles l'appelloient mon fils, mon mari, & mon frere. Il s'est enrollé deux fois sous la qualité de Pierre Mège. Le voilà donc publiquement en possession de l'état de Pierre Mège.

D'un autre côté il ne rapporte aucun acte, aucune piece, pas même une lettre qu'on lui ait écrite qui fasse présumer qu'il est de Caille. Il n'a point possédé les biens de cette famille, les plus proches parens depuis plusieurs années les possédoient librement, publiquement. Dans les regles on doit présumer qu'il n'est point de Caille, puisqu'il n'a ni titre, ni possession. Supposons qu'il y ait du doute. De quel côté la loi, la raison veulent-elles qu'on se détermine? Otera-t-on au Soldat l'état dont il a la possession pour lui donner l'état qu'il ne possède pas? Lui ôtera-t-on la qualité dont il jouit pour lui donner la qualité à laquelle il aspire? Dépouillera-t-on dans le doute la Dame Rolland du bien qu'elle possède, pour le donner au Soldat qui ne le possède point? Ce seroit blesser toutes les regles du droit & de l'équité que

de décider dans le doute contre la possession de l'état & des biens.

Retournons la question : Au lieu qu'on dispute au Soldat la qualité du fils du sieur de Caille ; supposons qu'on lui conteste celle de Pierre Mège, & qu'Honorade Venelle femme de Pierre Mège prétende qu'il n'est pas son mari, mais qu'il est de Caille. Pourroit-elle être écoutée pendant que le Soldat rapporte un contrat & une célébration de mariage passés en 1686. entre Honorade Venelle & lui, & que le Notaire qui a passé ce contrat affirme que c'est pour le Soldat qu'il l'a passé, qu'un témoin instrumentaire de l'acte, atteste que c'est pour lui qu'il l'a signé, qu'ils le reconnoissent l'un & l'autre à sa taille, ses cheveux, sa figure, & sa voix, à ses yeux chassieux ? Pourroit-elle être écoutée lorsque le Soldat rapporte neuf quittances qu'il a passées comme Pierre Mège depuis 1686. en exécution de son contrat de mariage, que ceux à qui il a donné des procurations assurent que c'est lui Pierre Mège qui les leur a données, que les débiteurs d'Honorade Venelle déclarent qu'ils ont payé au Soldat sous la qualité de Pierre Mège son mari, lorsque le Capitai-

ne, & les Officiers de Galeres sous lesquels Pierre Mège a servi, affirment que la même personne qui leur est représentée est le même Pierre Mège qui étoit leur Soldat; lorsqu'il se trouve une conformité entiere les enrollemens faits par Pierre Mège avant 1695. & ceux qu'il a fait depuis ce tems-là; lorsque cent trente témoins qui connoissent depuis vingt & trente ans la famille de Mège assurent que celui qu'ils voyent est Pierre Mège fils de François Mège Forçat de Galeres, & de Marie Gardiole, frere de Magdelaine, Anne & Chrétienne Mège; qu'ils l'ont vû travailler au métier de Cardeur, qu'il avoit appris ce métier de François son pere, & de Jean son frere; qu'ils l'ont vû servir de Valet à un Confiturier, vendre de l'orvietan, demander l'aumône au retour de ses campagnes; lorsque le Soldat prouve qu'il a vécu avec Honorade Venelle son mari, qu'il a exercé ses droits, qu'il portoit le nom de Pierre Mège, qu'il habitoit avec la mere & les sœurs, qu'il les appelloit ma mere & mes sœurs, & elles reciproquement mon fils & mon frere; lorsque treize de ses plus proches le reconnoissent pour Pierre Mège leur

parent. Seroit-il possible qu'Honorade Venelle fut écoutée, si après une possession aussi constante & aussi publique, elle venoit déclarer que le Soldat n'est point son mari, & qu'elle a seulement vécu avec lui dans le libertinage ? On lui demanderoit qu'est donc devenu vôtre mari ? Elle répondroit en termes vagues, il est disparu en 1690. je n'en ai point reçu de nouvelles depuis ce tems-là ; le Soldat lui diroit, je n'ai point disparu, j'ai toujours vécu avec vous, avec ma mere, avec mes sœurs, j'ai reçu vos droits, & passé des actes depuis ; voilà les Actes qui en font foi, voilà une infinité de personnes qui le confirment. La femme diroit, vous êtes le fils du sieur de Caille, cent dix témoins le déposent. Le Soldat répliqueroit, ils sont dans l'erreur, ils n'ont point vû le fils du sieur de Caille depuis seize années. J'en ai un plus grand nombre soutenus de preuves litterales qui me reconnoissent pour Pierre Mège, & qui m'ont vû dans tous les tems. La famille du sieur de Caille ne veut point de moi, le pere me rejette, le fils est mort, en voilà la preuve. Je n'ai aucune des qualités convenables au fils d'un Gentilhomme, j'ai toutes

celles qui conviennent à Pierre Mège. Je ne sçais pas un seul mot Suisse, quoique le fils du sieur de Caille ait demeuré plusieurs années à Lauzanne & à Vevay. Je ne connois pas le pere de celui pour qui vous voulés me faire passer. J'ignore l'état de sa famille, vôtre mari n'est point mort, c'est moi qui suis votre mari. Le Soldat ajouteroit sans doute beaucoup d'autres faits & finiroit en disant : Je suis en possession de mon état, je ne veux point troubler une famille étrangere, ni voler leur nom & leurs biens. Je m'en tiens à la famille où j'ai été reconnu par vous & où je le suis par mes parens. Y auroit-il un Juge dans le Royaume qui voulût ôter à ce Soldat l'état libre & tranquille en possession duquel il est, afin de favoriser une femme qui vient s'accuser d'avoir vécu dans un concubinage honteux, pour faire dissoudre un mariage légitime ? Il faut necessairement convenir que le Soldat a un état certain dont il est impossible de le priver. S'il a un état certain, peut-il s'en donner un autre ? Une même personne peut-elle avoir deux états ? Peut-elle choisir, & changer à son gré ?

Le sophisme dans lequel le Parlement de Provence est tombé , est de dire que l'état du Soldat est d'être de Caille , parcequ'il demandoit cet état. Pour sçavoir son état , il ne faut pas regarder ce qu'il demandoit , mais ce qu'il étoit au tems de sa demande ; sans cela tout aventurier auroit l'avantage sur ceux qu'il viendrait troubler dans une possession libre. Ce qui choque la raison & les maximes les plus simples du droit , des Ordonnances , de la Jurisprudence & des Coutumes.

Dailleurs on a démontré qu'il n'y a aucun doute. S'il y en avoit , il faudroit se déterminer par les titres & la possession qui sont les fondemens de la tranquillité publique.

Troisièmement le principe qui porte que des témoins qui affirment doivent être préférés à ceux qui nient est vrai en general , lorsque des témoins affirment un fait qui s'est passé sous leurs yeux. Par exemple si deux témoins déposent , nous avons vû donner un soufflet par Pierre à Jacques en tel endroit ; on les croira par préférence à plusieurs autres personnes qui nieront que le soufflet a été donné. La raison en est naturelle , les premiers déposent d'un

fait qu'ils ont vû, dont ils ont été les témoins oculaires, les autres ne disent proprement en niant ce fait, sinon qu'ils ne l'ont pas vû commettre. Ils pouvoient être distraits, éloignés, appliqués à autre chose dans le tems que l'action s'est passée. Ainsi ils ne détruisent pas le fait affirmé, mais ils disent simplement qu'ils n'ont pas été témoins du fait.

L'imposteur n'est point dans le cas de cette regle, puisqu'à son égard il ne s'agit pas d'un fait, mais de la reconnaissance d'une personne. Or dans ces sortes de causes il faut examiner la nature des preuves, la vraisemblance, la possibilité, la personne de celui qui se presente, il faut voir s'il a les mêmes connoissances, les mêmes talens que celui dont il veut jouïr le personnage; qu'il ait avec lui mille ressemblances, & qu'il lui en manque une seule, ce n'est plus la même personne. Qu'il ait sa figure, sa taille, sa couleur, son ton de voix, c'est, encore une fois, un jeu de la nature, il lui ressemblera par le corps: mais s'il n'a pas les mêmes qualités, les mêmes instructions, s'il ne sçait rien de ce que l'autre avoit appris, il ne lui ressemble point par l'esprit, il n'est point

le même. La moindre différence divise l'unité & détruit l'imposture, on n'a jamais vû deux hommes avoir absolument même génie, même inclination, même étendue de sçavoir. On voit quelquefois deux personnes se ressembler par les traits, par la taille & par la figure. Ici l'imposteur n'a aucune de ces conformités. Cependant parceque quelques témoins lui ont donné l'état du fils du sieur de Caille, on abusera de la maxime qui porte que *des témoins affirmatifs doivent être préférés à des témoins négatifs.*

Supposons que dans une reconnoissance cette maxime puisse avoir son application, la Dame Rolland a deux preuves affirmatives qui doivent avoir la préférence, les cent trente témoins qui assurent que le Soldat est Pierre Mége, sont témoins affirmatifs aussi bien que les cent dix témoins de l'imposteur qui affirment qu'il est de Caille. Chacune de ces preuves est negative par rapport à l'autre. Ce qui est affirmatif pour la Dame Rolland devient negatif par rapport à ce qui est avancé de la part de l'imposteur. De la même maniere ce qui est affirmé de la part de l'imposteur devient negatif par rapport à ce

qui est déposé pour la Dame Rolland. L'une & l'autre de ces preuves est en même - tems affirmative & negative ; parceque ceux qui disent *Mêge* nient qu'il soit *Caille* & ceux qui disent qu'il est *Caille* nient qu'il soit *Mêge*. Par cette exposition simple il est sensible que l'imposteur ne pourroit dans cette concurrence tirer aucun avantage de la maxime qu'il propose , & l'on a démontré que dans la concurrence , la preuve affirmative de la Dame Rolland est infiniment supérieure à celle du Soldat.

Dailleurs dans la bouche d'Honorade Venelle, quelle force n'a pas cette preuve qui est jointe aux titres & à la possession. Tout ce qu'il peut dire pour appliquer cette maxime à l'état qu'il reclame , Honorade Venelle peut l'employer pour elle avec encore plus d'avantage. Or si cette preuve affirmative est décisive dans la bouche d'Honorade Venelle , elle ne peut pas devenir fausse lorsque la Dame Rolland la met en œuvre , le Soldat ne peut pas être Pierre Mêge à l'égard d'Honorade Venelle & le fils du sieur de Caille à l'égard de la Dame Rolland.

La seconde preuve affirmative de la
Dame

Dame Rolland renferme les faits positifs qu'avancent ses témoins, lorsqu'ils nient que l'imposteur soit le fils du sieur de Caille. Ils prouvent que le fils du sieur de Caille a demeuré successivement en Suisse depuis 1685. jusqu'au 15. Février 1696. tems auquel il est decédé. Cette mort est prouvée avec toutes les circonstances. En un mot, tous les témoins qui nient prouvent leur dénégation en affirmant des faits qui font une preuve convaincante. Ce n'est pas une dénégation sèche, & toute nue. Ainsi il n'y a pas le moindre jour où l'on puisse présenter cette maxime.

Quatrièmement, le Soldat ne peut pas se servir de la maxime, *Que dans le doute il faut se déterminer pour l'Accusé*, en supposant que la démonstration qui est contre lui ne dissipât pas le doute.

Le principal objet du Procès est la demande qu'il fait, l'accusation qu'on intente contre lui est une deffense contre sa demande. Il faut donc qu'il commence par établir sa demande, & si sa preuve est douteuse, c'est contre lui qu'on doit se déterminer. Le doute loin de nuire au deffendeur est pour lui un moyen invincible, parcequ'il prouve

que le demandeur qui ne doit être écouté que lorsqu'il a établi sa demande ne l'a point établie , & qu'il doit par conséquent succomber.

Dailleurs Honorade Venelle qu'il accuse d'imposture & de supposition retorqueroit dans sa cause cette maxime contre lui, si sa preuve étoit aussi douteuse qu'elle est certaine.

Dans la septième partie M. de la Bliniere justifie M. Rolland. Le Soldat l'avoit accusé de l'avoir fait assassiner , empoisonner , d'avoir corrompu les domestiques , d'avoir suborné des témoins. Toutes ces accusations ont un fondement si peu solide , & le Parlement de Paris y a eu si peu d'égard que dans un ouvrage tel que celui-ci où l'on se propose d'instruire le public, on a cru que l'on ne devoit pas s'arrêter à cette justification.

Dailleurs la subornation des témoins dont M. Rolland est accusé, qui est le grand objet du Soldat est si mal établie, que par l'Arrêt du Parlement de Provence , on n'a décrété que deux témoins dont l'un est de l'Enquête du Soldat , & sur la procédure qui a été instruite ensuite, on n'a pas trouvé matière à un decret d'assigné pour être ouï.

L'imposteur publioit une fable qu'il n'avoit pas osé dire dans ses écritures. Il disoit que le sieur de Caille le pere avoit eu un enfant de sa belle sœur. Il vouloit insinuer que c'étoit cet enfant qui étoit décedé à Vevay qui avoit toutes ces belles qualités qu'on attribué au fils du sieur de Caille. Il se fondoit sur ce qu'un témoin avoit déposé qu'il l'avoit oui dire au sieur de Barbeyrac. Celui-ci qui avoit été oui avoit démenti cette imposture. La Dame Roland avoit consenti de perdre son procès, si elle ne prouvoit pas que le fils du sieur de Caille qui étoit arrivé avec son pere à Lauzanne en 1685. étoit le même qui étoit mort à Vevay le 15. Février 1696. & qu'il avoit demeuré successivement pendant ces onze années en Suisse. Elle subissoit la même peine, si on prouvoit que le sieur de Caille eut eu deux fils en Suisse en même-tems, ou que l'un eût succédé à l'autre. Elle avoit offert de consigner pour le transport en Suisse de M. le Rapporteur de sa demande en cassation. Le Soldat n'avoit rien répondu à tout cela. M^e Sylvain garda là-dessus un profond silence au Conseil & au Parlement aussi bien que M^e Terrasson. Tous deux

sont trop religieux pour soutenir une calomnie si evidente. Il la faut donc regarder comme une miserable ressource d'un imposteur confondu.

M. de la Bliniere finit, en disant que la ruine de Monsieur & de Madame Rolland, la violente persecution qu'ils souffrent, la misere du sieur Tardivi, & de ses huit enfans bien élevés, la désolation generale de trois familles pourroient entrer naturellement dans des reflexions qu'il mettroit en œuvre pour exciter la compassion des Juges. Mais qu'il s'est plutôt attaché à convaincre leurs esprits qu'à toucher leurs cœurs, qu'il n'a cherché à inspirer aucun sentiment qui ne fût tiré du fonds de la cause, persuadé que la Dame Rolland, & toutes les Parties interessées retrouveroient tous leurs avantages, dès que l'imposture seroit découverte. Il a mis toute son application à la démasquer, & à dissiper les ombres dont elle étoit environnée, & à confondre tout ce qui lui servoit d'appui.

Il dit qu'il a fait voir que par l'Arrêt du Parlement de Provence la nature est outragée, le droit des gens violé, le crime insulte à la vertu, l'imposture est victorieuse, & la verité est accablée.

sous le poids de la calomnie.

Cette verité, poursuit-il, si aimable & si longtems persecutée respire enfin sous le puissant abri des Loix & de la Justice. Elle paroît avec confiance à la face de la Cour, bien sûre d'être rétablie dans tous ses droits, & de triompher à son tour (a).

Il faut convenir que M. de la Bliniere a porté jusqu'à la démonstration la preuve de l'imposture du Soldat, on le peut placer parmi ceux qui ont l'art de révéler à la Justice les mysteres les plus cachés de l'iniquité qu'ils combattent. M^e Sylvain n'a pû par ses talens effacer le foible de sa cause, on le peut comparer à ces habiles joueurs d'instrumens qui lorsqu'ils en ont un mauvais, ont l'art d'en tirer des sons qu'on entend avec plaisir.

M. de la Bliniere a parfaitement démontré la fausse application des maximes que M^e Sylvain a employées; il n'a pas cru qu'il fut necessaire de détruire ce qu'a dit cet Avocat, lorsqu'il a prétendu que les présomptions en matiere criminelle ne devoient point

[a] *Jam Dudum depressa veritas emergit & innocentia defensione interdicta respirat Cicer. pro Cluent.*

donner lieu à la condamnation d'un Accusé.

Les pré-
somptions
peuvent
donner lieu
à la con-
damnation
d'un Accu-
sé.

Et comme la principale fin que je me suis proposée dans cet ouvrage est l'instruction de ceux qui le liront, je crois qu'il ne sera pas inutile à mon dessein de rapporter l'autorité de Domat dans son Livre, premiere Partie, tit. vi. des preuves & des présomptions dans le préambule. *A cause, dit cet Auteur, de la difference qui est entre les présomptions, les Loix en ont établi quelques-unes en force de preuves. Elles n'ont pas laissé aux Juges la liberté de ne les considerer que comme de simples conjectures, parcequ'en effet ces sortes de présomptions sont telles, qu'on y voit une liaison necessaire de la verité du fait qu'il faut prouver avec la certitude des faits d'où elles suivent. Ainsi, par exemple, un Edit d'Henry II. a réglé que si une femme a celé sa grossesse, & la naissance de son enfant, sans en avoir pris un témoignage, il se trouve que l'enfant ait été privé du Baptême & de la sepulture publique, elle soit reputée avoir fait mourir son enfant & punie de mort. Edit de Henry II. 1556. Et il y a d'autres sortes de présomptions que les Loix veulent qu'on tienne pour des*

preuves certaines. Telle est la présomption de la Loi (a). Deux personnes accusées d'adultère s'étoient fait décharger de cette accusation en prouvant qu'elles étoient proches parentes, & qu'ainsi on ne devoit pas présumer qu'elles eussent commis un si grand crime. Dans la suite ces deux personnes se marièrent, cette Loi regarde ce mariage comme une présomption de droit, c'est-à-dire, comme une preuve parfaite de la vérité de l'accusation intentée contre elle; & elle décide qu'on les doit punir comme adultères sur cette seule présomption (b). Godefroy appuye cette Loy de son temoignage; de sorte qu'il faut bien prendre garde de ne pas distinguer tellement le sens de ce mot de présomption de celui de preuve qu'on ne prenne jamais pour preuves des présomptions, puisqu'il y en a de telles qu'elles suffisent pour former la preuve d'un fait. Mais au lieu que le mot de preuve se prend pour une parfaite conviction, le mot de présomption a son étendue à toutes les conséquences qu'on peut tirer des divers moyens qui peuvent servir à la preuve

[a] *Ad legem Juliam de Adulteriis l. 34 c.*

[b] *Fussinus in eosdem severissime vindicari & veluti convictum facinus confessum que puniri.*

d'un fait, soit que ces conséquences aillent jusqu'à l'évidence qui peuvent faire une preuve entière, ou qu'elle laissent de l'incertitude. Le même Auteur dans sa Section quatrième du même titre article II. dit, qu'il y a des présomptions qui sont si fortes qu'elles vont à la certitude & tiennent lieu de preuves en matière de crime. Il cite la Loi (a). Et ailleurs le Législateur parle des indices qui font une preuve indubitable [b]. Il conclut dans l'Article VI. des regles qu'il a expliquées, qu'il arrive souvent non-seulement dans les matières civiles, mais aussi dans les matières criminelles qu'on peut avoir des preuves certaines sans écrit & sans témoins par la force des présomptions quand elles sont telles que sur des faits certains & connus, on peut fonder des conséquences nécessaires de la vérité de ceux qu'il faut prouver.

Il rapporte plusieurs exemples des faits qui sont réputés vrais sur des présomptions, à moins que le contraire ne soit prouvé. Et dans la seconde Partie Livre quatrième, il dit,

[a] *Indicia certa que jure non respiciuntur non minorem probationem quam instrumenta continent f. dem l. 19. c. de rei vindic.*

[b] *Indiciis certis ad probationem in indubitatis l. ult. c. de prob.*

qu'il y a des présomptions qui forment des preuves certaines , indubitables. Voicy , l'exemple qu'il en apporte. S'il est prouvé que deux hommes s'étant querrellés , l'un a suivi celui qui fuyoit , & que celui-ci s'étant sauvé dans une maison , l'autre y soit entré , & en soit sorti l'épée sanglante. Cet homme poursuivi de cette manière se trouvant blessé d'une épée dans cette maison où personne ne s'est rencontré. Tous ces faits ensemble emportent la preuve que l'homme qui a poursuivi l'autre l'a blessé quoique personne ne l'ait vu , parceque la liaison de tous ces faits prouve nécessairement qu'il est l'auteur du crime.

Ainsi , M^e. Sylvain n'a pas dû dire absolument , que les présomptions ne devoient point en matière criminelle, donner lieu à la condamnation de l'Accusé.

Venons, enfin à l'Arrêt définitif du Parlement.

Notre Cour, faisant droit sur le tout, Arrêt définitif du Parlement.
 ayant égard à l'intervention de Me. Jean Tardivi nôtre Conseiller au Siège de la Ville de Grasse, & aucunement aux Lettres de Rescision obtenues par Dame Anne le Gouche épouse de Messire André Rolland , Conseiller en nos Con-

seils , & nôtre Avocat Général en nôtre Parlement de Grenoble & led. Tardivi, le 9. Juin 1703. entant que toutes les appellations par eux interjettées des Sentences & Ordonnances des 16. Septembre & 2. Decembre 1699. & 8. Mars 1700. ensemble sur les appellations interjettées par le Soldat de Marine, se prétendant Isaac de Brun de Castelane, Sieur de Caille & de Rougon, fils de Scipion de Brun & de Castelane, & de Dame Judith de Gouche, tant de l'Ordonnance de permission d'informer & de Procédure faite en consequence contre lui, à la Requête desdits le Gouche & Tardivi, que des Ordonnances & Decrets des 21. 27. Novembre 1699. & de ladite Sentence du 2. Decembre audit an, a mis les appellations respectives & ce dont est au néant, a reçu lesdits le Gouche & Tardivi, opposans aux Ordonnances des 26. Juin 1703. & 7. Mai 1704. faisant droit sur l'opposition, déclare le rapport d'Experts, fait à la Requête du Soldat de Marine, le 17. Février 1703. nul, & néanmoins ordonne que les informations faites à la Requête desdits le Gouche & Tardivi, contre ledit Soldat de Marine, pourront valoir comme Enquête, suivant l'Arrêt du Conseil du

12. Juillet 1708. Et au principal, sans s'arrêter aux requisitions faites par le Soldat de Marine, étant à la fin des interrogatoires à lui faits par le Lieutenant Criminel de Toulon, le 19. Juin 1699. énoncées dans l'Ordonnance du 27. dud. mois de Juin, Et demandes par lui formées, tant par sa Requête du 16. Décembre audit an 1699. que par les commissions, Exploit des 8. Août Et 4. Septembre 1708. que par sa Requête du 5. Décembre 1710. dont elle l'a debouté, déclare ledit Soldat de Marine, n'être Isaac de Brun de Castelane, fils légitime de Scipion de Brun de Castelane, Sr. de Caille Et de Rougon, Et de Judith le Gouche, lui fait défenses d'en prendre à l'avenir la qualité, Et de troubler lesdits le Gouche Et Tardivi, dans la possession Et jouissance des biens délaissés par lesdits Scipion de Brun Et Judith le Gouche, à peine de mille livres d'amende. Ordonne que ladite qualité sera rayée par le Greffier de la Cour, dans toutes les Procédures de l'instance, dans lesquelles ledit Soldat de Marine se trouvera l'avoir prise, Et que mention sera faite du présent Arrêt, tant sur les Minutes que sur les expéditions des Actes publics, dans lesquels ledit Sol-

dit de *Marine* aura fait employer ladite qualité : à l'effet de quoi , les dépositaires desdites *Minutes* & ceux qui se trouveront avoir lesdites expéditions en leur possession , seront tenus à la première sommation , de les représenter par devant le plus prochain Juge Royal des lieux où ils sont demeurans chacun à leur égard pour être ladite mention faite en sa présence , par le Greffier du Siège. Condamne ledit Soldat de *Marine* à rendre & restituer auldirs le *Gouche* & *Tardivi* les fruits & revenus par lui perçus des biens dudit *Scipion de Brun de Castelan* & de *Judith de Gouche* , suivant l'estimation qui en sera faite par Experts dont les Parties conviendront , par devant le Juge Royal de *Marseille* , autrement nommés d'Office ; même à leur rembourser , suivant l'estimation qui sera faite par les mêmes Experts , la valeur des dégradations & détériorations qui seront justifiées être survenues desdits biens , pendant que le Soldat de *Marine* en a eu la jouissance , & aux dommages intérêts desdits le *Gouche* & *Tardivi* , suivant la taxe qui en sera faite en la manière accoutumée. Ayant égard à la Requête dudit *Rolland* , du 11. Avril 1709. & aucunement à celle

desdits le Gonche & Tardivi, du 10.
desdits mois & an, à reçu ledit Rolland
opposant aux Arrêts & Ordonnances du
Parlement d'Aix, contre lui obtenus
par ledit Soldat de Marine, & à toute
la Procédure faite en exécution d'iceux
faisant droit sur l'opposition, déclare la-
dite Procédure nulle. Ayant égard à
l'intervention d'Honorade Venelle, fem-
me de Pierre Mège, en tant que tou-
che l'Apel comme d'abus, par elle inter-
jetté de la célébration du mariage d'en-
tre ledit Pierre Mège, sous le nom
d'André de Brun de Castelane, ci-
devant Isaac, Sr. de Caille & de
Rougon, & de Magdeleine Serry, fille
de Joseph Serry & d'Anne de Ville-
neuve sa femme, du 7. Août 1706. dit
qu'il a été mal, nullement & abusive-
procédé & célébré; ordonne que sur tous
les Actes dans lesquels ledit Pierre
Mège a pris, sous le nom de Brun de
Castelane, Sr. de Caille, la qualité de
mari de ladite Magdelaine Serry,
mention sera faite du présent Arrêt,
à l'effet de quoi, les dépositaires desdits
Actes, seront tenus à la première som-
mation de les représenter chacun à leur
égard, par devant le plus prochain Juge
Royal du lieu de leur domicile, a main-

tenu & gardé ladite Venelle dans son état de femme legitime dudit Pierre Mège , & en consequence , a reçu ladite Venelle opposante à l'Ordonnance du Parlement d'Aix , du 18. Janvier 1707. & à toute la Procédure faite en exécution d'icelle ; faisant droit sur l'opposition déclare la Procédure nulle , fait défenses d'attenter à la personne de ladite Venelle. Ordonne que ladite Venelle demeurera séparée de biens & d'habitation d'avec ledit Pierre Mège Soldat de Marine son mari , condamne ledit Pierre Mège à lui rendre & restituer les sommes qu'il se trouvera avoir reçues , faisant partie des deniers dotaux de ladite Venelle , permet à ladite Venelle de jouir du surplus de ses biens dotaux existans , fait défenses audit Pierre Mège de l'y troubler , le condamne aux dommages intérêts de ladite Venelle , suivant la liquidation qui en sera faite en la maniere accoutumée. Décharge Funel , Perier & Croset , des Décrets contr'eux décernés ; ordonne que le Registre ou Protocolle dudit Funel Notaire à Caille , par lui déposé au Greffe au Parlement d'Aix , étant à présent au Greffe de la Cour , sera rendu audit Funel ; quoi faisant , le Greffier de la

Cour en sera valablement déchargé; & seront les termes injurieux inférés dans les écritures contre ledit Rolland supprimés, sur le surplus des demandes, fins & conclusions des Parties, même sur le profit du deffaut, a mis les Parties hors de Cour. Condamne ledit Soldat de Marine en tous les dépens envers toutes les Parties chacune a leur égard, faits tant à Toulon qu'au Parlement d'Aix & à la Cour, même en ceux réservés; faisant droit sur les conclusions du Procureur Général du Roi; ordonne que les deux Protocolles de Langier Notaire Royal à Manosque, qui sont au Procès, & qui ont été déposés, l'un au Greffe du Parlement d'Aix, & l'autre au Greffe de la Cour, par Larderets Notaire Royal à Manosque, & successeur dudit Langier, seront rendus audit Larderets par le Greffier de la Cour; lequel en ce faisant, en demeurera valablement déchargé. Ordonne que ledit Pierre Mège, nommé dans le Procès le Soldat de Marine, sera pris au corps & mené dans les Prisons de la Conciergerie du Palais, pour ester à droit être ouï & interrogé par devant le Conseiller Rapporteur, sur les faits resultans du Procès concernant le crime de Bigamie;

Et répondre aux conclusions que le Procureur Général voudrait prendre contre lui ; Et à cet effet, que le Contrat de Mariage du 27. Mars 1686. l'Acte de célébration de Mariage, d'entre ledit Pierre Mège Et ladite Honnorade Venelle du 10. Avril suivant, la Procuration passée par ledit Pierre, à Jacques Coulet Notaire, le 13. Juin 1687. le Contrat de vente passé en vertu de ladite Procuration, par led. Coulet le 1. Août audit an 1687. la Procuration passée par ledit Mège le 1. Octobre 1691. à Jeanne Venelle, la quittance donnée en conséquence par ladite Jeanne Venelle le 11. desdits mois Et an, par devant Chaussé Notaire ; les quittances sous signature privée des 29. Septembre 1693. 6. Novembre 1694. 29. Septembre 1695. 1. Octobre 1696. Et 20. Novembre 1697. la reconnoissance donnée par ledit Pierre Mège pardevant ledit Coulet Notaire, au profit de ladite Honnorade Venelle, le 18. Décembre 1694. les Enquêtes faites à la Requête desdits le Gouche Et Tardivi à Toulon Et au Parlement d'Aix, contre ledit Soldat de Marine, Et l'Acte de célébration de Mariage, d'entre ledit Pierre de Mège, sous le nom d'André de Brun de Castelane,

Sr de Caille, avec ladite Magdeleine Serry du 7. Août 1706. seront tirées des Productions des Parties, & déposées au Greffe de la Cour, pour servir à l'instruction du Procès; & où ledit Pierre Mège ne pourroit être apprehendé, après perquisition faite de sa personne, sera assigné à quinzaine, ses biens saisis & annotés, & à iceux Commissaire établi jusqu'à ce qu'il ait obéi; pour ce fait, & communiqué à nôtre Procureur Général, être ordonné ce que de raison, & sera le Rapport fait le 26. Février dernier, en exécution de l'Arrêt du 16. dudit mois annexé à la Minute du présent, & transcrit dans la grosse d'icelui.

Donné en Parlement le dix-sept Mars l'an de grace mil sept cens douze; & de nôtre Règne le soixante-dix: Par la Chambre. DONGOIS.

Cet Arrêt est conforme aux conclusions de Mr. Daguelleau, alors Procureur Général, & depuis élevé à la dignité de Chancelier de France, dont les fonctions éminentes sont encore au-dessous de la supériorité de ses talens.

Magdeleine Serry demanda d'être reçue opposante à cet Arrêt. Il m'est tombé entre les mains un Plaidoyer imprimé, de M^e. Sylvain, où il dé-

truit les fins de non-recevoir qu'on employoit contre la Partie. La cause fut appointée, & l'affaire jusqu'à présent est demeurée indécise, mais cette *indécision* fut d'un grand secours pour le Soldat qu'on avoit arrêté & conduit à la Conciegerie ; on suspendit le Procès qu'on devoit poursuivre contre lui sur l'accusation de Bigamie, & on attendit l'événement du Procès de Magdeleine Serry ; La mort termina dans la Prison la carrière du Soldat, & le déroba à la justice des hommes en le faisant comparoître au Tribunal de Dieu.

M^e. Sylvain s'est surpassé dans le Plaidoyer imprimé qu'il a fait pour Magdeleine Serry. J'ai été tenté d'en rapporter les endroits où il y a de grands mouvemens ; mais comme ils ne feroient aucun effet après l'Arrêt qui a été rendu ; parceque toute l'éloquence ne peut rien contre la vérité qui a éclaté ; je me contenterai de recueillir les raisons dont il s'est servi pour faire valoir les tierces oppositions aux Arrêts, car il a traité cette matière à fonds & avec beaucoup d'érudition.

Négligeant les fins de non-recevoir

frivoles qu'il a combattues, je ne viens qu'à celles qui paroissent specieuses & qu'il a parfaitement détruites, il a montré qu'indispensablement Magdeleine Serry devoit être reçûe opposante.

M. Rolland disoit que les jugemens rendus sur les questions d'état, faisoient foi à l'égard de tous les autres hommes, qui par conséquent ne pouvoient jamais s'y opposer comme tiers non ouïs. M^e. Sylvain cite quatre principes qui embrassent & éclaircissent cette matiere.

Le premier, est que le Jugement prononcé en faveur de l'État, ne peut jamais être retracté à la Requête de celui-là même qui a été condamné, comme il résulte de la Loi (*a*) & d'une infinité d'autres textes.

Le second principe, est que les Jugemens rendus en faveur de l'état, nuisent aux enfans, aux héritiers & aux successeurs du condamné, si ce n'est qu'il y eût collusion de la Partie, ou quelque autre circonstance semblable.

Le troisième principe, est que le tiers non ouï, quoiqu'il n'ait point été

(*a*) *L. 1. § 3. ff. de lib. agn.*

Partie , n'y appelé à un Jugement rendu sur une question d'état , n'est pourtant point recevable à s'y opposer, s'il n'a point d'intérêt propre & solide; c'est-à-dire, s'il n'a point d'intérêt réel, d'honneur, de bien & de famille. Cette règle est un des plus forts liens de la Paix, & un des principaux fondemens de la sûreté publique ; car comme les hommes naissent d'un côté à eux-mêmes & à leurs parens, & que de l'autre ils naissent à la République , & à ceux qui la composent ; il y a aussi dans la condition des personnes, des engagements & des droits différents , par rapport à l'une & aux autres.

Dans tout ce qui est attaché à l'état des hommes, par rapport au Public, lorsqu'il y a des Jugemens sur ce point , il n'est pas permis aux particuliers de les attaquer ; & cela par deux raisons bien naturelles & bien sensibles. L'une qu'il n'y a que le Public même ; c'est-à-dire, le Prince & les Magistrats, qui représentent la République, & qui en réunissent tous les droits en leur personne , qui soient à cet égard les legitimes contradicteurs, les particuliers ne sont point Parties recevables en ces contestations, ce seroit

une usurpation , un attentat qui deviendrait la source de mille troubles & dissensions civiles : Quelle seroit la vie des hommes, & de quels orages les Royaumes ne seroient-ils point agités, si chaque personne avoit à défendre en justice son état & sa naissance, contre tous ceux qui voudroient l'attaquer ? L'autre raison, est que nôtre intérêt doit être la seule regle de l'action ; c'est-à-dire , un intérêt réel & personnel. Or c'est ce cas, que les Auteurs ont eu en vûe, quand ils disent que les Jugemens rendus sur les questions d'état, font loi à l'égard de tout le monde, & qu'il n'est pas permis aux particuliers non intéressés, d'attaquer l'état des personnes, ni les Jugemens rendus sur ce point. Quelqu'un est-il déclaré noble ou légitime, il l'est non-seulement à l'égard de tous ceux de sa Nation, mais encore à l'égard de toutes les Nations de l'Univers. Nul ne peut plus lui disputer sa qualité, à moins qu'il n'ait un intérêt particulier de le faire ; c'est le pur esprit des Loix comme on le voit dans des titres entiers, dans une infinité d'Auteurs, entr'autres dans Alexandre, (a) & dans

[a] in l. *sape de re Judic.* n. 57.

Covarruvias, (a) qui sont ceux qui ont le mieux senti & démêlé cette vérité, les Jugemens rendus sur les questions d'état, disent-ils, nuisent à tout le monde, en ce qui concerne le Public & les fonctions publique; mais ils ne nuisent point à ceux qui ont un intérêt propre & particulier. Si un homme a été déclaré affranchi par un Jugement, & que des personnes viennent lui contester cette qualité, seulement pour l'empêcher de parvenir aux dignités de la République; ils y sont absolument non-recevables, tant parcequ'ils n'ont point de véritable intérêt, que parcequ'ils ne sont pas de legitimes contradicteurs.

Le Quatrième principe, est lorsque quelqu'un a un intérêt réel, de biens d'honneur, ou de famille; en ce cas là, il peut attaquer par la tierce opposition, les Jugemens sur l'état où il n'a point été Partie, & qui blessent cet intérêt. La Loi (b) dit clairement que la tierce opposition est reçûe contre les Jugemens rendus sur les questions d'état, & Mornac allégue cette Loi, comme une décision précise sur ce

[a] Tom. 1. §. 2. tom. 11. qu. pra. §. 13. n. 5.

[b] L. 2. C. de libert. caus.

point ; une autre Loi (a) ne dit-elle pas que si de deux Maîtres d'un même Esclave, l'un perd son Procès contre celui qui prétend que cet homme est libre, il est permis à l'autre d'agir en Justice malgré cet Arrêt, qui ne peut donner atteinte à son droit. Ne résulte-t'il pas clairement des Loix, (b) qu'à la vérité celui qui a été condamné sur la question d'état, ne peut jamais attaquer ce jugement ; mais que le tiers non ouï le peut attaquer, & en faire rendre un contraire pour son intérêt ; qu'ainsi dans le cas de deux cohéritiers copropriétaires d'un même Esclave ; si cet homme est jugé libre contre l'un d'eux, l'autre Propriétaire peut reprendre l'instance par cette unique raison que la Sentence rendue contre l'un, ne doit point préjudicier à l'autre qui n'a point été Partie. (c) Il est vrai que la Loi ajoute, qu'après que le tiers non ouï a gagné sa cause, il est obligé de recevoir, si on le lui offre, le prix de sa portion qu'il a dans cet esclave, & cela en faveur de la liberté, (d)

[a] L. 7. ff. de liber. caus. [b] L. 29. ff. de rei judic. l. 3. ff. de liber. caus. [c] *Judicata quisdem rei præscriptio coheredi qui non litigavit ob stare non potest.* [d] *Favore libertati.*

& par l'impossibilité de faire autrement comme disent ces mêmes Loix , & Cujas après elles ; (a) mais cette circonstance particulière qui ne regarde uniquement que l'exécution du second jugement , n'empêche pas qu'il ne soit décidé en termes exprès par ces Loix, que les *Arrêts rendus sur les questions d'état* , ne nuisent point au tiers intéressé qui n'a point été Partie. Un homme est-il déclaré mal-à propos affranchi , par Arrêt ; la Loi (b) décide que ce jugement doit être retracté sur l'opposition du Maître non entendu. (c) D'autres Loix , (d) & la Loi 10. au même titre , établissent encore la maxime dont-il s'agit. N'avons-nous pas une Loi qui décide que les Arrêts rendus sur l'état des personnes , peuvent être retractés , pourvu que la tierce opposition soit formée pendant la vie des personnes , & non après leur mort ? (e)

Parmi cette foule de Jurisconsultes

[a] *In l. 26. ff. de re judic.*

[b] *L. 29. §. 1. ff. de lib. caus.*

[c] *Retractata Sententiâ novo domino reddendus est.*

[d] *L. 1. ff. si ing. esse dic l. 10. cod. titul.*

[e] *L. 1. §. 1. ff. ne de stat. def. oratione divi Marci si quis ingenuus pronuntiatus fuerit , liceat ingenuitatis Sententiam retractare l. 1. §. 1. ff. ne de stat. def.*

que

que M^e Sylvain cite, j'en choisirai quelques-uns. Cujas (a) dit qu'il n'est pas nouveau qu'on recommence ces sortes de causes. Et ailleurs (b) sur le titre du Code, il dit de même que les Sentences rendues contre la liberté peuvent être retractées. A la tête du Commentaire de Bartole (c), on trouve cet Axiome, *le Jugement rendu entre le pere & le fils touchant la filiation ne nuit qu'à eux seuls & non au tiers*. De là vient que Covarruvias (d) établit cette regle puisée dans le droit naturel, *les Jugemens rendus en ces matières, ne nuisent qu'à celui qui ayant été partie a été condamné, & à ses heritiers & successeurs & non aux autres*. Godefroy (e) dit aussi, *les Jugemens rendus entre le pere & le fils, sur la filiation ne nuisent point aux intéressés, & sur une autre Loi (f), cet excellent in-*

[a] *Non est novum ut iteretur eadem*, dit Cujas dans son Commentaire sur la Loy l. ff. *ne de stat. def.*

[b] *De lib. caus.*

[c] Sur le §. *planè* de la Loy 1. ff. *de agnos. liber.*

[d] Tom. 2. q. *pract.* §. n. 5. *Sententia lata juxta formam Juris nocet illi contra quem lata fuit & denique ejus successoribus, non tamen aliis.*

[e] Sur le §. 1. de la Loi dernière ff. *de liberta. agn.*

[f] L. 14. ff. *de prob.*

terprète dit positivement ; que les Arrêts donnés sur les questions d'état ne préjudicient point à ceux qui n'y ont point été parties (a). Et il autorise cette décision par les Loix [b]. Et par la Loi [c] , & par la regle , un Jugement ne nuit point à ceux entre qui il n'a pas été rendu. Godefroy déclare formellement par-là que l'opposition du tiers non ouï qui a un legitime intérêt doit être reçue dans les questions d'état , c'est le sentiment de plusieurs autres Jurisconsultes [d]. Magdeleine Serri n'est point dans le cas du premier principe, puisqu'elle n'a point été partie en l'Arrêt, ni dans le cas du second , puisqu'elle n'est point heritiere , & qu'elle n'a point succédé à celui qui y a été condamné , ni dans le cas du troisième , puisqu'elle n'est pas sans un intérêt particulier : mais elle est dans le cas du quatrième principe, puis-

[a] *Quibus nullum affert præjudicium talis sententia.*

[b] *L. 1. ff. si liber ing. l. 2. c. quibus res jud.*

[c] *Res judicata aliis non nocet.*

[d] Argentré sur le partage des Nobles , qu. 29. Peregrinus de Fideicommissis art. 5. n. 44. Mornac sur la Loi ff. 24. de stat. hom. & sur la Loi 43. ff. de min. Cancérus part. 2. c. 26. n. 4. 3. Alexandre sur la Loi ff. sapè de re judic.

qu'elle a un intérêt sensible pour sa dot, son honneur, son état.

M^e Sylvain dit ensuite que pour exclure l'opposition des tiers non ouïs, même dans les cas où les Jugemens rendus sur l'état, sont loi contr'eux, il faut l'assemblage de trois conditions dont le concours est si nécessaire, que s'il en manque une seule la tierce opposition doit être reçue, quand les deux autres se rencontreroient.

Premierement, si l'opposant n'a précisément que le même droit que celui qui a été condamné. C'est ainsi que le décide Cancerius [*a*]. Or le droit de Magdeleine Serry est différent de celui de l'Accusé ; le droit de ce dernier c'est celui de sa naissance, il reclame les Loix du sang & de la nature, le droit de Magdeleine Serry, c'est son mariage, c'est le droit du Sacrement, elle reclame les droits de la Religion & des contrats.

La seconde condition, si l'opposant tire tout son droit du condamné comme descendant de lui, ou comme son heritier & successeur. C'est ce que nous apprennent tous les Auteurs, comme

[*a*] *Partie II. l. 16. n. 63.*

Covarruvias [a]. D'Argentré sui le partage des Nobles [b] ; dit dans l'endroit où il met tout le précis de son discours. *Sentence donnée en matiere d'état avec le prédecesseur ; fait loi pour le successeur descendant de lui.* De même Peregrinus [c].

Magdeleine Serry ne tire point son droit de l'Accusé, elle n'est ni sa descendante, ni son heritiere. En un mot, elle ne le represente point, & ce mot est décisif.

La troisième condition, si l'opposant n'a tiré son droit du condamné, que depuis l'Arrêt de condamnation ; car si son droit avoit sa source avant l'Arrêt, il faut recevoir son opposition, c'est ce que disent Peregrinus, d'Argentré dans les endroits qu'on a cités.

Quand ces trois conditions ne se rencontrent point, il s'ensuit que l'opposant a un droit propre & capital, & que les Loix ne permettent point qu'on le dépouille sans l'entendre.

La nécessité de cette troisième condition est établie par d'Argentré & Pe-

[a] Tom. I. §. 3. n. 2. tom. II. §. 13. n. 4. & 5.

[b] Quæst. 29.

[c] Art. 5. n. 4. 6.

regnus dans les endroits cités & par Alexandre [a].

Magdeleine Serry avoit son droit formé & acquis avant l'Arrêt de la Cour, puisque son mariage étoit achevé avant même l'instance du Conseil. Elle avoit donc un droit propre & principal. Toutes les trois conditions manquent donc à l'égard de Magdeleine Serry & par conséquent son opposition doit être admise.

Je passe par dessus le moyen que M^e Sylvain a fondé sur ce que l'Arrêt a été rendu par plusieurs fautes de l'Accusé, & par le dol de M. Rolland, & sur des pieces fausses, il dit qu'en quelque-tems que ce soit, le tiers intéressé peut toujours s'opposer à un Arrêt fondé sur des pieces fausses. C'est la disposition expresse de cette Loy [b]. Godefroy dit la même chose (c), dans laquelle il s'agit de pieces fausses; cela est d'ailleurs décidé dans le Code (d), & il n'y a nul cas selon Mornac, où les Jugemens rendus sur le faux,

[a] Sur la Loi, *sapè de re judic.*

[b] L. 16 c. *ad leg. cor. de fals.*

[c] Sur la Loi 3 c. *quib. res judic. non noc.*

[d] *Si ex falsis instrumentis aut testimoniis res judicata sit.*

puissent subsister (a). Encore une fois je n'entrerais point dans le détail de ces preuves. Quel effet feroient-elles après qu'on a vû dans les moyens de M. de la Bliniere, les puissans motifs qui sont l'ame de l'Arrêt ? Me Sylvain détruit avec plus de succès la fin de non-recevoir fondée sur ce que Magdeleine Serry a vû & sçû le procès, il cite la Loi [b] qui commence par établir cette regle que les *Jugemens rendus ne nuisent point au tiers non oïi*. Elle ajoute que cela auroit lieu, quand même ce tiers auroit sçû le procès, & elle rapporte l'exemple de deux coheritiers d'un débiteur, l'un desquels a été condamné, surquoi la Loy déclare que l'autre doit être reçu opposant, bien qu'il ait sçû le procès (c). La Loi ensuite rapporte les cas où cette science nuit au tiers, c'est lorsqu'il a pû empêcher le condamné d'agir en Justice & lorsqu'il tire son droit du condamné même. Nulle de ces conditions qui doivent toutes deux se rencontrer ne se trouve dans l'espece de l'opposition de Magdeleine Serry.

[a] Sur la Loi dernière de *fide instrumentorum*.

[b] *Sapè de re judic. ff.*

[c] *Alteri integra defensio est, etiam si cum coherede agi scierit.*

Dailleurs la science qui est nécessaire pour exclure la tierce opposition, c'est la science legale & judiciaire, c'est-à-dire, qu'il faut avoir été assigné en l'instance; c'est ce qui résulte de la Loi (a), qui déclare que les Jugemens ne nuisent qu'à ceux qui ont été présens dans l'instance. Et comment peut-on être présent dans une instance, c'est en vertu d'une assignation. Godefroy le dit expressément sur ce texte (b). C'est aussi le sentiment d'Alexandre (c). Et il faut de plus s'être présenté en vertu de l'assignation, ainsi qu'il résulte du sens & des termes de la Loi. Salicet dans son Commentaire sur cette Loi, le juge de même, aussi bien que le Président Faber qui en rapporte un exemple bien précis (d).

M^e Sylvain combat ensuite la fin de non recevoir fondée sur ce que Magdeleine Serry ne peut opposer que les mêmes defenses employées par l'Accusé.

[a] L. 47. ff. de re judic. De uno quoque judicio presentibus omnibus quos causa contingit judicari oportet, aliter enim judicatum tantum inter presentes tenet.

[b] Lorsqu'il explique le mot *presentibus*, par celui ci *vocatis*.

[c] Sur la Loi *sepè* n. 5.

[d] 7. lib. ced. tit. 22. de fin. 7.

Il soutient que dans toutes les espèces des Loix, des Jurisconsultes & des Arrêts sur cette matiere, les coheritiers, les confors, les coobligés qui ont été reçus opposans ne pouvoient alleguer que les mêmes raisons; les mêmes pieces produites par le condamné. Un fils dèshérité intente la querelle d'inofficiosité, & n'attaque que l'un des heritiers institués par son pere, & il gagne sa cause. Les Loix (a) décident que cet Arrêt ne nuit point à l'autre coheritier, bien qu'il n'eût & ne pût certainement avoir que les mêmes raisons à dire. Tel est le sentiment de Faber (b); & de d'Argentré dans la question (c), où il examine si les Jugemens rendus en matiere d'état sont sujets à l'opposition du tiers non ouï. Mais pourquoi m'arrêter à ces décisions, & à ces exemples particuliers? La Loi (d) établit comme une maxime inviolable, *que l'on ne peut rejeter l'opposition du tiers non ouï sur ce motif qu'il n'allegue que les mêmes deffenses*. En effet qui ne sçait qu'on

(a) L. 15. §. 1. ff. de inoff. Testam. l. 16. ff. de leg. 10.

(b) C. 7. lib. cod. tit. 9.

[c] Quest. 29.

[d] L. 7. generaliter ff. de excep. rei jud.

peut mieux les faire valoir , que celui qui a été condamné ; qui ne sçait que le tour & la maniere y font infiniment ? & que souvent par les diverses circonstances des tems , des lieux , des personnes , les mêmes raisons ne sont plus les mêmes dans la bouche d'une nouvelle partie ?

Quoique M^e Sylvain vienne de se mettre en grand frais pour prouver sa proposition , il pouvoit selon lui-même épargner cette dépense , puisqu'il a , dit-il , quatre nouvelles defenses. Je ne les rapporterai point parcequ'on ne seroit pas disposé à les bien recevoir. Je dirai seulement que parmi ces defenses il offre de prouver la mort de Pierre Mège en Suisse : Mais comme ce n'est qu'une offre , cette preuve victorieuse promise & non effectuée ne peut rien operer.

Il se fortifie encore par de nouvelles décisions du droit & de l'équité. Magdeleine Serry étoit en possession de son état & de la personne de l'Accusé , lorsque l'Arrêt a été rendu contre elle sans l'entendre. Or il est incontestable qu'un possesseur dépouillé par un Jugement , sans être ouï peut s'y rendre opposant. C'est la disposition des Loix comme on

le voit dans Bartole (a). C'est ce qui résulte de plusieurs discours des Auteurs (b), qui établissent la même doctrine.

A toutes ces Loix, on ajoute la disposition précise de l'Ordonnance de 1667. titre 35. art. 2. *Permettons de se pourvoir par simple Requête afin d'opposition contre les Arrêts & Jugemens en dernier ressort auxquels le Demandeur en Requête n'aura été partie, ou dûment appelé.* Tout est décidé, tout est aplani par cette sage disposition. Elle ne fait nulle exception, nulle réserve.

Il dit enfin, il s'agit d'un mariage sacré, détruit sans entendre la personne mariée. Quoi l'on fera dépendre d'une subtilité de procédure & du défaut chimérique d'une formalité de Palais l'effet de la bénédiction nuptiale, la validité, ou la durée de l'union conjugale? Les Payens ont reconnu que les Loix civiles ne devoient point donner atteinte au droit divin (c). Et nous croirons qu'un Jugement moins puissant qu'une Loy peut annéantir ce droit. De

[a] Sur la Loy 12. *si is qui. ff. de acquir. poss.*

[b] *Caneerius part. 2. c. 11. n. 63. Covarruvias dom. 11. q. practic. c. 13. n. 3.*

[c] *Summa ratio que pro religione facit.*

ce principe il s'ensuit que quand il y auroit des Loix, des Ordonnances qui voudroient qu'on refusât d'entendre Magdeleine Serry sur la demande de son état, de son bien, de son honneur, cela ne s'étendrait jamais jusqu'au sacrement, & il la faudroit écouter sur son mariage. Cette vérité est fondée sur la Loi divine, sur la deffense de séparer ce que Dieu a joint. Magdeleine Serry est dans des termes bien favorables. Les Loix de la nature & de tous les peuples veulent qu'on l'écoute sur son état, sur son honneur & sur son dot & deffendent de la condamner là-dessus sans l'entendre ; & comment donc pourroit-on la déclarer non-recevable sans l'ouïr, lorsqu'à l'autorité de ces Loix, elle joint toute la faveur de la Religion. Quoique je me sois défendu de rapporter les endroits où l'on trouve des mouvemens auxquels s'est livré Me Sylvain dans son plaidoyer, je ne me puis empêcher de rapporter la figure vehemente de sa peroraison.

S'il étoit possible, Messieurs, votre presence & l'idée de votre vertu me fait parler avec force, s'il étoit possible qu'on déclarât une femme non-recevable, sans daigner examiner si au fonds,

son mariage subsiste, on verroit non seulement les hommes, mais ces voutes, ces murs, ces Tribunaux indignés s'élever contre un Jugement si opposé à tant d'Arrêts si remplis de religion & d'équité. Epargnés à notre Siècle un tel malheur, un tel exemple. Soumettés-vous aux Loix, & aux regles avec autant de plaisir que les peuples & même des Princes & des Rois étrangers se soumettoient autrefois à vos Jugemens. Montrés même votre indignation contre ceux qui ayant été assez impies pour vous proposer de détruire sans examen un Sacrement auguste sur des chicanes de Palais veulent que vous introduisiez dans les matieres de Religion des fins de non recevoir, que les Payens ont rejetées dans les interêts humains les moins importants.

Magdeleine Serry doit être reçue opposante, suivant les regles & les maximes; M^e Sylvain l'a démontré; mais après avoir fait ce premier pas, pourra-t-elle faire un plus grand progrès, pourra-t-elle avoir lieu d'espérer qu'elle obtiendra un Arrêt qui détruise celui que la Dame Rolland a obtenu? Voilà ce qu'on ne peut point penser.

Au reste, il m'est tombé entre les

main une Lettre d'une Dame qui a eu la curiosité de lire les plaidoyers pour & contre, de cette grande affaire, & qui joignant un sens excellent à un esprit délicat, dit ce qu'elle a pensé là-dessus à un de ses amis. Elle n'a aucune connoissance des Loix & des principes : Mais elle a cet esprit judicieux dont ils sont dérivés. J'ai cru qu'on pourroit prendre plaisir à la lecture de cette Lettre.

A MONSIEUR D***

J'AY, Monsieur, l'esprit rempli de l'affaire de ce téméraire qui s'étoit enté sur la famille du sieur de Caille gentil-homme de Provence. Après avoir eu la curiosité de lire l'histoire de bien des imposteurs, je n'ai rien trouvé d'égal à l'entreprise de celui-ci ; aussi a-t-il eu le bonheur d'enlever les suffrages d'un Parlement. Je vous avouë que cela me passe. Si cette Cour Souveraine s'est méprise, ne seroit-ce point parcequ'à la place de ces lumieres naturelles qui l'auroient guidé sûrement, elle a voulu chercher des lumieres étrangères qu'elle a cru trouver dans des Auteurs, & de grands Docteurs si vous voulez.

Lettre d'une Dame à Monsieur
D***

Vous serez surpris du ton que je vais prendre , vous ne croyez peut-être pas que je sois capable de pousser un raisonnement loin ; je serai ravie de vous désabuser, si vous êtes dans cette opinion. Je ne dirai pourtant point de grands mots. Je dis donc que le Parlement de Provence n'a pas fait attention que ces grands Docteurs ont raisonné dans une These générale, & qu'ils auroient raisonné autrement dans la These particuliere. Ils ont établi des regles qu'ils ont cru les plus sûres pour les cas qui pouvoient arriver : Mais ils n'ont pas prévu qu'il pouvoit y avoir tel cas qui dérangerait tout leur système. Ceux qui veulent que dans toutes sortes de rencontres on épouse les Loix, disent qu'il ne faut pas avoir plus de bon sens qu'elles : Mais mon cousin l'Avocat, avec qui je raisonne quelquefois, me dit souvent que la plus legere circonstance dans le fait, produit une grande difference dans le droit, & cela me paroît très-juste. Permettez-moi de dogmatiser, nous sommes dans un siècle où les femmes dogmatisent ; il faut faire dans ces cas qui n'ont pas été prévus par celui qui a fait la Loi, ce qu'il feroit lui-même

si on les lui proposoit ; il abandonneroit sa regle, s'il sentoît qu'elle ne le conduît pas à la verité, & il établiroit une autre regle plus sûre.

Quand, par exemple, vos Loix disent que les déclarations que peut faire celui qui s'attribuë un état, ne peuvent pas lui nuire, je suis la très-humble servante de vôtre legistateur ; & je dis moi qui ne suis qu'une femme, c'est à-dire, selon l'idée de votre sexe, qui n'ai que la moitié de la raison d'un homme, je dis donc, que Pierre Mège qui s'est donné pour le fils du sieur de Caille, & qui dans son interrogatoire n'a scû dire, n'y le nom de son pere, ni celui de sa mere, ni le sien propre, & qui paroît avoir ignoré mille choses que devoit scavoir le fils de la maison, est un imposteur, n'en déplaît à toutes les Loix du monde. Il faudroit donc croire que le fils du Sr. de Caille avoit passé par le fleuve de l'oubli, ou si l'on ne veut pas admettre la fable, il faudroit supposer qu'il auroit eû une attaque d'Apoplexie, qui auroit dérangé son cerveau, & qui lui auroit fait perdre si absolument la memoire, qu'il auroit oublié jusqu'à son nom. En verité je me trouve bien

de n'être pas scavante, mes Jugemens en sont plus sûrs & plus certains, & je ne substitué pas à mes lumieres naturelles des visions creuses que ma science me fourniroit à crédit & en pure perte pour le bon sens. Je revere, Messieurs les scavans, mais je leur sçais fort mauvais gré dès-qu'ils veulent voir clair, de quitter souvent le flambeau que la Nature leur a mis entre les mains, pour prendre celui d'une fausse science.

Voici ce qui m'a encore frappé dans l'Histoire du faux Caille.

Il a bien prévû qu'étant Pierre Mège Soldat de Marine, Cardeur de Profession, mari d'Honorade Venelle, femme de même condition que la sienne, ses compatriotes, ses camarades le reconnoîtroient dans les qualités; il s'avise de dire qu'il a supposé qu'il étoit ce Mège, & cela dans le tems qu'il dit qu'il a quitté le Sr. de Caille son pere; il a joué le rolle de Mège pendant plusieurs années, il a pris le bien avec les charges; c'est à-dire avec la charge d'une femme qui avoit une figure un peu burlesque, suivant le Portrait qu'en fait Mr. de la Bliniere, qui prie les Juges de donner un coup d'œil à

son Portrait ; mais un Soldat de Marine n'est pas délicat , tout lui est bon. Ce que je ne puis digerer dans cette Histoire si je la suppose vraie ; c'est que le Notaire devant qui ce prétendu Caille passe un Acte comme Pierre Mège ne reconnoisse pas que c'est un faux Mège , quoiqu'il connût parfaitement le véritable , & que les débiteurs de Pierre Mège , croient aussi que le faux est le véritable , avec qui on dit qu'il n'avoit aucun raport ; un débiteur a pourtant bien dans la tête , la figure de son créancier.

Une autre chose qui me rend d'une créance bien dure sur l'histoire de l'imposteur : c'est qu'en supposant qu'il n'est pas Mège , il fait disparaître le véritable Mège , sans qu'on sçache ce qu'il est devenu , a-t'il pris l'effor vers le Ciel ? est-il allé voir les Antipodes ? Voilà ce qu'on ne sçait point , il est tellement évanouï que cela feroit croire qu'il a passé par le suplice des oubliettes ; s'il avoit été englouti par quelque Baleine , peut être comme un autre Jonas l'auroit-elle rejeté sur le Rivage ?

Ce qui est encore très-surprenant ; c'est que le prétendu Caille prit alors sa place dans le lit de Mège , comme

si elle avoit été faite exprès pour lui, & se mit à la tête de ses biens sans rien craindre ; sçavoit-il la destinée de Mège ? étoit-il sûr qu'il étoit éclipsé pour toujours ? il couroit un grand risque si Mège étoit revenu, lui auroit-il disputé sa femme ; cette seconde Helene auroit-elle allumé une guerre qui nous auroit donné quelque idée de celle de Troye ; ces deux personnes qui avoient fait usage des appas de cette belle, y auroient-ils renoncé tous deux pour le bien de la paix, ou auroient-ils terminé leur différend à la courte paille ? Voilà une histoire qu'on ne sçauroit définir elle n'est pas assez bien imaginée pour une Fable qu'on invente ; & elle n'a aucun air d'une vraie histoire.

Comprend-t'on comment les parens & les amis du véritable Mège, qui ne s'entendoient pas avec le faux, l'ont pris pour le véritable ? A tout moment il faut appeller un Oedipe, pour deviner une nouvelle Enigme,

D'où vient que le Parlement de Provence qui est si équitable, où il y a des Magistrats qui demandent la vengeance du crime, n'a point puni le faux Mège, qui dans son système avoit usurpé les biens du véritable, avoit sup-

posé son nom & sa personne. Je ne parle point de l'adultere ; car peut-être ont-ils mesuré l'énormité du crime aux appas d'Honnorade Venelle , & au plaisir qu'ils ont crû très-médiocre.

L'indulgence de ce Parlement , pour un homme qui se dit effrontément imposteur , m'étonne au dernier point.

Ce faux Caille, qui se dit fils d'un Gentilhomme qui étoit riche , n'a point eu d'éducation , il ne sçait ni lire ni écrire ; & il n'a jamais pû apprendre l'un & l'autre : voilà encore ce qui révolte tout le monde ; cette circonstance seule , m'auroit tenu sur mes gardes , & m'auroit deffendu des pièges qu'il tendoit à la crédulité.

Je vois d'ailleurs des preuves certaines de la mort du véritable Caille , je vois qu'on établit qu'il sçavoit lire & écrire. Je ne m'arrête pas à la vaine critique qu'on fait de ces preuves , critique qui ne va pas seulement à la superficie de mon esprit ; parceque je vois tant de bonne foi & tant de certitude dans les attestations des Magistrats Suisses , que je regarde ceux qui veulent les contester , comme des personnes qui voudroient me faire prendre la lumière pour l'ombre.

Pourquoi le Parlement de Provence si éclairé, s'est-il refusé à la preuve que Madame Rolland avoit offerte de faire en Suisse, preuve de la mort du fils du Sr. de Caille ? c'étoit pourtant le point décisif ; avoit-il trop de lumieres ? je dirois bien, craignoit-il d'en avoir trop ? mais je ferois injure à leur droiture ? je n'ai garde, franchement si j'avois le choix d'un Parlement, pour être jugé dans une grande affaire, mon inclination ne me conduiroit pas à celui-là.

Le fils du Sr. de Caille qui n'a pas le moindre écrit, la moindre Lettre qui prouve qu'il est ce qu'il veut être, a sa ressource dans les témoins qui le reconnoissent, quatre Nourrices sont de ce nombre ; c'est-à-dire, quatre personnes qui ont la tendresse & les lumieres d'une mere ; trois Peuples entiers erient, dit-on, qu'il est le fils du Sr. de Caille.

Un Journal d'un Ayeul maternel, Journal bien verifié, enleve tout-à-coup ces quatre Nourrices au fils du Sr. de Caille, & lui en donne d'autres. Voilà ce qui me rend bien suspecte la preuve des témoins. Voilà un mauvais préjugé contr'eux.

Quand je vois M. de la Bliniere dans la discussion de cette preuve, faire voir que ce grand nombre de témoins se reduit à neuf ou dix irreprochables, dont l'esprit peut encore facilement avoir été fasciné & séduit ; je me rappelle cette description que fait Voiture dans une Lettre au Cardinal de la Valette. *On vit, dit-il, un tel nombre de feux d'Artifice, qu'il sembloit que toutes les branches & les troncs des Arbres d'un grand Bois, se convertissent en fusées, que toutes les Etoiles du Ciel tombassent, & que la Sphere du feu voulut prendre la place de la moyenne Region de l'Air. Ce sont,* poursuit cet agréable Auteur, *trois Hyperboles, lesquelles appréciées & réduites à la juste valeur des choses, valent trois douzaines de fusées. De même ici ces trois Peuples entiers & ce grand nombre de témoins qui ont déposé, se réduisent à des acclamations tumultueuses, & à neuf ou dix témoins, encore ne sont-ils pas à l'abri de la fascination & de la séduction.*

Que peut une pareille preuve contre tant de témoins familiers avec Pierre Mège, ses parens & ses amis, qui le reconnoissent dans ses qualités & qui

semblent lui dire par la maniere ingenuë dont-ils déposent ; vôtre malcarade n'est pas bien imaginée , comment voulez-vous que nous nous y méprenions , déguifés-vous mieux une autre fois. Si on faisoit un Apologue là-dessus , on diroit que c'est un Loup qui veut contrefaire la Brebis, & qui hurle lorsqu'il croit bêler. Joignons à tout cela la preuve de la mort du fils du Sr. de Caille, & la prodigieuse difference qu'on a établie entre l'original & la copie , nous admirerons comment un Parlement a pû s'y tromper.

Qu'on élève tant qu'on voudra les hommes au-dessus des femmes , on ne me perfuadera pas que si on compofoit un Senat de femmes , elles jugeraient de la sorte : on ne fçauroit m'ôter de l'esprit que le bon sens Feminin , ne soit un meilleur guide que le bon sens Masculin ; parcequ'il est toujours tel que la nature l'a fait , & n'est point offusqué par la science.

D'un autre côté ; admirons l'effronterie & l'impudence de l'imposteur , qui choisit pour le Théâtre de sa Comedie , un País où il peut être si facilement confondu , lui qui ne ressemble en rien à celui qu'il veut re-

présenter, qui étant constamment Pierre Mège mari d'Honorade Venelle, entreprend de se dépoüiller de son état & d'en prendre un autre à la vûë de sa femme, de ses parens, ses amis, ses compatriotes, & qui ne craint point une infinité de témoins, dont les uns lui diront, vôtre artifice est grossier, nous vous reconnoissons pour Pierre Mège, il falloit donc en quittant votre état, changer vos traits de visage, vôtre taille & vôtre figure. Les autres lui diront, vous le fils du Sr. de Caille avec qui vous n'avez pas le moindre rapport, pour l'esprit, pour le corps, pour qui nous prenez-vous? il faudroit que nous fussions de grandes duppes pour vous croire. Voilà pourtant ce qu'il a fait; a-t-il crû qu'on pouvoit quitter une femme comme un habillement? & se métamorphoser tout-à-coup dans un autre homme; il gaignoit beaucoup à la métamorphose, si elle eût réussi, parcequ'il acqueroit des biens considérables, & se débarrassoit, par dessus le marché, d'une femme qui lui pesoit cruellement sur les bras, le beau secret pour des maris qui sont las d'une femme éternelle! c'est grand dommage qu'un si beau dessein après

avoir eu un si grand succès dans un Parlement, ait échoué dans un autre.

On peut regarder l'Arrêt du Parlement de Provence, comme un monument de la surprise de gens éclairés & du succès de l'imprudence la plus signalée qui ait jamais paru sur la face de la terre.

Qu'on ne dise pas que l'imposteur étoit dépourvu d'esprit, il étoit grossier en apparence ; mais il avoit un fonds de ruses & de stratagèmes ; tout cela étoit soutenu par une audace insigne ; c'étoit un esprit brute, mais qui ne laissoit pas d'être présent, prévoyant, artificieux.

Deux Parlemens composés de Juges éclairés, car on ne doit pas penser autrement, rendent chacun un Arrêt sur une même affaire. Les deux Jugemens sont diametralement opposés ; l'un décide que le Soldat est celui dont il a pris le nom & l'état, & l'autre le déclare imposteur ; l'un le comble de biens & d'honneurs, l'autre l'auroit condamné à une peine capitale, s'il n'avoit pas eu les mains liées. Les Magistrats de l'un & l'autre Parlement, sont appelés les Sages de la terre ; ce titre ne leur est donné que par leurs lumières

lumières supérieures à celles des autres hommes.

Quelle contrariété d'opinions entre ces Sages ! Si la vérité est une, les principes sont toujours les mêmes, & doivent toujours faire le même effet ; cependant il faut qu'elle se soit dérobée à l'un de ces Parlemens, & qu'elle se soit présentée à l'autre ; grande matière à réflexion ! je n'en dis pas davantage.

Il faut convenir que les Avocats de part & d'autre, ont bien signalé leur éloquence ; il falloit M. de la Blinière pour tenir tête aux défenseurs du Soldat, la vérité ne pouvoit pas choisir un plus habile truchement. Voilà quelles sont mes idées sur cette grande affaire, je vous les abandonne, faites-en l'usage que vous voudrez, je suis, &c.





URBAIN GRANDIER,
*condamné comme Magicien , &
comme auteur de la possession des
Religieuses de Loudun.*

S'IL est vrai qu'Urbain Grandier ait été innocent du crime de Magie, comme le prétend la saine partie du monde, & sur tout la nation des gens sçavans ; quelle opinion aurons-nous des Religieuses de Loudun qui ont dit être possédées, & que leur possession étoit son ouvrage ? Que penserons-nous des exorcistes en grand nombre qui ont conjuré les Démon, des Juges qui l'ont condamné ?

Il faudra par une conséquence nécessaire que ces possessions aient été un jeu de Théâtre, une Comédie qu'on a donné à tout le Royaume. Ce sera même plutôt une Tragédie, puisque l'infortuné Grandier y a fait une fin tragique. Comment ces Religieuses, & leurs Exorcistes ont-ils pu si bien concerter cette piece qu'ils aient réussi

à imposer si longtems, je ne dis pas au peuple, car il est né pour être le jouet de l'erreur, dès qu'elle est un peu spé- cieuse, mais je dis aux honnêtes gens, aux gens éclairés. Comment des Juges qui ont creusé cette affaire, & l'ont vû de si près, ont-ils pû se prêter à cet ou- vrage d'iniquité ? On veut qu'ils se soient dévoiés à la vengeance d'un grand Ministre, qu'ils lui aient sacrifié un in- nocent contre lequel il n'y avoit aucu- nes preuves. Qu'un Juge soit assez cor- rompu pour se livrer à sa passion ou à celle d'autrui, qui le porte à condamner l'innocence qu'il reconnoît, on n'en fera pas surpris ; que tout un Tribunal agisse de la sorte & conspire unanime- ment contre un Accusé qui n'est point coupable, rien ne seroit plus étrange.

Je sçais bien que la prévention qui est le poison du jugement, s'emparera d'un Juge qui aura les meilleures inten- tions du monde, & le déterminera à faire une injustice criante ; mais s'em- parera-t-elle de tout le Tribunal ? Au- cun Juge ne reclamera-t-il contre l'o- pinion injuste ? Je ne crois pas qu'il y en ait des exemples parmi des Magis- trats chrétiens.

Quoiqu'il en soit, il est constant que

dans cette affaire on ne voit aucune preuve convaincante ni de possession , ni de magie , on voit même des preuves évidentes de l'illusion.

Au reste je raconterai les faits avec toute l'exactitude & la fidélité qu'on doit attendre de moi. Le Lecteur éclairé , impartial sera en état de juger sainement , on ne pourra éluder son jugement qu'en s'inscrivant en faux contre les faits. Il ne doit point craindre l'évenement de cette inscription , puisque j'ai puisé cette Histoire dans les meilleures sources , & que je me suis défié de celles qui m'ont paru corrompues.

A Dieu ne plaise , qu'en rapportant une histoire qui persuadera que les possessions des Religieuses de Loudun étoient fausses ; je veuille donner atteinte aux véritables possessions , elles sont prouvées par le Nouveau Testament , l'objet divin de notre Religion , & par divers exemples de l'Histoire de l'Eglise qu'on ne peut révoquer en doute.

Quelques abus qu'on ait pû faire à Loudun des Exorcismes , ces cérémonies de l'Eglise n'en sont ni moins saintes , ni moins respectables , & leur efficacité n'en est pas moins constante. Malheur aux libertins & aux incrédules ,

qui se prévalent des abus pour combattre les pratiques de l'Eglise en elles-mêmes ; peuvent-ils ignorer que les hommes sont capables des plus grands excès, jusqu'à faire servir la Religion pour autoriser leurs passions. Ainsi en conservant le respect que nous devons avoir pour les cérémonies de l'Eglise , nous devons garder à ceux qui en abusent toute notre indignation.

Loudun est une petite Ville du Poitou, où l'on a établi un Ordre de Religieuses Ursulines. Le but principal de l'Institution de cet Ordre est l'instruction de la jeunesse. C'est ce qui les engagea à prendre des Pensionnaires. Elles avoient en 1632. un sage Directeur qu'on appelloit Mouffaut ; mais si elles avoient abondamment tous les secours spirituels, elles étoient dépourvûes des temporels, & leur situation n'étoit pas aisée. Après la mort de ce Directeur , de jeunes Religieuses de concert avec quelques Pensionnaires, se divertirent pour effrayer les autres à le représenter comme un revenant. Marie Aubin Pensionnaire âgée de seize à dix-sept ans, fut une de celles qui se distingua le plus dans ce divertissement ; c'est par ces jeux où elles s'exercerent qu'elles furent pro-

pres à représenter des rôles plus importants.

Jean Mignon Chanoine de l'Eglise Collegiale de Sainte-Croix de Loudun, fut choisi pour succéder à Moussaut. Comme il ne s'opposa point à ces jeux qui se faisoient dans ce Couvent, on a crû que dès-lors il médita d'en faire quelque usage pour des desseins qui éclaterent dans la suite contre Urbain Grandier son ennemi capital.

Celui-ci, qu'il est important de faire connoître, pour avoir une juste idée des crimes dont il fut accusé, étoit d'une honnête famille, il étoit fils d'un Notaire Royal de Sablé & né à Roüeres qui étoit près de cette petite Ville. On a dit qu'il avoit appris la Magie de Pierre Grandier son pere, & de Claude Grandier son oncle Prêtre : Mais les Habitans de Saintes, où l'un & l'autre avoient demeuré, ont rendu un bon témoignage de leur vie & mœurs. Ainsi on a lieu de juger que c'est une calomnie.

Urbain Grandier fit ses études sous les Jesuites à Bourdeaux, qui eurent de l'amitié pour lui à cause de ses talens. On sçait que ces Religieux s'attachent particulièrement à leurs Ecoliers qui se

distinguent par leur esprit. Ce sont de jeunes plans sur qui ils jettent souvent les yeux pour les transplanter dans leur ordre : Mais ils crurent que Grandier leur seroit plus utile dans le monde ; ils le pourvûrent de la Cure de Saint Pierre du Marché de Loudun dont ils sont Patrons. Il eut aussi une Prébende dans l'Eglise de Sainte Croix , il excita par ces deux Bénéfices l'envie des Ecclesiastiques. Il crut lui-même , lorsqu'on l'accusa que plusieurs de ceux qui s'étoient déclarés contre lui en vouloient plutôt à ses Bénéfices qu'à sa personne.

Il étoit d'une taille avantageuse , & avoit un grand air répandu dans toute sa personne. Il étoit curieux, d'une grande propreté sur lui , & dans ses habits. Il ne paroissoit qu'en habit long. On ne peut pas mieux représenter dans le public qu'il le faisoit , il unissoit dans sa conversation la facilité de parler à l'élégance des termes. Il prêchoit souvent , & avoit le talent de la prédication. Il s'attira la haine des Moines , parcequ'il prêcha contre les Confratries & ceux qui n'alloient pas à la Messe de Paroisse. Il excita encore leur jalousie , parcequ'il prêchoit beaucoup mieux qu'eux.

Il a fait l'Oraison Funebre de Scévole de Sainte Marche ; cet Ouvrage est estimé par les traits de l'éloquence dont il est semé , on n'y trouve pas seulement de l'esprit , mais encore du génie. Il étoit avec les amis d'un commerce aisé & agréable ; mais extrêmement fier & dédaigneux avec ses ennemis. Il étoit ferme dans ses desseins & jaloux de son rang , & n'étoit pas traitable sur ses intérêts. Il repoussoit les injures avec tant de vigueur qu'il rendoit ses ennemis irréconciliables , & il en avoit un grand nombre.

S'il a été innocent de magie, il ne l'a pas été de galanterie , & il se livroit à son penchant. Parmi ceux qui le haïssoient c'étoient des rivaux , des peres irrités , des maris furieux ; il avoit déplu à tous ces gens-là par ses entreprises amoureuses & les bonnes fortunes qu'il avoit eûes. M. Seguin Medecin de Tours dit dans sa Lettre inserée dans le Mercure François , que les Partisans de Grandier l'accusoient de se livrer aux plaisirs de l'amour. L'Auteur du Mercure François l'accuse du même vice. Menage son deffenseur dit qu'on lui reprochoit d'avoir connu une femme dans l'Eglise , dont il étoit Curé , & il

ne le justifie pas. Monconis dit que c'étoit la femme d'un Magistrat de Loudun.

Malgré la coqueterie de son cœur, il avoit une maîtresse dominante ; & comme on a lieu de croire qu'il avoit contracté avec une fille un mariage de conscience, & qu'il avoit fait pour guerir ses scrupules, *le Traité contre le celibat des Prêtres*, qu'on trouva parmi ses papiers ; les soupçons furent fixés sur Magdeleine de Brou, qu'on connoissoit pour son intime amie.

Mais il ne l'a jamais nommée, & a eu une pareille discretion à l'égard de toutes les filles & femmes avec qui il a eu des liaisons, innocentes ou criminelles, afin de leur sauver les atteintes que ses ennemis leur auroient portées.

Sur l'idée que l'on se formera d'un Prêtre si galant, on jugera d'abord qu'il n'avoit point de Religion : mais son cœur peut avoir été corrompu, sans que son esprit l'ait été. Sa passion pour les femmes aura même relegué dans le fonds de ce cœur, tel qu'il étoit, ses sentimens de pieté & de Religion, sans les étouffer entierement, ainsi qu'on en trouve tant d'exemples parmi les Chrétiens, & de cet état-là, il y a une

grande distance à la magie & au maléfice.

En 1720. il gagna un Procès à l'Officialité de Poitiers contre un Prêtre nommé Mounier, & il usa avec la dernière rigueur de ses avantages ; ce qui indisposa extrêmement ce Prêtre contre lui.

Il eut un pareil succès dans un procès qu'il eut contre le Chapitre de Sainte Croix, au sujet d'une maison que ce Chapitre lui disputoit. Il triompha, & insulta avec beaucoup de fierté à Mignon qui étoit le sollicitateur de ce Procès, & alluma dans le cœur de ce Chanoine un vif ressentiment contre lui.

Il s'attira toute la parenté nombreuse de Barot Président des Elûs, & oncle de Mignon, parceque dans un différend qu'il avoit eu avec ce Président, il l'avoit traité avec beaucoup de hauteur, & comme un homme très-méprisable. Barot qui n'avoit point d'enfant, & qui étoit riche, étoit considéré & courtiſé de ses parens, suivant les maximes ordinaires du siècle, où regne l'idole de l'intérêt.

Mais tous ses ennemis n'avoient encore qu'un foible ressentiment au prix de celui qui devoit Trinquant Pro-

curateur du Roy. Il avoit une fille fort jolie dont Grandier avoit eu les bonnes graces, il l'avoit même conduite à une grande familiarité dans les conversations qu'il avoit eûes avec elle. Elle tomba dans une langueur extrême, dont on empoisonna la cause. Le public curieux a toujours voulu pénétrer les mysteres de l'amour qu'on lui a cachés, avec le plus de soin, & s'est toujours ingeré de les deviner. Marthe Pelletier dont la fortune étoit médiocre, fut si affectonnée & si fidelle à cette fille, qu'elle déroba l'accouchement aux curieux. Elle se chargea de l'enfant qu'elle mit sur son compte, & lui chercha une nourrice. Malgré toutes les précautions qu'elle prit, le public malin ne voulut reconnoître la véritable mere, que dans la fille de Trinquant.

Ce Procureur du Roy fit arrêter Marthe Pelletier, & la fit interroger sur la naissance de cet enfant. Elle soutint constamment la maternité qu'elle s'étoit donnée, & elle promit d'élever l'enfant avec tant de soin que la Justice seroit dispensée de la rechercher. Ce curieux indiscret méritoit qu'on lui dit la vérité. Cette déclaration qui ne donna point le change, ne servit qu'à mortifier Trin-

quant , & à ulcerer son cœur contre l'auteur de son dèshonneur.

Tous les ennemis s'assemblerent pour conjurer sa perte. Menuau Avocat du Roy, intime de Mignon, joignoit à cela l'interêt d'un amour méprisé par une maîtresse qui favorisoit Grandier , aussi eut-il bien son coin dans cette partie. On resolut de perdre Grandier ou de le chasser entierement de Loudun.

Peu de tems après on vit éclore une plainte contre lui , pardevant l'Official de Poitiers sous le nom du Promoteur. On l'accusoit d'avoir séduit des filles , des femmes , on le taxoit d'impieté , d'irréligion. Deux misérables de la lie du peuple , suscités sans doute par les ennemis , furent les délateurs. L'Official commit Louïs Chauvet Lieutenant Civil & l'Archiprêtre de S. Marcel du Loudunois pour informer conjointement. Un Official n'a pas droit de commettre , un Juge Royal. Ainsi cet Official excédoit la sphere de son pouvoir.

Dans ce tems-là Durhibaut homme accredité par ses richesses , lié avec les ennemis de Grandier , fit de lui en presence du Marquis du Bellay, des médisances sanglantes. On en fit des rap-

ports malins au Curé en les embellissant, suivant la coutume des personnes qui ont la bassesse de rapporter. Il lui en témoigna son ressentiment dans des termes si piquans que Durhibaut outré le frappa avec sa canne ; il étoit alors en surplis & prêt à entrer dans l'Eglise de Sainte Croix, où il alloit assister au Service. Grandier s'alla jeter aux pieds du Roy, il mit dans tout son jour l'affront qu'on lui avoit fait publiquement. Le Roy touché de cette plainte en renvoya la connoissance au Parlement, afin que le procès fut fait & parfait à Durhibaut.

Pendant ce tems-là, on informoit contre le Curé à Loudun. Le Procureur du Roy déposa le premier pour encourager les autres, on entendit des gens de néant, l'information étant faite, on l'envoya à M. Chateignier de Rocheposay Evêque de Poitiers, qui étoit très-susceptible de prévention. On exagéra l'entreprise que le Curé avoit faite sur les droits de l'Evêque, en donnant, disoit-on, une dispense de proclamation de Bans dans un mariage. On n'eut pas de peine à obtenir de ce Prélat un décret de prise de corps contre l'Accusé.

Cependant Durhibaut pour éluder le Jugement de l'affaire qu'il avoit au Parlement, peignit à la Cour le Curé comme un homme scandaleux, dont les mœurs étoient très-déreglées. Il apporta pour preuve le Decret de prise de corps que l'Evêque avoit prononcé contre lui. La Cour avant que de faire droit renvoya Grandier pardevant son Evêque, afin qu'il se justifât des crimes qu'on lui imputoit. Ce Curé retourna à Loudun où il fut à peine arrivé qu'il y fut arrêté & conduit à Poitiers dans la Prison. Ses ennemis le crurent alors perdu ; ils inspirèrent à un Prêtre de jeter un dévolu sur sa Cure.

Les conjurés se rebuterent à cause des dépenses qu'il falloit fournir au procès, mais ils furent ranimés par Trinquant.

Malgré leurs intrigues, leur information ne fut pas concluante. Aucune femme, ni fille, ni aucune partie intéressée ne se plaignit. Dailleurs on n'avoit nommé personne, plusieurs témoins se retractèrent.

Un Avocat parent de Trinquant fut du nombre des Juges, l'Evêque fut tellement prévenu que ne voyant que par les yeux des ennemis de Grandier,

cet Accusé fut condamné à jeûner au pain & à l'eau tous les Vendredis pendant trois mois, & interdit de la Messe & du Service divin dans le Diocèse de Poitiers pendant cinq ans, & de Loudun pour toujours.

Ses ennemis ne se flatterent pas que la prévention put dans un autre Tribunal faire le même effet, ils crurent qu'il falloit épuiser Grandier par toutes les ressources de la chicane. Le Promoteur qui leur étoit dévoué se rendit appelant comme d'abus, & Grandier en appella à l'Archevêque de Bourdeaux. Il se presenta néanmoins au Parlement & il y fit plaider sa cause : mais comme il y avoit grand nombre de témoins à faire entendre, il fut renvoyé au Présidial de Poitiers. Le Lieutenant Criminel de ce Siege instruisit le procès tout de nouveau. Cette instruction ne fut pas favorable aux Accusateurs, l'un des délateurs se désista, on trouva des contradictions dans les dépositions, plusieurs déclarerent qu'ils avoient été sollicités par Trinquant. Deux Prêtres déclarerent par écrit qu'ils retraceroient leurs dépositions dont, dirent-ils, on ne leur avoit pas fait la lecture, & justifierent parfaitement Grandier.

Ainsi , toute la machine se démonta & les ressorts ne jouèrent plus , le devolutaire se desista ; le Présidial par son Jugement du 25. Mai 1631 renvoya Grandier absous. Ce Curé triomphant , insulta ses ennemis avec beaucoup de hauteur ; mais on peut dire que l'innocence ne fut pas victorieuse , mais le crime caché eût cet avantage.

Il falloit qu'il comparût encore devant l'Archevêque de Bourdeaux , qui étoit de la maison de Sourdis ; il y eût le même succès , par une Sentence du 22. Novembre de la même année , son interdiction fut levée , & on lui laissa la liberté de se pourvoir pour ses dommages intérêts , & restitution des fruits de ses Benéfices , *ainsi & comme il verroit bon être.*

L'Archevêque de Bourdeaux parût estimer ses talens , & comme il lui vit sur les bras des ennemis puissans acharnés à sa perte , il lui donna le conseil salutaire de permuter ses Benéfices , & de s'éloigner de Loudun : mais il n'étoit pas d'un caractère à suivre ce conseil , & la vengeance avoit trop d'attraits pour lui , pour qu'il quittât la partie. Dailleurs parmi les differens objets qui partageoient son cœur , il

y avoit une fille à Loudun dont il étoit très-épris , & dont il ne pouvoit pas s'éloigner ; c'est cette intime amie , ou plutôt cette tendre amante dont on a déjà parlé.

Quelle vertu ne faut-il pas à un homme d'une complexion vive & ardente telle qu'étoit celle de Grandier pour se contenir , lorsqu'il est exposé aux entretiens du Sexe à qui il a l'art de plaire par des dehors prévenans ?

Il retourna à Loudun , où il fit son entrée avec une branche de Laurier à la main , comme le signe de sa victoire. Cette conduite fut trouvée pleine de bassesse par ses amis & ses ennemis , il n'y eût qu'une voix là-dessus ; ceux-ci se crurent poussés à bout , & ne consulterent que la vengeance ; il reprit possession de ses *Benéfices* , & poursuivit si vivement Durhibaut , qu'il obtint contre lui un Arrêt à la Tournelle , Cet accusé ayant été mandé , fut blâmé nuë tête , & condamné à diverses amendes & réparations , & aux dépens du Procès.

Grandier ne voulut pas s'en tenir là il se disposa à appeller au Parlement ses Parties secretees , pour les faire condamner à ses dommages intérêts , &

à la restitution des fruits de ses Bénéfices. Vainement ses amis mirent tout en usage pour l'obliger à contenir sa vengeance ; vainement lui représentèrent-ils ce qu'une Cabale furieuse est capable d'entreprendre ; il la méprisa tellement qu'il fut sourd à toutes ces remontrances. La Providence pour punir ses dissolutions & son orgueil, permit qu'il tombât dans le précipice que lui creuserent ses ennemis, & elle tira de ses crimes une vengeance si terrible, qu'il n'est personne qui ne s'en épouventât, si l'on ne voyoit pas au milieu de cette severité, une conduite pleine de miséricorde qui a employé pour sauver l'ame de Grandier, un remede aussi violent & aussi nécessaire.

Ainsi pour punir les crimes réels de ce Curé, elle livra aux châtimens les plus affreux de la Justice humaine, des crimes faux & supposés qu'on lui imputa. Tel est le Jugement de la saine partie du monde.

Voici qu'elle fut la trame que ses ennemis ourdirent.

On dit que Mignon secondé d'autres personnes, exerça dans le Couvent de Loudun, les Religieuses à jouer

le rolle de possédées , avec les accompagnemens de ce personnage , contorsions de corps , convulsions , & tout ce qui pouvoit bien représenter les opérations du Démon , afin d'imposer , non-seulement aux gens credules ; mais même , s'il étoit possible , aux esprits forts.

On m'arrêtera d'abord , en me demandant par quelle voye j'ai appris que tous ces préparatifs avoient été faits par Mignon & ses confidens ; je ne rapporterai point pour justifier ce fait , qu'il a été mis en œuvre dans l'Histoire des Diabes de Loudun ; parce que cet Auteur ne nous apprend point comment il a sçu un fait si secret ; il ne le faut envisager que comme une conjecture qui paroît très-juste & très-bien fondée , dès qu'on fera voir dans la suite , que dans ces prétendues possessions , il n'y avoit aucun de ces caractères que l'Eglise nous a donnés , comme des signes infailibles , auxquels on reconnoît celles qui sont veritables ; d'où il s'ensuit que les rolles de ces Religieuses furent appris & étudiés. Quels Maîtres peuvent-elles avoir eu que les ennemis de Grandier , qui firent usage de cette Comedie , pour

le perdre ? parmi ses ennemis, qui avoit avec les Religieuses, de plus grande liaisons que Mignon leur Aumônier ?

Mais dira-t-on, comment faire entrer dans un pareil complot, tout un Couvent ? avoient-elles toutes le cœur si corrompu qu'elles pussent être Actrices de cette horrible conspiration ? Dès que le fait est certain, comme on le démontrera, que la possession n'étoit qu'une illusion, & qu'il ne s'agit plus que d'en chercher la cause, il n'est plus question que d'en trouver la plus vraisemblable.

Dès qu'on est sur les voyes, il n'est pas difficile de deviner les grands efforts que Mignon & ses Emissaires firent mouvoir ; ils alleguèrent à ces Religieuses, que le zèle de la gloire de Dieu vouloit qu'on purgeât l'Eglise d'un débauché, d'un scelerat tel que Grandier, qui entraînoit tant d'ames dans les Enfers, que toutes les voyes qu'on pourroit prendre pour exécuter ce dessein seroient toujours très-loüables. Dailleurs que cette entreprise qui les rendroit le spectacle de toute la France, leur donneroit une grande réputation, & enrichiroit leur Couvent

d'Aumônes , & les feroit passer de l'indigence où elles gémissaient , dans une heureuse situation , dont elles goûteraient les douceurs. C'est l'effet que produisit cette Comedie qui fut jouée avec tant d'éclat.

Ainsi ces Religieuses furent séduites par un faux zèle pour la gloire de Dieu, & par leur intérêt. Il y en eût sans doute , qui étoient assez éclairées pour connoître leur erreur ; mais elles étoient assez intéressées & assez malignes pour y perséverer. On a dit que Mignon les lia toutes au secret par des sermens horribles , il falloit mettre un pareil frein à la curiosité, des gens qui auroient voulu pénétrer le mystere , même aux troubles & aux remors de leur conscience , qui les auroit pû porter à révéler le secret.

Le bruit de la possession des Religieuses courut soudement dans la Ville ; mais dès qu'il commença d'éclater , Mignon exorcisa la Superieure & une autre Religieuse ; il appella à ses exorcismes , Barré Curé de Saint Jacques de Chinon ; c'étoit un homme atrabilaire , visionnaire , taxé d'hypocrisie , qui brûloit de l'ambition de passer pour un Saint. Il yint à Loudun

à la tête de les Paroissiens, qu'il y amena en Procession faisant le chemin à pied, afin de prévenir le Public par cette démarche d'éclat.

Ces deux Ecclesiastiques s'étant exercés pendant plus d'une semaine, crurent que les Religieuses pouvoient soutenir le grand jour ; ils envoyerent au Magistrat Grandier Curé de Venier ; c'étoit un de ces hommes qui aime mieux se faire craindre que de se faire aimer, & qui se servoit de la faveur qu'il avoit auprès de l'Evêque de Poitiers, pour se rendre redoutable ; il étoit lié à la haine de Mignon & de Trinquant. Quoiqu'il n'eût aucun sujet de se plaindre de Grandier, il alla le 11. Octobre 1632. voir Guillaume de Cerisay de la Guerinere Bailly du Loudunois, & Louis Chauvet Lieutenant Civil, il les pria de la part des exorcistes, de se transporter au Couvent, pour voir deux Religieuses possédées de l'esprit malin. Il leur representa que leur ministère exigeoit qu'ils s'éclaircissent de ces possessions capables de faire un grand éclat dans le monde. Il leur dit qu'il y avoit une Religieuse qui parloit latin, quoiqu'elle ne l'eût jamais appris. Les deux Magistrats se rendirent

au Couvent pour assister aux exorcismes , & les autoriser s'ils croyoient que les possessions fussent réelles , ou pour arrêter le cours de l'illusion , si les possessions étoient feintes & supposées. Mignon vint au devant d'eux revêtu de son Aube & de son Etole , & leur fit l'histoire de la possession des Religieuses , & il leur dit l'effet qu'avoient produit ses exorcismes , & que la Supérieure qui s'appelloit Jeanne de Belfiel , fille du feu Baron de Cose du Pais de Xaintonge , & une Religieuse laye qu'on appelloit sœur Claire , fille d'un nommé Magnoux , étoient possédées des Démon. Si la supérieure étoit possédée du Diable , voilà une Communauté bien gouvernée. Il leur dit le nom du Diable de la supérieure , & de celui de la sœur laye. Le premier s'appelloit Astaroth , & le second Zabulon. Il ajouta que les possédées reposoient , & il les pria de remettre leur visite à un autre jour ; ils s'en alloient , lorsqu'on les rappella , ils monterent dans une Chambre haute , où les deux possédées étoient dans leurs lits , la supérieure avoit autour d'elle des Carmes , des Religieuses du Couvent , Rousseau Prêtre & Chanoine de Sainte Croix ,

& Manouri Chirurgien. Dès que la supérieure eût apperçû les Magistrats , elle eût à point nommé des convulsions & fit forces grimaces & contorsions ; quoiqu'elle fût une des plus belles filles du Royaume , elle eût l'art de se rendre bien laide ; elle avoit à sa droite un Carme & Mignon à sa gauche ; elle poussa des cris qui imitoient ceux d'un petit Porceau. Mignon la conjura , il interrogea le Démon & lui demanda, *propter quam causam ingressus es in corpus hujus Virginis ?* Par quelle raison es-tu entré dans le corps de cette fille ? Réponse. *Causa animositatis* , par un principe d'animosité. Demande, *Per quod pactum* , par quel pacte. Réponse *per flores* , par des fleurs. Dem. *Quales* quelles fleurs. Réponse. *Rosas* , des Roses. Demande. *Quis misit* , qui vous les a envoyées. Réponse, *Urbanus* , Urbain. Elle ne prononça ce nom qu'après avoir hésité plusieurs fois comme si elle l'eût dit par contrainte. Demande. *Dic cognomen*. Dites son surnom. Réponse. Grandier. Ce fut encore une parole qu'elle ne prononça qu'avec peine. Demande. *Dic qualitatem* , dites sa qualité. Réponse. *Sacerdos* , Prêtre. Demande. *Cujus Ecclesie*.

lesia, de quelle Eglise. Réponse. *Sancti Petri*, de St. Pierre : Elle prononça très-mal ces dernières paroles. Demande. *Qua persona attulit flores* ; quelle est la personne qui a apporté ces fleurs ? Réponse. *Diabolica*, Diabolique. Il n'est pas difficile de comprendre que la Supérieure avoit pu aisément apprendre cette leçon renfermée dans ce petit nombre de Réponses. Si on eût voulu mettre la prétendue possession à l'épreuve, il falloit faire interroger cette Religieuse par d'autres que par des Ecclesiastiques qui étoient familiers avec elle.

Comme elle étoit au bout de son roule, elle revint dans son bon sens, & elle mangea un peu. Les Magistrats qui avoient donné toute leur attention se retirèrent vers la fenêtre. Mignon les joignit, & leur dit qu'on voyoit renouveler l'Histoire de Gaufridi qui fut condamné par un Arrêt du Parlement de Provence : Ce parallèle prouve la haine violente de Mignon contre Grandier. Les Magistrats n'entrèrent point dans sa pensée, le Lieutenant Civil, dit qu'on auroit dû demander à la Supérieure la cause de l'animosité dont elle avoit parlé dans ses

réponses. Mignon s'en excusa sur ce qu'il ne lui étoit pas permis de faire des questions curieuses; mais dèsque le Diable avoit mis les curieux sur les voyes, en lui disant la cause de la possession, il étoit bien naturel qu'on voulut qu'il particularisât cette cause.

La Sœur laye qui étoit jolie, eut aussi des convulsions; car on a remarqué que les Diables n'avoient point pris leur logement chez des laides, ni des vieilles; c'est ce qui donna lieu de dire qu'ils avoient le goût délicat. Le Diable de la sœur laye n'étoit pas aussi sçavant que celui de la Supérieure, quand on l'interrogea, elle renvoya la réponse à l'autre Diable, comme si elle eût voulu dire, on ne m'a pas instruite comme elle. Les Juges se retirèrent ayant appris que la même scène avoit été jouée en présence de Paul Grouard Juge de la Prévôté de Loudun, & de Trinquant Procureur du Roi.

Ces possessions furent à Loudun, les sujets de toutes les conversations, elles eurent des partisans & des critiques; les credules, les simples & les dévots, furent du premier nombre. Les credules donnent dans le merveilleux tête baissée, les simples sont dé-

pourvûs du discernement , & ne peuvent rien approfondir , les dévots croient les possessions , en cela ils ont raison , ils confondent les fausses avec les vraies , voilà leur erreur ; d'ailleurs leur charité ne leur permettoit pas de croire qu'on eût ourdi une trame si noire & inventé une fourbe si diabolique contre Grandier. Les critiques qui étoient les gens d'esprit & les gens sçavans , faisoient tous les deffauts de la Comédie ; ils trouverent que le Diable ne parloit guère mieux qu'un Ecolier qui a mis à peine le pied sur le seuil de la porte du College. Ils remarquoient que Mignon n'avoit pas voulu demander la cause de l'animosité ; parce qu'il n'avoit pas appris à la Supérieure une réponse latine à la question. Ils admiroient l'ignorance du Diable de la Sœur laye : ils trouvoient que ces Diabes ne varioient pas assés leurs rolles , puisqu'ils joüoient devant différentes personnes la même scene ; ils relevoient l'excès de la passion de Mignon , qui l'avoit porté à comparer Grandier à Gaufridi. Pourquoi , disoient-ils, les Carmes trempent-ils là-dedans ? ne pensera-t-on pas qu'ils se veulent venger du Prédicateur qui a parlé

contre leur Confrairie , & qui efface leurs Prédications. Rien n'échappoit à ces critiques , qui étoient instruits que les ennemis de Grandier s'étoient assemblés au Village de Puidardane dans une Maison de Trinquant.

Les deux Magistrats revinrent le lendemain matin , & remontrèrent à Mignon , que cette affaire faisoit tant d'éclat , qu'il étoit à propos qu'on n'exorcisât qu'en leur présence , & que les Exorcistes fussent choisis par la Justice , qu'il falloit qu'il s'abstint de faire des exorcismes ; parceque sa qualité de Directeur , & les differends que lui & ses parens avoient eus avec Grandier , jettoient sur lui le soupçon de suggestion , après que la Supérieure , ou si l'on aime mieux son Diable , avoit accusé Grandier de sortilège.

Mignon sans promettre de ne plus exorciser , dit aux Magistrats que ni lui , ni ses Religieuses n'empêcheroient point qu'ils ne fussent présens aux exorcismes. Il leur apprit que Barré qui avoit exorcisé ce jour-là , avoit scû de la Supérieure , qu'elle avoit six Diables dans le corps , dont il avoit pris les noms par écrit ; qu'Astaroth étoit le premier , que Grandier avoit remis son

paëte, fait entre lui & le Diable, sous le symbole des Roses, à un nommé Pivart qui l'avoit délivré à une fille, qui l'avoit jetté dans le Couvent par dessus les Murailles du Jardin ; que la Superieure avoit dit que cela s'étoit fait la nuit du Samedi au Dimanche, *hora secundâ nocturnâ*, c'étoit les termes dont elle s'étoit servie ; que lorsqu'on lui avoit demandé qui étoit ce Pivart ; elle avoit répondu, *est pauper Magus* ; qu'ayant été pressée sur ce mot de *Magus*, elle avoit dit *Magicianus & civis*. Magicien & Citoyen : *Magicianus* est un mot françois habillé à la Latine. Les Magistrats monterent dans la Chambre des possédées, il y avoit bien des curieux, il ne s'y passa rien, les Diables prenoient haleine.

Les Magistrats revinrent sur le soir après la scene des convulsions, la Superieure tira la langue, bava & écuma. Ce fut un vilain spectacle, son Diable parut enragé. Barré demanda au Démon quand il sortiroit, il répondit, *cras manè*, demain matin ; l'Exorciste insista, & lui demanda pourquoi il ne sortoit pas à present ; il répondit *pactum*, c'est un paëte, il prononça ensuite, *Sacerdos, finis*, Prêtre, la fin ; ce Dia-

ble ne sçavoit ce qu'il disoit , & paroïssoit être au bout de son latin. Après plusieurs cérémonies & qu'on eût prononcé plusieurs noms de Saints , la Supérieure reprit son état naturel , son visage fut aussi tranquille , que si elle n'eût souffert aucune agitation extraordinaire : elle regarda Barré en souriant & lui dit que Satan n'étoit plus chez elle. Une Mer agitée d'une tempête furieuse qui devient calme tout-à-coup, est un image du passage rapide qu'elle fit de son premier état au dernier ; c'est ce qui faisoit dire qu'elle avoit la tempête & le calme à son commandement. On lui demanda si elle se souvenoit des questions qu'on lui avoit faites ; elle répondit que non. Elle prit ensuite quelque nourriture ; elle dit à la compagnie , que le premier sort lui avoit été donné sur les dix heures du soir ; qu'elle étoit alors au lit , & qu'il y avoit plusieurs Religieuses dans sa Chambre ; qu'elle sentit qu'on prit une de ses mains , & qu'après y avoir mis trois épines noires , on la ferma , que cela s'étant fait sans qu'elle eut vû personne , elle se troubla , & fut saisie d'une grande frayeur qui lui fit appeller les Religieuses qui étoient dans sa

Chambre, que s'étant approchées, elles avoient trouvé les trois épines dans sa main. On comprend qu'elle a pû facilement imposer à ces Religieuses, en leur faisant voir dans sa main des épines qu'elle leur dit qu'on y avoit mises.

Comme la Religieuse continuoit à parler, la Sœur laye eut des convulsions qu'on regarda comme des signes de la possession, Barré l'exorcisa. Il s'éleva alors un grand bruit; parcequ'on avoit vû descendre un chat par la cheminée, qui se jeta sur un ciel de lit. On crut fermement que c'étoit un Diable, ou un Magicien; des gens intrepides l'allerent prendre dans son poste, & l'aporterent sur le lit de la Supérieure, où il fut bien & dûment exorcisé par Barré; mais c'étoit un Démon muet, car il ne répondit rien; s'il eût parlé c'étoit bien le cas de crier au miracle. Il regardoit tranquillement les spectateurs, il sembloit à son air familier & paisible, qu'il les méprisoit à cause de leur folie. On ouvrit les yeux; on le reconnut enfin, pour un chat du Couvent, & malgré la frayeur où les Diables tenoient tous les esprits, on éclata de rire.

Avant que l'Assemblée se retirât, l'Exorciste dit qu'il falloit brûler les

Roses, où le second sort avoit été mis : Il prit un Bouquet de Roses blanches flétries & le jeta au feu, l'on s'attendoit qu'il feroit en brûlant un bruit de tonnerre, on n'entendit rien.

On promit à la compagnie que l'on verroit le lendemain des événemens miraculeux, que le Diable parleroit plus clairement, qu'il sortiroit & donneroit des signes manifestes de sa sortie qui convaincroient les incrédules. René Hervé Lieutenant Criminel, dit qu'il falloit l'interroger sur le nom de Baptême de Pivart. Barré répondit en latin, *hoc dicet & puellam nominabit*, il le dira & nommera la fille, entendant parler de celle qui avoit jetté les Roses dans le Couvent. Ne sembloit-il pas que Barré en annonçant les événemens, alloit travailler à les préparer ; semblable à un Machiniste qui disposant une Machine qu'il doit faire joier annonce d'avance l'effet qu'elle produira.

Grandier avoit d'abord regardé tranquillement ces exorcismes, comme une Comedie qui n'aboutiroit à rien ; mais voyant que la pièce devenoit sérieuse & réussissoit à le diffamer, il se pourvût devant le Bailli, & lui représenta

qu'en sa présence , Mignon avoit exorcisé des Religieuses qui l'avoient nommé comme Auteur de leur possession; que cette imposture étoit l'ouvrage de Mignon ; qu'il l'avoit déjà confondu dans une autre accusation calomnieuse que celui-ci lui avoit suscitée; qu'il le supplioit de faire sequestrer les Religieuses qu'on prétendoit être possédées, & de les faire intetroger séparément; qu'on nommât, si les exorcismes étoient nécessaires, d'autres Exorcistes d'une probité à toute épreuve, & qui ne fussent point suspects, tels qu'étoient Mignon & ses adherans; qu'il fit son Procès-verbal de tout ce qui se passeroit dans ces cérémonies. Le Bailli qui ne cherchoit que la vérité, donna acte à Grandier de ses remontrances, & il lui dit en même-tems que Barré avoit fait les exorcismes, & qu'il s'étoit vanté que l'Evêque de Poitiers lui en avoit donné la commission; qu'il lui faisoit cette déclaration, afin qu'il se pourvût ainsi qu'il aviseroit bon être; ce discours fit comprendre à Grandier, qu'on le renvoyoit à son Evêque.

Le lendemain 13. Octobre, le Bailli, le Lieutenant Civil, le Lieutenant Cri-

minel, le Procureur du Roi, le Lieutenant de la Prévôté & leurs Greffiers, allèrent au Couvent le matin, Mignon les fit attendre, ils lui donnerent avis de la démarche que Grandier avoit faite. Etant entrés dans l'Eglise, Barré assisté de Mignon, leur dit qu'il avoit exorcisé les deux possédées, qu'il en avoit tiré des choses surprenantes; jusques-là on n'avoit encore vû sur la scene que ces deux Religieuses; le Bailli blâma le procedé des Exorcistes, & leur dit qu'à cause des conséquences, ils ne devoient rien faire qu'à la face de la Justice. Barré s'excusa sur ses bonnes intentions qui tournoient à la gloire de Dieu, puisqu'il avoit chassé les Demons par ses exorcismes, & il leur annonça un grand événement dans huit jours, qui ne permettroit point de douter du sortilège. Toutes les fois que les Juges se transporterent dans le Couvent, ils eurent soin de dresser des Procès-verbaux de ce qui se fit & se dit en leur présence.

Grandier se voyant tant d'ennemis puissans sur les bras, auxquels se joignit René Mèmin Sr. de Silli, Major de la Ville, qui avoit un grand crédit auprès du Cardinal de Richelieu, appréhenda

l'effet de la conspiration qui se traînoit contre lui, quoique la fourbe fut tissée grossièrement. Il voyoit parmi ses ennemis déclarés, le Lieutenant Criminel & les gens du Roi. Se voyant tacitement renvoyé pardevant l'Evêque de Poitiers; il l'alla voir, l'Evêque lui fit dire qu'il se pourvût devant les Juges Royaux, & qu'il seroit ravi qu'on lui rendît justice.

Il retourna vers le Bailli, & protesta qu'il se pourvoiroit, pour faire informer contre Mignon & ses complices, & se mit sous la sauvegarde de la Justice. Le Juge lui donna acte de ses protestations, & fit desenfes à toutes personnes de l'insulter,

Mignon voulant faire une contre-batterie, vint remontrer au Bailli, sans approuver sa Jurisdiction, que Grandier avoit dû se' pourvoir pardevant leur Evêque, qu'il étoit prêt de se rendre dans les prisons de l'Officialité, pour faire voir qu'il ne fuyoit point les lumières de la Justice; il sommoit Grandier de se mettre de sa part en état, il n'osa pas néanmoins le taxer d'être calomniateur; quoique Grandier eut dit dans ses remontrances que Barré l'avoit accusé du crime le plus noir que l'enfer eût

inventé. Le Bailli lui donna acte de son dire, & Mignon le fit signifier à sa Partie.

Les Religieuses garderent le silence pendant un mois; Grandier crut qu'elles employoient ce tems-là à étudier leur rolle, & à acquérir par des expériences réitérées, une grande facilité de l'exercer. On apprit bien-tôt que les deux Religieuses qui avoient déjà paru, étoient travaillées de nouveau par les malins esprits; & Barré qui étoit retourné à Chinon, en revint pour les exorciser. Quelques deffenses que le Bailli fit pour empêcher le cours des exorcismes, on lui déclara qu'il entreprenoit sur la Jurisdiction de l'Evêque, & qu'on ne pouvoit lui obéir. Les Gens du Roi ne voulurent point le seconder. Envain il ordonna que les Religieuses fussent sequestrées, la Superieure lui répondit que le sequestre étoit contraire à leur vœu de Cloture. Tout ce qu'il pût faire de mieux, fut d'assister aux exorcismes en présence de Medecins & de Chirurgiens.

Le 24. Novembre, il se rendit à l'Eglise le matin; on plaça la Superieure dans le Chœur sur un petit lit. Elle eût de grandes convulsions pen-

dant que Barré dit la Messe, ses bras, ses mains se tournerent, les doigts furent à demi fermés, ses joües parurent enflées, & elle roula tellement les yeux qu'on n'en vit que le blanc. Des Religieux & des Religieuses se tenoient autour d'elle & l'assistoient; & il y avoit un grand nombre de spectateurs que la curiosité rendoit extrêmement attentifs, tous les esprits étoient en suspens.

La Messe étant achevée Barré s'approcha de la Supérieure pour lui donner la Communion, & tenant le Ciboire dans sa main; il lui dit, *Adora Deum tuum Creatorem tuum*. Adore ton Dieu, ton Créateur. Etant pressée de répondre, elle dit, *Adoro*, je l'adore. *Quem adoras*, qui adores-tu ? lui dit l'Exorciste diverses fois, *Jesus Christus*, répliqua-t-elle en faisant des mouvemens comme si elle eût souffert de la violence. Daniel Droüin Assesseur de la Prévôté ne put s'empêcher de dire assez haut, voilà un Diable qui n'est pas congru. Barré changeant la phrase, demanda à l'Energumene, *Quis est iste quem adoras*, Qui est celui que tu adores ? Il esperoit qu'elle diroit encore *Jesus Christus*, mais elle répondit, *Jesu Christe*. On entendit plusieurs voix des Assistans

qui crierent , voilà de mauvais latin. Barré soutint hardiment qu'elle avoit dit *Adoro te Jesu Christe*, je t'adore Jesus-Christ. C'est ainsi qu'il se déclaroit le deffenseur de la Latinité du Diable. Dailleurs puisque les regles de la Grammaire ont été inventées par des hommes, pourquoi voudroit-on que le Diable s'y assujettit? Au contraire il faut penser qu'il fait des solécismes de gayeté de cœur, afin de se moquer de la Grammaire. Barré fit ensuite à la Supérieure quelques questions touchant Notre-Seigneur, auxquelles elle fit cette réponse, *Jesus Christus est substantia Patris*. Jesus-Christ est la substance du Pere. Voilà un Diable qui est un grand Theologien, dit l'Exorciste. Cette Theologie étoit acquise à grand marché, puisqu'elle ne coûtoit que l'effort de la memoire d'une frase. Ensuite il demanda le nom du Démon, à quoi la Religieuse répondit après de grandes instances, & bien des convulsions, qu'il se nommoit *Asmodée*. Il demanda aussi le nombre des Diables qui étoient dans le corps de la Possédée, elle répondit *sex*, six. Le Bailli requit Barré qu'il demandât à *Asmodée*, combien il avoit de compagnons. Ce qui s'executa, & la

Religieuse répondit *quinque*, cinq. Mais lorsqu'on la conjura à la requête du Bailli de dire en Grec ce qu'elle avoit dit en Latin, elle ne répondit rien, quoique les conjurations fussent fréquentes; & elle revint aussi-tôt à son état naturel; ce Diable n'avoit pas été curieux d'apprendre la Langue Grecque. Disons plutôt que son Précepteur l'ignoroit. Dès qu'elle fut tranquille, l'Exorciste lui demanda par l'ordre du Bailli, si elle se souvenoit de ce qui s'étoit passé pendant ses convulsions, non, dit-elle. Mais au moins, repliqua le Bailli, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé à l'entrée de vos agitations; Le Rituel ordonne de demander aux possédés ce qui s'est passé dans leur ame dans ces commencemens-là. Elle répondit qu'elle avoit eu envie de blasphémer. Le même jour comme dans une espece d'entr'aîte, parut une petite Religieuse aussi prétendue possédée, qui par ses apas avoit mérité la possession. Elle prononça Grandier en éclatant de rire, elle se moqua de la compagnie & comme elle rioit toujours, on ne jugea pas à propos de la Communier. Après quoi parut la Sœur Laye qui prononça aussi en riant, Grandier, elle fit plusieurs gri-

maces & postures indecentes , & prononça plusieurs fois une parole dissolüe. Elle nomma son Démon *Elimi*. Quand on lui demanda en latin , *quo pacto ingressus est demon ?* Par quel pacte le démon est-il entré ? Elle répondit *Duplex*. Comme ce Diable avoit appris le latin depuis peu , il n'étoit pas étrange qu'il ne parlât pas congrument. Pendant ses convulsions cette Sœur Laye ne parut pas insensible , car elle dit qu'on lui ôtât de sa manche une épingle qui la piquoit. Elle déclara quand elle parut revenue à elle , qu'elle se souvenoit de tout ce qui s'étoit passé , & que l'Exorciste l'avoit bien tourmentée.

Le soir en presence des mêmes Juges , on exorcisa de même la Supérieure , elle répondit en latin au Bailli qu'elle n'étoit point possédée alors par la volonté de Dieu ; mais le Diable fit bien-tôt sentir sa presence. L'Exorciste lui demanda en latin quel étoit le Magicien qui avoit fait le pacte , elle répondit *Urbanus*. Il la pressa en lui disant , *Est ne Urbanus Papa ?* Est-ce le Pape Urbain ? Elle répondit *Grandier*. Aux questions que le Bailli proposa de lui faire , elle répondit juste en latin , que Grandier étoit du Mans , du Diocèse de

Poitiers. Mais lorsqu'on l'adjura par l'ordre du Bailli de dire en latin un discours qu'elle avoit tenu en François, elle fut muette, ses tourmens parurent cesser.

Barré témoigna qu'il souhaittoit que pour la gloire de Dieu elle fût possédée; les convulsions la reprirent. Le Bailli voulant l'interroger; l'Exorciste appréhendant que ce Magistrat ne déconcerât le Diable, vint à son secours, en l'interrogeant lui-même. Le Bailli offrit alors de croire la possession & de la signer, si le Diable répondoit juste à trois ou quatre questions qu'il lui feroit; on consentit à sa proposition, mais le Diable n'y consentit pas; car il fit cesser les convulsions pour annoncer qu'il fermoit la scène, comme il étoit tard on se retira.

Le lendemain matin toujours en présence des mêmes Juges, les Exorcismes continuerent. Barré & le Prieur des Carmes soupçonnés de suggerer les possédées se purgerent par des sermens horribles en présence du S. Sacrement. La Supérieure interrogée en latin sur le pacte qui étoit la cause de sa possession, répondit dans la même langue que c'étoit l'eau. Un Ecoissois nommé Stracan

Principal du College de Loudun souhaita que la Supérieure nommât en Ecoſſois, l'eau; elle répondit *nimia curiositas*, c'est une trop grande curiosité. Si ce Diable eut été sincere il auroit avoué son ignorance. Il ajouta *Deus non volo*. On le conjura de la part de Dieu de parler congrument, il repeta *Deus non volo*. Il n'en ſçavoit pas davantage. l'Exorciste toujours prêt à le ſecourir, ſans le juſtifier de l'incongruité de ſon langage, dit que c'étoit un excès de curiosité, de vouloir que le Diable répondit en Ecoſſois. Le Lieutenant Civil lui répondit vous apprendrés par le Rituel que vous avez à la main, que la faculté de parler des langues étrangères & inconnues, eſt un des caractères de la poſſeſſion, que le don d'annoncer des événemens qui arrivent dans des païs éloignés, dans le même tems qu'ils arrivent en eſt auſſi un autre caractere; donnés - nous donc, pourſuivit-il, des ſignes de cette eſpece? L'Exorciste qui avoit pris ce Diable ſous ſa protection, repliqua que le Démon ſçavoit bien l'Ecoſſois, mais qu'il ne vouloit pas le parler. Pour preuve, ajouta-t-il, qu'il a des connoiſſances plus difficiles à acquerir que cel-

le-là, c'est qu'il vous dira, si vous voulés, vos péchés. Cela ne me fera pas de peine, dit le Lieutenant Civil, surquoi Barré se tourna vers la Supérieure, comme s'il eût voulu l'interroger; mais le Bailli lui ayant remontré que cela n'étoit pas raisonnable, il tira le Diable d'un grand embarras. Alors Barré dit qu'il avoit feint d'avoir le dessein de l'interroger.

Cependant les Assistans croyant que le Rituel ouvrant la voye de connoître la possession par le don des langues, on devoit prendre ce parti, on proposâ la langue Hébraïque comme une langue morte, & la plus ancienne de toutes les langues que le Démon devoit sçavoir plutôt qu'aucune autre, ce qui fut suivi d'un applaudissement général. L'Exorciste s'étant enferré de lui-même, fut obligé de commander à la Possédée de dire en langue Hébraïque *aqua*, de l'eau; elle ne répondit pas, mais on entendit qu'elle prononça assez bas ces paroles: *Ah je renie*. Un Carme qui étoit un peu éloigné qui se crut intéressé à sauver l'honneur de la Possédée affirma qu'elle avoit dit *zaquad*, que c'étoit un mot Hebreu, qui signifioit *effudi aquam*, J'ai répandu de l'eau.

Quoique tous ceux qui étoient plus près attestassent unanimement qu'elle avoit dit, *Ah je renie*. Le Sous - Prieur des Carmes eut assez d'équité pour blâmer publiquement ce Religieux. Ainsi le Diable n'auroit jamais surpris la crédulité des gens de Loudun, si des personnes officieuses ne l'avoient aidé à se dégager des pièges où il se trouvoit pris, & ces personnes-là ne meritoient-elles pas de porter le nom d'Avocat du Diable?

Après quoi la Supérieure fut en proie à des convulsions violentes, elle s'éleva jusqu'à porter son bras proche de la poutre du plancher., quoiqu'elle ne touchât son lit que d'un pied. Cette dernière circonstance ne fut vûë, quoique tout le monde eut les yeux attachés sur elle, que de très-peu de personnes qui n'étoient pas du nombre des incrédules. La scène des convulsions finit par deux mots latins qu'elle prononça de son propre mouvement, qui signifioient *Jugement iniques*.

Grandier ayant sçu que l'on faisoit des exorcismes en présence du Lieutenant Criminel son ennemi qui en dressoit des procès verbaux, lui presenta sa Requête, où il lui remontra qu'il avoit

été témoin contre lui dans une fausse accusation , & qu'il lui avoit donné dans d'autres occasions plusieurs marques de sa mauvaise volonté ; qu'ils avoient encore des démêlés ; que l'une des prétendues possédées étoit sa cousine germaine , & avoit été sa domestique ; que toutes ces considérations , & d'autres que l'on diroit en tems & lieu , auroient dû le porter à ne point s'ingérer dans aucune affaire qui concernât le Suppliant ; & qu'il le requeroit de ne rien dire ni de ne rien faire dans celle-ci. Le Lieutenant Criminel donna acte au Suppliant de son dire & de sa déclaration , & répondit que lorsqu'il seroit cité en Justice, il feroit ce qu'il devoit faire ; & il ordonna cependant que la Requête seroit mise au Greffe pour en être délivré une expediton.

Le soir le Bailli & le Lieutenant Civil retournerent aux exorcismes. Mignon dès qu'il les apperçut n'oublia rien pour les mettre l'un & l'autre dans les intérêts des possédées. Il mit en œuvre les grands motifs de la gloire de Dieu , les avantages de l'Eglise. C'est ainsi que les faux devots qui veulent se venger associent toujours les intérêts de Dieu à ceux de leur vengeance , &

assassinant leurs ennemis avec un fer sacré, ils veulent persuader qu'en se vengeant, c'est Dieu même qu'ils vengent. La scène s'ouvrit par les convulsions, désormais cérémonie nécessaire de la possession. On demanda à la Supérieure qui jouoit le rôle principal, par quel pacte le démon étoit entré dans son corps? Quel étoit le but de celui qui avoit fait le pacte? Quel étoit le nom du Magicien, sa qualité? La Supérieure répondit que le pacte c'étoit de l'eau, que le but qu'on se proposoit étoit l'impureté, que le Magicien qui apporta le pacte s'appelloit Urbain Grandier, Curé. Toutes ces demandes & ces réponses se firent en latin. Le Bailli requit qu'une réponse que le Diable avoit fait en latin, il la fit en grec. Il répondit *nimia curiositas*, curiosité excessive. Il donna aussi du latin de sa façon, en disant *curatus*, pour signifier Curé. C'étoit un mot qu'il vouloit introduire dans la latinité, il croyoit avoir droit de commander à l'usage, qu'on appelle le tyran des Langues. Le Bailli requit que la Supérieure dit sous quel Evêque Grandier avoit pris la Tonsure. Le Diable fut pour le coup de bonne foi, il dit qu'il ne le sçavoit pas; *Nescio*,

répondit-il , auffi-tôt Barré l'apologiste de l'ignorance du malin esprit , dit , qu'il n'étoit pas étrange que le Diable ignorât cette circonstance. Quelque instance qu'on fit au Diable il ne pût dire le nom de l'Evêque sous lequel Grandier étoit venu au monde , *sub quo Episcopo natus est* , lui demanda-t-on ; mais il dit dès qu'il en fut requis qu'à sept heures du soir le Magicien avoit apporté le pacte , qu'il étoit entré par la porte , que trois personnes l'avoient vû.

Barré confirma alors le témoignage du Diable , & dit que soupant avec la Supérieure dans sa chambre , le Dimanche après qu'elle eut été délivrée de la seconde possession , Mignon & une Religieuse qui étoit indisposée y soupant aussi , la Supérieure leur avoit montré sur les sept heures du soir ses bras mouillés de quelques gouttes d'eau ; sans qu'on eut vû personne qui les y eut mises ; qu'il lava promptement les bras avec de l'eau benite , & fit quelques prieres ; que pendant ce tems-là , les Heures de la Supérieure furent arrachées deux fois de ses mains , & jetées à ses pieds , & elle reçut un soufflet de cet esprit invisible. Il falloit que ce

Diabie fut de cette eſpece qu'on appelle le Lutins, Eſprits Follets. Mignon appuyâ ſon hiſtoire par des ſermons horribles qu'il fit. Comme ſi une hiſtoire ſi ſuſpecte pouvoit acquerir du crédit par un homme qui faiſoit ſi facilement des ſermons. La Superieure étant tranquille, on lui demanda ſi elle entendoit cette demande latine qu'on lui avoit faite, *ſub quo Epifcopo natus eſt*. Elle dit qu'elle n'entendoit ni ces mots, ni le latin. Barré dit enſuite à l'Assemblée qui étoit prête à ſe ſéparer, que demain il chafferoit le démon; qu'il les exhortoit tous à la confeſſion, & à la communion pour être dignes de la contemplation de cette merveille. Il pouvoit bien ſans rien riſquer faire cette promeſſe, puisqu'il avoit les Diables à ſon commandement.

Une ſcene auſſi publique que celle-là ne put pas être ignorée de Grandier, il préſenta le lendemain au Bailli une grande Requête, où il expoſa que les Religieuſes malicieuſement & par ſuggeſtion continuoient à le nommer dans leurs convulſions, comme auteur de la prétendue poſſeſſion. Qu'il n'avoit jamais vû ces prétendues poſſédées, & qu'il n'avoit jamais eu communication
avec

avec elles, non plus qu'avec leurs prétendus Démons : que pour empêcher la suggestion dont il se plaignoit, il étoit absolument nécessaire de sequestrer les Religieuses qui se disoient possédées ; qu'il n'étoit pas juste que Mignon & Barré les mortels ennemis les gouvernassent, & passassent les jours & les nuits auprès d'elles ; que ce procédé rendoit la suggestion visible & palpable ; que l'honneur de Dieu y étoit intéressé & le sien ; qu'il tenoit le premier rang parmi les Ecclesiastiques de Loudun ; que par toutes ces considérations, il le supplioit d'ordonner que les prétendues possédées seroient sequestrées & séparées l'une de l'autre ; qu'elles seroient gouvernées par des gens d'Eglise non suspects au Suppliant, & assistées de Médecins ; & que le tout seroit exécuté *nonobstant oppositions ou appellations quelconques*, à cause de l'importance de l'affaire : & au cas qu'il ne lui plût point d'ordonner le sequestre, il protestoit de s'en plaindre comme d'un déni de Justice. Le Bailli ordonna qu'il en seroit fait raison dans le jour.

A peine le Curé fut sorti que les Médecins de la Ville qui avoient assis-

té à l'un des exorcismes y entrèrent pour rendre leur rapport qui fut inséré dans leurs procès verbaux. Il contenoit qu'ils avoient vû des mouvemens convulsifs dans la Prieure, mais qu'une seule visite ne suffisoit pas pour découvrir la cause de ces mouvemens qui pouvoit être naturelle, aussi bien que surnaturelle; qu'ils désiroient de voir ces Religieuses possédées pour les examiner particulièrement, & en pouvoir juger en conscience & en pleine connoissance de cause; que pour cet effet ils requeroient qu'il leur fut permis de demeurer auprès d'elles le jour & la nuit sans s'en éloigner, & de les traiter en présence des autres Religieuses & de quelques-uns des Magistrats; qu'elles ne reçussent des alimens & des médicamens que par leurs mains, que personne ne les touchât, ni ne leur parlât que fort haut: & que sous toutes ces conditions ils promettoient de rapporter fidèlement ce qu'ils auroient observé touchant la cause des convulsions.

Après que ce rapport fut écrit & signé, le Bailli se rendit au Convent, où il fut assisté de plusieurs Juges de son Siege. La Supérieure annonça son Diable par ses convulsions, on la com-

munia après qu'elle eut fait de grandes résistances. Pendant la célébration de la Messe, le Bailli apperçût un jeune homme qui avoit le chapeau sur la tête, il lui commanda de se découvrir, ou de se retirer. La Superieure s'écria alors qu'il y avoit là des Huguenots. L'Exorciste lui demanda combien il y en avoit elle répondit deux, on en compta pour tant huit, d'où l'on conclut que le Diable n'avoit pas des connoissances extraordinaires. L'Exorciste fit faire à la Superieure un serment pour lui faire assurer qu'elle n'entendoit pas le Latin. Comme on l'interrogea sur Grandier, le Bailli ordonna à l'Exorciste qu'il lui demandât où étoit alors Grandier. Cette question étoit du nombre de celles que le Rituel prescrit. La possédée répondit qu'il étoit dans la salle du Château, la chose étant vérifiée elle se trouva fausse. La Superieure & son Exorciste furent fort étourdis, ni l'un ni l'autre n'avoient prévû le coup. Les convulsions cessèrent, le Diable se tut, il étoit si confus qu'il ne pouvoit pas prendre un autre parti. On chanta des Hymnes, il continua de se taire. Barré ayant repris ses esprits, dit qu'il falloit faire venir la Sœur Claire, qu'un Dia-

ble en exciteroit un autre ; quoique le Bailli , & les autres Magistrats s'y opposassent , on la manda , & elle se presenta. Le Bailli & les autres Juges pleins de ressentiment se retirerent. Les convulsions reprirent à la Superieure ; un Carme lui demanda de nouveau où étoit alors Grandier , elle répondit qu'il étoit avec le Bailli dans l'Eglise de Sainte Croix , on verifia encore que le Diable n'avoit pas mieux rencontré que la premiere fois , ce n'étoit pas sa faute , mais celle de la personne qui lui avoit suggeré la réponse.

Le Diable ayant perdu son honneur dans cette derniere scene , il falloit lui donner le moyen de le recouvrer , il n'avoit plus pour lui que des gens toujours prêts à le croire sur sa parole quelque menteur qu'il soit. Les Exorcistes résolurent de faire dire par les Religieuses que leurs Diables ne vouloient plus de spectateurs aussi incommodes que le Bailli & les Officiers qui l'accompagnoient.

Grandier ayant appris cette résolution presenta une Requête au Bailli , où il lui remontra que la prétendue possession n'avoit été inventée que pour flétrir sa réputation , & le rendre odieux

& inutile à l'Eglise de Dieu ; que ses ennemis avoient employé tout leur crédit , & toute sorte d'artifices pour la faire croire véritable ; que n'ayant pû réussir ils avoient convoqué de toute part des personnes affidées & à leur devotion pour se prévaloir de leurs témoignages ; que ces pratiques étoient très-préjudiciables au Public , à la Religion , & au Suppliant , dont le nom étoit considérable à Loudun par le rang qu'il y occupoit & qu'il étoit néanmoins horriblement déchiré, calomnié & difamé ; qu'étant impossible d'éclaircir cette affaire & de parvenir à la connoissance de la vérité par de telles pratiques, il continuoit à requérir le sequestre des prétendues possédées & qu'elles fussent tirées des mains de Mignon, Barré, Granger & leurs adhérens, pour être mises entre les mains d'Ecclesiastiques approuvés par le Reverendissime Evêque de Poitiers ; & de Médecins & de telles autres personnes qu'il plairoit au Bailli de nommer, afin que l'innocence du Suppliant pût être reconnuë & manifestée. Il demanda qu'il fut ordonné que le sequestre seroit executé notwithstanding, &c. Le Bailli mit encore au bas de la Requête, qu'il en seroit fait raison dans le jour.

Il est étrange que la verité qui se faisoit connoître dans les exorcismes, & mettoit dans un grand jour l'illusion, ne convainquit pas tout le monde. Quoiqu'il soit constant par l'Ecriture Sainte & par l'Histoire de l'Eglise, que Dieu ait permis au demon les possessions & les obsessions des hommes, il est certain que de tout tems il y a eu des gens qui ont confondu les fausses avec les veritables. Les Docteurs & les Peres de l'Eglise, ont cherché les moyens de les connoître & de les discerner. Le Concile *in Trullo* qui est une continuation du sixième Concile Oecumenique tenu à Constantinople, ordonne dans le soixantième Canon, que ceux qui contrefont les possédés, seront chargés de travaux rudes. Et si on eût usé de sanglantes disciplines à l'égard des possédées, comme le prescrivit l'Archevêque de Bourdeaux, la possession se seroit évanouïe. L'Eglise a donné les moyens de discerner les veritables possessions d'avec les fausses.

Ces moyens, ou ces signes sont premierement l'enlevement en l'air des personnes obsédées, ou possédées, où elles restent suspenduës sans aucun point d'appuy, pendant un tems considerable.

Secondement, les différentes langues qu'elles parlent, sans les avoir apprises, ni entendu parler, & les réponses justes qu'elles font en chaque langue à tout ce qu'on leur demande.

Troisièmement, les nouvelles positives qu'elles disent de ce qui se passe dans les païs les plus éloignés, où le hazard n'a aucune part.

Quatrièmement, la découverte qu'elles font des choses les plus cachées dont elles ne peuvent avoir aucune connoissance d'ailleurs.

Cinquièmement, la découverte des pensées & des sentimens les plus secrets qui ne se font point connoître par aucun signe extérieur.

Enfin tout ce qui est au-dessus des forces de l'art & de la nature, est le signe d'une vraie obsession, d'une vraie possession, de la présence actuelle du démon, soit autour de vous, soit au dedans de vous; la première présence est obsession, & la seconde est possession.

Loin qu'on ait vû aucun de ces indices dans cette Histoire, on a vû au contraire des signes manifestes d'erreur & d'illusion. Quels sont les efforts que le Diable de la Supérieure a faits? Je le cite par préférence parcequ'il a paru

le plus habile de tous, tous ses efforts se réduisent à quelques réponses latines. Quelles merveilles encore a-t-il fait ? Des solecismes qui ont fait juger que ce Diable avoit à peine fait sa sixième. A-t-on voulu tirer de lui quelques mots Grecs & Hebreux, il a d'abord fait voir qu'on le prenoit pour un autre ; s'il y a un Diable d'ignorance, c'est sans doute celui-là. Loin de sçavoir ce qui se passe dans les pays étrangers, dans le tems qu'on l'interroge ; il ne sçait pas même ce qui se passe à une certaine distance de lui dans la Ville de Loudun. Qu'est devenuë son agilité par le secours de laquelle dans un instant il se transporte fort loin & revient là d'où il est parti ? S'il eut été de la vraie espece des Diabes, lorsqu'on lui demanda où étoit Grandier, n'auroit-il pas été sur le champ s'en éclaircir, & revenir ensuite dans le même tems rapporter la réponse ?

Que dirons-nous de *Nimia curiositas*, cette défaite de son ignorance, & de tous les efforts que les Apologistes faisoient pour l'excuser ? Tantôt il pouvoit ignorer ce qu'on lui demandoit, tantôt il ne falloit pas pousser la curiosité si loin ; Pour qui ces Exorcistes prenoient-ils leurs Auditeurs ? Pour de

francs imbecilles, quelle idée aurons-nous d'eux, d'avoir joué de pareilles farces dans une Eglise ? Ils ont eu l'adresse de faire un point de Religion de la créance de ces possessions, ils ont par-là imposé aux esprits foibles & crédules. Quelle a été leur entreprise ? Ils ont voulu qu'on crut une possession qui n'en avoit aucun signe, & où l'erreur, l'illusion se sont manifestées dans les épreuves qu'on en a voulu faire.

Après cela doit-on être surpris si dans cette Histoire j'ai affecté par mes expressions de rendre ces possessions ridicules. Autant que j'ai de respect pour toutes les opérations de la puissance de Dieu, lorsque pour punir, ou éprouver les hommes il les livre dans ce monde à la puissance du démon : Autant j'ai de mépris pour ceux qui contrefont les possessions, & pour les Artisans de ces piéces de Théâtre. La créance du peuple, le caractère des Exorcistes, le Jugement des Commissaires ne doivent pas prévaloir sur la vérité qui ne doit jamais perdre ses droits ; l'intérêt de Dieu exige qu'on distingue les véritables possessions d'avec les fausses, afin qu'on ne confonde pas les premières avec les dernières, & qu'on n'en

perde pas le fruit que Dieu veut qu'on recueille. J'ai crû devoir placer ici ces reflexions , après les événemens que je viens de raconter , afin qu'elles puissent mieux faire leur effet , & qu'on ne fût pas surpris de la façon plaisante avec laquelle je me suis exprimé dans ce récit. C'est ainsi que j'ai cru qu'on devoit traiter un pareil sujet ; c'est ainsi, encore une fois, qu'en pense à présent la saine partie du monde dans laquelle je comprends les véritables sçavans. Après une digression qui m'a semblé si nécessaire, reprenons le fil de notre Histoire.

Quoique la demande qui tendoit à faire sequestrer les Religieuses fut très-reguliere & très-équitable ; le Juge y trouvoit néanmoins de grandes difficultés , les Religieuses s'y étoient opposées , & elles relevoient de la Justice Ecclesiastique. Ils craignoient que l'Evêque & le Clergé ne fussent scandalisés, s'il passoit outre , & que la procédure ne fut annullée.

Dans cet embarras où il étoit , il convoqua une assemblée des Habitans de la Ville , pour délibérer sur le remède qu'il falloit apporter. Le résultat de l'Assemblée fut qu'on écriroit à l'Evêque de Poitiers , & au Procureur Ge-

neral, qu'on leur enverroit les Procès verbaux qu'on avoit dressés, & qu'on les suppleroit d'arrêter par leur autorité & leur prudence le cours de ces pernicieuses intrigues. L'Evêque ne daigna faire aucune réponse. Le Procureur General répondit que l'affaire dont il s'agissoit étant purement Ecclesiastique, le Parlement n'en devoit pas connoître.

L'Evêque ne garda pas le silence sur les Requêtes que lui présenterent les ennemis de Grandier auteurs & fauteurs de la possession. Deconcertés par le mauvais succès de leurs derniers exorcismes, ils s'adresserent à ce Prélat pour lui demander qu'il nommât de sa part des Commissaires Ecclesiastiques qui assisteroient aux exorcismes que feroit Barré. L'Evêque nomma Basile, Doyen des Chanoines de Champigni, & de Morans, Doyen des Chanoines de Thoirars, l'un & l'autre parens des Parties secretes de Grandier ; on dit qu'elles les avoient fait nommer & choisir par leurs intrigues. Ils devoient suivant leur commission dresser des Procès verbaux de tout ce qui se passeroit aux exorcismes.

Les deux nouveaux Commissaires se

transporterent promptement à Loudun : Dans ce tems-là Marescot Aumônier de la Reine, s'y rendit afin de s'instruire de la verité & d'en pouvoir éclaircir cette Princesse, qui désiroit de pouvoir fixer là-dessus son jugement.

Le Bailli & le Lieutenant Civil dont les Procès verbaux avoient été répandus par tout, crurent qu'ils devoient empêcher que l'illusion ne gagnât la Cour par le moyen de Marescot ; ils se transporterent au Couvent le jour qu'on devoit exorciser, ils étoient accompagnés de leur Assesseur, du Lieutenant de la Prévôté & d'un Greffier. On les laissa longtems morfondre à la porte, sans qu'on leur ouvrit. Enfin il vint une Religieuse qui leur dit qu'ils n'entroient point, qu'ils étoient suspects, qu'ils avoient publié que la possession n'étoit qu'une feinte & une imposture. Le Bailli sans s'attacher à disputer avec cette fille lui ordonna de faire venir Barré, qui parut quelque-tems après, revêtu de ses habits Sacerdotaux. Le Bailli se plaignit en presence de Marescot de ce qu'on lui avoit refusé la porte, & aux Officiers qui l'accompagnoient, ce qui étoit même contre les ordres de l'Evêque de Poitiers, Barré

déclara que de sa part il n'empêchoit pas qu'ils entraissent. Nous sommes venus à cette intention , repliqua le Bailli , & aussi pour vous prier de faire au prétendu Démon deux ou trois questions qu'on proposera , conformément à ce qui est prescrit dans le Rituel. Vous ne refuserez pas , ajouta-t-il , de faire cette épreuve en présence de l'Aumônier de la Reine , qu'elle a envoyé ici , puisque c'est le véritable moyen de faire évanouir tout soupçon de suggestion & d'imposture. Je le ferai , s'il me plaît , repartit impudemment l'Exorciste. Il est de votre devoir de le faire , dit le Bailli avec douceur , si vous procédez sincèrement , puisque ce seroit outrager Dieu que de lui donner gloire par un faux miracle , & faire tort à la Religion que d'autoriser la vérité par des fourbes & des illusions. Barré répondit qu'il étoit homme de bien , qu'il savoit le devoir d'Exorciste , qu'il s'en acquitteroit , & que pour eux ils devoient se souvenir que la dernière fois qu'ils avoient assisté aux exorcismes , ils étoient sortis en donnant des marques de ressentiment. Les Magistrats après plusieurs instances redoublées , n'ayant pû rien obtenir , lui défendirent très-

expressément de faire aucune question qui put tendre à diffamer personne de quelque qualité qu'il fut, sur peine d'être traité comme un séditieux, & un perturbateur du repos public. Il leur répartit encore qu'il ne reconnoissoit point leur Juridiction, après quoi ils se retirèrent.

Les artisans de la possession alloient poursuivre leur ouvrage sans être troublés, lorsque l'Archevêque de Bourdeaux Métropolitain de l'Evêque de Poitiers, vint à son Abbaye de S. Jouin auprès de Loudun, il changea la face des choses, & décredita la possession par les mesures qu'il prit.

Il envoya son Médecin à Loudun pour examiner les possédées ; tout étoit calmé, celui-ci n'apperçut aucun vestige de possession, pour la trouver il falloit apporter un esprit prévenu & non pas un esprit défiant qui cherchoit les voyes d'éclaircir la vérité. Grandier qui craignoit que ses ennemis ne rappelaient la tempête, ne compra point sur la bonace. Il presenta sa Requête à l'Archevêque, il exposa que ses ennemis lui ayant intenté une fausse accusation dont il avoit triomphé par un Jugement du Présidial de Poitiers, leur

haine avoit imaginé qu'il avoit envoyé des esprits malins aux Ursulines de Loudun ; que Mignon l'un de ceux qui s'étoient le plus acharnés à sa perte, s'étant associé à Barré avoit exorcisé les prétendues Possédées , & s'étoit flatté d'avoir chassé trois fois les démons , & avoit publié qu'ils étoient revenus autant de fois par de nouveaux pactes, que le Suppliant avoit fait ; que leur ayant déclaré les justes raisons qu'il avoit d'exiger d'eux qu'ils ne fissent point les exorcismes , il avoient toujours perseveré dans leur ouvrage d'iniquité ; que tandis que l'Evêque de Poitiers devant qui il s'étoit pourvû lui avoit déclaré qu'il ne vouloit point se mêler de cette affaire , il avoit autorisé Barré , & lui avoit associé deux nouveaux Exorcistes ; qu'il avoit lieu de craindre de succomber sous la calomnie artificieuse de ses ennemis , si on laissoit les choses dans la confusion où elles étoient ; & qu'afin qu'on ne supposât pas encore la même possession pour le perdre , il le supplioit de deslendre les exorcismes à Barré , Mignon & leurs adherans ; qu'on sequestrât les prétendues Possédées ; que pour avoir l'œil sur leurs alimens , il commit telles personnes qu'il jugeroit

à propos , & des Médecins pour ordonner les remèdes qu'il faudroit ; & qu'on les exorcisât en présence du Magistrat , si l'exorcisme étoit nécessaire.

L'Archevêque de Bourdeaux , ému par toutes ces raisons ; ordonna que le Pere l'Escaye Jesuite , & le Pere Gau de l'Oratoire de Tours , feroient avec Barré alternativement & en présence les uns des autres les exorcismes , s'il en étoit besoin ; qu'on sépareroit la possédée du corps de la Communauté , pour la mettre dans une Maison empruntée , sans lui laisser d'autre compagnie qu'une Religieuse qui n'eût point été tourmentée par les malins esprits ; qu'on la feroit voir par deux ou trois Médecins Catholiques des plus habiles , qui employeroient les Remèdes nécessaires ; & tâcheroient de discerner si la possession n'avoit point sa source dans l'imagination , les mauvaises humeurs , ou dans la malignité ; que dans ce dernier cas , on employeroit les menaces , & même la discipline , pour arracher l'aveu de la fourberie ; si on voyoit des marques surnaturelles , que la possédée répondit par exemple aux pensées des Exorcistes , qu'ils auroient dit secrètement à leurs Compagnons , qu'elle de-

vinât une chose qui se passeroit dans un lieu éloigné, qu'elle la revelât dans le tems même qu'elle se passeroit, qu'elle fit un discours de huit ou dix paroles bien correctes, bien tissuës, en des langues qu'elle n'auroit point apprises, que liée des pieds & des mains sur un Matelas à terre, ou elle reposeroit, sans que personne s'approchât d'elle, elle s'élevât & perdit terre sans aucun point d'appui, pendant un tems considerable; en tous ces cas, on viendroit aux exorcismes, & on feroit tous ses efforts pour avoir un signe vifible, & non suspect, de la sortie du Démon: Qu'aucun autre Prêtre, s'il n'étoit apellé d'un commun accord, par les trois Commissaires, ne s'immisceroit à peine d'excommunication, de parler ni de toucher à la possédée; & afin de fermer la bouche aux libertins & aux incrédules & de prévenir toutes les objections, que les gens malins pourroient faire, le Bailli & le Lieutenant Criminel seuls assisteroient aux exorcismes, & signeroient les Procès-verbaux qui en feroient dressés; & qu'attendu l'indigence du Couvent des Ursulines qui ne peuvent pas fournir aux frais qu'il conviendra de faire, le Prélat or-

donne que la dépense sera faite à ses dépens , & donne à Barré une délégation sur le Fermier de son Abbaye de Jolain , & au cas que les Peres l'Escaye & Gau ne pussent pas exécuter leur Commission , il ordonne à leurs Supérieurs , de suppléer à leur défaut , deux autres sujets capables.

Cette Ordonnance eut tant de vertu qu'elle mit en fuite les Diables , Barré se retira à Chinon , les possédées furent tranquilles. On vit dès-lors clairement que la possession craignoit la lumière de la vérité , & qu'elle ne pouvoit pas se soutenir dès qu'on prenoit pour la connoître , des mesures infailibles. Les deux differens procédés de l'Archevêque de Bourdeaux & de l'Evêque de Poitiers , mis en parallèle , tournoient à la gloire du premier & à la honte du second.

Grandier eût la précaution de faire déposer au Greffe , la copie de l'Ordonnance de l'Archevêque , qui avoit été signifiée au Bailli ; afin que ce Monument de la sagesse de ce Prélat subsistât & qu'il déposât contre Barré , Mignon & leurs adherans : Mais il s'excita bientôt contre Grandier , un orage qu'il ne pût pas calmer malgré la précaution qu'il avoit prise.

Le mauvais succès de la possession indisposa d'abord tous les esprits contre les Religieuses de Loudun ; leurs Pensionnaires les abandonnerent , on n'envoya plus de jeunes filles à leur école ; elles devinrent la fable de tout le monde ; elles se plaignirent amèrement à Mignon qui les avoit abusées : est-ce là , lui dirent-elles , l'effet de ces promesses magnifiques que vous nous avez faites ? est-ce par cette voye que vous nous avez ouverte , que nous devons sortir de nôtre indigence ?

Mignon pénétré de douleur & de rage , ne se rendit pourtant point. On peut dire qu'il espara contre toute esperance , puisqu'il ne devoit pas s'attendre à l'évenement qui renouvella avec succès la possession des Démon. Voici comment la chose arriva.

On réolut au Conseil du Roi , de raser toutes les forteresses qui étoient dans l'intérieur du Royaume. Le Cardinal de Richelieu n'avoit garde d'épargner le Château de Loudun , puisqu'il vouloit aux dépens de cette Ville, embellir Richelieu , & engager les Habitans de la premiere , à venir peupler la seconde : Mais il ne réussit pas dans son dessein ; quoiqu'il dépouillât Lou-

dun d'une partie de ses droits & de ses Privilèges, pour les transporter à Richelieu.

La Commission d'abattre la Forteresse de Loudun, fut donnée à M. de Laubardemont Maître des Requêtes. C'étoit un homme entierement dévoué au Cardinal, l'instrument ordinaire de ses vengeances, lorsque ce Ministre avoit résolu la mort d'une personne, par la voye des formalités de la Justice.

Mr. de Laubardemont s'étoit déjà signalé dans ces sanglantes commissions, & il se signala depuis dans bien d'autres. Il vint à Loudun, & fut en grand commerce avec Mèmin de Silli créature du Cardinal. Alors la Cabale se ranima, les principaux furent présentés par Mèmin de Silli à M. de Laubardemont qui les reçut bien, & entra dans leur dessein. La haine ingénieuse des Cabalistes eut bien-tôt trouvé le secret d'animer le Cardinal à la perte de Grandier.

Une Femme de Loudun du petit peuple nommée Hamon, qui étoit alors auprès de la Reine, avoit été attirée à la Cour par cette Princesse ; parcequ'elle avoit eu le bonheur de lui plaire dans une occasion, où elle lui

parla. On avoit publié pendant une disgrâce du Cardinal, une Satyre sanglante contre ce Ministre, sous le titre de *la belle Cordonniere*; on dit que la Hamon avoit quelque part à cet ouvrage qui renfermoit plusieurs particularités très-injurieuses à la naissance & à la personne du Cardinal; on lui attribuoit une passion qui le rendoit esclave d'une belle Cordonniere, & on dévoiloit tous les mysteres de cet amour; quoique cette intrigue n'eut d'autre fondement que quelques apparences frivoles. Cette Satyre piqua ce Ministre des aiguillons les plus vifs de la vengeance, qui étoit sa passion favorite; il ne pardonnoit pas même le soupçon d'une injure.

Comme Grandier connoissoit parfaitement la Hamon qui avoit été de sa Paroisse, on jugea à-propos d'attribuer à ce Curé un commerce de Lettres avec elle, & on prêta aussi à cet Ecclesiastique cette Satyre: Les Capucins de Loudun l'écrivirent au Pere Joseph Religieux de leur Ordre, qu'on appelloit l'Eminence grise, à cause de l'ascendant qu'il avoit sur le Cardinal, qui l'associoit aux fonctions du Ministère; le Pere Joseph le per-

suada au Cardinal, qui se ressouvint qu'avant qu'il fut Ministre & dans le tems qu'il étoit Prieur de Joussay, Grandier lui avoit disputé le pas à Loudun, comme prétendant être le premier Ecclesiastique de cette Ville. Représenter à un homme vindicatif, une injure qu'on lui a faite ; c'est allumer en même-tems la vengeance dans son cœur.

Telle étoit la disposition du Cardinal, lorsque M. de Laubardemont vint à Paris ; il lui fit la relation de la possession des Religieuses, il avoit été le spectateur à Loudun de leurs grimaces, de leurs convulsions, elles s'étoient même perfectionnées dans le rôle de possédées. Les Démon chassés étoient revenus, accompagnés de nouveaux esprits de leur espece, encore plus méchans, *spiritus nequiores*, ils s'étoient mis en possession de cinq autres Religieuses & de six filles Séculières, deux autres en furent obsédées & deux maleficiées. Deux fameuses Devotes pénitentes de Barré, furent possédées dans ce tems-là à Chinon. Voilà un détachement de la troupe infernale qui se répandit à Loudun & aux environs ; on fut fort surpris du retour

de ces malins esprits. On comprit que rien n'égaleroit leur malignité, à en juger par celle des personnes qui les avoient lâchés.

- Le Cardinal confia sa vengeance à M. de Laubardemont, qui revint à Loudun avec une Commission pour faire & parfaire le Procès à Grandier & ses complices ; dans l'étendue de cette commission, il avoit un pouvoir absolu & sans limites, de juger Grandier sur tous les Chefs d'accusation qu'on lui avoit intentés & qu'on lui intenteroit.

Sans qu'on eût informé contre lui, la Grange Lieutenant de Prévôt, eut ordre de M. de Laubardemont d'emprisonner Grandier. Il le fit avertir de sa Commission ; mais ce Curé le fit remercier de sa générosité, & lui fit dire que ne se sentant point coupable, il ne vouloit point se dérober à la justice. Il fut arrêté le lendemain matin hors de sa maison avant le jour, lorsqu'il alloit à l'Eglise assister à Matines en présence de ses ennemis, qui voulurent se repaître de ce spectacle, & éclairer la conduite du Lieutenant du Prévôt. On conduisit Grandier au Château d'Angers ; il y demeura plus de

quatre mois , il y composa un assés gros Manuscrit de Prières & de Méditations qui ne respiroient que la constance dans les maux & la résignation aux ordres de Dieu ; ouvrage qui ne pouvoit jamais être éclos du cerveau d'un Magicien , & dont le stile le justifioit de n'être pas l'Auteur de la Satyre contre le Cardinal , qui étoit fort mal écrite.

Ce Manuscrit qui fut produit au Procès , n'opéra rien en sa faveur , non plus que le témoignage avantageux de son Confesseur , qui l'avoit Communiqué dans sa prison. On avoit juré la perte.

On fit l'inventaire de ses Livres & de ses papiers ; on trouva un Traité contre le Célibat des Prêtres écrit de sa main , & deux Feuilles de Vers François , qu'on dit être fort libres & fort licencieux ; mais qu'on n'a pas justifiés avoir été écrites de sa main. La curiosité seule , engage des personnes qui n'ont pas le cœur corrompu , à recueillir des pieces licencieuses qui sont bien écrites & qu'elles ne repandent point dans le monde , ainsi qu'elle engage des Peintres & des Sculpteurs à avoir dans leur Cabinet des nudités ; non que je veuille
faire

faire l'apologie des uns & des autres, mais je veux seulement condamner les étranges conséquences que les Dévots veulent tirer contre leurs mœurs.

On enleva toutes les Pièces & les Sentences d'absolution qui pouvoient servir de defenses à l'Accusé, malgré l'opposition de Jeanne d'Estievre septuagenaire sa mere.

On informa le 2. Décembre 1633. on engagea deux femmes à déposer faux contre lui. Fournier Avocat qui étoit nommé Procureur du Roi de la Commission, se désista de son Office, cedant aux mouvemens de sa conscience. On fit une seconde information le 19. où on entendit les Religieuses.

La Mere de Grandier présenta une Requête à M. de Laubardemont, où elle le recusoit, & en apportoit plusieurs moyens ; il n'y eut aucun égard étant autorisé par la clause de sa Commission, qui portoit qu'il procéderoit nonobstant oppositions, appellations, ou recusations.

Environné des ennemis de Grandier il ne faisoit point difficulté d'entendre en leur présence les témoins. Ceux qui dépositoient à la décharge de l'Accusé, étoient renvoyés avec des menaces, on

n'écrivoit point leurs dépositions, on vouloit que ceux qui devoient être entendus après eux ne suivissent pas leur exemple.

On publia contre Grandier un Monitoire où il fut nommé ; on ne ménagea point les oreilles chastes, sous prétexte de découvrir les ordures qu'on lui attribuoit ; on ne daigna pas même employer des expressions qui pouvoient du moins les enveloper. Mounier qui avoit plaidé contre lui, publia ce Monitoire.

Quelques Procédures que fissent la Mere de Grandier & son autre fils, Conseiller au Bailliage de Loudun, Frere *Germain* de Grandier, * ils ne furent point écoutés, ils appellerent envain comme d'abus de l'Ordonnance de l'Evêque de Poitiers, qui avoit fait un autre plan que l'Archevêque de Bourdeaux ; pour proceder dans les exorcismes. Ils demanderent inutilement, que le Monitoire fut déposé au Greffe, leurs nouveaux moyens de recusation contre M. de Laubardemont furent méprisés ; ce Commissaire déchira le relief d'Apel au Parlement, qui lui fut signifié, & fit deffenses aux Huissiers à peine de punition exem-

* Frere Germain, signifie Frere de Pere & de Mere.

plaire, de lui en signifier de pareils.

L'Evêque de Poitiers nomma pour son Vicegerent dans l'instruction du Procès Demorant, qu'il avoit déjà nommé pour exorciser ; quoiqu'il fut lié par la parenté & par l'amitié, aux ennemis de Grandier, & que ce Prélat en fut informé.

Mr. de Laubardemont mena à Angers Demorans avec lui, où ce Vicegerent interrogea Grandier pendant sept jours. l'Accusé ne se contredit jamais, & n'avoüa rien dont on pût tirer avantage contre lui ; il confessa seulement avec ingenuité, qu'il étoit l'Auteur du Traité du Celibat contre les Prêtres, qu'on avoit trouvé dans son Cabinet.

Après quoi, M. de Laubardemont s'en retourna à Paris, où il séjourna près de deux mois. Les ennemis de Grandier furent consternés de cette absence, ils lui députerent Granger, pour l'engager à revenir au plutôt. Il se rendit à leurs desirs muni d'un second Arrêt du Conseil ; qui ordonnoit qu'il jugeroit, sans s'arrêter à tous les appels interjetés au Parlement, à qui Sa Majesté en interdisoit la connoissance.

Ainsi il étoit Arbitre souverain de

la destinée de Grandier , au gré de la haine des ennemis de cet Accusé. Dès qu'il fut de retour à Loudun , on fit venir Grandier, à qui on prépara dans la Maison d'un Sergent, une prison , très-obscurc il écrivit à sa Mere une Lettre fort Chrétienne, il demanda une Bible, & un St. Thomas pour sa consolation , & un lit parcequ'il n'en avoit point.

On songea alors à instruire le procès qui avoit pour objet la possession des Démons , dont Grandier étoit accusé d'être l'Auteur. On sépara les Religieuses Energumenes en trois bandes , elles étoient neuf ; elles furent sequestrées & mises dans trois Maisons de Particuliers. On voulut par ce sequestre satisfaire le Public , qui avoit murmuré hautement ; parcequ'on ne l'avoit pas encore ordonné.

Vainement Grandier demanda dans une Requête qu'on ordonnât un autre sequestre , où chaque Religieuse fut logée séparément , qu'elles fussent gouvernées par des personnes non suspectes , Ecclesiastiques & Medecins. On choisit plusieurs Médecins de petites Villes qui n'avoient point de réputation. Daniel Roger Médecin de Loudun qui avoit du mérite , ne pou-

voit pas prévaloir sur ce grand nombre d'ignorans.

L'Apoticaire Adam qu'on avoit choisi avoit été témoin contre Grandier dans la premiere Accusation, & parcequ'il avoit dans son témoignage, donné atteinte à l'honneur d'une Demoiselle de Loudun, il avoit été condamné à lui faire réparation. Le Chirurgien Manouri qui avoit aussi été choisi, étoit neveu de Mémmin & beau-frere d'une Religieuse ; ainsi il étoit très-suspect.

Grandier fit des plaintes de ces injustes choix, il supplia M. de Laubardemont de jeter les yeux sur des gens de capacité & d'experience, & des Apoticaire, qui ne donnaissent pas des Médicamens violens, comme avoit fait Adam, qui avoit employé le *Crocus metallorum* pour le *Crocus Martis*. Ce Commissaire fut sourd à toutes ces remontrances, il ne fit pas même mettre à son Greffe les Requêtes que Grandier lui présentoit, quoiqu'il l'eût promis. Ce Magistrat levoit le Masque & opprimoit hautement l'Accusé.

On proceda au récollement & à la confrontation. On proposa à M. de Laubardemont, s'il vouloit connoître la verité, d'employer l'artifice innocent

que St. Athanase mit en usage au Concile de Tyr, pour confondre son Accusatrice. Elle l'accusoit de l'avoir violée malgré le vœu de Virginité qu'elle avoit fait. Saint Athanase, qu'elle ne connoissoit pas, ne disoit mot, & ne la regardoit seulement pas. Thimothée un de ses Prêtres qui avoit concerté avec lui ce qu'il devoit faire, prit la parole & s'adressant à la femme, lui dit : quoi vous prétendez que je vous ai deshonorée ? la femme étendant la main vers Thimothée, le montra du doigt, & s'écria élevant sa voix, oùi c'est vous même qui m'avez fait cet outrage, ajoutant les circonstances du tems & du lieu qu'elle relevoit avec beaucoup d'effronterie. On éclata de rire sur sa méprise, & elle fut couverte de confusion. De même, dit-on, si on présentoit aux Religieuses un Prêtre qui voulut représenter Grandier, qu'elles n'ont jamais vû, elles le prendroient pour lui ; on connoîtroit l'innocence de cet Accusé : mais M. de Laubardemont ne voulut pas faire cette épreuve, cela donna lieu de dire qu'il ne souhaitoit pas de connoître la verité. Le Pere Tranquille dans un de ses Livres, est convenu que Grandier n'avoit point

vû les Religieuses , & ne s'étoit point mêlé de leurs affaires.

Mr. de Laubardemont fit recommencer les exorcismes. L'Evêque de Poitiers nomma pour Exorcistes son Theologal , & le Pere Lactance Recollet ; le premier n'auroit point dû être choisi , puisqu'il avoit été un des Juges qui avoit condamné Grandier : on verra bien-tôt quel étoit le caractère du second.

Le Pere Lactance voyant que la Supérieure avoit une très-petite provision de Latin , lui ordonna de répondre en François , quoiqu'il l'interrogeât souvent en Latin. Il vouloit s'accommoder à l'ignorance du Diable , & observer avec lui une espece de politesse. On objecta à ce Religieux , que le Diable n'ignoroit aucune Langue ; tantôt il répondoit que le Pacte n'avoit pas été fait pour qu'il répondit en Latin , tantôt qu'il y avoit des Diables qui étoient plus ignorans que des Payfans.

Peu de tems après , on vit arriver quatre Capucins , qu'on appelloit les Peres Luc , Tranquille , Protas , Elisée , pour renforcer les Exorcistes ; ils furent secondés par les Peres de St. Thomas

& de St. Mathurin Carmes ; qui s'étoient ingerés dès le commencement dans les Exorcismes , & qui avoient été tolerés par l'Evêque de Poitiers. Tous ces Exorcistes se propofoient d'établir cette proposition que l'on trouvoit dans les Livres du Pere Tranquille, que le Diable dûment exorcisé, est contraint de dire la verité. De là ils prétendoient tirer de grands avantages pour la Religion. Je n'accuserai point tous ces Religieux de mauvaise foi ; mais la plupart d'aveuglement & d'avoir une trempe d'esprit telle que celle du Peuple, qui est disposé à tout croire & fort aisé à être séduit. Le célèbre Pere Joseph se rendit à Loudun *incognito* ; il fut d'abord tenté de se mettre à la tête des Exorcistes, & d'illustrer par là son nom, qu'il avoit déjà rendu célèbre par sa politique ; mais il étoit trop habile pour ne pas voir quand il eut réfléchi, le ridicule qu'il pourroit gagner auprès de ceux qui ne seroient pas d'une créance aisée, & il aimait mieux laisser ce soin à ses confreres.

Les Exorcismes se firent dans diverses Eglises, par les Exorcistes à qui les possédées étoient tombées en par-

ragé. Les Medecins, l'Apoticaire & le Chirurgien, firent des rapports favorables à la possession.

Cependant il ne tint pas à la Supérieure qu'on n'en fut désabusé, ayant été interrogée en mauvais Latin par le Pere Lactance, en quelle façon le Démon étoit entré en elle? en Chat, répondit-elle, en Chien, en Bouc & en Cerf. *Quoties*, reprit l'Exorciste, combien de fois? je n'ai pas bien, dit-elle, remarqué le jour, parcequ'elle crut que *quoties* signifioit quand.

En s'en retournant de l'exorcisme, comme elle passa auprès de la Prison de Grandier, elle dit qu'elle ne pouvoit passer outre, parcequ'elle avoit vû la main de cet Accusé par la fenêtre de sa Chambre. On rit de cette idée, parce qu'il n'étoit pas possible qu'elle eut vû cette main.

On ordonna que le Curé seroit visité, parceque la Supérieure avoit dit qu'il avoit cinq marques du Diable sur le corps qui le rendoient insensible dans ces endroits-là. On le mit tout nud, on lui banda les yeux, & on le rasa par tout, le Chirurgien Manouri qui le visitoit avoit une sonde, dont il se servoit pour faire voir que l'Accusé

étoit insensible en quelques endroits ; il la présentoit par un des bouts qui étoit rond , alors en l'appuyant , elle étoit repoussée jusques dans la main du Chirurgien , delà il concluoit que le Curé qui ne sentoit point de mal & qui ne disoit rien , étoit insensible dans cet endroit : mais quand il vouloit le faire paroître sensible ailleurs , il tournoit la sonde par l'autre bout qui étoit pointu & perçoit le Curé jusqu'aux os qui poussoit alors les hauts cris , ce que le Chirurgien réitera plusieurs fois en présence de M. de Laubardemont qui conserva toujours beaucoup de sang froid. On remarqua que le lendemain le Diable qui n'avoit point dit l'endroit où étoient les marques qu'il attribuoit à Grandier , après la visite , indiqua positivement les places où on lui avoit trouvé deux tâches. On comprit que les lumieres de ce Diable étoient aussi bornées que celles des hommes.

On lui demanda une autre fois pour-quoi un certain jour il avoit gardé le silence , il répondit qu'il avoit été occupé ce jour-là à conduire en Enfer l'ame de Proust Procureur au Parlement de Paris : mais on verifia qu'il n'y avoit aucun Procureur de ce nom au Parle-

ment, qu'il n'y en avoit même aucun de mort ce jour-là. On poussa la recherche jusqu'à vérifier par les Registres que personne de ce nom n'étoit mort à Paris dans le jour indiqué. Dailleurs ce Diable adoptoit une plaisanterie triviale, que l'on fait sur lui & sur la mort d'une personne décriée, lorsqu'on dit qu'il a bien de l'occupation, quand il fait prendre à cette ame le chemin de l'Enfer, plaisanterie ridicule, puisque la damnation après la mort est l'ouvrage d'un instant, & qu'une ame qui va dans ce séjour qui lui est destiné, y est portée avec la même facilité & la même rapidité que celle d'une pierre qui va à son centre. Ainsi ce Diable étoit un faux & un insipide plaisant.

On demanda à l'une des Energumenes, où étoient les Livres de magie de Grandier, il répondit qu'ils étoient chez une Demoiselle qu'il nomma. M. de Laubardemont s'y transporta avec une escorte, & après qu'on eut visité par tout, on ne trouva rien. On retourna au Diable à qui on reprocha de s'être joué de la Justice. Il répondit que la Nièce de cette Demoiselle avoit emporté les Livres. On trouva

cette Nièce dans une Eglise où elle avoit fait ses Dévotions dans le tems indiqué par le Diable. On jugea encore que le Diable avoit menti ; mais qu'on avoit voulu faire une insulte à la tante parceque c'étoit elle qui avoit fait condamner Adam à lui faire reparation pour avoir été accusée injustement par cet Apoticaire, d'avoir un commerce scandaleux avec Grandier.

Ce même Diable accusa de magie le Frere de Grandier ; cette accusation le fit arrêter & lui ôta la liberté de solliciter pour l'Accusé , il ne sortit de prison qu'avec beaucoup de peine & après la mort de son frere.

Au commencement de Mai 1634, l'un des Diables de la Superieure qui en avoit alors sept, promit de l'enlever de deux pieds de haut ; mais il ne tint pas sa parole , quelque sommation que lui fit le Pere Lactance ; lorsqu'il voulut faire cette entreprise , un spectateur dans le tems qu'on croyoit la Superieure en l'air , avoit levé un des bas de sa Robbe , & fait voir qu'elle tenoit à la terre par le bout d'un de ses pieds. le Démon Eazas, & le Démon Cerbere , qui avoient fait de pareilles promesses , furent aussi infidèles à leur

parole. Le Démon Beherit entreprit d'effacer la honte de ses confreres, il promit solennellement d'enlever la Calote de M. de Laubardemont, & de la tenir suspenduë en l'air pendant un *Miserere*.

Le tems où cette merveille devoit s'operer, étant venu, le Pere Lactance conjura, pressa, flatta, menaça le Diable le piqua même d'honneur, & n'oublia rien pour l'engager à montrer ce prodige. Mais des gens soupçonneux & défiants, firent avorter ce dessein; ils remarquerent qu'il étoit tard, qu'on alloit allumer les cierges, que ce tems seroit favorable à l'illusion, ils allerent ayant eu vent de quelque chose, au-dessus de la voute de l'Eglise, vis-à-vis l'endroit où M. de Laubardemont étoit placé immédiatement au-dessous. Ils découvrirent le machiniste qui préparoit la piece, & qui abandonna, dès qu'il les vit, son ouvrage & remporta un petit Hameçon & le crin auquel il étoit attaché. Il devoit laisser couler cet Hameçon par un trou fait exprès qui repondoit à l'endroit où M. de Laubardemont étoit placé. Ce Commissaire en feignant d'ajuster sa Calote auroit pris le crin & devoit l'accrocher à un fil cousu à sa Calote: Quelque

tems après ce crin auroit été tiré & auroit enlevé en l'air la Calote ; elle seroit demeurée suspendue pendant qu'on auroit chanté un *Miserere* ; après quoi on l'auroit laissée tomber à terre.

Bien des gens auront peine à croire qu'on ait voulu jouer un pareil tour , & que M. de Laubardemont s'y soit prêté. Comment dira-t-on , après tant de fraudes avortées ? n'a-t-on pas découvert l'illusion , & n'a-t-on pas tourné en risée toutes ces machinations faites pour perdre Grandier ? On ne s'arrêtera pas long-tems à cette réflexion , qui se présente naturellement à l'esprit , quand on considérera jusqu'où pouvoit aller la prévention du Peuple , des faux Dévots qui le sont de bonne foi ; car il y en a beaucoup de cette espece : un Commissaire revêtu de l'autorité Souveraine imposoit, la Cabale étoit toujours prête à rendre raison des entreprises échoiées , & promettoit de donner d'autres signes évidens de possession. Le petit nombre de gens qui étoient sur leurs gardes , & qui ne se laissoient point entraîner au torrent , n'osoient pas ouvrir les yeux à la multitude de peur d'être les victimes de son entêtement. Voilà les

noirceurs dont l'homme est capable. Voilà l'ouvrage de ses passions. Voilà ce qui arrive parmi des hommes éclairés des lumières de la plus sainte de toutes les Religions ; quoiqu'elle regarde avec horreur de pareils excès. Des scelerats se joient facilement des gens crédules.

Tel est le Peuple prévenu, passionné, susceptible des plus fausses impressions, il a donné plusieurs fois de pareils spectacles , ainsi que nous le voyons dans l'Histoire , & il est encore prêt à les renouveler.

Pour ranimer la curiosité prête à s'éteindre , le Pere Lactance promet que le 20. du mois de Mai sans faute, des sept Démones qui possédoient la Supérieure , il y en auroit trois qui quitteroient la partie ; on les appelloit Asmodée , Grefil des Trones & Aman des Puissances. On annonçoit qu'en sortant , ils feroient trois playes au côté gauche de cette possédée , & autant de trous à sa chemise , à son corps de Juppe & à sa robe ; la plus grande des playes devoit être de la longueur d'une épingle , que l'on montra à ceux qui assistoient aux exorcismes , les endroits où ses playes devoient être faites

furent précisément marqués. On assura au Commandeur de la Porte, que la curiosité avoit attiré à Loudun, que la possédée auroit les mains derrière le dos, lorsqu'on lui feroit des playes. Le jour venu, l'Eglise de Sainte-Croix fut remplie de curieux. Des Medecins visiterent les côtés, le corps de Juppe, la robe & la chemise de la Religieuse. Ils rapporterent qu'ils n'avoient trouvé aucune playe sur son côté, aucune solution de continuité dans ses vêtemens ni aucun fer tranchant dans les replis de ses robes. Après cette visite, le Pere Lactance interrogea le Diable en François, qui lui répondit dans la même langue, & comme Duncan Medecin de Saumur représenta qu'on avoit fait esperer que la fille auroit les mains liées, l'Exorciste dit qu'il falloit les lier pour fermer la bouche aux incrédules; mais il ajoûta que pour la satisfaction de ceux qui n'avoient jamais vû les convulsions des possédées, il falloit donner ce spectacle. Il recommença les exorcismes, la Superieure fit une contorsion de son corps qui parut épouvantable; ses mains, les pieds se tournerent en dehors, & après que les paumes de ses mains & les plantes de

ses pieds dans cet état se furent jointes bien juste les unes aux autres, tout son corps reprit sa situation naturelle. On a vû des personnes qui s'exerçoient à divertir le Public, qui avoient acquis une si grande souplesse de membres, qu'ils faisoient des choses plus étranges. Dès qu'on peut démontrer que ces contorsions ne sont pas au-dessus des forces de la nature, ce ne sont point des signes de possession.

L'Exorciste continuant ses conjurations, ce fut alors qu'elle se coucha la face contre terre, elle tourna sa cuisse en dehors; puis s'étant appuyée sur le bras & sur le côté gauche, elle demeura quelque tems dans cet état; enfin on l'entendit gémir, & lorsqu'elle tira sa main droite de son sein, on apperçût les bouts de ses doigts teints de sang. Les Medecins chercherent la cause de cette plainte, ils trouverent sa robe percée en deux endroits, & son corps de Juppe & sa chemise en trois, les trous étant en travers, de la longueur d'un doigt, ils trouverent aussi sa peau percée en trois endroits au-dessous de la mamelle gauche; les playes étoient si légères, qu'elles ne passioient gueres au-delà de la peau, celle du milieu

étoit de la longueur d'un grain d'Orge les deux autres étoient moins larges & moins profondes ; cependant il étoit sorti du sang de toutes les trois, donc la chemise avoit été teinte.

L'incrédulité éleva un murmure dans l'Assemblée , & même M. de Laubardemont ne put s'empêcher de dire que cela clochoit, il apprehenda d'être soupçonné , mais le nombre infini de gens crédules eut le dessus , & ce Commissaire malgré la défiance qu'il avoit témoignée, empêcha que les Médecins dans leur rapport ne parlaissent des instrumens qui avoient fait les playes. Mais il ne mit pas les opérations du Diable de la Supérieure à l'abri de la critique. Duncan le Médecin fit imprimer des Observations où il dit que les Diables, de tous les signes qu'ils avoient promis n'avoient essayé que le plus aisé, & qui leur permettoit le plus facilement d'imposer au peuple ; qu'on n'avoit pas visité exactement les habits de la Supérieure , parcequ'on avoit crû qu'elle auroit les mains liées , lorsque les playes seroient faites , que les mains au contraires avoient été libres, & qu'elles avoient été cachées aux assistans lorsqu'elle fut blessée ; que les playes ne

se trouvoient pas précisément dans l'endroit qu'on avoit désigné, qu'elles n'étoient pas de la grandeur promise; qu'on pouvoit bien juger que si elles avoient été faites par la griffe des démons, leur griffe devoit être faite comme un petit canif, ou une petite lancette, puisqu'on avoit fait de pareilles incisions à celles de ces instrumens. Que ces incisions étoient beaucoup plus grandes aux habits que dans la peau, ce qui faisoit connoître qu'elles avoient été faites de dehors en dedans, & non de dedans en dehors. Que les habits où l'instrument pouvoit être caché ne furent point visités, après que les playes furent faites, parceque pour le faire exactement il auroit fallu mettre la fille en chemise, ce que la bienséance ne permettoit pas. Dailleurs elle avoit pû facilement jetter parmi la foule du peuple l'instrument dont elle s'étoit servi, qui devoit être fort petit. Que si les Diables étoient sortis dans le tems que ces playes avoient été faites, ils n'y avoient pas été contrainsts par la force de l'Exorcisme, puisque l'Exorciste ne leur en avoit fait aucun commandement. Qu'ils n'avoient fait que deux trous à la robe, quoiqu'ils en eussent promis trois, parceque

l'une des incisions s'étoit faite dans un endroit où la robe étoit un peu ouverte par devant.

Rien n'est plus incommode lorsqu'on veut faire de pareils tours, que d'avoir pour spectateurs de tels critiques qui épiluchent les choses avec la dernière exactitude, & qui ne pardonnent rien.

M. de Laubardemont ne s'accommoda pas de cette censure qui montrait si bien le ridicule de la possession, il se seroit vengé cruellement de Duncan, si ce Medecin n'avoit pas eu pour protecteur le Maréchal de Brezé.

Grandier fit aussi dans sa deffense les mêmes observations & comme l'affaire le regardoit de plus près que le Medecin, il ajoûta de nouvelles remarques, il dit qu'il étoit aisé de voir que les mesures du Diable avoient été rompuës, que suivant qu'on l'avoit résolu, on devoit lier les mains de la Supérieure, après qu'elle se seroit fait des blessures; que l'Exorciste auroit alors commandé aux Démons de sortir & de faire les signes qu'ils avoient promis; qu'elle auroit fait les plus étranges contorsions; & qu'après une longue convulsion elle auroit été délivrée, & les playes se seroient trouvée sur son corps : mais que

n'ayant pû s'empêcher de gémir à cause du sentiment du mal dont elle n'avoit pas été la maîtresse , elle avoit trahi toutes les mesures concertées par les hommes & par les Diabls ; qu'elles avoient obligé par-là les Médecins de chercher la cause de son gémissement ; que l'ayant dépouillée , ils avoient découvert les playes ; qu'on avoit crû alors que les Diabls avoient quitté la place. Pourquoi, dit Grandier, ont-ils choisi pour signes des blessures semblables à celles qui se font avec un fer tranchant, quoique l'on dise que les blessures que font les Diabls ressemblent à celles de la brûlure ? N'est-ce pas parcequ'il étoit plus aisé à la Supérieure de cacher un fer & de s'en blesser légèrement, que de cacher du feu & de s'en faire une playe de brûlure ? Pourquoi ont-ils choisi le côté gauche plutôt que le front ou le nez ? N'est-ce pas parcequ'elle n'auroit pû se blesser au front & au nez sans exposer son action aux yeux de toute l'Assemblée ? Pourquoi ont-ils choisi le côté gauche, plutôt que le côté droit ? N'est-ce pas parcequ'il étoit plus aisé à la main droite dont la Supérieure se servoit de s'étendre sur le côté gauche que de réfléchir sur le droit ?

Pourquoi s'est-elle panchée sur le bras , & sur le côté gauche ? N'est-ce pas , afin que cette posture où elle demeurera assez longtems lui facilitât le moyen de cacher aux yeux des spectateurs le fer dont elle se bleffoit ? Pourquoi les bouts de ses doigts ont-ils paru sanglans ? N'est-ce pas parcequ'ils ont manié le fer qui a fait les playes ? Qui ne voit que ce fer ayant été très-petit , il a été impossible d'éviter que les doigts qui s'en sont servis n'aient été rougis du sang qu'il a fait couler ? D'où vient enfin que ces playes ont été si legeres , puisque les Démons rompent & déchirent les Démoniaques quand ils se retirent ? N'est-ce pas parceque la Supérieure ne se haïssoit pas assez elle-même pour se faire des playes profondes & dangereuses ? On pouvoit dire que la main étoit trop amie du corps pour lui faire tant de mal.

Ne pouvoit-on pas dire à ces ouvriers de fausses possessions , puisque vous avez entrepris de nous tromper , trompez nous mieux ? C'étoit bien le cas suivant l'Ordonnance de l'Archevêque de Bourdeaux d'user de la discipline sans menagement pour arracher de la Supérieure la confession de la verité.

Le Commissaire dressa le procès verbal de l'expulsion des trois Diables, par trois playes faites au dessus de la region du cœur. On produisit cette piece parmi celles dont on se servit contre Grandier.

Le Pere Lactance, qu'on peut dire sans faire un jugement téméraire, avoir contribué à l'imagination de cette piece, demanda le lendemain à Balaam, l'un des quatre qui étoient demeurés dans le corps de la Superieure. Pourquoi Asmodée & ses deux camarades s'en étoient allés, tandis que le visage & les mains de la Superieure étoient cachés aux yeux du peuple ? C'est afin, répondit le Diable bien instruit, de donner des armes à l'incrédulité. Le Pere ajouta, que la plupart des spectateurs apportant des yeux curieux, & des consciences vicieuses ne meritoient pas qu'on dissipât entierement leurs doutes. Telle étoit la ressource des Exorcistes, si les pieces qu'ils jouïoient venoient à réussir, c'étoient des miracles où l'on voyoit éclater la puissance que Dieu donne à ses Ministres ; & si le succès n'en étoit pas favorable c'étoit l'incrédulité des spectateurs qui en étoit la cause. Ainsi l'on decrioit dans l'esprit

des libertins, des hérétiques la vertu des exorcismes & l'on les empêchoit de reconnoître l'efficace que Dieu leur a donné, lorsqu'ils sont employés dans les véritables possessions, suivant l'intention de l'Eglise; comme on le montre par les exemples dont l'Histoire Ecclesiastique est remplie.

On avoit publié que six hommes forts & robustes ne pouvoient empêcher les possédées de faire leurs contorsions. Duncan fit voir que rien n'étoit plus faux. Le Pere Lactance ayant ordonné au Diable de la Supérieure de faire ses contorsions, Duncan saisit avec une de ses mains la main droite de la Religieuse, elle ne put point lui faire lâcher prise, & elle ne fit ses contorsions que des jambes, & du bras gauche. L'Exorciste la conjurant de les faire du bras droit, je ne puis dit-elle, car il me tient; laissés lui le bras, dit l'Exorciste à Duncan, car comment se feront les contorsions, si vous le tenez? Si c'est le Demon repliqua Duncan d'une voix fort élevée, il doit être plus fort que moi. Quelque bon Philosophe que vous soyés, c'est mal argumenter, répartit aigrement le Pere Lactance, car un Demon hors du corps est plus fort
que

que vous ; mais étant dans un corps foible tel qu'est celui-ci , il ne peut pas être aussi fort que vous ; car ses actions naturelles sont proportionnées aux forces du corps qu'il possède. Vous ne vous souvenés donc pas , mon Pere , reprit Duncan, d'avoir lû dans l'Evangile que les Démoniaques rompoient les cordes & les chaînes dont ils étoient liés, & que le Rituel met entre les marques de possession les efforts que font les possédés au dessus des forces de leur âge & de leur état (a). Le Pere ne se rendit point ; Duncan, lâcha la main de la Religieuse. Le lendemain il voulut retenir pendant l'exorcisme la main de la Sœur Agnès l'une des Possédées ; on le pria de ne lui pas tant serrer la main , & de ne pas arrêter les opérations du Démon. M. de Laubardemont, le Commandeur de la Porte, & plusieurs personnes de condition furent presens à cette scene.

La premiere fois que Duncan avoit paru en presence de la Supérieure qu'on exorcisoit , son Diable Grésil conjuré de dire le nom de Duncan l'avoit appelé Benoît , & puis Tissier qui étoient

(a) *Vires supra ætatis & conditionis naturæ ostendere.*

les noms des deux autres Medecins de Saumur dont elle avoit ouï parler & pour qui elle le prit successivement, puis il ne voulut pas répondre. On remarqua pourtant que les Diables de la Superieure étoient plus dociles que les autres à la voix de l'Exorciste.

Le 13. de Juin elle vômît un tuyau de plume de la longueur d'un doigt, & le 8. Juillet un bouton de soye, on dressa de tout cela un procès verbal. On a vû des personnes qui n'étoient point possédées qui vômissoient des épingles, du bois, du fer qu'elles avoient avalés. Ainsi cela n'est point au dessus des forces de la nature, on cite même S. Augustin qui en rapporte des exemples.

L'Evêque de Poitiers vint à Loudun il déclara d'abord qu'il ne venoit point pour s'éclaircir de la verité de la possession, mais pour la faire croire à ceux qui en doutoient encore, & qu'il venoit pour découvrir des écoles de magie, tant d'hommes que de femmes. Il n'exorcisa point, mais il fit exorciser en sa presence, & il permit que l'Exorciste supposât comme une chose constante la magie de Grandier. *Infringo*, disoit le Pere Lactance en exorcisant, *omne pactum sive à Domino tuo Lucife-*

ro, sive à Magistro tuo Granderio. Je romps tout pacte fait par votre Maître Lucifer, ou par votre Maître Grandier.

Alors l'on publia qu'il falloit croire la possession, puisque le Roy, le Cardinal, & l'Evêque la croyoient; & l'on traita de Damnés & d'Herétiques les incrédules. A reduire les choses à leur juste valeur, le Roy & le Cardinal n'étoient point éclaircis, le Cardinal étoit outre cela aveuglé par sa vengeance. Ainsi on ne pouvoit opposer à l'incrédulité qu'un Evêque prévenu.

Le 23. de Juin, on voulut donner au Peuple le spectacle de Grandier exorcisant les Possédées, on l'amena de la prison par l'ordre du Commissaire. On lui produisit quatre pactes composés de diverses matières, rapportés dans les exorcismes précédens. Il y avoit un de ces pactes qu'on avoit promis de faire descendre de la voute, qui tomba de la coëffure de la Supérieure. Grandier répondit avec fermeté qu'il n'avoit point fait ces pactes, qu'il ne connoissoit point d'art avec lequel on les pût faire, qu'il n'avoit jamais eu de communication avec les Démon. On amena onze Religieuses possédées qui lui témoignèrent en le voyant beaucoup de joye, & qui

l'appellerent leur maître. Le Pere Lactance fit une petite exhortation à l'Assemblée, il parla des grands avantages que l'Eglise pouvoit tirer de ces possessions, malgré les Démons; il remplit tous les esprits de je ne sais quelle horreur religieuse, & les rendit extrêmement attentifs. Il s'adressa à Grandier, il lui dit qu'étant Pasteur & Prêtre il devoit contribuer à la gloire de Dieu en exorcisant les possédées, si Monseigneur, qui pouvoit par son autorité le relever pendant quelque-tems de l'interdit, vouloit le lui permettre. Le Prélat donna la permission, le Pere Lactance ayant présenté l'étole à Grandier, il demanda à l'Evêque, s'il lui permettoit de la prendre, & il obtint la permission. Le Pere Lactance lui presenta le Rituel que Grandier ne prit encore qu'après avoir reçu la benediction du Prélat, & s'être prosterné à ses pieds pour les baiser. On chanta le *Veni Creator*, Grandier lui dit ensuite: Monseigneur, qui dois-je exorciser? à quoi le Prélat lui répondit ces filles; quelles filles? reprit Grandier; ces filles possédées, dit l'Evêque. L'Eglise, dit Grandier, croit la possession, je la crois aussi, mais je ne crois pas qu'un Magicien puisse faire posséder

un Chrétien sans son consentement. Quelques-uns s'écrierent qu'il étoit hérétique d'avancer cette proposition que la vérité contraire étoit indubitable. Surquoi il répondit qu'il n'avoit point de créance là-dessus déterminée, qu'il se soumettoit à la foi de l'Eglise, qu'on n'étoit heretique que lorsqu'on perse-
veroit dans une erreur proscrite par cette même Eglise; qu'il n'avoit parlé de la sorte, que pour être assuré par la bouche de son Evêque, qu'il n'abuseroit point de l'autorité de l'Eglise, en exorcisant. On lui presenta la Sœur Catherine extrêmement ignorante, qu'on ne soupçonnoit pas d'entendre le latin. Il commença l'exorcisme en la forme prescrite par le Rituel. Mais ils ne put pas continuer à cause des hurlemens étranges des Possédées; la Sœur Claire s'avança & lui reprocha d'avoir l'esprit aveuglé & d'être endurci & obstiné. Alors il lui dit, on justifie la possession, lorsque le Diable parle une langue qu'ignore l'Energumene. Vous sçavés le latin; je veux vous interroger en Grec. Les Diables entendent toute sorte d'idiomes. Le Diable répondit, ah que tu es fin! Tu sçais bien que c'est une des premières conditions du pacte fait

entre toi & nous , de ne répondre point en Grec. A quoi il répondit , *Opraclara illuso , egregia evasio !* Belle illusion , excellente défaite. Alors on lui dit qu'on lui permettoit d'exorciser en Grec, pourvû qu'il écrivit premierement ce qu'il voudroit demander. La Possédée même lui offrit de répondre malgré le pacte en quelle langue il voudroit. Mais il ne put pas la prendre au mot ; parceque toutes les Possédées de concert firent un vacarme étrange , c'étoit le sabbat au naturel. Elles l'accuserent toutes de maléfice & de magie. Grandier sans être ni troublé, ni ému les regarda en pitié. Il protesta hautement de son innocence , & comme elles s'offrirent de lui rompre le cou , si on vouloit le leur permettre ; il répondit qu'au cas qu'il fut l'auteur du crime dont il étoit accusé , il consentoit que les Démons lui rompissent le cou , ou lui fissent du moins sur le front une marque visible , que par-là la gloire de Dieu seroit manifestée , l'autorité de l'Eglise exaltée , & il seroit confondu , s'il étoit coupable. Mais on ne voulut point , dit-on , donner cette permission au démon , soit pour ne pas mettre l'autorité de l'Eglise en compromis à cause du pacte

que Grandier pouvoit avoir fait avec le Diable qui le devoit garantir de leur rage. Ici Grandier auroit pû s'écrier de nouveau, s'il n'eut pas respecté l'Evêque & le Magistrat, *O præclara illusio, egregia evasio!*

Les Exorcistes au nombre de huit imposèrent silence aux Diables. On jeta dans le feu les pactes les uns après les autres. Ce qui fit recommencer les transports de fureur & les hurlemens des Possédées qu'ils interrompoient pour accuser Grandier de scandale, d'endurcissement de cœur, de maléfices, de renoncement à la Foi, & à Dieu, ils lui citerent les jours, les lieux de leurs communications avec lui.

Il leur répondit avec une fermeté admirable qu'il renonçoit à Satan & à tous les Diables, qu'il ne les reconnoissoit, & ne les appréhendoit point; que malgré eux il étoit Chrétien & Prêtre; qu'il étoit au reste un grand pécheur, mais qu'il mettoit toute sa confiance en Jesus - Christ; qu'il défioit ceux qui l'accusoient de tant d'abominations de lui en produire des témoignages pertinens & authentiques.

Toutes ces horreurs firent un grand effet sur le peuple, sur ceux même qui

avoient de la fermeté, parcequ'on ne pouvoit comprendre que des Religieuses fussent capables de tels excès. Grandier étant dans l'affiète d'esprit la plus tranquille chanta les Hymnes de l'Eglise avec le reste du peuple. On eut dit qu'il étoit gardé par une légion d'AnGES. Une Possédée lui dit qu'il avoit auprès de lui Belzebut, il lui dit *Obmutescas* : Tai-toi. Alors le Diable dit que c'étoit-là le mot du guet, mais qu'il étoit forcé de tout dire, parceque Dieu étoit incomparablement plus fort que l'enfer.

Si on n'eut pas retenu les Possédées, elles l'auroient mis en pieces; elles vouloient l'étrangler, en l'appellant leur maître. Surquoi Grandier dit qu'il n'étoit ni leur maître ni leur valet, & qu'il étoit étrange qu'elles voulussent étrangler celui qu'elles appelloient leur maître; & alors ces filles lui ayant jetté leurs pantouffes à la tête, il dit en souriant, voilà des Diables qui se deffèrent d'eux-mêmes. On le ramena à sa prison.

Quelques jours après on exorcisa encore la Supérieure; le Diable menaça d'enlever en l'air le premier incrédule qui voudroit tourner en raillerie la

possession. L'Abbé Quillet entendant cela ne dit mot , mais le lendemain étant revenu à l'exorcisme , il défia le Diable de tenir sa parole , & protesta qu'il se moquoit de lui ; de sorte que le pauvre Diable se trouva bien penaut, toute la diablerie fut interdite. Monsieur de Laubardemont s'en scandalisa, & decreta l'Abbé, qui voyant que cette mommerie étoit un jeu que le Cardinal de Richelieu faisoit jouer , jugea qu'il n'étoit pas en sûreté ni à Loudun ni en France , il s'en alla en Italie.

Tel fut le succès des exorcismes , & comme les gens qui se garantissent des préjugés ne purent s'empêcher de condamner toutes ces manœuvres , on crut qu'il falloit imposer à ces gens raisonnables , par une Ordonnance du 29. Juillet , renduë par M. de Laubardemont, qui deffendit de médire des Religieuses affligées des malins esprits , & de leurs Exorcistes , à peine de dix mille livres d'amende , & autre plus grande somme , & punition corporelle si le cas l'exigeoit.

Cette Ordonnance qui fut publiée par tout , préjugeoit la condamnation de Grandier. On vouloit qu'on crut la possession des Religieuses malgré tou-

tes les fraudes qu'on avoit découvertes. Voilà peut-être la plus grande violence dont l'autorité ait jamais entrepris d'user contre la raison.

Le 3. Juillet la Sœur Claire déclara publiquement dans l'Eglise du Château où on l'exorcisoit, que tout ce qu'elle avoit dit depuis quinze jours n'étoit que calomnie ; qu'elle avoit été suggérée par le Pere Lactance, par Mignon, & par des Carmes, que si on la sequestroit, on découvreroit la verité. Elle renouvela la même déclaration, deux jours après elle prit la fuite, Demourans courut après elle & l'arrêta.

La Sœur Agnès soutenüe par cet exemple pria avec larmes les Assistans à ses exorcismes de la secourir ; elle tint le même langage que la Sœur Claire : ces deux filles dirent qu'elles s'attendoient bien à être maltraitées dans leur Couvent ; mais qu'elles avoient cédé aux remords de leurs consciences, dont elles étoient bourrelées ; & qu'elles étoient forcées de rendre gloire à Dieu & à la verité, quoiqu'il leur en put arriver.

La Nogeret Seculiere étant exorcisée protesta qu'elle avoit accusé un innocent, se tournant tantôt du côté de

L'Evêque, tantôt du côté de M. de Laubardemont, elle leur dit qu'elle faisoit cette confession pour la décharge de sa conscience. Le Commissaire ne fit qu'en rire, le Prélat ne témoigna rien. Quand les possédées parloient à la décharge de Grandier, les Exorcistes disoient que c'étoit un artifice du Démon pour entretenir l'incrédulité, quand elles l'accusoient, ils disoient que le Diable étoit forcé de dire la vérité.

Enfin Magicien & Grandier étoient selon eux, synonymes, & on appelloit un des Diables qui possédoient la Sœur Claire, Grandier des dominations.

Personne ne douta de la perte de Grandier, dès qu'on sçut qu'on avoit nommé des Juges qui devoient juger avec M. de Laubardemont. Ils furent tous choisis par les ennemis de Grandier, & ils en prirent les impressions. Ces Juges étoient les Sieurs Roatin, Richard, & Chevalier, Conseillers au Présidial de Poitiers, Houmain, Lieutenant Criminel au Présidial d'Orleans, Cottureau, Président, Pequineau, Lieutenant Particulier, & Burges Conseiller au Présidial de Tours, Texier, Lieutenant General au Siege Royal de S. Maixant, Dreux, Lieutenant General;

& la Barre Lieutenant Particulier au Siege Royal de Chinon , La Picherie , Lieutenant Particulier au Siege Royal de Chatelleraude , & Rivrain , Lieutenant General au Siege Royal de Beaufort. On avoit commis pour la Charge d'Avocat du Roy le sieur Constant qui avoit un pareil Office au Présidial de Poitiers , & pour la Charge de Procureur du Roy le sieur Denican, Conseiller à la Flèche. Ils pouvoient conjointement , ou l'un des deux à la place de l'autre , exercer le ministere public ; le sieur Constant s'abstint de la commission.

Pendant ce tems-là Barré exorcisoit deux de ses dévotes à Chinon , qu'il avoit façonnées au manège d'une possession artificieuse , elles accusoient Grandier de leur maléfice. Le Lieutenant General du lieu dressa des procès verbaux de ces exorcismes , qu'on employa contre l'Accusé , au lieu qu'on négligea ceux qui avoient été dressés par le Bailli & le Lieutenant Civil de Loudun ; quoique la verité qui s'élevoit contre l'artifice & la fraude y fut dépeinte naïvement.

On voulut même rendre suspect le Bailli en le faisant accuser de magie par les Possédées.

Elizabeth Blanchard une des Secu-
lieres Possedées, pendant qu'on l'exor-
cisoit accusa de magie la femme du
Bailli, & lui dit impudemment qu'elle
avoit sur elle le pacte : mais elle défia
les Exorcistes, & le Diable de la Pos-
sedée de prouver ce qu'elle disoit ; tou-
tes les conjurations qu'ils firent à Eli-
zabeth Blanchard n'aboutirent à rien.

On choisit pour Rapporteurs du
procès Haumain Lieutenant Criminel
d'Orleans, & Texier Lieutenant Gene-
ral de S. Maixant. Grandier écrivit à
sa mere, il lui manda qu'on ne pou-
voit point renouveler les anciennes ac-
cusations, puisqu'il en étoit absous ;
qu'à l'égard de l'accusation de magie ,
elle étoit chimerique , qu'il n'y avoit
aucune preuve contre lui , qu'il se re-
posoit sur son innocence, & l'équité &
les lumieres de ses Juges. Il ajouta qu'on
lui avoit lû la commission où étoient
les noms des Commissaires.

On jugea dès-lors quelque idée qu'il
eut de ses Juges que sa perte étoit re-
soluë, & qu'il ne s'y déroberoit point ;
la prévention, disons-le, ou la crainte
de déplaire au premier Ministre les
avoit gagnés.

Mes Lecteurs ne feront pas si indul-

gens que moi, ils les croiront aussi coupables que M. de Laubardemont.

La plus saine partie des Habitans s'éleva au dessus de cette prévention & de ce respect humain. Ils s'assemblerent à l'Hôtel de Ville au son de la cloche. Voici la substance de la lettre qu'ils écrivirent au Roy.

Ils exposent à sa Majesté que dans les exorcismes des Religieuses & des Seculieres qui se disent Possédées, les Exorcistes abusent de leur ministère en leur faisant des questions qui tendoient à diffamer les meilleures familles de la Ville; que M. de Laubardemont sur la foi des Accusations de ces Possédées s'étoit transporté dans la maison d'une Demoiselle avec un grand éclat, & avoit fait une perquisition pour trouver des Livres de Magie faussement indiqués; qu'on avoit arrêté des Demoiselles dans des Eglises, & qu'après avoir fermé les portes on avoit cherché sur elles des pactes magiques, qu'on disoit qu'elles avoient, & quoiqu'on n'eût rien trouvé, cette perquisition les avoit dès-honorées dans l'esprit du peuple. Qu'on avoit semé un libelle dans la Ville où l'on disoit que les Démonsdûment exorcisés disoient la vérité.

Qu'on recevoit ses paroles non comme du pere du mensonge , mais comme de l'Eglise qui a le pouvoir de forcer les Diables de dire la verité. Qu'on avoit prêché devant M. de Laubardemont cette pernicieuse doctrine. Que sur ce fondement on avoit fait arrêter par l'Exempt du Prévôt une fille d'une des meilleures familles de la Ville , qu'on ne l'avoit relâchée , après l'avoir retenüe deux mois dans la maison d'un Particulier, que sur la caution de ses proches parens. De sorte qu'on voyoit regner à Loudun une image des oracles anciens qui étoient les organes du Démon ; & contre la Doctrine des Peres de l'Eglise & particulièrement de S. Thomas, qui ont deffendu aux Chrétiens toute familiarité avec le démon, on établissoit un commerce avec eux. Qu'ils avoient la douleur de voir les gens de bien , & même les personnes les plus vertueuses exposées à la haine , & à la malice de ces Possédées, qui font des profanations horribles en presence du S. Sacrement & se joüent de la credulité du peuple. Ils demandent que la Faculté de Sorbonne examine ce libelle, & qu'il leur soit permis de se rendre appellans comme d'abus au Parlement,

des interrogations que font les Exorcistes, dont l'objet est de diffamer ceux mêmes qui ont une probité reconnüe; que pour se dégager de cette oppression sous le poids de laquelle ils gemissent, ils n'ont d'autre ressource que l'autorité Royale.

M. de Laubardemont fut extrêmement irrité de cette assemblée, & de la résolution qu'on y avoit prise, & de la Lettre qu'on avoit écrite. Il s'assembla avec tous les Juges qui avoient été commis, ils cassèrent sur la requisition du Procureur General de la Commission, l'acte d'assemblée comme nul, & fait contre leur autorité, sur des faits calomnieux, injurieux, tendant à une sédition populaire contre les formes ordinaires, par pratiques & monopoles. Ils ordonnerent que la minute de cet acte seroit apportée à leur Greffe pour être communiquée au Procureur General & être ordonné ce qu'il appartiendroit à cet égard. Ils firent défenses tant aux Bailli & Echevins qu'à tout autre, de convoquer aucune assemblée pour y délibérer sur des choses qui concernoient le pouvoir de la Commission, ni de faire aucune entreprise contre leur autorité, à peine de 20000. l.

d'amende, & de plus grande peine si le cas l'exigeoit, sauf aux Habitans & autres personnes de se pourvoir pardevant les Commissaires sur les plaintes qu'ils voudroient faire des Exorcismes, & autres circonstances & dépendances; & faisant droit sur le surplus des conclusions du Procureur General, ils ordonnerent qu'il seroit plus amplement informé des propos injurieux & sédi-rieux qui avoient été tenus tant dans l'assemblée qu'ailleurs, pour l'information rapportée & communiquée au Procureur General y être fait droit. Cet Arrêt fut lû, publié & affiché à son de Trompe & signifié aux Bailli & Echevins. Août 1634

Ainsi M. de Laubardemont vouloit qu'on s'adressât à lui sur les plaintes qu'on faisoit de la maniere dont il abusoit de son pouvoir; il étoit Juge & Partie, il deffendoit toutes les voyes qu'on pouvoit prendre pour se pourvoir contre sa tyrannie. Il vouloit opprimer sûrement & impunément ceux à qui il en vouloit. C'est ainsi qu'il vouloit conduire au plus cruel de tous les supplices la victime de la haine & de la fureur d'une cabale dont il étoit le chef.

Grandier présenta une nouvelle Requête, où il demanda une seconde visite de sa personne qui seroit faite par des Medecins & Chirurgiens intelligens, & d'une probité sans reproche; il dit que par cette voye on connoitroit la verité. Il s'éleva contre le choix qu'on avoit fait de Manouri Chirurgien, dont la tête, dit-il, tremblante, sans doute par le défaut de Cerveille, annonçoit son incapacité. Il cita ce que rapporte Pigrai Chirurgien d'Henry III. dans son Epitome de Medecine, & de Chirurgie, où il dit que quatorze hommes qu'on accusoit de sortilege, ayant été condamnés à mort par les Juges des lieux, furent néanmoins renvoyés absous par Messieurs du Parlement séants à Tours, sur la nouvelle visite qui fut faite par l'Auteur, où il ne trouva sur les Accusés, ni marque ni aucune apparence qu'il y en eût eu.

Cette Requête fut rejetée. Tant de dényis de Justice, le refus d'écouter les deffenses de l'Accusé, & de lui communiquer les pieces qu'on employoit pour le perdre, lui déssillèrent les yeux, il connut qu'il succomberoit dans la nécessité où l'on étoit de le condamner comme Magicien, ou de condamner

des Religieuses , plusieurs Moines Ecclesiastiques , & quantité de personnes considérables , comme coupables de la calomnie la plus noire & la plus atroce. Il voyoit d'ailleurs que l'Evêque de Poitiers & M. de Laubardemont étoient proprement ses parties déclarées ; il sentit bien qu'il périroit innocent pour sauver un grand nombre de coupables. Il n'ignora pas que l'aiguillon de la vengeance , qui piquoit le premier Ministre , faisoit agir M. de Laubardemont qui lui étoit entièrement devoüé.

Dans les écritures où Grandier prit ses conclusions , il s'adressa avec force à ses Juges , il leur représenta qu'ils devoient exercer leurs Charges, suivant les Loix de l'équité ; qu'étant mortels ils comparoîtroient devant Dieu le souverain Juge , à qui ils rendront compte de leurs Jugemens ; qu'ils devoient se persuader que Dieu , le Juge des Juges est assis au milieu d'eux ; qu'ils ne devoient rien prononcer sans le consulter auparavant , que l'Affligé , le Pauvre , l'Innocent ont des titres pour être protégés par la Justice , & que les Juges sont responsables de leurs fautes , même les plus legeres.

Toutes ses rémontrances furent vai-

10. Août
1634.

nes ; l'Evêque de Poitiers prononça sa Sentence , par laquelle il déclara que les Religieuses Ursulines de Loudun , & les filles Seculieres qui avoient été exorcisées , étoient veritablement possédées. On signifia à l'Accusé cette Sentence & l'avis de quatre Docteurs de Sorbonne , qui avoient décidé de même. On leur avoit exposé que les Religieuses avoient été enlevées de terre à la hauteur de deux pieds ; qu'étant couchées à terre tout de leur long , elles s'étoient relevées sans qu'on eût vu qu'elles eussent fait aucun usage de leurs pieds & de leurs mains , & sans qu'elles eussent plié leur corps : ces faits faux avoient fait illusion aux Docteurs.

Les Juges se préparèrent à Juger Grandier , après avoir fait éclater dans le Public toutes les démonstrations de Pieté & de Religion , qui persuaderent le Peuple , qu'ils avoient les intentions les plus droites , & qu'ils n'étoient conduits par aucune vûë humaine.

Motifs qui
ont déterminé les
Juges dans le
Jugement
qu'ils ont
rendu con-
tre Grandier,

Afin qu'on sçache les motifs qui ont déterminé les Juges , on rapportera l'extract des preuves ; c'est l'ouvrage des Juges Rapporteurs.

Comme la possession des Religieuses Ursulines, est le fondement & le sujet

du Procès, il faut chercher la vérité de cette possession, dans des témoignages tels qu'on le peut avoir dans une affaire de cette nature.

L'Evêque de Poitiers après avoir assisté à la plûpart des exorcismes & signé les Procès-verbaux qui en ont été faits, a déclaré par son Jugement, qu'il tenoit les Religieuses dont il s'agissoit pour possédées; & comme telles & sujettes à sa juridiction, il leur avoit donné des personnes capables de les exorciser. Son avis a été conforme à celui de quatre Docteurs de Sorbonne, avec cette difference néanmoins, que Mr. de Poitiers a pris connoissance du fait par lui même, & que les Docteurs n'ont jugé que sur la foi du rapport d'autrui. Les quatre Exorcistes, qui sont les Pere Lactance Recollet, les Pere Elisée & Tranquille Capucins avec un Carme en ont aussi donné leur attestation; plusieurs Prédicateurs en ont entrete nu le Public dans la Chaire de la vérité, les Medecins de Poitiers, Niort, Fontenay, Loudun, Thouars, Chinon, Mirebeau & Fontevault, après avoir observé les mouvemens & agitations de ces filles, ont trouvé que tout cela étoit surnaturel.

14. Août
1634.

Après des témoignages si authentiques, il faut voir si Grandier est auteur de la possession des malins esprits ; car il est constant par l'Ecriture Sainte & par l'Histoire Ecclesiastique qu'il y a des Magiciens , & qu'il y a des exemples certains des pactes faits avec des Démons.

Les preuves de ce Procès sont de deux sortes ; celles qui consistent dans la déposition des témoins , qui sont ordinaires & sujettes aux reproches de fait & de droit ; les autres resultent des exorcismes , elles sont extraordinaires plus assurées que les premières ; parce qu'elles mettent en évidence la vérité que l'on cherche. Quant à la preuve par témoins, elle consiste en deux informations. La première est composée de soixante-douze témoins, qui déposent des Adulteres, Impietés, Sacrileges de l'Accusé , même dans l'Eglise qu'il profanoit par ses crimes. Il est vrai qu'il avoit été renvoyé par Sentence du Présidial de Poitiers , des accusations formées contre lui sur ces mêmes faits ; mais cette Sentence n'étoit pas deffinitive , puisqu'il étoit seulement renvoyé quant à présent. Dailleurs on lui reprochoit depuis ce Jugement plusieurs récidives,

Entre les témoins de ces accusations, il y en avoit cinq qui pouvoient faire une grande impression. De ces cinq, il y avoit trois femmes qui se sont senties tout-à-coup embrasées pour lui, d'un amour violent, sans que cette passion se soit allumée dans leur cœur par degrés, suivant les loix de la Nature. La première dit que cela lui arriva après qu'elle eut reçu la Communion de sa main, & qu'il l'eût regardée fixement; que ce feu qui la consumoit, fut précédé d'un petit frisson dans tous ses membres. La seconde dit qu'il l'arrêta dans la rue, qu'il lui serra la main, qu'elle fut alors éprise d'une forte passion. La troisième dit qu'après qu'il l'eût regardée à la porte de l'Eglise des Carmes, où il entroit avec un Procession, elle se sentit extrêmement émue, & elle eut un si grand désir de satisfaire les mouvemens ardents & inquiets qui prenoient naissance dans son cœur, qu'elle n'avoit pas la force d'y résister.

Les deux autres témoins sont, un Avocat & un Masson. Le premier dit lui avoir vû les Livres d'Agrippa. Le second dépose que travaillant dans son Cabinet, il avoit vû le Livre du même Auteur ouvert, dans un Chapitre qui

traitoit des moyens pour se faire aimer des femmes. Il est vrai que le premier témoin dit à la confrontation, que le Livre dont il avoit entendu parler, étoit le Traité d'Agrippa, sur la vanité des Sciences; mais on a lieu de croire qu'il a voulu favoriser l'Accusé; puisqu'il fallut le contraindre à subir la confrontation. La seconde information contient les dépositions de huit Religieuses possédées, & de six Seculieres qui le sont aussi.

Que disent toutes ces personnes ? qu'elles ont eu pour lui un amour fort déréglé ? qu'elles l'ont vû par une espece de vision le jour & la nuit, les solliciter d'amour pendant quatre mois, que ces accidents leurs sont arrivés, lorsqu'elles vaquoient à l'Oraison, qu'elles ont dailleurs été frappées sans voir celui qui les frapoit, qui leur avoit laissé des marques visibles, dont les Medecins & Chirurgiens ont fait leurs rapports; que tous ces désordres ont commencé par l'apparition du Prêtre Mousséau leur Directeur; que la Mere Prieure avoit trouvé au milieu de son Escalier, un bouquet de Roses & trois épines noires dans sa main après son Oraison; qu'elle s'imagina un jour, qu'il

qu'il y avoit des Pommes dans sa Chambre, dont elle eut envie de manger les Pepins ; qu'après chacun de ses accidens , qu'on ne pouvoit envisager que comme des pactes , elle se sentit transportée d'une ardente passion pour l'Accusé , dont elle parloit continuellement ; qu'elle l'avoit souvent vûe approcher de lui ; qu'elle lui avoit soutenu , comme sept ou huit autres possédées , que c'étoit lui-même qui s'étoit présenté à elles ; que toutes ces possédées dans les exorcismes , dès qu'on prononçoit le nom de Grandier , étoient dans des agitations & des convulsions extraordinaires.

Deux accidens qui parurent étranges aux Juges , furent ce qui arriva à la Supérieure & à la sœur Claire ; la première après avoir déposé devant Mr. de Laubardemont , le lendemain , lorsqu'il recevoit la déposition d'une autre Religieuse , se mit en chemise , nuë tête avec une corde au col , & le cierge à la main , demeura en cet état l'espace de deux heures , au milieu d'une Cour du Couvent , pendant qu'il pleuvoit en abondance. Dès que la porte du Parloir fut ouverte , elle se mit à genoux devant M. de Laubardemont , elle dit

qu'elle venoit demander pardon du crime qu'elle avoit commis en accusant l'innocent Grandier ; s'étant retirée , elle alla attacher la corde à un Arbre du Jardin ; elle se seroit étranglée si elle n'en eut été empêchée par les Religieuses qui accoururent.

Les Juges se persuaderent que le Démon vouloit sauver Grandier , & détruire par-là les preuves de ses crimes. Et contre l'intention du Démon , ils regarderent les efforts qu'il fit dans cette occasion , comme une preuve de l'intelligence de Grandier avec le Diable. Tout sert de preuve à la prévention ; elle se nourrit de ce qui devoit la détruire.

Quand la malignité seconde la préoccupation , jusqu'où ne va pas l'aveuglement ?

L'autre Religieuse étoit un jour si travaillée du désir de satisfaire sa passion , qu'elle le disoit hautement , & ne pouvant plus se posséder , elle se leva à l'Eglise où elle étoit & alla dans sa Chambre , où on la vit comme une personne hors d'elle-même , dans des mouvemens violens & indécens , qui sentoient des feux qu'elle ne pouvoit apaiser : voilà encore une preuve contre l'Accusé.

On prétendoit employer contre lui les démarches qu'il avoit faites pour succeder au Prêtre Mouffeau Directeur des Religieuses ; & l'on disoit qu'une de ses intimes amies avoit eu des conversations bien vives sur ce sujet avec la Superieure.

Quant aux Seculieres Possédées, la déposition d'Elizabeth Blanchard , confirmée par Suzanne Hamon, a fait beaucoup d'impression. La Blanchard à confessé qu'il l'avoit connuë charnellement, & qu'au milieu de ces grandes familiarités qu'il avoit euës avec elle , il lui avoit promis que si elle vouloit aller au Sabat , il la feroit Princeſſe des Magiciens.

On s'est arrêté à la déposition de Barré qui dit, qu'exorcisant la Prieure & ayant reconnu que le Diable qui la tourmentoit s'appelloit Astaroth ; il lui avoit commandé de sortir , & que pour signe de sa sortie , il frappât celui qui étoit l'Auteur du maléfice ; qu'on avoit remarqué que dans ce tems-là, Grandier s'absenta sur le champ de la compagnie où il étoit , & qu'il dit qu'il avoit une maladie ; & lorsqu'on l'interrogea à la scellète sur ce fait , il fut déconcerté ,

quoiqu'il ne l'eût encore point été dans tout le Procès.

Voilà Astaroth qui figure parmi les témoins de l'information. Le Medecin Seguin dit que Grandier répondit sur la sellete avec une fermeté admirable, & que le Président Cottereau un de ses Juges, en fut frappé & dit que jamais un Accusé n'avoit montré tant de courage & de présence d'esprit. La Lettre où ce Medecin rapporte ce trait, est inserée dans le Mercure François; il est donc faux que Grandier ait été déconcerté en répondant sur la sellete.

On mettoit encore dans le rang des preuves extraordinaires, les marques indiquées par Asmodée Démon de la Superieure. On fit visiter Grandier en présence de huit Medecins, ils déclarerent qu'ils avoient trouvé sur lui deux marques suspectes, l'une à l'épaule & l'autre au *secretum*; qu'ayant fait entrer dans la premiere marque une aiguille à l'épaisseur d'un travers de ponce, le sentiment y étoit obtus, & qu'il n'en étoit point sorti de sang, non plus que de l'autre marque, sur laquelle on avoit fait la même experience. Il est vrai qu'Asmodée ayant déclaré que l'Accusé

avoit cinq marques, on n'avoit trouvé que ces deux là.

La seconde preuve extraordinaire, est la cicatrice du pouce de la main droite; le 25. du mois d'Avril, Asmodée ayant rapporté un pacte d'un petit morceau de papier teint de quelques gouttes de sang, il déclara après beaucoup de résistance, que le sang qui paroissoit sur ce papier, étoit sorti du pouce de la main droite de son Maître; ce qui donna lieu à M. de Laubardemont accompagné de Medecins, de se transporter sur le champ dans la prison, où ils reconnurent à l'Accusé, au même endroit que le Diable avoit déclaré, une coupure que les Medecins dirent n'avoir été faite que par un Coûteau, ou quelque instrument tranchant: l'Accusé convint de ce fait.

Voilà les principales preuves qui donnerent lieu à la condamnation d'Urbain Grandier.

Ainsi sur la déposition d'Astaroth Diable de l'ordre des Seraphins, & le chef des Diables possédans, d'Easas, de Celsus, d'Acaos, de Cedron, d'Asmodée de l'ordre des Trones, & d'Alex, de Zabulon, de Nephtalim, de Cham, d'Uriel & d'Achas de l'ordre des Prin-

cipautés ; c'est-à-dire, sur la déposition des Religieuses qui se disoient possédées de ces Démon, peres du mensonge, les Commissaires prononcèrent la condamnation de Grandier le 18. Août 1634. en ces termes.

Arrêt qui
condamne
Grandier.

Avons déclaré & déclarons Urbain Grandier, dûment atteint & convaincu du crime de Magie, maléfice, possession, arrivées par son fait, es personnes d'aucunes Religieuses Ursulines de cette Ville de Loudun & autres Seculieres ; ensemble des autres cas & crimes resultans d'icelui : Pour reparations desquels, l'avons condamné & condamnons à faire amende honorable nue tête, la corde au col, tenant à la main une torche ardente du poids de deux livres, devant la principale porte de l'Eglise de Saint Pierre du Marché, & devant celle de Sainte Ursule de cette Ville, & là à genoux, demander pardon à Dieu, au Roi & à la Justice. Et ce fait être conduit à la place Publique de Ste. Croix pour y être attaché à un Poteau sur un Bucher, qui pour cet effet y sera dressé, & y être son corps brûlé vif, avec les pactes & caracteres Magiques restans au Greffe ; ensemble le Livre manuscrit par lui composé, contre le Celibat

des Prêtres, & ses cendres jettées au vent. Avons déclaré & déclarons tous & un chacun ses biens acquis & confisqués au profit du Roi ; sur iceux préalablement pris la somme de cent cinquante livres, pour être employée à l'achat d'une Lane de Cuivre, en laquelle sera gravé le présent Arrêt par extrait, & icelle apposée dans un lieu éminent de l'Eglise des Ursulines, pour y demeurer à perpétuité ; & auparavant que d'être procédé à l'exécution du présent Arrêt, ordonnons que Grandier sera appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, sur le chef de ses complices.

Le même jour ce Jugement fut prononcé à Grandier, qui en fut surpris sans perdre sa fermeté. L'Exécuteur s'empara de la personne de l'Accusé & ne le quitta plus.

Manouri Chirurgien, s'étant transporté dans la Prison où étoit Grandier, attendoit les ordres de M. de Laubardemont, pour exécuter sur la personne de l'Accusé ce qui lui seroit prescrit. Dès que Grandier le vit, „ cruel Bour-
„ reau, lui dit-il, es-tu venu pour m'a-
„ chever ? après les cruautés que tu as
„ exercées sur mon corps, tuë moi,
„ achève ton ouvrage.

Mr. de Laubardemont ne crut pas qu'il dût se servir de ce Chirurgien , il fit enlever de chez lui Fourneau , aussi Chirurgien , comme s'il eut craint qu'il n'eût pas obéi volontairement ; on le conduisit comme un prisonnier dans la Chambre où étoit Grandier , & un Exempt du Grand Prévôt de l'Hôtel , commanda à ce Chirurgien de raser Grandier , & de lui ôter tout le poil qu'il avoit à la tête , au visage & sur toutes les parties de son corps. Fourneau se préparoit à exécuter cet ordre, lorsqu'un des Juges lui dit qu'il falloit aussi lui ôter les sourcils & les ongles. Grandier témoigna qu'il étoit disposé à tout souffrir ; mais Fourneau protesta qu'il n'exerceroit point cette cruauté , de quelque autorité qu'on usât ; il dit à l'Accusé , que c'étoit avec regret qu'il mettoit la main sur lui , & lui en demanda pardon ; vous êtes le seul , lui dit Grandier , qui ayés pitié de moi ; Monsieur , lui repliqua Fourneau vous ne voyés pas tout le monde.

On lui trouva seulement sur le corps deux taches, ou deux seins , l'un fort plat dans l'aîne , l'autre un peu plus élevé au dos ; sans le faire souffrir , le Chirur.

gien éprouva qu'il étoit sensible dans ces deux endroits.

Quand l'opération fut faite , au lieu de lui rendre ses habits , l'Exécuteur lui en donna de fort mauvais. Quoique son Jugement de condamnation eut été rendu dans le Couvent des Carmes , il comparut devant M. de Laubardemont au Palais, où il fut conduit dans un Carrosse fermé , par le Prévôt de Loudun , & son Lieutenant, le Prévôt de Chinon , l'Exempt du Grand Prévôt de l'Hôtel, & deux Archers. Plusieurs Dames de qualité étoient assises sur les sièges des Juges. On remarqua que la Dame épouse de M. de Laubardemont , occupoit la place du Président, quoiqu'il y eut plusieurs Dames qui lui fussent supérieures par leur naissance & leur qualité ; mais elle crût que son mari représentant un petit souverain, elle en devoit avoir les honneurs. M. de Laubardemont étoit dans la place du Greffier , & le Greffier de la Commission étoit debout devant lui, les Juges étoient dans les basses places ; par une politesse déplacée , ils cederent les premières aux Dames, dans cette triste cérémonie de la Justice. Il y avoit des Gardes autour du Palais, & des ave-

nuës , posées par le Major Mémmin , qui étoit aussi debout au Palais , auprès du Procureur du Roi de la Commission , au dessous des Dames. Lorsque Grandier fut entré au Palais , on le fit rester quelque tems au bout de la Salle proche de la Chambre d'Audience ; après qu'il y eût été introduit , & qu'il eût passé la Barre , il se mit à genoux , comme il avoit les mains liées , il ne pouvoit pas ôter ni son Chapeau ni sa Calote ; le Greffier l'ayant relevé pour le faire approcher de M. de Laubardemont , il se mit encore à genoux quand il fut auprès de ce Magistrat , le Greffier lui ôta brusquement son Chapeau , & le Greffier de l'Exempt , lui ôta de même sa Calote , ils les jetterent à terre. Le Pere Lactance & un autre Recollet qui l'avoient accompagné depuis sa prison jusqu'au Palais , étoient revêtus d'Aubes & d'Etoles , & avant que de le faire entrer dans la Chambre de l'Audience , ils avoient exorcisé l'Air , la Terre & le patient même , afin que les Démons prissent la fuite.

L'Accusé étant ainsi à genoux , le Greffier lui dit avec une voix rude , *tourne toi malheureux , adore le Crucifix qui est sur le Siège du Juge* , ce qu'il fit

avec beaucoup de respect, & élevant les yeux au Ciel, il demeura quelque-tems en Oraison mentale; ensuite le Greffier lui lût son Jugement en fremissant, l'Accusé ne sourcilla point, & ne parut point être ému, & il fit voir qu'il étoit le maître de son ame. Il prit la parole, & il dit s'adressant à M. de Laubardemont & au Procureur du Roi,

„ Messieurs j'atteste Dieu le Pere ,
„ Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, & la
„ Vierge mon unique Avocate, que je
„ n'ai jamais été Magicien, que je ne
„ connois point d'autre Magie que celle
„ de l'Ecriture Sainte, que j'ai toujours
„ prêchée, & je n'ai jamais eu d'autre
„ créance que celle de nôtre Mere Sainte
„ Eglise Catholique Apostolique & Ro-
„ maine. Je renonce au Diable & à ses
„ pompes, je reconnois Jesus-Christ pour
„ mon Sauveur, & je le prie de m'ap-
„ pliquer les mérites de son Sang qu'il
„ a répandu sur la Croix. Messieurs,
„ poursuivit-il en versant des larmes ,
„ moderés je vous supplie, la rigueur de
„ mon supplice, & ne livrés pas mon ame
„ à une tentation de désespoir.

A peine eut-il achevé, que M. de Laubardemont fit retirer les Dams & les curieux, & il eut une longue con-

versation avec Grandier, lui parlant bas à l'oreille, il ne lui fit point donner du papier, quoique Grandier lui en eût demandé; mais il lui dit d'un ton haut & fort severe, que s'il vouloit engager les Juges à temperer la rigueur du Jugement, il devoit ne leur rien céder sur ses complices. Il répondit avec fermeté qu'il n'avoit point de complices & qu'il étoit innocent. Houmain Lieutenant Criminel d'Orleans, & l'un des Rapporteurs, lui parla aussi en particulier dans la même vûë, sans aucun succès.

On se prépara à lui donner la question ordinaire & extraordinaire; elle est très-cruelle à Loudun. On met les jambes du Patient entre deux planches de bois qu'on lace avec des cordes étroitement; entre les planches & les jambes, on met des coins qu'on fait entrer à coups de marteau, quatre coins font la question ordinaire, & huit l'extraordinaire. M. de Laubardemont ne les trouvoit pas assez gros & menaça le Bourreau de le maltraiter s'il n'en apportoit pas d'autres; le Bourreau jura afin qu'on le crut, qu'il n'en avoit point de plus gros. Des Recollets exorciserent pendant ce tems-là les planches,

les coins, les marteaux de la question. Mais n'auroit-on point dû plutôt exorciser le Demon du faux zèle & de la cruauté qui les possédoit, lorsqu'ils prirent eux-mêmes le marteau pour torturer Grandier, ne trouvant pas que l'Exécuteur fit bien sa fonction à leur gré. Le Patient s'évanoüit plusieurs fois dans la question, mais on le faisoit revenir en redoublant ses tourmens. On cessa de battre les huit coins, quand les jambes de l'Accusé furent crevées & qu'on vit sortir la moëlle des os. Dans cette question-là très-souvent quand les jambes du Patient ne sont plus serrées, les os tombent en éclats, & le Patient expire. Grandier eut tant d'empire sur lui-même, & s'éleva tellement au dessus des douleurs les plus aiguës qu'il ne laissa pas échaper une parole de murmure, ni même de plainte contre ses ennemis. Il regarda avec indifférence le zèle furieux des Recollets, & même des Capucins qui étoient avec eux. Il eut la force de prononcer une prière très-touchante qu'il adressa à Dieu, le Lieutenant du Prévôt écrivit cette oraison. Monsieur de Laubardemont lui défendit de la montrer à personne.

Dans cet état il paroissoit supérieur

à l'homme , & avoir des ressources de constance & de fermeté invincibles ; de si grands dehors mêlés avec les sentimens de la Religion , étoient la plus éloquente de toutes les Apologies contre le crime de magie , dont on l'accusoit. On le coucha sur le carreau ; en proie à ses douleurs qui se renouvelloient , il déclara publiquement qu'il n'étoit point magicien , il avoua qu'il s'étoit livré aux plaisirs de la chair , qu'il avoit composé le Livre contre le célibat des Prêtres , afin d'ôter les scrupules d'une fille qu'il entretenoit depuis sept ans. Il avoit mis à la fin du Livre qui étoit bien écrit , suivant le témoignage des gens habiles, ces deux Vers.

Si ton gentil esprit prend bien cette science ,
Tu mettras en repos ta bonne conscience.

Il pria ses Juges de ne le point obliger à nommer cette fille , ni de leur spécifier ses péchez de ce genre , dont il croyoit avoir obtenu le pardon par des sentimens de contrition & ses prières. Il renonça plusieurs fois au Diable & à ses pompes. Il protesta qu'il n'avoit jamais eu aucune privauté avec Elizabeth Blanchard ; que lorsqu'elle lui fut

confrontée, c'étoit la premiere fois qu'il l'avoit vûë. Il s'évanouit, il revint de cette défaillance quand on lui mit un peu de vin dans la bouche. On le porta ensuite dans la Chambre du Conseil, & on le mit sur de la paille auprès du feu. Il demanda pour Confesseur un Religieux Augustin, on le lui refusa. Il demanda le Pere Grillau Cordelier, qu'on lui refusa encore, malgré ses instances réitérées. Cette sévérité qui s'étend jusqu'à dénier à l'ame d'un Accusé les moyens de son salut en lui ôtant la liberté de la Confession, enchevrit sur la cruauté des tyrans les plus inhumains. On le remit entre les mains des Peres Claude & Tranquille, Capucins qu'on lui donna pour Confesseurs : mais il aimait mieux se confesser à Dieu seul, que de s'ouvrir à des Religieux qu'il regardoit comme ses implacables ennemis. On défendit sévèrement à ceux qui le gardoient de le laisser parler à personne. En trois ou quatre heures qu'il resta dans la Chambre du Conseil, il ne fut vû que du Greffier, de ses Confesseurs, & de M. de Laubardemont qui fut avec lui plus de deux heures, & qui n'en put jamais obtenir qu'il signât un papier qu'il lui presenta.

On a lieu de conjecturer que ce Magistrat qui prévoyoit que le public jugeroit son jugement , vouloit extorquer son Apologie de l'Accusé.

Sur les quatre ou cinq heures du soir l'Exécuteur le fit sortir de la Chambre , on l'emporta sur une civiere. Il déclara au Lieutenant Criminel d'Orleans qu'il avoit tout dit , qu'il n'avoit plus rien sur sa conscience. *Ne voulez-vous pas* , lui dit alors ce Juge , *que je fasse prier Dieu pour vous ? Si je le veux* , répondit-il , d'un ton pénétrant , *je vous demande cette grace avec instance*. Il portoit dans sa main une torche allumée , qu'il baïsa en sortant du Palais , sans promener ses regards ; il les jettoit modestement sur ceux qui se presentoient à lui : la constance , la modestie , & je ne sçais quel air de pieté & de religion , que les criminels ne faussent point , éclatoient sur son visage. Dès qu'il fut hors du Palais on lui lût encore son Jugement ; on le mit dans un tombeau pour le mener devant l'Eglise de S. Pierre-le-Marché, où M. de Laubardemont qui l'accompagnoit le fit descendre , afin qu'il se mit à genoux ; mais ayant perdu entierement l'usage des jambes , il tomba rudement à terre

sur le ventre : il attendit avec beaucoup de tranquillité qu'on le relevât sans qu'il fortit de sa bouche aucune parole d'aigreur. On lui lût encore son Arrêt, il fit amende honorable. Il demanda les prières de ceux qui étoient autour de lui. Le Pere Grillau qu'il avoit demandé pour Confesseur l'aborda dans ce tems-là, & lui dit, *Souvenez-vous que Notre-Seigneur Jesus-Christ est monté au Ciel par la voye des souffrances, vous avez de grandes lumieres, employés les au salut de votre ame. Je vous apporte la benediction de votre mere. Nous implorons pour vous la misericorde divine, & nous croyons avec confiance qu'elle vous recevra dans le Ciel.* Grandier se sentit tout autre, on le vit se ranimer. La joye se répandit sur son visage, & il remercia le Cordelier avec un visage doux & serein, il le conjura de servir de fils à sa mere, de prier Dieu pour lui, & de le recommander à ses Religieux, il l'assura qu'il jouïssoit de la consolation de mourir innocent du crime qui étoit le sujet de son supplice, qu'il avoit lieu d'esperer qu'il auroit part à la recompense éternelle, parceque sa mort expieroit ses péchés. Cette conversation si touchante fut interrom-

puë , parceque les Archers poufferent avec violence le Pere Grillau dans l'Eglise. Grandier fut conduit ensuite devant l'Eglise de Sainte-Croix , où il renouvela l'amende honorable , & de-là on le mena à la Place de Sainte-Croix où il devoit subir son supplice. Il aperçut le Frêne, Moussaut & sa femme qui étoient du nombre de ses ennemis, il leur dit qu'il mouroit leur serviteur , & qu'il les prioit de lui pardonner. Quand il fut arrivé il se tourna vers les Religieux qui l'accompagnoient , & les pria de lui donner le baiser de paix , ce qu'ils firent. Le Lieutenant du Pré-vôt lui demanda pardon , Grandier lui dit , *Vous ne m'avez point offensé, en remplissant le devoir de votre Charge.* René Bernier Curé du Bourg de Trois-Moutiers qu'on comptoit parmi ses ennemis , le pria aussi de lui pardonner , & lui demanda s'il ne pardonnoit pas à tous ceux qui lui avoient nui , même à ceux qui avoient déposé contre lui , & s'il ne vouloit pas qu'il priât Dieu pour lui , & qu'il dit une Messe pour le repos de son ame. Grandier lui répondit qu'il pardonnoit à ses ennemis , ainsi qu'il souhaitoit que Dieu lui pardonnât , qu'il lui seroit bien obligé .

de prier Dieu pour lui au S. Sacrifice de l'Autel.

L'Exécuteur le mit sur un cercle de fer qui étoit attaché à un poteau , lui faisant tourner le dos à l'Eglise de Sainte-Croix.

Un nombre infini de peuple remplissoit la Place & ne laissoit pas la liberté à ceux qui devoient assister nécessairement à ce supplice de se ranger. La curiosité avoit attiré à ce funeste spectacle des personnes de toutes les Provinces du Royaume. Vainement les Archers à coups de hallebarde entreprenoient d'écarter le peuple.

Dans ce tems-là une troupe de Pigeons vint voltiger autour du bucher, les Archers frapportoient en l'air pour les chasser sans pouvoir y réussir. Cela donna lieu à divers discours. Ceux qui croyoient Grandier Magicien, disoient que c'étoient des Démons qui venoient s'efforcer de le secourir , ou témoigner le regret qu'ils avoient de leur impuissance : ceux qui ne le croyoient point coupable disoient que ces oiseaux étant les symboles de l'innocence , venoient pour manifester celle de l'Accusé. Mais les gens de bon sens attribuerent cela au hazard.

On remarqua aussi une grosse mouche du nombre de celles qu'on nomme *Bourdons*, qui vola autour de la tête de Grandier; ce qui donna lieu à un Religieux de dire que cette mouche étoit Belzebut qui rodoit autour de lui pour emporter son ame en enfer; il se fonda sur ce qu'il avoit ouï dire que Belzebut signifioit en Hebreu, *le Dieu des Mouches*.

Les Religieux exorciserent l'air & le bois & demanderent au Patient s'il ne vouloit point se reconnoître, il leur répondit toujours avec la même douceur, qu'il n'avoit plus rien à dire, & qu'il esperoit ce jour là même jouir de son Dieu. Le Greffier lui lut alors son Jugement pour la quatrième fois, & lui demanda s'il persistoit dans ce qu'il avoit dit à la question; il répondit qu'il y persistoit, qu'il n'avoit plus rien à dire, que tout ce qu'il avoit dit étoit veritable; surquoi l'un des Religieux dit au Greffier qu'il le faisoit trop parler, comme s'il eut été impatient de voir le dernier supplice. Grandier avoit compté sur deux promesses que lui avoit fait le Lieutenant du Prévôt; la première, qu'il auroit quelque-tems pour parler au peuple; la seconde qu'on l'é-

étrangleroit avant que d'allumer le feu.

Les Exorcistes prirent leurs mesures pour empêcher l'effet de ces promesses. Dès qu'ils voulut parler ils lui jetterent une si grande quantité d'eau benite au visage, qu'ils lui étoufferent la parole : quand il voulut ouvrir la bouche une seconde fois, il y en eut un qui l'alla baiser pour lui fermer la bouche, il reconnut l'artifice, & il lui dit, *Voilà un baiser de Judas*. Cette comparason alluma la fureur des Religieux qui le frapperent alors plusieurs fois d'un crucifix de fer, sous pretexte de le lui faire baiser. Alors il se contenta de demander à l'assistance un *Salve Regina*, & un *Ave Maria*, & il se recommanda à Dieu & à la Sainte Vierge, les mains jointes, & les yeux levés au Ciel.

Les Exorcistes ne se rebuterent point, ils lui demanderent de nouveau, s'il ne vouloit pas se reconnoître : *Mes Peres*, leur répondit-il, *j'ai tout dit, j'espere en Dieu, & en sa misericorde*.

Les Exorcistes pour empêcher que Grandier ne fut étranglé avant que le bucher ne fut allumé, avoient fait plusieurs nœuds à la corde, lorsque l'Exécuteur se disposa à mettre le feu, Grandier s'écria, *Est-ce là ce qu'on m'a pro-*

mis ? En disant cela il haussa lui-même la corde, & voulut se l'accommoder autour du col ; le Pere Lactance prit une torche de paille allumée, & la porta au visage de Grandier, en lui disant, Ne veux-tu pas te reconnoître malheureux, & renoncer au Diable ? il est tems, tu n'as plus qu'un moment à vivre. Je ne connois point le Diable, répondit Grandier, *j'y renonce & à toutes ses pompes, & j'implore la miséricorde divine.* Alors sans attendre l'ordre du Lieutenant du Prévôt, ce Religieux furieux fit publiquement l'office de l'Exécuteur sous les yeux du Patient, en mettant lui-même le feu au Bucher. Grandier sans s'émouvoir de cette barbarie, lui dit tranquillement. *Ah où est la charité Pere Lactance ? Ce n'est pas ce qu'on m'avoit promis. Il y a un Dieu qui sera le Juge de toi & de moi, je t'assigne à comparoître devant lui dans le mois.* Puis s'adressant à Dieu, il prononça ces paroles qui furent les dernières ; *Deus meus ad te vigilo, miserere mei Deus.* Mon Dieu je m'élève à vous, ayez pitié de moi. Alors les Exorcistes recommencerent à lui jeter au visage tout ce qu'ils avoient d'eau benite dans leurs benitiers ; le peuple

cria à l'Exécuteur qu'on l'étranglât , mais il n'en put venir à bout , parce-que la corde étoit nouée , & que le progrès de la flamme le retint. Ainsi Grandier fut brûlé tout vif.

Adieu ne plaife que ces excès d'in-humanité des Exorciftes affoibliffent les fentimens qu'on doit avoir pour les Ordres respectables des Capucins , & des Recollets , qui de tous les Reli-gieux , font ceux qui retracent le plus la pauvreté de Jesus-Christ à la lettre. Les fautes de quelques Religieux ne doivent jamais rejaillir sur leur Ordre. La malignité seule est capable de faire ce faux jugement. Les gens droits & sensés ne s'en laissent pas éblouir , & sçavent bien discerner la sainteté de l'Ordre , d'avec les fautes de ces Reli-gieux. Les ennemis de l'Eglise nous font là-dessus la leçon , car ceux parmi eux qui ont l'esprit juste sçavent bien éviter cette confusion.

A l'égard de Grandier , quelque innocent qu'il fut de la magie , comme on ne peut pas en douter , & comme on l'établira dans la suite , il étoit coupable d'avoir déshonoré par ses débauches la sainteté de son état. Le commerce criminel qu'il avoit eu pendant

sept ans avec une fille pour qui il avoit fait le *Traité scandaleux contre le celibat des Prêtres*, est une preuve de son libertinage. Il ne faut pas se laisser guider par les faux jugemens des hommes, qui persuadés qu'un homme est innocent d'un crime dont il est accusé, le justifient pleinement des autres dont il est coupable.

Malgré cela le Jugement des Commissaires ne laisse pas d'être très-injuste, parcequ'ils ne lui ont pas fait son procès pour son libertinage. Ce n'est qu'à la question qu'il a avoué l'usage qu'il avoit fait du *Traité du celibat*, c'est-à-dire, lorsqu'il étoit déjà condamné. Dailleurs sa confession seule ne pouvoit pas suffire à le condamner, il auroit fallu instruire le procès avec la fille séduite.

A l'égard des autres accusations de ce genre, il en avoit été absous par le Présidial de Poitiers, & par l'Archevêque de Bourdeaux, & pour anéantir ces Jugemens, il auroit fallu que le Procureur General de la Commission s'en fut rendu appellant, ce que nous ne voyons pas qu'il ait fait. Il est donc toujours vrai de dire que Grandier a été condamné très-injustement, & que les Juges
ont

ont épousé la passion d'une cabale acharnée à sa perte. Pour en être convaincu, il suffit d'examiner les preuves qui ont servi de base & de fondement au Jugement.

Il semble d'abord qu'on veuille faire voir par ces preuves, qu'on a cherché celles de son libertinage, & qu'elles ont déterminé les Commissaires à le condamner sur ce chef. On a rassemblé plusieurs témoins qui ont déposé de plusieurs adulteres, incestes : mais ces dépositions sont vagues ; il n'y a eu aucunes plaintes de la part des Parties intéressées, on ne nommoit point celles qu'on disoit avoir commis les crimes avec lui ; il auroit fallu instruire le procès avec elles, si on eut voulu convaincre Grandier. Ce fut aussi par ces raisons qu'il avoit été renvoyé absous. Quant aux récidives qu'on lui reprochoit depuis qu'il avoit été renvoyé absous ; cette accusation avoit le même défaut que la première.

Le crime qui étoit l'objet principal du procès étoit celui de magie. La magie est un art détestable qui apprend à invoquer les Démons en vertu d'un pacte fait avec eux, & les employe à operer des choses surnaturelles. Pour

prouver que Grandier est Magicien ; il faut établir qu'il avoit l'art d'invoquer les Démon, qu'il avoit fait un pacte avec eux , & qu'il a operé des choses surnaturelles , en vertu de cette science diabolique.

Or quelles preuves apporte-t-on de tout cela ? Il a perpetuellement nié qu'il fut Magicien , ainsi sa confession n'est pas contre lui.

A l'égard des trois femmes qui ont été éprises d'amour en le voyant , dont l'une a désiré ardemment de coucher avec lui ; cela prouve seulement qu'il avoit un charme naturel , qu'il étoit bel homme , & qu'il avoit des qualités extérieures propres à plaire aux femmes. On n'a jamais attribué qu'à la magie naturelle les effets de l'amour , & si le Diable s'en mêle , ce n'est pas comme operateur , mais comme tentateur. Quand un homme desire de posséder une femme , ou qu'une femme a les mêmes desirs pour un homme , cette concupiscence n'est pas magique ; c'est le fruit de cette intelligence secrète que Dieu lui-même a mise entre les deux Sexes.

Les deux temoins qui ont déposé que Grandier avoit lû Agrippa , l'un

qui est un Avocat, dit que c'est le Traité que cet Auteur avoit fait sur la *Vanité des Sciences* ; l'autre qui est un Maçon, dépose qu'il a vû sur la table du Curé le Livre ouvert à l'endroit où Agrippa traite de *l'art d'aimer les femmes*. Cela prouve seulement que Grandier a pû satisfaire sa curiosité, mais cela ne prouve point qu'il est venu à la pratique. Ce qui démontre combien ces témoignages sont frivoles, c'est que dans la visite qu'on fit du cabinet de Grandier, lorsqu'il fut arrêté, on n'y trouva aucun Livre de Magie.

Peut-on dire que l'information où l'on a entendu quatorze Religieuses, dont il y en a huit de Possédées, & six séculières qu'on dit aussi être Possédées, prouve que Grandier fut Magicien ?

Premièrement, à l'égard de celles qui n'étoient point possédées & qui avoient pour lui un amour déréglé, qui croyoient le voir auprès d'elles, qui s'imaginoient qu'il les avoit touchées. En supposant qu'elles ne parloient point le langage de l'imposture, & qu'une cabale animée contre Grandier ne les avoit point suscitées, c'auroit été une maladie hysterique * dont les vapeurs auroient troublé le cerveau de

* Maladie qui a pour cause

des vapeurs
malignes
qui s'éle-
vent de la
matrice.

ces filles & causé les visions qu'elles ont eues. Quand des visionnaires mettent à la place de la vérité les idées creuses d'une imagination malade, des Juges doivent-ils regarder ces visions comme des dépositions graves auxquelles ils puissent s'arrêter ? Doivent-ils sur des idées de cerveaux évaporés décider de la vie d'un Accusé ? Que la présence de Grandier auprès de ces filles fut une vision, cela est constant. S'il eût eu l'art de se transporter de la sorte, comment n'auroit-il pas satisfait les desirs de ces filles éprises pour lui d'un amour violent ? Elles ne disent point qu'elles aient eu un commerce criminel avec lui. Par quel prodige un Magicien amoureux est-il si sage, après s'être rendu par la force de son art, présent aux yeux de ces filles amoureuses ?

Elizabeth Blanchard est la seule qui dise qu'il a triomphé de sa vertu. La déposition seule d'une fille qui révèle sa fragilité, n'est d'aucun poids quand elle n'est pas enceinte.

A-t-on recours à une cause surnaturelle, quand la cause naturelle se présente ? Si une imagination frappée peut nous faire croire que nous voyons auprès de nous des gens absens, ira-t-on

chercher une autre cause de cet effet ? Que de Magiciens vont être produits par des cerveaux malades , puisqu'ils donneront cette qualité à tous les absens qu'ils s'imagineront voir auprès d'eux. La mere des Magiciens fera d'orénavant l'imagination d'un visionnaire.

On met dans le rang des preuves la retractation que fit en faveur de Grandier la Supérieure en chemise , nuë tête , la corde au col , & on veut que le Diable qui favorisoit Grandier lui inspirât cette action. N'est-il pas bien plus naturel de l'attribuer aux remords d'une conscience bourrelée qui se représente la noirceur de la calomnie dont elle est coupable ? Quand la Prieure dit que Grandier est Magicien , c'est la verité qui parle par sa bouche , & quand elle se retracte c'est le mensonge. Quelle logique est-ce là ? C'est celle d'une cabale aveugle , qui a juré la perte de Grandier.

On cite encore comme une preuve , une tentation violente qu'eut une Religieuse de satisfaire avec Grandier des desirs déreglés. On la trouva dans sa chambre dans des transports & des mouvemens étranges qui prouvoient

qu'elle avoit banni la pudeur. Le titre de la condamnation de Grandier a donc été l'extravagance, la maladie hysterique d'une fille. Les Juges ont-ils pesé au poids du Sanctuaire de pareilles preuves ?

On a regardé comme des présomptions les démarches que Grandier, dit-on, avoit faites pour remplir la place vacante d'Aumônier des Religieuses, ce fait a été nié absolument par plusieurs personnes de merite; supposons-le. Y a-t-il quelque liaison entre ces démarches & le crime de magie, en dérive-t-il par une conséquence naturelle ?

A l'égard des autres preuves de magie, elles sont fondées sur la possession des Religieuses, & sur ce qu'on prétend que Grandier est auteur de la possession. Si M. de Laubardemont croyoit que Grandier avoit le pouvoir d'envoyer des Diables dans les corps des hommes, comment n'a-t-il point apprehendé que ce Magicien prétendu ne lui envoyât, comme Bayle l'observe, une legion de Diables, lui qui leur faisoit une guerre si ouverte.

Au fonds comment a-t-on établi cette possession ? On a vû toutes les bé-

vûës ridicules que les Religieuses ont
faites, lorsqu'on les a exorcisées leurs
Diables ont répondu comme des filles
ignorantes. Sera-ce par leurs tours de sou-
plesse du corps qu'on établira la posses-
sion? Ecoutons S. Augustin au Ch. 24.
du Livre de la Cité de Dieu. » Ce S.
» Pere de l'Eglise dit qu'il a connu des
» gens qui faisoient de leur corps des
» choses qu'on ne pouvoit pas croire.
» Qu'il y en avoit qui renuoient les
» oreilles, d'autres qui faisoient des-
» cendre leurs cheveux sur le front &
» les relevoient sans le secours de leurs
» mains; D'autres qui imitoient si par-
» faitement la voix des animaux qu'on
» n'auroit pû connoître la feinte, si
» on ne les eut vûs; D'autres qui sem-
» bloient chanter par le dos. Qu'on
» avoit vû un homme qui suoit quand
» il vouloit. Qu'un Prophete nommé
» Restitutus avoit des convulsions &
» entroit en extase & en ravissement
» quand il vouloit, qu'il demeurait
» sans respiration, de sorte qu'on le
» piquoit, on le pinçoit, on appliquoit
» même quelquefois du feu à quelques
» endroits de son corps, sans qu'il
» témoigné qu'il eût du sentiment. «
Duncan célèbre Médecin remarque

dans le Livre qu'il fit sur la possession des filles de Loudun, qu'on n'auroit point admiré les mouvemens des Religieuses, s'ils eussent été faits sur un Theatre par des Bateleurs qui en faisoient de plus étranges. Qu'au reste ces mouvemens n'étoient pas communs à ces filles, que chacune d'elles en faisoit seulement quelques-uns auxquels elle se trouvoit plus propre, soit par la conformation & disposition naturelle de son corps, soit par l'exercice & l'accoutumance. Que si l'Exorciste avoit commandé à la Supérieure de faire ce que faisoit Elizabeth Blanchard, & à la Sœur Agnès de faire ce que ces deux premières faisoient, il n'auroit point été obéi. Qu'aucune de ces filles ne s'étoit guindée à la hauteur de trois piques, & n'y avoit demeuré suspendue un tems considerable sans aucun point d'appui. Qu'aucune n'avoit volé ni voltigé dans les airs, ou monté au haut d'une muraille droite sans échelle, ou quelqu'autre aide visible. Qu'aucune n'avoit marché sur l'eau sans enfoncer, qu'on n'avoit rien vu au dessus des forces de l'homme. Qu'il falloit être bien simple pour croire que ces contorsions & mouvemens qu'elles faisoient en se roulant, se traînant à terre sus-

sent surnaturels. Qu'elles n'avoient rien fait de plus surprenant que ce que faisoient les enfans qui se jouient à marcher sur les mains les pieds en haut. Qu'on étoit surpris de voir les Demons si soumis aux Exorcistes, lorsqu'ils leur ordonnoient de faire des contorsions, n'être pas chassés entièrement par le merveilleux pouvoir que l'Eglise avoit de s'en faire obéir. Qu'on employoit ces démons à se donner en spectacle au peuple & à l'amuser par des tours frivoles ; qu'on leur commandoit de paroître, & on les faisoit retirer après avoir joué leur rôle pour en appeller d'autres qui representoient à leur tour. Que ces Exorcistes au lieu de leur faire jouer la Comédie auroient dû employer le pouvoir dont ils étoient dépositaires à donner la chasse à cette troupe infernale, & à en délivrer promptement des Religieuses qu'on disoit en être tourmentées avec tant de violence. Cet Auteur en examinant les mouvemens des Religieuses, montre qu'ils se font avec beaucoup de rapidité & avec des extensions qui peuvent être les fruits d'un long exercice, d'une maladie, ou de quelques remèdes violens.

Voici les questions qui furent pro-

posées dans ce tems-là à l'Université de Montpellier avec les réponses.

QUESTION.

Si le pli, courbement, mouvement du corps, la tête touchant quelquefois la plante des pieds avec des contorsions & des postures étranges, sont un vrai signe de possession.

RÉPONSE.

Les Mimes & les Sauteurs font des mouvemens si étranges, & se replient en tant de façons qu'on peut croire qu'il n'y a sorte de posture dont les hommes & les femmes ne se puissent rendre capables par une étude sérieuse, ou un long exercice. On peut faire des extensions ordinaires, écarquille-ment de jambes, de cuisses, & d'autres parties du corps, à cause de l'extension des nerfs, muscles & tendons. Tout cela peut s'acquérir par une longue expérience & habitude; d'où il s'ensuit que toutes ces opérations ne se font que par la force de la nature.

Q U E S T I O N.

Si la rapidité du mouvement de la tête par devant & par derriere, on la voit pencher tantôt contre le dos, tantôt contre la poitrine, est une marque infallible de possession.

R E P O N S E.

On applique à cette demande la réponse précédente.

Q U E S T I O N.

Si l'enflure subite de la langue, de la gorge, du visage, le subit changement de couleur sont des marques certaines de possession.

R E P O N S E.

L'élevation & agitation de la Poitrine, sont des effets de l'aspiration, inspiration, actions ordinaires de la respiration ; l'enflure de la gorge peut avoir sa source dans le souffle retenu, l'enflure des autres parties peut venir

des vapeurs mélancoliques , qui vaguent dans le corps.

Q U E S T I O N.

Si la privation du sentiment jusqu'à la stupidité , l'étourdissement , & à être pincé & piqué sans qu'on remuë , qu'on profere aucune plainte , qu'on change même de couleur ; tout cela nous annonce-t'il la possession ?

R E' P O N S E.

Le jeune Lacedemonien qui se laissa ronger le ventre par un Renard qu'il avoit dérobé sans faire semblant de le servir , ceux qui se faisoient fustiger jusqu'à la mort , devant l'Autel de Diane , sans froncer le sourcil , Mutius Scevola qui se brûla la main sur un Brasier , sans la retirer , nous apprennent jusqu'où peut aller le courage de l'homme. Ainsi on peut bien souffrir des piqueures d'épingle sans crier. Il est d'ailleurs certain que dans le corps humain de quelques personnes , il se rencontre de certaines petites parties de chair , qui sont sans sentiment , quoique les parties qui les environnent soient sensibles.

Q U E S T I O N.

Si l'immobilité de tout le corps, dès que l'Exorciste le commande dans le tems qu'on est le plus fortement agité, peut caractériser la possession ?

R E P O N S E.

Non , à moins qu'il n'y ait une privation entière de sentiment, une personne bien disposée peut se mouvoir, ou ne se mouvoir pas selon sa volonté. Cette suspension de mouvement n'est donc pas diabolique. Il faut porter le même Jugement du regard fixe, sur quelque objet, sans mouvoir l'œil d'aucun côté.

Q U E S T I O N.

Si le jappement, ou cri semblable à celui d'un Chien , ou d'un autre animal, qui se fait dans la Poitrine plutôt que dans la gorge, peut nous déterminer à croire la possession ?

R E P O N S E.

L'industrie humaine , peut en venir

là sans qu'on remuë les levres qu'imperceptiblement. On a même vû des personnes qui forment dans l'estomach des paroles qui semblent venir d'ailleurs. L'on appelle ces gens là Engastronimes ou Engastriloques. Pasquier dans son Livre des Recherches, *chap.* 38. cite un certain Bouffon , nommé Constantin , qui avoit ce don là.

Q U E S T I O N.

Si vomir les choses telles qu'on les a avalées, est un signe de possession ?

R E' P O N S E.

Cela est naturel, & peut arriver à des personnes qui ont l'estomach foible. La Lienterie nous fait rendre par le fondement les alimens, tels qu'on les a pris par la bouche.

Q U E S T I O N.

Si des piqueures de Lancette sur diverses parties du Corps, sans qu'il en sorte du sang, sont des preuves de possession ?

R E' P O N S E.

Cela se doit rapporter à la disposition des temperammens des Mélancoliques, dont le sang est si grossier qu'il n'en peut sortir par des petites playes. Combien de gens qui ont été piqués dans la veine par des Chirurgiens, n'ont rendu aucune goutte de sang.

Tel est le sentiment des Medecins de l'Université de Montpellier. Il faut ajoûter que ce qui peut prouver que la possession des Religieuses de Loudun étoit fausse ; c'est qu'après leurs agitations, leur visage reprenoit sa forme naturelle, il ne sembloit pas qu'elles eussent souffert. L'Evangile nous apprend que le Diable n'en use pas ainsi, que ces hôtes terribles, après avoir fait leurs tours de souplesse, rendent les Energumens sourds & muets, les font tomber dans le Feu, dans l'Eau ; ces possédés ayant été agités violemment, sont si abbattus, qu'ils sont demi morts. Duncan nous assure dans son Livre, qu'il a vû une jeune fille qui tournoit pendant une demie heure, avec une si grande vitesse, que la vûë travailloit

à la suivre ; elle s'arrêtoit après cela tout-à-coup , & faisoit la reverence d'un air aussi tranquille & d'aussi bonne grace , que si elle eût toujours demeuré en repos.

Si nous nous laissons guider par des signes aussi faux , que de Bateleurs , Sauteurs , Voitigeurs , n'allons-nous pas métamorphoser en Sorciers & possédés ?

Le témoignage de Barré , qu'il fonde sur l'absence de Grandier , dans le tems que cet Exorciste demanda au Diable qu'il frappât ce Curé , ne merite pas d'être refuté. Cette absence , en la supposant , peut avoir bien d'autres causes. La cicatrice du pourceau , dont Astaroth a voulu faire la preuve d'un pacte , montre que ceux qui étoient auprès de Grandier , ont pris soin d'instruire le Diable de cette blessure , dont il a fait la matiere de son Histoire.

Après tout , quels témoins produisons-nous ? Astaroth , Belzebut , Zabulon. Supposons que ces Diables fictifs , éclos du cerveau des Exorcistes & des Religieuses , soient réels ; ne sont-ce pas les peres du mensonge ? dira-t-on qu'ils ont la probité nécessaire que la Loi demande dans un témoin , qui ne l'en-

gage à ne dire autre chose que la vérité. (a)

Voici ce qu'en ont pensé des Docteurs de Sorbonne qu'on a consultés.

» Nous soussignés Docteurs de Sorbonne , sommes d'avis qu'on ne doit jamais admettre les Démon à accuser autrui , moins encore employer les exorcismes pour connoître les fautes de quelqu'un , & pour savoir s'il est Magicien. Quand ces exorcismes auroient été faits en présence du Saint Sacrement , avec serment tiré du Diable , ce que nous n'approuvons point , l'on ne doit pas pour cela y ajouter foi ; parce que le Diable est toujours menteur & pere du mensonge. Dailleurs nous ne croyons pas les exorcismes infailibles , suivant la commune opinion des Docteurs. Il faut observer que la calomnie est le partage du Diable , il est ennemi juré de l'homme , quelques terribles tourmens qu'il endure par les exorcismes étant conjuré au nom de Dieu , en présence du très Saint Sacrement , il aime mieux souffrir tout ce mal

(a) *Fides & mores l. 2. ff. de testibus. Quorum fides non vacillat l. 1. ff. de testibus.*

» & mentir impudemment ; parcequ'il
 » satisfait sa rage, en diffamant une
 » personne contre qui il est animé.
 » Si cette porte étoit ouverte à l'im-
 » posture, ceux qui ont le plus de
 » probité & de Religion, ne seroient
 » pas en seureté; parceque ce sont ceux-
 » là à qui il en veut le plus. C'est
 » par cette raison que Saint Thomas
 » dit, Livre 22. question 9. article 2.
 » soutenu de l'autorité de Saint Chri-
 » sostome, qu'il ne faut pas croire au
 » Démon, lors même qu'il dit la ve-
 » rité. (a) Nôtre Seigneur, en S. Marc
 » Chap. 1. & Saint Luc Chap. 1v.
 » loin de laisser parler les Démons
 » leur impose silence, quoiqu'ils di-
 » sent la verité, en l'appellant fils de
 » Dieu; d'où il s'ensuit qu'on ne doit
 » point faire le Procès à ceux que le
 » Diable a accusés, quand il n'y a point
 » d'autres preuves. Cela est observé en
 » France, où les Parlemens ne con-
 » noissent point de pareilles déposi-
 » tions. Fait à Paris le 16. Février
 » 1620. ANDRE' DUVAL, P.
 » GAMACHES, N. IMBERT.

On doit conclurre delà, que le des-
 sein que les Exorcistes avoient de prou-

[a] *Demoni etiam vera dicenti non est credendum.*

ver la verité de la Religion, par le témoignage des Démon^s exorcisés étoit ridicule. Si ces grandes verités pouvoient être décréditées, elles le seroient par de pareilles preuves.

On a voulu apporter pour preuve de la Magie de Grandier, la maniere avec laquelle on dit qu'il reçût la nouvelle de sa mort, il ne regarda, dit-on, jamais le Crucifix, il ne parla que de l'adoucissement de son supplice, il refusa les Prieres qui lui furent offertes & fit quantité d'autres actions qui témoignoi^{ent} son impénitence.

Comment peut-on apporter pour preuve de la Magie dont on veut qu'il ait été convaincu, ce qui auroit suivi sa condamnation, si ce qu'on dit de lui étoit vrai.

On lui a fait un crime d'avoir demandé qu'on moderât son supplice, demande très-innocente & même chrétienne; puisqu'il vouloit éviter par ce moyen la tentation du desespoir. On doit juger par-là qu'on a rassemblé aux dépens de la verité, tout ce qui pouvoit le rendre odieux & justifier le sacrifice qu'on avoit fait de cette Victime immolée à la fureur de ses ennemis. Dailleurs plusieurs relations rapportent

unanimentement les témoignages de Piété qu'il donna dans ses derniers momens.

Voici ce qu'on a voulu faire passer pour impénitence. Le Pere Lactance pressoit Grandier, qui étoit dans les tourmens de la question, de dire qu'il étoit Magicien lui disant sans cesse *Dicas*, ce qui le fit appeller par le Peuple le Pere *Dicas*. Grandier lui répondit, croyés-vous, mon Pere, qu'un homme de bien puisse se charger en bonne Conscience d'un peché qu'il n'a point commis ? le Religieux n'osant pas lui répondre, Grandier lui dit, laissez-moi donc mourir en repos.

La condamnation de Grandier prouve que des Juges prévenus, ou gagnés & corrompus, se joient des Loix & des formalités de la Justice. Ainsi nous ne sçaurions trop respecter des Parlemens remplis de Magistrats Religieux, qui étant à l'épreuve de toutes les impressions des passions & de toutes les considerations humaines, nous retracent l'équité de Dieu même, dans leurs Jugemens.

La mort de Grandier ne fit pas taire les Diables de Loudun, ils continuerent de se donner en spectacle dans plusieurs scenes qu'ils donnerent au Public. Le

Pere Lactance mourut le 18. Septembre, justement un mois après la mort de Grandier, ainsi qu'il le lui avoit prédit. Cette époque précise donna un grand lustre à l'innocence de cet Accusé ; on ne douta point que le Pere Lactance ayant été cité au Tribunal de Dieu, il ne fut mort pour y comparoître dans le jour indiqué.

On se rappella Molay grand Maître de l'Ordre des Templiers, contre qui Clement V. & le Roi Philippes le Bel s'unirent pour le perdre. Ce grand Maître sur le point de subir le supplice du feu auquel le Roi l'avoit condamné, ajourna le Pape à comparoître devant Dieu dans quarante jours & le Roi quatre mois après, Clement & Philippes moururent juste dans le terme ; on regarda ces événemens comme une preuve de l'innocence de Molay.

On a recueilli des circonstances de la maladie & de la mort du Pere Lactance, qui ne sont pas édifiantes, je n'ai garde de porter aucun Jugement, ni de pénétrer des Secrets que Dieu nous a cachés. Je suis porté à croire que cette mort qui semble avoir été prévue, n'a d'autre relation à la prédiction que le pur hazard,

Parmi les scènes que les Exorcistes jouèrent , ils se firent rapporter par le Diable la copie du Traité qu'ils dirent que Grandier avoit fait avec lui , & ils la firent imprimer ; on ne peut pas mieux imiter le stile des Démons , on s'y méprendroit.

Monsieur, Frere du Roy, Gaston de France eût la curiosité d'aller à Loudun, les Possédées jouèrent si bien leur rôle qu'elles l'abusèrent. En effet elle se surpassèrent dans cette occasion.

Chauvet Lieutenant Civil de Loudun fut tellement étonné de la triste destinée de Grandier, dont l'innocence avoit succombé , qu'il alla s'imaginer parcequ'il avoit combattu la crédulité , qu'on l'envelopperoit dans la même disgrâce , & il fut tellement frappé de cette pensée qu'il en perdit la raison.

Je ne rapporterai point ici les prétendus miracles qu'on fit faire aux Possédées ; il suffit de dire qu'on n'oublia rien pour mettre le dernier sceau à la crédulité du peuple & à l'apologie du Jugement de Grandier.

Parmi toutes ces Possédées elles n'étoient pas toutes favorisées également du Diable, car les faveurs de cet esprit infernal sont les tourmens qu'il fait

souffrir, les contorsions, les grimaces, les convulsions que l'on voit aux personnes qu'il possède, & si l'on veut les tours de souplesse qu'il leur fait faire. Sur ce pied-là la Supérieure parmi les Religieuses, & Elizabeth Blanchard parmi les Sécularies étoient les favorites. Et si la Supérieure avoit sept Diables pour son partage, Elizabeth Blanchard en avoit six, elle les nomma ainsi, Astarot, & le Charbon d'impureté qui étoient de l'ordre des Anges, Belzebut & le Lion d'enfer de l'ordre des Archanges, Pérou & Marou, de l'ordre des Cherubins. Astarot avoit promis de l'enlever de six pieds, lorsqu'il sortiroit, & le Lion de l'enfer à sa sortie s'étoit engagé de lui percer le pied gauche, ils usèrent du privilège qu'ont les Diables de ne point tenir leur parole.

La possession fut une maladie contagieuse qui se répandit dans plusieurs endroits du Royaume; mais elle n'y fit pas le même progrès qu'à Loudun, parcequ'il ne s'y trouva pas des Ecclesiastiques qui se prêtassent pour seconder les Possédées.

A Loudun la possession diabolique changea la mauvaise fortune des Religieuses dans une fortune aisée & com-

mode, parceque les aumônes leur vinrent en abondance. On dépoüilla les Calvinistes de leur College qui étoit une grande & belle maison, pour y loger les Religieuses. Ce fut l'ouvrage de M. de Laubardemont.

Ainsi on peut dire qu'elles furent possédées par les démons des richesses.

Quatre Diables qu'on nommoit Leviatan, Behemet, Balaam, & Isacaarum, restoient encore dans le corps de la Supérieure, après l'expulsion des trois autres qu'on nommoit Asmodée, Aman & Cresde; ils avoient été chassés par les exorcismes du feu Pere Lactance, dont la memoire étoit dans une excellente odeur parmi les gens crédules.

Leviatan qui étoit un Diable éloquent fut chassé; mais il fallut pour cela que les Exorcistes fissent les derniers efforts, Leviatan en sortant fit voir sur la tête de la Religieuse une blessure en croix, où l'on voyoit un sang frais & vermeil, & où le Derme & Epiderme, c'est-à-dire, la premiere & la seconde peau étoient enfoncées & entr'ouvertes. Qu'on n'aille pas croire que la Religieuse s'étoit faite cette blessure en se roulant; ce qu'elle avoit pû faire,

faire, parcequ'elle avoit les mains libres; si on avoit cette pensée, on donneroit un démenti a un Procès-verbal authentique, signé par M. de Laubardemont Juge integre & des Exorcistes fort delintéressiez, suivant l'idée qu'on a dû prendre d'eux.

Balaam fut aussi chassé: pour signe de sa sortie, il grava sur le dessus de la main gauche, le nom de JOSEPH en lettres Romaines, en la forme & grandeur à peu près que voilà; Balaam auroit mieux aimé y mettre le sien, parcequ'il prétendoit que ne pouvant aller au Ciel en personne, son nom du moins gravé sur la main de cette fille, y auroit été.

Malgré le Procès-verbal qui fut dressé, les incrédules dirent que l'art avoit produit ces caracteres, ainsi qu'il y en a plusieurs exemples.

J'ai vû dans une relation de la Loüisiane, que les François à l'exemple des Sauvages, se traçoient sur la peau des figures de diverses couleurs, d'hommes, d'animaux. Voici comme ils s'y prenoient. Ils dessinoient d'abord sur leur peau ces figures, ensuite ils piquoient tous lestraits du dessein avec une aiguille, & mettoient des couleurs qui

s'insinuant par ces petits trous traçoient une figure ineffaçable. Si Baalam eût été à l'école des Sauvages, il auroit mieux réüssi & n'auroit pas formé des caractères qui s'effacèrent sur la main de la Supérieure, & qu'on fut obligé de renouveler. Tout cela est dit sans préjudice de la foi qu'on doit ajouter au Procès-verbal qui fut dressé, signé par les mêmes gens irréprochables, qui avoient signé l'autre,

Il y eut dans ce tems-là une possession à Chinon, qui ne fit pas fortune; quoique le Curé Barré en fut le fauteur. Le Cardinal de Lyon, les Evêques de Chartres, de Nîmes & d'Angers, voulant s'éclaircir de la vérité, ordonnerent à Barré d'amener à Bourgueil, les possédées de Chinon; il obéit. Les Diables furent si étourdis de se trouver en présence de quatre Prélats éclairés, qu'ils se retrancherent dans le silence, quelques questions qu'on leur fit. Quand on demanda à Barré pourquoi ces filles se taisoient? il répondit, il faut nécessairement qu'il y ait un pacte de silence contracté entre les Démons qui les possèdent & les Magiciens qui ont causé la possession.

Les Prélats qui connurent l'illusion

furent une mercuriale à Barré, & ils lui dirent qu'en supposant que ces filles ne fussent pas possédées, elles croiroient l'être sur sa parole, tant à cause de leur mélancolie, qu'à cause de la bonne opinion qu'elles avoient de lui. Il y eut même un de ces Prélats qui lui dit que s'il étoit de sa Jurisdiction, il le feroit châtier.

Le Cardinal de Lyon qui étoit frere du Cardinal de Richelieu, étant venu à la Cour, fit le rapport au Roi de ce qui s'étoit passé à Bourgueil ; ce qui déterminâ Sa Majesté à envoyer une Lettre de Cachet à l'Archevêque de Tours, afin qu'il interposât son autorité pour arrêter le cours de l'illusion. Mais ce Prélat qui avoit une trempe d'esprit propre à donner là dedans, ne fit aucun mouvement.

Santerre Curé de Lovaud, ayant été accusé de Magie par les possédées que Barré exorcisoit, s'étant pourvû au Parlement, fut renvoyé à l'Officialité de Paris, où il obtint un Decret contre Barré & les possédées. Quoiqu'il faille être bien hardi pour arrêter des Diables, Santerre en seroit venu à bout, si M. de Laubardemont, qui avoit été nommé Intendant de la Touraine,

n'eût pris connoissance de cette affaire; il fit défenses à Santerre d'attenter sur la personne des possédées, & par conséquent sur les Diables.

Isaacarum avoit promis d'abandonner la partie à Saumur, dans la Chapelle des Ardilliers, & Behemot s'étoit engagé de prendre congé de la compagnie, au Tombeau de S. François de Salles. Pour faire tenir parole à ces Diables, il falloit faire des voyages pénibles dans une saison incommode; car ils n'auroient pas transporté la Supérieure à Saumur & à Anneci. M. de Laubardemont qui ne goûta pas ces voyages, fit prendre d'autres mesures aux Exorcistes. La Supérieure eût un songe, où le Ciel lui déclara qu'il lui sauveroit les fatigues de ces voyages. Sur la foi de ce songe, on se flata qu'Isaacarum & Behemot sortiroient à Loudun. En effet les Exorcistes firent tant qu'ils chassèrent Isaacarum, qui sortit en gravant MARIA, auprès de JOSEPH à la main de la Supérieure. Behemot avoit promis d'enlever à sa sortie la Supérieure en l'air, & de l'y tenir suspendue; mais la Supérieure souhaita qu'il gravât sur sa main le nom de JESUS, auprès des deux autres

noms. Behemot y consentit sans peine, parceque ce signe de sortie étoit bien plus aisé à faire que l'autre ; mais il ne jugea pas encore à propos d'évacuer la place.

Parmi les personnes qui venoient à Loudun pour satisfaire leur curiosité, le Comte du Lude s'avisa de s'y rendre bien mal-à-propos pour l'honneur du Diable ; ayant vû les contorsions & les convulsions des possédées, il en parut satisfait, & dit aux Exorcistes qu'il avoit foi à la possession ; que ses Ancêtres lui avoient laissé des Reliques & qu'elles pouvoient être fausses, qu'il avoit le moyen de s'éclaircir de la vérité ; parceque si les Reliques étoient vraies, le Diable en sentiroit la vertu, quand on les appliqueroit à la possédée ; les Exorcistes lui dirent qu'il ne pouvoit pas mettre ses Reliques à une meilleure épreuve. Ils les prirent de sa main & les mirent sur la tête de la Prieure, après lui avoir fait un signe qu'elle entendit fort bien, & que le Comte remarqua. Elle fit des cris horribles, & des contorsions épouvantables ; on auroit dit qu'elle étoit dévorée par un feu invisible, tant ses tourmens étoient extraordinaires, &

ses agitations violentes ; au fort de son accès, on lui ôta le Reliquaire : Elle parut aussi froide & aussi tranquille qu'elle l'étoit avant l'application des Reliques. L'Exorciste se tourna alors vers le Comte, & lui dit, *je ne crois pas, Monsieur, que vous doutiez maintenant de la vérité de vos Reliques ; non plus*, repartit le Comte, *que de la vérité de la possession.*

Tout le monde souhaita de voir les Reliques ; on ouvrit la Boîte, on n'y trouva que des plumes & du poil. L'Exorciste confus & étonné, dit au Comte : *ah ! Monsieur, pourquoi vous moquez-vous de nous ? ah mon Pere !* repliqua le Comte, *pourquoi vous moquez-vous de Dieu & du monde ? ne falloit-il pas que les yeux des gens crédules fussent bien fermés, pour qu'ils ne les ouvrissent point dans le dénoûment de cette aventure ?*

La Duchesse d'Aiguillon étant à Richelieu avec plusieurs personnes de la Cour fut témoin de plusieurs disputes qu'excitoit la possession des filles de Loudun entre leurs partisans & les incrédules. Deux choses déterminoient la Duchesse à ajouter foi à la possession, les merveilleuses gravures qui étoient sur

la main de la Supérieure, & les efforts inutiles qu'on faisoit pour la lever de terre, lorsqu'elle y étoit couchée dans une certaine situation.

Cerisantes détruisit ces deux objections de la crédulité de la Duchesse; en effet dès le lendemain il presenta son bras devant toute la compagnie qui étoit au Château de Richelieu, l'on y vit un nom aussi bien gravé & aussi vermeil que ceux qui étoient écrits sur la main de la Supérieure. Il fit dans le même-tems étendre sur le carreau un tapis, & se coucha dessus, en la même posture que la Supérieure de Loudun se mettoit; il se trouva aussi pesant qu'elle, on ne put point l'enlever quand on le voulut prendre au milieu du corps; mais quand il eut dit qu'il falloit le prendre par dessous la tête, il n'est personne qui ne l'enlevât aisément.

Il apprit à la Duchesse par quelle voye les possédées découvroient les secrets des curieux, ils s'adressoient aux Exorcistes qui les interrogoient comme Sbrigani interroge Pourceaugnac à la Comédie de Moliere, & les faisoit, afin de se servir du bon mot de Socrate, accoucher de leurs pensées les plus cachées; par le canal des Exorcistes les Possédées ap-

prenoient ces mysteres & les publioient ensuite.

La Duchesse d'abusée alla avec sa compagnie voir les Possédées, elle leur rendit d'abord un piège. Elle fit entrer le Marquis de Faure avant le Marquis de Brezé, quoique le premier cedât toujours le pas au dernier. Le Diable qui ne les avoit jamais vûs, & qui sçavoit seulement que le Marquis de Brezé passoit devant le Marquis de Faure, se méprit & prit l'un pour l'autre.

Les Diables ne perdirent point courage, & ils jouèrent leurs scènes ordinaires des contorsions & des convulsions. La Supérieure se coucha dans cette situation où on ne pouvoit point l'enlever. Mademoiselle de Rambouillet qui avoit accompagné la Duchesse, & qui fut depuis Duchesse de Montausier, & que Voiture a rendue si celebre, paroissoit être la plus curieuse; elle témoigna qu'elle ne doutoit point de la possession. L'Exorciste pour la confirmer dans cette opinion, la pria d'essayer de faire perdre terre à la Prieure. Elle s'en defendit pendant quelque-tems, mais elle se rendit à la fin; ayant donné ses gans à sa Suivante, elle prit la Supérieure qui sembloit être aussi pe-

sante que du plomb, non par l'endroit qu'on avoit accoutumé de la prendre, & que l'Exorciste lui indiquoit, mais par celui que Cerisantes lui avoit montré, elle l'enleva sans peine. Ce qui étonna l'assemblée excepté ceux qui étoient du secret, & mortifia étrangement les Exorcistes.

Le Duc & la Duchesse de la Trimouille étant dans leur terre de Thouars qui est auprès de Loudun, vinrent quelque-tems après au spectacle des Possédées, elles n'en furent pas plus contentes que la Duchesse d'Aiguillon. La Duchesse dit tout bas un mot à l'Aumônier de son époux, le Diable ne put jamais dire ce qu'elle avoit dit, quelque manège que fit l'Exorciste pendant trois heures. Il dit à la fin que le Diable étoit opiniâtre & rebelle. Le Diable parut plus habile quand Gaston de France le consulta; ce Prince dit son secret à l'Exorciste, par cette voye le Diable l'apprit & le revela.

Deux Conseillers au Parlement eurent le même succès que le Duc & la Duchesse de la Trimouille, le Diable ne put jamais dire leurs secrets qu'ils s'étoient confiés réciproquement.

Tous ces incidens firent juger que

les Diables n'en sçavoient pas plus que les hommes.

Les déclarations de Sœur Agnés & de Sœur Claire devoient bien démontrer entièrement toute la machine. Le personnage de Démoniaque les fatiguoit dans les accès de leur mauvaise humeur. Sœur Agnés étant exorcisée en présence d'un Médecin qui lui faisoit des questions en Grec , répondit ingenuement qu'elle ne sçavoit point le Grec, & qu'elle n'avoit point appris cette langue ; l'Exorciste la querella comme une écolière qui jouïoit mal son personnage, & continua à l'exorciser de toute sa force ; elle s'impatienta, & s'écria qu'elle n'étoit point une Démoniaque , qu'il y avoit longtems qu'on la tourmentoit en particulier pour l'obliger à bien représenter son rôle en public ; que si Dieu ne l'eût soutenue , elle se feroit désespérée , & qu'elle étoit bien malheureuse d'être entre les mains des Exorcistes.

La Sœur Claire dans le tems qu'on l'exorcisoit fut brûlée à la main par un fil souffré dont son Exorciste se servit pour enfumer l'un de ses démons. Dès qu'elle sentit de la douleur, elle s'échappa des mains de l'Exorciste déplorant

sa condition ; & déclamant contre la tyrannie de ceux qui la contraignoient de feindre qu'elle étoit possédée. Elle pria Dieu ardemment de la tirer du triste état où elle étoit. Le Démon qui possède cette fille , dit l'Exorciste , est extrêmement rusé , & le Dieu qu'il invoque est Lucifer. Cela est faux , repliqua-t-elle , j'invoque le vrai Dieu Créateur du Ciel & de la terre ; transportée de colere elle sortit de l'Eglise en disant qu'elle n'y rentreroit jamais ; mais elle fut suivie par une Dame de qualité sa parente, qui l'appaisa & la ramena au Couvent , n'ayant pû la faire retourner à l'Eglise.

Après tous ces exemples ne peut-on pas dire que l'entêtement du peuple est incurable , & parmi les personnes de condition combien ne trouve-t-on pas de gens qui sont peuple ? Je n'entre-rai point dans le détail des miracles que l'on fit faire à la Supérieure , c'est-à-dire , des prestiges & des illusions. De tout tems on s'est joué de la crédulité du peuple , parcequ'on sçait qu'étant séduit, de bons esprits se laissent entraîner au torrent. Quand une créance s'est emparée des hommes sous les dehors de la piété ; alors les morts re-

viendroient pour détromper les gens qu'on ne les croiroit point, *neque si quis ex mortuis resurrexerit credent.* Luc. c. xvi. v. 31. Tel sera le monde jusqu'à la fin des siècles, les mêmes passions renouvelleront toujours de tems en tems les mêmes spectacles.

En 1638. le fameux Pere Tranquille mourut dans des accès de fureur qui pouvant avoir une cause très-naturelle, je ne leur en donnerai point une surnaturelle. Je ne veux point troubler les cendres de ce celebre Exorciste. Je me contenterai de dire que cette Histoire ne donnera pas de lui une idee avantageuse.

Après la mort de ce Héros des Exorcistes, la possession ne fit plus tant d'éclat. Cette Comédie tomboit en décadence, les Séculieres possédées alloient aux exorcismes à certaines heures, comme on va à la promenade ; lorsqu'on leur demandoit en chemin si elles étoient encore possédées, oui Dieu merci, disoient elles. Il y avoit des dévotes très-affidues à ces cérémonies qui répondoient quand on leur demandoit si elles étoient possédées, qu'elles n'étoient pas si heureuses, que Dieu ne les aimoit pas assez pour cela.

Le coup mortel que l'on porta à cette intrigue fut le retranchement de quatre mille livres de pension que l'on donnoit pour les frais & la dépense des Exorcistes. Le Cardinal n'avoit plus aucun intérêt dans l'affaire. On avoit sacrifié Grandier à sa vengeance, c'est tout le fruit qu'il vouloit recueillir de la possession ; les Peres Lactance & Tranquille protégés par l'Eminence Grise étant morts, ces deux principaux appuis de la possession étant tombés, l'édifice étoit prêt à s'écrouler & menaçoit ruine. La Duchesse d'Aiguillon avoit dit hautement à la Cour que ce jeu-là étoit si mal joué qu'il falloit être bien duppe pour se laisser surprendre. Mignon dont la vengeance étoit assouvie par la mort de Grandier, étoit bien aise de voir finir une intrigue dont il ne pouvoit plus tirer aucun avantage. Les Religieuses elles-mêmes qui en avoient retiré le fruit qu'elles prétendoient, conspiroient toutes à se procurer du repos, pour jouir de leur fortune. Les Diables furent donc chassés à petit bruit. Behemot ne fit aucun éclat en sortant & quitta la Supérieure de guerre lassée, en gravant le Nom de J E S U S sur la main

où étoient les deux autres noms augustes. La Supérieure montra longtemps après ces gravûres , comme des preuves de la possession des démons. Les Filles d'honneur de la Reine qui passôient à Loudun ayant eu la curiosité d'aller à la Grille des Ursulines pour voir ces caracteres empreints sur la main de la Supérieure : *Bon*, dirent-elles , *n'est-ce que cela ? tous nos galans sans aucune magie que celle de l'amour, portent nos noms écrits avec le même art sur leurs bras.*

La Supérieure jugea à propos de nommer un autre Graveur que le Démon; & Menage, comme on le rapporte dans le quatrième Tome de Ménagiane , dit qu'il a ouï dire à la Supérieure, que lorsqu'elle fut délivrée des démons qui la tourmentoient, un Ange grava sur sa main, JESUS, MARIA, JOSEPH. FRANÇOIS DE SALES. Et elle lui montra, dit-il, sa main sur laquelle ces mots étoient effectivement gravés, mais légèrement, & de la façon que sont gravés ces Crucifix qu'on voit aux bras des Pelerins de la Terre - Sainte. Je lui ai ouï dire, poursuit Menage, que l'Ange grava premierement au haut du dessus de sa main , le nom de FRANÇOIS

DE SALES, & que ce mot se baiffa pour faire place à celui de MARIE, & à celui de JOSEPH, lorsque l'Ange les voulut graver, & qu'ils se baissèrent ensuite tous trois pour faire place à celui de JESUS. C'est dèshonorer ces Saints Noms dignes d'un respect infini, que de leur attribuer un faux miracle.

M. de Monconis raconte dans ses Voyages, qu'il eut la curiosité de voir cette main merveilleuse, & qu'il remarqua que ces caracteres étoient comme des especes d'écailles, en les touchant il enleva l'M de MARIA.

Les Démon à Chinon soutenus par Barré ouvrier d'intrigues, continuerent à faire parler d'eux; le Coadjuteur de l'Archevêque de Tours, ayant découvert la fourberie d'une prétendue Possédée, la fit conduire en prison, il fit informer contre elle & sa cabale. Il pouffoit cette affaire avec tant de vigueur, qu'il auroit fait condamner les fausses Démoniaques à des peines afflictives; heureusement pour elles, elles appartennoient à des familles considérables. Dailleurs le Cardinal de Richelieu vouloit que toutes les possessions prissent fin d'une maniere qui ne fit point d'éclat, & qui ne rappellât point

trop le passé. On se contenta de priver Barré de sa Cure & de sa Prébende, de le bannir du Diocèse de Tours, & de le releguer au Mans, où il se tint caché jusqu'à la fin de sa vie, dans un Couvent de Moines, & les filles qu'il exorcisoit furent condamnées à une prison perpétuelle.

Ce Jugement imposa silence aux Démons de Loudun, on n'entendit plus parler d'eux. Les Possédées Régulières & Séculières furent ravies de se reposer. Les Religieuses, comme on l'a dit, voulurent jouir en repos du fruit de leurs artifices & de la réputation qu'elles s'étoient acquise dans l'esprit des dévots. La Supérieure se contenta de montrer sa main où étoient ces merveilleux caracteres, à ceux que la curiosité attiroit à son Parloir. Mais enfin ce miracle disparut; ou afin de parler conformément à la vérité, lorsque la vicillesse de la Supérieure eut rendu sa main miraculeuse sèche & décharnée, les drogues dont on se servoit pour renouveler les caracteres, ne pouvant plus les y imprimer, cette exposédée dit que Dieu avoit accordé à ses prières de les effacer, afin de se délivrer d'un grand nombre de curieux qui ve-

noient l'importuner , & la distraire.

On a prétendu que tous les artisans des intrigues de la possession ont péri misérablement. Je n'assurerais rien là-dessus, parceque je regarde la crédulité comme un écueil qu'il faut éviter ; mais je ne puis m'empêcher de rapporter ce que dit Patin dans sa Lettre 37. datée de Paris du 22. Decembre 1551. page 130. de l'Edition de la Haie.

„ Le neuf de ce mois à neuf heures du
„ soir, un carosse fut attaqué par des vo-
„ leurs , le bruit qu'on fit obligea les
„ Bourgeois de sortir de leurs maisons ,
„ autant par curiosité que par charité.
„ On tira depart & d'autre , un des vo-
„ leurs fut couché sur le carreau , & un
„ Laquais de leur parti arrêté, les autres
„ s'enfuirent, ce blessé mourut le lende-
„ main matin , sans rien dire , sans se
„ plaindre , & sans déclarer qui il étoit ;
„ il a été enfin reconnu : on a sçû qu'il
„ étoit fils d'un Maître des Requêtes ,
„ nommé Laubardemont, qui condamna
„ à mort en 1634. le pauvre Curé de
„ Loudun , Urbain Grandier , & le fit
„ brûler tout vif, sous ombre qu'il avoit
„ envoyé le Diable dans le corps des
„ Religieuses de Loudun que l'on faisoit

„ apprendre à danser , afin de persuader
 „ aux sots qu'elles étoient Démoniaques.
 „ Ne voilà-t-il pas une punition divine
 „ dans la famille de ce malheureux Juge,
 „ pour expier en quelque façon la mort
 „ cruelle & impitoyable de ce pauvre
 „ Prêtre dont le sang crie vengeance ?

Duncan ,
 Boutreux
 Sieur d'Es-
 tiau.

Plusieurs Sçavans ont déploré le sort
 d'Urbain Grandier. Menage dit que
 c'étoit un homme de beaucoup de mé-
 rite dans les Lettres , & qu'il mérite
 d'être ajoûté au Catalogue de Gabriel
 Naudé , des grands hommes accusés de
 magie injustement. La Magie est, dit-il,
 le crime ordinaire de ceux qui n'en ont
 point ; il ajoûte qu'à l'égard des Sça-
 vans ils n'ont point crû la possession
 des filles de Loudun , parcequ'ils n'ont
 trouvé aucune des trois marques que
 le Rituel demande pour signifier la ve-
 ritable possession qui sont , la divina-
 tion , l'intelligence des Langues , & les
 forces surnaturelles du corps.

Le sieur Seguin habile Médecin écri-
 vit à un de ses amis au sujet de la pos-
 session des Religieuses de Loudun , dans
 un tems où l'on étoit frappé de la ter-
 reur qu'inspiroit M. de Laubardemont
 ministre de la vengeance du Cardinal
 de Richelieu. La Lettre de ce Médecin

cin est inferée dans le Mercure François. Il dit d'abord que la naïveté de ces filles ne permet pas de croire qu'elles fussent capables de soutenir une fourbe, qui seroit, dit-il, une horrible méchanceté, que pourtant le zèle indiscret d'un Exorciste le troubla dans le commencement de l'examen qu'il fit ; qu'après tout il est porté à croire que cette possession est plutôt l'ouvrage d'une maladie que l'effet du Diable.

Les Médecins, selon lui, raisonnent mal, lorsqu'ils attribuent à une vertu surnaturelle l'inutilité des remèdes purgatifs que l'on donnoit à ces Religieuses, puisque l'accoutumance à ces remèdes peut produire cet effet. Il ne trouve pas aussi leurs convulsions surnaturelles, & il pense qu'une imagination troublée & affectée en peut être la cause. Il témoigne néanmoins être dans le doute, parcequ'il faudroit, si le Diable n'étoit pas l'auteur de tout cela, qu'on l'attribuât à des hommes pires que le Diable. Il se fait une objection en se demandant pourquoi le Diable dénonce pour Magiciens ceux qui ne croient pas la possession ? J'avoué, dit-il, que je ne suis pas assez fin pour rendre raison de cette Archifourbe, que

cela a des conséquences dangereuses auxquelles Dieu seul peut remédier. Il dit que si ces filles pratiquent une fourbe, elles ne peuvent faire tant de mouvemens sans s'y être auparavant long-tems exercées. Enfin comme il appréhendoit qu'en jugeant que ces filles n'étoient pas possédées on ne lui suscitât une mauvaise affaire, il témoigne qu'il aime mieux croire. A travers tous ses déguisemens, il est aisé de voir qu'il soupçonnoit la fourbe des Religieuses, on ne peut pas envelopper avec plus d'art ce qu'on pense, tandis qu'on l'apprend aux gens d'esprit.

Il dit en parlant de Grandier, qu'il croit très-débauché, que c'est une chose admirable comment les Diables se sont élevés & ont déposé contre lui. Il ajoute finement, je laisse à juger à la Sorbonne, si l'on doit recevoir les reproches contre ces témoins qu'on interroge de la part de Dieu. J'ajouterai que pour sçavoir quelle foi on doit ajouter à ces témoins, il faut voir comment Jesus-Christ les a caractérisés en parlant aux

Joanis. Juifs : *Vos ex patre Diabolo estis, in*
c. VIII. v. veritate non stetitis, quia non est veritas
in eo, cum loquitur mendacium ex propriis loquitur quia mendax est. Vous avez
 44. le Diable pour pere qui ne marche point

dans la vérité, parceque la vérité ne reside point en lui, lorsqu'il profere le mensonge; il le tire de son fonds, parcequ'il est menteur naturellement. Or on demande si un pareil témoin peut faire une déposition grave & concluante.

Le sieur Seguin, dit ensuite, en parlant du *Traité du célibat contre les Prêtres*, qu'il lui a paru bien écrit jusqu'à la conclusion où l'on découvre le venin de l'ouvrage; qu'il n'y a rien pourtant qui tende à la magie, & qu'on en pourroit même induire qu'il n'étoit pas Magicien.

Si on parla de la sorte dans un tems où il n'étoit pas permis de dire la vérité, peut-on à présent la méconnoître? Aussi dès que la digue fut levée, tous les Sçavans déclamerent contre la prétendue possession.

Deux Auteurs ont parlé bien différemment sur la magie, M^e Bretonier qui a fait des observations sur les Arrêts d'Henrys, & le sieur de la Mare Commissaire, dans son *Traité de la Police*,

Le premier dit que le Parlement de Paris ne fait point le procès & ne souffre point qu'on le fasse à personne simplement pour sortilège. Il prétend que

le sortilège étant défini , un pacte fait entre l'homme & le démon ; il s'ensuit que ce pacte prouve un consentement entre l'homme & le démon. Or comment prouver que le démon ait donné son consentement ? Il rapporte plusieurs raisons pour faire voir qu'il n'y a point de forciers. Il dit que c'est faire tort à la bonté & à la Justice de Dieu de croire qu'il permette à un Magicien de faire du bien à un scelerat , & du mal aux Fidèles. C'est la plus specieuse de ses raisons.

Quand on ne pourroit pas démontrer le pacte avec le démon , on pourroit toujours prouver la magie en montrant qu'une telle opération par l'organe d'un homme , ne peut être que magique, parcequ'elle est surnaturelle ; & que ne pouvant être attribuée à Dieu , elle ne peut être imputée qu'au Démon.

Dieu ayant abandonné Job à la malice du démon ; nous pouvons bien concevoir qu'il peut renouveler un pareil exemple.

M^e Bretonier cite un Arrêt rendu en la Tournelle le 30. Janvier 1610. qui mit les Parties hors de Cour sur l'accusation intentée par le Maître de

la Poste de Ville-Juif, contre un Maréchal du même lieu, qu'il accusoit de lui avoir fait mourir plusieurs chevaux par des maléfices. L'Avocat de l'Accusé ayant voulu s'étendre pour montrer que les maléfices ne peuvent produire aucun effet réel, & que les Démons n'ont aucun pouvoir sur la vie des hommes; M. Segulier qui présidoit lui dit, qu'il n'étoit pas nécessaire de prouver cela, que la Cour en étoit persuadée. Mornac rapporte cet Arrêt & fait mention de la réponse du Président.

Le Parlement de Rouën ayant fait arrêter un très-grand nombre de Bergers, & autres gens accusés d'être Sorciers, à qui on faisoit le procès avec beaucoup de diligence & de sévérité; le Roy, dit M^e Bretonier plus bas, rendit un Arrêt dans son Conseil du 26. Avril 1672. qui porte que dans la Province de Normandie les Prisons seront ouvertes à toutes personnes détenues pour sortilège, & qu'à l'avenir ceux qui seront accusés de ce crime, seront jugés suivant la Déclaration que le Roy fera pour ce sujet, & qui sera envoyée dans toutes les Cours pour regler les procédures qui seront tenues par les

Juges dans l'instruction des Procès de magie & de fortilège.

Cette Déclaration n'a pas été rendue, dit M^e Bretonier, l'Arrêt du Conseil eut le pouvoir de faire taire les Démon. Depuis ce tems-là on n'a plus entendu parler de Sorcier en Normandie. C'est toujours M^e Bretonier qui parle.

Ce qui démontre la fausseté des Histoires qui multiplient les Magiciens, c'est que si un Roy est crédule à la magie, il se formera dans son Royaume une engeance de Magiciens.

Catherine de Medecis avoit mis la Magie si fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelle qui fut brûlé en Grève, sous Henri III. pour *Sorcellerie*, accusa douze cens personnes de ce crime. L'ignorance & la stupidité étoient poussées si loin dans ce tems-là, qu'on n'entendoit parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvoit par tout des hommes assez fots pour se croire Magiciens, & des Juges supertistieux qui les punissoient de bonne foi comme tels. Je dois cette remarque à un Auteur moderne.

J'ai vû dans les Remontrances que
le

le Parlement de Rouen fit alors au Roi, que ce Monarque envoya d'abord une Lettre adressée au Procureur Général de ce Parlement, qui ordonnoit, la surseance de l'exécution de ces malheureux, " au cas qu'il y en eut de condamnés, " & de toutes instructions & procédures " contre ceux qui ne l'étoient point. " Le Secrétaire d'Etat avoit mandé que l'intention du Roi, étoit de commuer la peine de mort de ce crime, dans un bannissement perpétuel.

En effet, disent les mêmes Magistrats dans leurs Remontrances, ils reçurent la Déclaration du Roi, qui commua la peine de mort jugée contre les condamnés, en un bannissement perpétuel, hors de la Province, avec rétablissement en leur bonne *fame* & renommée, & en la possession de leurs biens. Comment ce rétablissement peut-il se concilier avec le bannissement? voilà donc la Déclaration qui n'est pas parvenue à la connoissance de M^e. Bretonier? il ne peut pas l'avoir confonduë avec l'Arrêt du Conseil qu'il cite, une Déclaration & un Arrêt, sont deux choses bien différentes. Dailleurs l'Arrêt ne parle que du Parlement de Normandie, & la Déclaration renferme

un Règlement pour toutes les Cours ; cependant je n'ai pû recouvrer cette Déclaration.

M^e. Bretonier qui déclare ouvertement qu'il ne croit pas qu'il y ait des Sorciers , cite d'abord la Loi de Dieu & toutes les Loix Humaines, qui condamnent les Magiciens ; ainsi il rapporte la condamnation de son opinion. La Loi Divine, est dans l'*Exode* 22. 18. & le *Levitique* 19. 31. *idem* 20. v. 6. & 27. *Deuter.* 18. v. 9. 10. 11. 12. 13. 14.

Quand aux Loix Humaines , elles sont rapportées avec encore plus d'étendue & de curiosité, dans le *Traité de la Police* de M. de la Mare, *liv.* 3. *tit.* 7. *chap.* 2. 3. & 4. où je renvoye les Lecteurs. Cet Auteur croit à la Magie.

Sur cette matiere, M^e. Bretonier auroit dû penser ce que pense Henrys, Cet Auteur dit, fort sagement , qu'il ne faut être ni incrédule, ni trop crédule là-dessus.

A l'égard de l'Auteur du nouveau *Traité de la Magie, du Sortilège, des possessions, obsessions & maléfices*, il n'est pas d'une créance difficile ; il adopte tout de la meilleure foi du monde, il

Critique
du nouveau
Traité de la
Magie, im-
primé chez

admet toutes les possessions qui paroissent, jusques-là qu'il croit bonnement qu'on en voit tous les ans dans un certain tems à Paris.

P. Prault à l'Entrée du Quai de Gesvres au Paradis.

» Qu'on aille, dit-il, à la Sainte
» Chapelle à Paris, la nuit du Jeudi
» au Vendredi-Saint, où tous les ans se
» rassemblent toutes sortes de malades
» par un usage très-ancien, on y verra
» certainement des Energumenes, très-
» aisés à distinguer des autres ma-
» lades.

page 264.

Cela est admirable que ces Energumenes n'éclatent que dans ce tems-là; on ne pourroit les distinguer que par les marques que rapporte le Rituel; mais notre Auteur veut que la seule inspection suffise; ne peut-il pas passer, après cela pour le Heros des gens crédules? On ne sçauroit comprendre combien il est ingénieux pour trouver des réponses qui rendent, selon lui, vaines les épreuves que l'on fait, pour connoître la fourbe des faux possédés. » Des
» Prélats, dit-il, pour voir si le Dé-
» mon étoit dans les prétendus pos-
» sédés, se sont servis d'Eau com-
» mune pour jeter sur eux; d'autres
» Prélats ont pris dans leur main une
» Montre, au lieu d'un Reliquaire,

page 272.
& suivantes

» & l'ont imposée sur la tête du pré-
» tendu possédé, & cependant ils lui
» ont vû faire les mêmes agitations
» que si l'on s'étoit servi de véritable
» Eau-Benite, ou d'un Reliquaire ap-
» prouvé. Il rend raison de cet effet
» en disant, que le pere du mensonge
» plus clairvoyant qu'un Lincx, & plus
» fin qu'un Renard, voyant qu'on se
» sert de ruses pour le découvrir,
» donne aisément le change, en af-
» fectant de faire des grimaces, des
» contorsions, de pousser des cris
» quand on se sert de choses pro-
» fanes, non Saintes, pour le forcer
» de se manifester; afin qu'on conclüë
» qu'il n'y est pas, & que tout cela
» n'est que supercherie; c'est ainsi
» qu'il trompe celui qui veut être
» trompé, *qui vult decipi decipiatur*. Il
» applique mal cette Sentence; car il
» ne faut pas dire que ce Prélat, qui
» cherche à s'éclaircir de la verité, veuille
» qu'on le trompe.

De sorte que le prétendu possédé
sortira toujours victorieux de l'épreuve
s'il se doute qu'on se serve de choses
profanes, il ne fera aucun mouvement
& alors notre Auteur s'écriera; vous
voyez bien que rien n'échape au Dé-

mon. Si le prétendu démoniaque s'agit, notre Auteur a un subterfuge en main ; le Démon, dit-il, affecte d'ignorer ce qu'il sçait ; afin de fomenteur l'incrédulité ; on voit bien qu'il veut à quelque prix que ce soit , qu'il n'y ait point de faux possédés, & que toutes les possessions qui paroissent , sont vraies.

„ Il s'objecte qu'il y a des gens page 282.
 „ qui pour tromper le Public, & at- & suiv.
 „ traper des charités , contrefont les
 „ possédés, & quand on les menace
 „ du Foüet ou de la Prison, on voit
 „ cesser toutes leurs agitations. On en
 „ a même vû, qui étant sur le point
 „ d'être châtiez , ont dit qu'ils étoient
 „ guéris, afin qu'on les mit en liberté,
 „ ainsi il peut bien y avoir de l'abus
 „ en tout cela.

„ Il répond à cette objection. Que
 „ ce moyen d'éclaircir la verité , est
 „ opposé à la Justice , qui ne doit
 „ punir que les coupables connus &
 „ convaincus, & non pas seulement
 „ soupçonnés ; qu'il est opposé à la
 „ Religion , qui ne nous permet pas
 „ de faire du mal , & à la charité qui
 „ nous ordonne d'aimer nôtre pro-
 „ chain comme nous-même. Ainsi ce
 „ moyen fait horreur. Z iij

» Il dit encore que Dieu ne permet
 » pas que ces pauvres victimes du Dé-
 » mon, le soient encore de la fureur
 » de ces insensés ; & que dans ces oc-
 » casions , il peut commander aux
 » Démons de se retirer, pour épar-
 » gner de si cruels châtimens à des
 » personnes innocentes ; d'où il con-
 » clut que cette objection ne prouve
 » rien, il veut même qu'elle soit pi-
 » toyable.

Voilà les faux possédés à l'abri des
 châtimens , notre Auteur les prend sous
 sa protection. Agobard Archevêque
 de Lyon , avoit donc tort de faire mal-
 traiter ceux qui se disoient possédés.
 Voici comme le rapporte Amolon son
 successeur , dans la Lettre qu'il écrivit
 à Theulbalde Evêque de Langres. » J'ai
 » vû quelquefois devant Agobert mon
 » prédécesseur , des hommes qui se di-
 » soient possédés ; mais en leur donnant
 » des coups, on leur faisoit confesser leur
 » imposture , ils avoüoient que la pau-
 » vreté les y avoit engagés.

Après tout , blesseroit-on la charité
 & la Justice , quand on ne les épar-
 gneroit pas , lorsqu'étant bien & dû-
 ment exorcisés , ils ne donneroient au-
 cuns de ces signes que le Rituel prescrit

pour connoître les vraies possessions ? n'auroit-on pas lieu de croire que celles-là sont fausses ?

Admirons la réponse de cet Auteur qui pour se tirer d'affaire a recours à la volonté de Dieu, qui permet que le Démon se retire, pour épargner des châtimens aux possédés, *Quia Deus vult*, cela ferme la bouche à tout, après cela on est dispensé de dire aucune raison.

Il n'est pas étrange qu'avec la disposition d'esprit qu'il a, il ne soupçonne aucune fourbe dans les prétendues possédées de Loudun. Autrement, dit-il, » ce seroit s'exposer à calomnier M. page 245.
» de Laubardemont Intendant de
» Poitiers, & quatorze des plus hon-
» nêtes gens de Juges, qu'il eut ordre
» de prendre dans les Bailliages
» voisins de Loudun.

Un homme tel que M. de Laubardemont, dévoué à la vengeance du Cardinal de Richelieu, merite bien qu'on n'effleure pas sa probité. A l'égard des autres Juges, supposons qu'ils n'aient pas été corrompus, a-t'il été impossible de leur persuader par les artifices qu'on a pratiqués, que les possessions étoient vraies ? & M. de Lau-

bardemont qui y donnoit , ou feignoit d'y donner , & qui avoit le relief d'un Homme en faveur , n'a t'il pas pû leur imposer ?

Il faut toujours revenir à cet Argument. Ces possédées là n'avoient aucune des marques auxquelles on disceine la vraie possession ; donc sans craindre de calomnier M. de Laubardemont & les quatorze Juges , qualifiés liberalement par notre Auteur , d'être les plus honnêtes gens de plusieurs Bailliages ; la verité veut qu'on dise qu'il n'y avoit point de possession , que Grandier a été mal jugé, dès qu'on l'a condamné comme Sorcier & Auteur de ces possessions prétendues. Aussi le Parlement de Normandie , dont notre Auteur rapporte la Requête qu'il présenta au Roi , parmi les exemples de possessions que cette Cour employe , n'a eu garde de citer celles de Loudun.

Le sçavant Pere le Brun , qui rapporte dans son *Histoire des pratiques superstitieuses*, les Arrêts qui ont condamné plusieurs Sorciers à être brûlés, n'a point rapporté l'Arrêt rendu contre Grandier , quoiqu'il ait cité l'Arrêt du Parlement du 30. Avril 1711. qui condamna Louis Gaufridi comme Sorcier,

page 31. &
suivantes.

à être brûlé tout vif. S'il eût crû que Grandier eut été véritablement Sorcier, il n'auroit pas oublié sa condamnation, qui fit un si grand éclat dans le Royaume. Grandier ne peut être crû Magicien, que par ceux qui méprisent le Jugement de la saine partie du monde.

L'histoire qui fait profession de dire la vérité, qui n'épargne pas les têtes Couronnées, ménageroit-elle M. de Laubardemont & les quatorze Juges, que notre Auteur appelle les plus honnêtes gens qu'il y eût dans les Bailliages voisins de Loudun? Tient-il ce témoignage de gens qui ont mis au Creuset la probité de ces Juges, & de ceux avec qui ils les comparent? Notre Auteur ne descendroit-il point d'un de ces hommes de Loudun, qui signalèrent alors leur crédulité? On fait bien des Généalogies, qui ne sont pas si bien fondées que celle-là.

Pour ne laisser rien à desirer sur cette matière, notre Auteur entreprend de prouver que dans tous les siècles de l'Eglise, il y a eu des possessions. Après avoir cité les Evangiles, les Actes des Apôtres, il passe au quatrième siècle où il cite quelques passages des Peres de l'Eglise; il saute tout d'un coup jus-

qu'au douzième siècle, où il cite Saint Bernard. Il a grand tort de passer par dessus le dixième siècle, où l'on vivoit dans une si profonde ignorance, que dès qu'un homme sçavoit le Grec ou l'Hebreu, il étoit montré au doigt comme un Négromantien.

Il franchit ensuite les siècles suivans & prouve les possessions des derniers siècles, par des Relations de Voyageurs malgré le proverbe, qui veut que *voyageur* & *menteur* soient synonymes : voilà sa preuve faite ; convenons pourtant qu'il en a trop dit, pour des gens aussi crédules que lui.

Il faut conclurre, que cette preuve est bien imparfaite.

Il semble que le Cerveau de certaines personnes, soit tellement organisé pour admettre sans preuve, des opinions où il entre du merveilleux, qu'il ne faut pas se mettre en grand frais pour les leur faire recevoir.

L'Auteur dans sa Préface, fait un Portrait qu'il dit qu'on lui opposera pour décréditer les possessions. » Ne » voit-on pas, dit-il, des personnes » du Sexe, sous des dehors d'une dé- » votion affectée, adopter l'état des » possédés, soit par conseil, ou de

» dessein prémédité, dans l'idée de se
» faire une réputation avantageuse ;
» c'est à la vertu la plus pure, disent-
» elles, d'un air composé, que les Dé-
» mons ont coutume de livrer la guer-
» re ; c'est contre les personnes de ce
» caractère, qu'ils se déchaînent & se
» réunissent, pendant qu'ils laissent en
» paix ces cœurs endurcis, ces liber-
» tins de profession, comme une
» proie qui ne leur peut échaper.
» C'est ainsi qu'en se préconisant elles-
» mêmes, ces sortes de personnes se
» donnent la liberté de juger leurs
» freres avec une haute suffisance &
» une orgueilleuse temerité, & s'ima-
» ginant que le Public porte sur elles
» des regards attentifs, elles croient
» qu'une scene miraculeuse, ne peut
» servir qu'à les immortaliser. Tout
» semble fomenteur cette pernicieuse
» Comédie ; le besoin l'entretient,
» les charités sont abondantes pour
» des personnes qu'on voit dans un
» état si déplorable. Des Prêtres mê-
» me, & des Directeurs peu versés
» dans leur Ministère y prêtent leur
» secours, & entraînent le Peuple dans
» cet égarement ; soit dans la vûe d'ac-
» querir une réputation de Sainteté.

» qui se présume aisément en faveur
» de ceux qui semblent marcher sur
» les traces des Apôtres, & partager
», avec eux le pouvoir de chasser les
», Démons & d'operer des guerisons
», miraculeuses, soit par des vûës plus
», obliques, que l'on passe sous silence
», pour ne pas blesser l'honneur & le
», respect dûs à leur Caractere.

L'Auteur devoit faire parler avec plus de vraisemblance, celui qui lui oppose ce Portrait ; car ces prétendûes possédées qui veulent se rendre illustres par leur possession, ne sont pas assez aveugles pour parler d'elles-mêmes si avantageusement ; elles laissent ce soin à leur Directeur & leurs Exorcistes. Il ne devoit pas les taxer de juger témérairement ; parcequ'elles parlent en général des cœurs endurcis, & des libertins de profession. *On se sauve, dit Bussi, en médisant du monde en général, & l'on se damne en médisant des particuliers.*

J'ai rapporté ce Portrait, parcequ'il semble être fait pour les possédées de Loudun, excepté qu'au lieu de se préconiser, elles se reposoient sur Barré & Mignon, qui faisoient leurs panegyriques. L'Auteur réfute du mieux qu'il

peut ce portrait qu'on lui oppose.

Le même Auteur veut que l'incrédulité sur les Histoires de Magie, soit le système courant. „ Le dirai-je ? pour-
„ suit-il, n'est-ce pas maintenant une
„ rémerité que de s'écarter tant soit
„ peu de la route commune ? Vous
„ auriez des démonstrations mathéma-
„ tiques contre l'avis courant ; on vous
„ y ramene sans cesse , si vous per-
„ sistés, vous êtes rayé de la liste des
„ gens d'esprit ; ensorte que par un
„ contraste bizarre, plus on s'étudie à
„ montrer un genie supérieur & in-
„ crédule, plus on est à la mode. Je ne
„ vois point où gît ce contraste ; pour-
„ quoi tant s'étudier, poursuit-il, à faire
„ usage de ses lumieres ? ne suffit-il pas
„ de suivre le torrent des beaux esprits ?
„ C'est ainsi qu'on se trouve enchaîné
„ au système Public.

Voilà le ridicule qu'il s'efforce de jeter sur l'opinion des gens d'esprit. A quoi bon faire tant d'efforts ? pour se ranger à l'opinion des gens sages & raisonnables, il n'y a qu'à dire qu'on ne doit reconnoître pour possédés, que ceux qui ont les marques auxquelles le Rituel dit qu'on peut les discerner. On coupera la racine de toutes les questions.

Sont-ils possibles ? on n'en sçauroit douter : sont-ils rares ? veut-on prouver qu'ils ne le sont pas ? qu'on apporte plusieurs exemples, selon le Rituel, de ces sortes de possédés ; on prouvera alors, qu'ils ne sont pas rares.

A l'égard des fausses possessions, elles se présenteront en foule après cette épreuve ; elles pourront même être de bonne foi dans les Hypochondriaques, & les personnes du Sexe dont la santé, comme dit notre Auteur, se trouve dérangée par des accidens periodiques, source intarissable de vapeurs, à quoi les Medécins attribuent plusieurs accidens extraordinaires.

Il est très-important de se garantir des erreurs populaires. Il faut penser comme Seneque, qui dit, *nunquam volui Populo placere, nam quæ ego scio non probat populus, & quæ probat populus ego nescio*. Je n'ai jamais voulu plaire au Peuple, le Peuple n'approuve point ma science, & j'ignore ce que le Peuple approuve.

Naudé dans son *Apologie des grands Hommes accusés de Magie*, fait voir que beaucoup de grands Hommes ont été estimés Magiciens, qui n'étoient que politiques. N'avons-nous pas vû de

nos jours un habile Général d'Armée , *
que le Soldat croyoit Sorcier ; parce * M. le
qu'il prévoyoit le dessein des Ennemis Maréchal
de Luxem-
bourg.

Naudé montre que la grande Doctrine de plusieurs personnes , a souvent été prise pour la Magie. Les premiers qui découvrirent la cause des Eclipses , passerent pour des Magiciens. L'Evêque Vigilius fut excommunié & condamné comme Herétique, & il passa pour Magicien pour avoir pénétré qu'il y avoit des Antipodes & un autre monde, que Christophe Colomb a découvert dans la suite. Les Peuples du nouveau Monde, ne crurent-ils pas que les Navires des Espagnols étoient les Ouvrages de la Magie, que les Espagnols étoient des Diables ?

Ainsi l'ignorance métamorphose en Magiciens, ceux qui font des choses qu'elle ne comprend point, les Ouvrages exquis de l'industrie humaine, ont passé pour Magiques ; ce fut le sort qu'eût cette Tête parlante que fit Albert le Grand.

Croiroit-on que le Peuple eût osé soupçonner Saint Thomas de Magie ? sa Sainteté reconnue par l'Eglise, le titre qu'on lui a donné d'Ange de l'école, sa Doctrine approuvée par un Décret de l'Université, l'an 1333. &

trois Souverains Pontifes, Innocent V. Urbain VI. & Jean XXII. le justifient parfaitement, malgré la calomnie qui lui attribue des Livres Magiques.

Il ne faut pas faire de grands efforts pour passer pour Magicien dans l'esprit de certaines personnes ; & je parie qu'un homme qui par des secrets d'Optique, représenteroit tout-à-coup des figures d'hommes, d'animaux, très-semblables au naturel, persuaderoit sans peine au nouvel Auteur de la Magie, qu'il est Sorcier. C'est de la disposition des Cerveaux du Peuple, dont l'on se prévalut pour sacrifier Grandier à un Grand Ministre.

La Comédie des Religieuses de Loudun, & la fin tragique de Grandier, seront regardées dans la postérité, comme un exemple mémorable, qui montrera jusqu'où ont pû aller la crédulité humaine, la fureur d'une cabale acharnée à la perte d'un homme, la corruption d'un Magistrat dévoié à la passion d'un Grand Ministre, & la facilité, & la prévention des autres Juges, afin de ne rien dire de pis à leur égard.

F I N.

T A B L E

T A B L E

du Second Tome.

P I E R R E Mêge Soldat de Marine reconnu par le Parlement de Provence, pour être le Sr. de Caille Gentilhomme, & pour être Pierre Mêge, par le Parlement de Paris.	pag. 1.
Arrêt définitif du Parlement de Provence, du 14. Juillet 1701. qui juge que le Soldat est le fils du Sr. de Caille.	26.
Moyens que le Soldat de Marine proposa au Conseil.	44.
Un homme absous d'un crime par un jugement Souverain, ne peut plus être accusé du même crime.	45.
Les questions d'état ne peuvent pas être jugées deux fois.	<i>Ibid.</i>
L'iniquité évidente de l'Arrêt, ne doit pas être un moyen de cassation.	48.
Comment M. de Sacy fait valoir le moyen de cassation, fondé sur l'iniquité évidente.	57.
Arrêt du Conseil du 12 Juillet 1708 qui casse l'Arrêt du Parlement de Provence, & renvoie le fonds au Parlement de Paris.	58.
Moyens que le Soldat proposa au Parlement.	62.
Dans les affaires criminelles, les présomptions ne doivent pas avoir lieu.	69.
Dans quels cas les témoins doivent servir à	
<i>Tome II.</i>	A a.

T A B L E.

prouver la filiation.	75.
Les déclarations des peres & meres qui font contraires à leurs enfans, ne leur nuisent point.	76.
Les confessions fausses des Accusés, ne leur nuisent point, sur tout dans les questions d'état.	79.
Les pauvres que la Loi rejette pour témoins ne sont pas les pauvres Artisans ni les estropiez, mais les Vagabonds, fainéants qui pourroient gagner leur vie	92.
Une déposition fausse dans un point, est centée l'être en tout.	99.
Un Payfan, un idiot qui dit des choses qui ne peuvent partir que d'un homme d'es- prit, est présumé un faux témoin.	100.
Lorsque le Juge peut voir le faux par ses propres lumières, le Ministère des Experts n'est pas nécessaire.	106.
Il faut plutôt ajouter foi à un témoin qui af- firme, qu'à mille qui nient.	123.
Les témoins qui déposent pour l'Accusé doi- vent l'emporter sur ceux qui le char- gent.	124.
Les témoins qui reconnoissent une per- sonne, doivent être préferrez à ceux qui la désavoient.	126.
Le Portrait décide en fait de reconnoissance ; c'est-à-dire, une ressemblance si par- faite, qu'on n'y trouve aucune diffé- rence.	128.
Arrêt du Parlement rendu dans ce procès le 10 Mars 1710, qui ordonne la verifi- cation de plusieurs pieces, & qui décide que les pieces sous seing privé, dont un Blaident s'est servi, peuvent être regar-	

T A B L E.

dées comme autentiques, & être employées dans une verification contre lui, comme pieces de comparaison.	150.
Arrêt du 28 Juillet 1711 qui ordonna que dans le cours du procès, le Soldat de Marine ne prendroit point le nom de fils du Sr de Caille, mais la qualité de se prétendant fils de Caille.	153.
Le Soldat ne peut pas obtenir le Sequestre des biens du Sr de Caille.	155.
Moyens d'Honorade Venelle, qui se disoit femme du Soldat de Marine.	156.
Rapport & visite faits de la personne du Soldat de Marine, se disant fils du Sr de Caille.	181.
Moyens que Mrs Rolland & Tardivi proposerent au Parlement.	189.
Premiere, partie preuves de l'éducation du fils du Sr de Caille.	194.
Seconde partie concernant les preuves de la mort du fils du Sr de Caille	200.
Troisième partie, concernant l'Abjuration faite par l'imposteur le 10 Avril 1699. & l'interrogatoire qu'il a subi le 19 Juin de la même année pardevant le Lieutenant Criminel de Toulon.	217.
La maxime qui veut qu'on ne puisse pas donner atteinte à son état par de faulles déclarations, n'a lieu que lorsqu'il n'y a pas d'ailleurs des preuves qui la soutiennent.	226.
Quatrième partie, où l'on démontre que les aventures de l'Imposteur sont faulseuses.	227.
Cinquième partie, contenant la discussion des témoins.	253.

- Sixième partie , contenant la réfutation des motifs des douze Juges qui ont rendu l'Arrêt. 265.
- Les preuves de la mort doivent l'emporter sur les preuves de l'existence. 268
- On ne doit juger en faveur de l'état dans le doute, que lorsqu'on en est en possession. 279.
- Le principe qui veut qu'on préfère des témoins qui affirment à des témoins qui nient , n'a pas lieu dans les reconnoissances. 286.
- L'Imposteur ne peut pas se servir de la maxime qui veut que dans le doute , il faut se déterminer pour l'Accusé , parcequ'il est Demandeur : il doit établir sa demande. 289.
- Les présomptions peuvent donner lieu à la condamnation d'un Accusé. 294.
- Arrêt définitif du Parlement du 17. Mars 1712. qui condamne l'Imposteur. 297.
- Moyens que Me. Sylvain, Avocat de Magdeleine Serry, employa pour faire valoir les tierces oppositions aux Arrêts , sur tout dans les questions d'état. 306.
- Lettre d'une Dame à Monsieur D ** sur ce Procès. 325.
- Urbain Grandier , condamné comme Magicien & comme Auteur de la possession des Religieuses de Loudun.* 338.
- Portrait de Grandier. 342.
- Les véritables signes auxquels on connoît la possession. 390.
- Ordonnance de l'Archevêque de Bourdeaux, au sujet de la possession des Diabes de Loudun. 400.

T A B L E.

549

Lettre que les Habitans de Loudun écrivirent
au Roi. 446.

Motifs qui ont déterminé les Juges
dans l'Arrêt qu'ils ont rendu contre
Grandier. 452.

Arrêt qui condamne Grandier à être brûlé
tout vif. 462.

Refutation des motifs qui ont déterminé les
Juges à condamner Grandier. 480

Faits extraordinaires rapportés par Saint
Augustin, qui montrent l'illusion de la
possession. 487

Questions décidées par la Faculté de
Montpellier, sur de prétendus signes de
possession. 490

Consultation des Docteurs de Sorbonne
sur des questions au sujet de la posses-
sion. 497.

Critique du nouveau Traité de la Ma-
gie. 530.

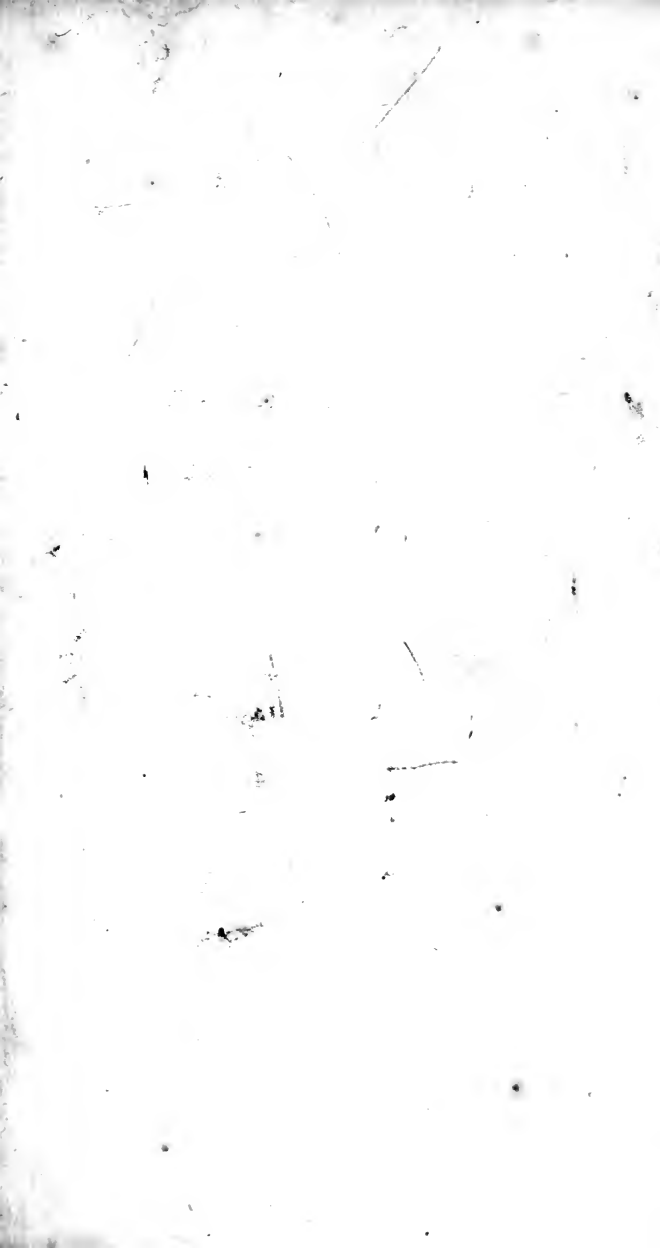
Fin de la Table du second Volume.

Fautes à corriger dans le second Tome.

<i>Pages.</i>	<i>Lignes.</i>	<i>Fautes.</i>	<i>Correction.</i>
5	6	convient	convint
35	21	son Eminence	son excellence.
91	2	Daguilles	M. Boyer d'A- (guilles
101	12	prouve	preuve
146	17	de cas d'eux.	de cas de leur (estime
240	ante- penultième.	ou petit	& petit
259	25	aquilian	Aquilain.
225	17	trouvât	trouvât
285	10	dovent	doivent
288	4	difent	le difent
294	8	Livre	Livre I.
296	2	peuvent	peut
298	3	toutes	touche
319	21	dans laquelle	sur la Loi dans la- (quelle
332	15	interdiction	interdit
353	19	reprit possession de	il rentra dans
360	10	Porceau	Pourceau
384	4	sermens qu'il fit	ôtez, qu'il fit
457	8	vuë	vû
467	penul- tième	Dâms	Dames
492	14	servir	sentir
501	24	sont	paroissent







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day

--	--	--	--



a39003



009541649b

